This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181084 6

NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAIN

LE COMMERCE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE.

Nota. On a joint à cet ouvrage : 1°. Un extrait de la Description de l'empire de Maroc, par James Gray Jakson, écuyer; publiée à Londres en 1814. 2°. Un extrait de la Description de Tombuctoo, par Robert Adams, matelot américain, qui y fut conduit prisonnier en 1811, et y demeura quatre ans; publiée à Londres en 1817. 3°. La relation de la perte du brigantin de S. M. B. *la Surprise*, de Glascow, naufragé au mois de décembre 1815, sur la côte occidentale d'Afrique; suivie des détails que donne M. Hector Black, sur la captivité de l'équipage et des passagers de ce bâtiment; sur les souffrances qu'ils éprouvèrent dans le grand Désert, et sur leur rédemption par l'honorable et utile Compagnie des Marchands de fer de Londres.

On a enrichi cet ouvrage d'une carte géographique pour servir à l'intelligence de la Relation du capitaine Riley.

shipwrecks

NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAIN

LE COMMERCE,

PERDU

Sur la côte occidentale d'Afrique, au mois d'août 1815 ;

ACCOMPAGNÉ

De la Description de Tombuctoo et de la grande ville de Wassanah, inconnue jusqu'à ce jour :

PUBLIÉ

PAR M. JAMES RILEY,

Ancien Capitaine et Subrécargue dudit Brigantin.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. PELTIER,

Auteur des Actes des Apôtres et de l'Ambigu.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

TOME PREMIER.

PARIS.

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1818.

LETTRE

DE

M. JAMES RENSAW,

Ecuyer, ci-devant vice-consul d'Angleterre à Mogadore, à M. MURRAY, *libraire à Londres, éditeur de l'édition anglaise.*

Londres, 25 mars 1817.

MONSIEUR,

Si mon opinion sur M. Riley et sa Relation peut être de quelqu'importance, elle est fort à votre service; et pour accéder à vos desirs, je vais vous faire part de ce qui est à ma connoissance.

La première nouvelle que je reçus touchant M. Riley, me fut transmise par M. Willshire, qui gère mon éta-

blissement de commerce à Mogadore, et qui, comme de raison, m'informa du naufrage, et de la rançon payée ensuite, pour délivrer d'esclavage M. Riley et ses compagnons d'infortune.

Je reçus il y a trois mois une lettre de M. Riley, datée de New-York, par laquelle il me mandoit qu'il étoit dans l'intention de publier sa Relation ; et lorsque j'eus fait part de cette circonstance à mon ami M. Green, consul-général de S. M. à Tanger, qui venoit d'arriver en Angleterre, il me parla de M. Riley dans les termes les plus flatteurs ; il avoit fait sa connoissance à Tanger, et m'assura qu'il le regardoit comme un homme très-intelligent, fort instruit, et bien en état de rendre un compte exact de ses observations.

Peu de temps après je reçus du consul-général des Etats-Unis d'Amérique à Tanger, James Simpson,

écuyer, des lettres qui me rendoient de M. Riley un compte aussi avantageux que l'avoit fait M. Green. Le jugement et l'expérience de ces deux Messieurs, et la connoissance personnelle qu'ils ont de l'Auteur, donnent, à mon avis, un grand poids à un témoignage aussi respectable en sa faveur.

J'ai aussi reçu, il y a peu de temps, une lettre de M. Willshire de Mogadore dont ce qui suit est un extrait: « Je pense et penserai toujours avec plaisir, au jour qui m'a fait connoître M. Riley, et j'éprouve une vive satisfaction d'apprendre qu'il se propose de publier en Angleterre une édition de son Ouvrage. Non-seulement il possède le talent nécessaire pour cela, mais il a encore beaucoup d'influence auprès de son gouvernement; et en conséquence, M. Simpson a reçu du gouvernement des Etats-Unis des pouvoirs très-étendus pour

racheter les Américains qui feroient naufrage dans ce pays-ci. »

Quant à la Relation elle-même, c'est avec bien de la déférence que je donne une opinion sur son mérite ; mais ayant résidé plusieurs années à Mogadore, et ayant fait plusieurs voyages et tournées dans une partie considérable du pays qu'il décrit, je ne fais que lui rendre justice, en disant que je crois qu'il a donné une description très-exacte de ce qu'il a vu. Jugeant donc, par cette partie de ses Voyages, qui s'accorde avec mes observations personnelles, je crois devoir en conclure que le reste est décrit avec une égale véracité. La description qu'il fait du pays de Santa-Cruz à Mogadore, et de Mogadore à Tanger, le tableau qu'il présente des Arabes, et ses observations sur leurs mœurs et leurs usages, sont, à mon avis, d'une grande exactitude.

Je ne puis former aucun jugement

sur le compte que son ami Sidi Hamet rend de Tombuctoo ; mais je dois avouer que, dans les points principaux, il s'accorde avec les descriptions que j'en ai entendu faire par divers Maures qui y avoient été.

Je suis,

Monsieur,

Votre très-obéissant serviteur,

JAMES RENSAW.

Broad Street, buildings, 24.

A M. JOHN MURRAY,
Albemarle Street
à Londres.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

La Relation qui suit de mes malheurs et de mes souffrances, de mes Voyages en Afrique qui en ont été la conséquence, et des observations que j'ai été à même de faire dans ce pays-là, sont soumises par moi en ce moment à la lecture d'un public éclairé et impartial, avec d'autant plus de défiance, que j'écris sans posséder l'avantage d'avoir reçu une éducation académique, et sans avoir la moindre habitude d'écrire pour être imprimé. Le seul but que j'ai eu a été de retracer, dans un langage simple et sans prétentions, des scènes où j'ai été un des principaux acteurs, et de véritables souffrances qui glacent le cœur. L'impression profonde et indélébile qu'ont laissée dans mon esprit les circonstances extraordinaires qui ont suivi mon Naufrage, ma cruelle captivité, celle de mon équipage, les misères qui en ont été les conséquences, tant pour moi que pour ceux de mes camarades qui y ont survécu, et la persuasion où je suis que la connoissance de plusieurs de ces incidens pourra être utile et intéressante au monde, et qu'elle pourra surtout être instructive pour les hommes de mer ; les sollicitations vives et réitérées de

plusieurs amis dignes d'estime, parmi lesquels je compte l'honorable James Munroë, secrétaire d'Etat, et plusieurs membres distingués du congres; le désir de pouvoir, par mes travaux, procurer quelques secours à mes compagnons qui ont survécu à nos souffrances, et aux familles malheureuses de ceux de mon équipage qui ont été condamnés à périr en Afrique, ou qui traînent en gémissant les faibles restes de leur existence dans les chaînes de l'esclavage chez les Barbares. Toutes ces considérations m'ont engagé, m'ont poussé irrésistiblement à entreprendre la tâche si difficile pour moi, au milieu de semblables désavantages, de rédiger et de livrer à l'impression un ouvrage qui doit être considérable et dispendieux à publier.

La Relation, jusqu'à l'époque de ma redemption, a été écrite entièrement de mémoire, et sans le secours d'aucunes notes : mais lorsque je fus à Mogadore, toutes les circonstances de mes infortunes étoient encore si présentes à mon souvenir, que j'en mis les principaux faits par écrit; je comparai ensuite mes souvenirs avec ceux de mes compagnons qui avoient été rachetés avec moi. Je n'avois d'abord d'autre intention que d'offrir à quelques amis le tableau des souffrances sans égales que j'avois eues à endurer, et non pour le rendre public par la voie de l'impression. Le Lecteur doit

se rappeler que les événemens qui sont représentés ont eu lieu hors du cours ordinaire de la vie d'un marin, et que chaque événement particulier étoit de nature à se graver assez fortement dans l'âme pour ne pouvoir pas s'en effacer aisément.

Ayant, dans le cours de ma vie, voyagé dans plusieurs pays étrangers, mon esprit s'étoit habitué à examiner avec attention, et à faire des observations sur tout ce qui se présentoit à moi; aussi fut-il impossible que les étranges événemens du Désert, que les nouveaux objets et les scènes dont j'eus occasion d'être témoin au pays des Maures, ne réveillassent et n'exerçassent pas ma curiosité, et ne devinssent pas, par l'intérêt qu'ils m'inspiroient, des sujets continuels de réflexion.

Quant à mes conversations avec les Arabes, je les ai rendues de la manière que je les avois eues dans le temps, au moins autant que je pouvois traduire et combiner ensemble leur langage et leurs gestes. J'avois appris précédemment l'espagnol et le français, tant par la grammaire que par la pratique. J'avois aussi été accoutumé à entendre parler le russe et les divers dialectes de l'allemand, ainsi que le portugais, l'italien, et divers autres langages, de manière que mon oreille étoit devenue familière avec leur prononciation. Apercevant quelqu'affinité entre l'arabe et l'espagnol, je ne tardai

pas à connoître le nom des choses usuelles en arabe, et à les comparer dans mon esprit avec les mêmes choses que j'avois trouvées dans l'histoire des Turcs et des autres peuples de l'Orient. Je n'avois d'espoir d'être racheté qu'autant que je pourrois me faire comprendre. Je pris en conséquence le plus grand soin de retenir et de thésauriser, pour m'exprimer ainsi, tous les mots et toutes les phrases que j'avois entendu prononcer par les Arabes, de réfléchir sur leur sens, et de deviner leur véritable signification ; au moyen de quoi, je fus en très-peu de jours en état de saisir la teneur et l'objet de leurs conversations ordinaires, et de deviner la signification de leurs gestes et de leurs signes. Mes compagnons pouvoient cependant à peine comprendre un seul mot d'arabe, même après qu'ils eurent été rachetés.

Quant à la route et aux différentes marches que nous suivîmes dans le cours de notre Voyage, je dois faire observer qu'après que j'eus été racheté par les marchands arabes, et emmené au travers du Désert, je souffrois les peines de corps les plus déchirantes, et que j'éprouvois les privations les plus cruelles. On ne s'étonnera donc pas que j'aie quelquefois, sur ce Désert si vaste, si plat, si peu frayé, pris une route et un air de vent pour un autre ; que j'aie fait des erreurs en évaluant la quantité de milles que nous avions parcourus ; car

j'étois souvent dans une telle agonie, et si accablé par la fatigue et le désespoir, que les jours me sembloient sans fin. Une longue expérience à la mer m'avoit appris à reconnoître la latitude par la hauteur apparente de l'étoile polaire au-dessus de l'horizon, de manière que je n'ai pas pu me tromper de beaucoup sur cet objet particulier; aussi le gisement du rivage, là où notre canot fut jeté à la côte, prouve-t-il que ce doit avoir été près du cap Barbas. Lorsque de nouveau nous nous rapprochâmes du bord de la mer, je portai encore plus d'attention aux objets environnans, en voyant s'accroître l'espérance que j'avois d'être racheté. Ainsi on trouvera, que non seulement les directions que nous avons suivies, mais encore les distances que j'ai indiquées, s'accorderont dans leurs points essentiels.

J'ai eu soin, en dressant ma carte, de consulter les meilleures autorités; mais j'ai considéré en même temps que les renseignemens que j'avois reçus de mon vieux maître arabe, étoient suffisamment exacts, et m'autorisoient à donner un plein développement à mes opinions géographiques, et à tenter de prouver que le Niger se jette dans l'océan Atlantique. En admettant que par la suite mon opinion se trouve juste, et que cette rivière décharge effectivement ses eaux avec celles du Congo ou Zaïre dans le golfe de Guinée, je pense

qu'il faudroit ajouter un quart de toute la distance que j'ai tracée en droite ligne, pour les détours et les sinuosités de ce fleuve, si l'on veut calculer sa véritable longueur.

Il se passa, dans le peu de temps que je restai à Mogadore, un grand nombre d'événemens singuliers et intéressans, tels qu'il n'en arrive pas souvent dans ce pays-là ; car il seroit possible qu'une personne y résidât plusieurs années sans voir la répétition de ce que j'y vis en deux mois. Cependant leur authenticité, ainsi que celle des autres circonstances que je rapporte, peut être constatée par plusieurs témoins, hommes respectables, et d'une véracité qu'on ne peut pas révoquer en doute.

Mes observations sur les courans qui ont été jusqu'à ce jour funestes à un si grand nombre de bâtimens et à leurs équipages sur la côte occidentale d'Afrique, ont pour objet de porter à faire de nouvelles recherches sur le même sujet, ainsi que de mettre l'imprudent marin en garde contre leurs effets trop souvent désastreux.

Quant à cette circonstance extraordinaire, qui est mentionnée dans la Relation, des vagues qui se calmèrent, et tombèrent au moment où nous allions nous confier à la haute mer dans un canot tout fracassé, je n'ignore pas qu'elle sera le sujet de

beaucoup de commentaires, et probablement d'un peu de raillerie. Un ami m'avoit même conseillé de supprimer ce fait, de crainte que ceux qui ne sont pas disposés à croire à l'interposition particulière de la divine Providence, n'en fissent usage comme d'un argument contre l'exactitude des autres parties de ma Relation. Cela auroit été probablement très-politique de ma part, comme auteur ; car je sens fort bien qu'avant d'avoir éprouvé par moi-même cette marque de la miséricorde céleste, j'aurois conçu des soupçons sur la véracité d'un écrivain qui m'auroit raconté un événement qui m'auroit paru aussi improbable ; mais des sentimens d'une espèce bien différente de ceux que peuvent exciter des intérêts purement mondains, me défendent de supprimer et de nier ce qui, dans le temps, parut à mes compagnons et à moi, comme un acte immédiat de la commisération du Tout-Puissant, exauçant nos prières dans le moment affreux où la terreur, le désespoir et la mort se pressoient autour de nous dans toutes leurs horreurs. Mon cœur brûle encore d'une sainte reconnoissance pour sa miséricorde ; je n'aurai jamais honte ni peur de reconnoître et de publier au monde la bonté infinie de mon divin Créateur et de mon Sauveur.

« Les eaux de la mer nous avoient presque cou-
» verts ; notre frêle nacelle étoit sur le point d'être

» engloutie. Nous poussâmes alors des cris vers toi,
» ô mon Dieu ! et tu nous délivras de nos mal-
» heurs. Tu fis entendre tes ordres ; l'orage cessa,
» les vents se calmèrent, et la vague qui devoit
» nous engloutir, nous porta sur le rivage. »

JAMES RILEY.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le champ de Mars est fermé : celui des sciences, des arts et des découvertes vient de se rouvrir pour toute l'Europe, et surtout pour la France, naguère bloquée de toutes parts. Les conquêtes qu'il offre au courage et à l'activité, sont d'un prix bien supérieur à celui de ces conquêtes éphémères que l'ambition tentoit alors aux dépens de l'humanité. Parmi ces sciences que la paix fait déjà refleurir de tous côtés, la géographie tient un des premiers rangs. On diroit que le globe est aujourd'hui couvert de voyageurs.

L'Asie et l'Afrique, si peu connues encore, surtout la dernière, offrent une carrière presque sans bornes aux recherches de la curiosité et de la science, et aux spéculations du commerce. Tout ce qui peut faire faire un pas dans la connoissance de ces intéressantes parties du globe, ne peut donc qu'être d'un haut intérêt pour les lecteurs; et si à quelques aperçus nouveaux en géographie, si à la découverte de quelques plages, rivières, ou villes

inconnues jusqu'à nos jours, il se joint des aventures personnelles attachantes, qui ne peuvent pas être sans injustice révoquées en doute ; alors ces relations qui tiennent à la fois de l'histoire et du roman, sont sûres de plaire et d'intéresser sous tous les rapports. C'est ce que nous avons éprouvé à la lecture du récit des maux inouïs que le capitaine *Riley* et son équipage ont eus à souffrir dans le grand Désert d'Afrique, ainsi qu'à la lecture des conversations curieuses qu'il eut à Mogadore avec son ancien maître Sidi Hamet, sur ses voyages dans l'intérieur et au midi de l'Afrique; dans ces régions inconnues, qui, dans ces derniers temps, ont été le tombeau de tant de célèbres voyageurs européens, avides d'être les premiers à révéler à l'Europe la situation d'une ville, les mœurs d'une peuplade, le cours d'une rivière.

La relation du capitaine Riley s'imprimoit dans les Etats-Unis et à Londres presque dans le même temps. Les feuilles en étoient communiquées à Londres au traducteur à mesure qu'elles sortoient de la presse ; et conséquemment la publication en France de ce voyage, suit de près celle qui en a été faite aux Etats-Unis et en Angleterre.

Un bâtiment anglais, allant à la Jamaïque, a péri quatre mois après le naufrage du capitaine Riley, sur la même côte où avoit échoué le brigantin américain. L'équipage britannique a été délivré d'esclavage avec une célérité qui nous semble avoir été la conséquence de certaines circonstances qui ont signalé la captivité et la libération du capitaine Riley.

A l'arrivée en Angleterre de l'équipage et des passagers de ce bâtiment, le journal d'un des plus intelligens d'entr'eux a été imprimé pour l'usage des membres d'une corporation particulière (la compagnie des marchands de fer); nous le donnons à la suite de la relation de Riley. Nous croyons que cette seconde narration ne peut que donner un nouveau degré de confiance dans la véracité du premier narrateur. On n'y verra pas, sans intérêt, reparoître les principaux personnages qui ont contribué à la délivrance de Riley et de son monde; ces hommes dont les noms doivent être gravés à jamais dans le souvenir de ceux qui en ont reçu des bienfaits, et qui doivent être également invoqués par les voyageurs futurs qui pourront avoir le malheur d'être, aussi eux, jetés sur ces côtes affreuses et inhospitalières. Les noms de Sidi Hamet, de Rais bel Cossim,

et surtout de M. Willshire, de Mogadore, seront regardés encore pendant quelque temps par les malheureuses victimes des courans du tropique, comme ceux des anges tutélaires du Désert.

Le tableau de détresse et des maux inouïs que présente la relation de Riley a paru si fort, que plusieurs personnes auroient été disposées à en douter, ou du moins à le croire fort exagéré. L'auteur américain et l'éditeur anglais l'ont senti de même, et ce dernier n'a pas osé mettre sa publication sous les yeux des lecteurs sans avoir préalablement pris des mesures pour constater le degré de crédibilité que méritoit l'auteur transatlantique.

M. Murray, de Londres, dont le nom seul semble être le garant du succès des éditions des nombreux ouvrages qu'il publie, et qui exerce glorieusement une espèce de monopole sur la littérature et la librairie anglaises, s'est adressé à M. James Renshaw, ancien négociant à Mogadore, aujourd'hui négociant distingué à Londres, et chef de la maison de commerce que M. Willshire dirige dans le royaume de Maroc; et l'on verra dans la lettre que cet homme respectable lui a écrite à ce sujet le témoignage avantageux qu'il rend

à l'intelligence et aux connoissances de Riley, ainsi que M. Green, consul-général d'Angleterre dans l'empire de Maroc. Ce dernier l'avoit connu personnellement à son passage à Tanger.

Un de ces excellens ouvrages périodiques qui paroissent à Londres tous les trois mois, et auxquels les premiers littérateurs et savans du pays se font un plaisir et une gloire de fournir des analyses et des extraits des ouvrages nouveaux, le *Quaserly Review*, publié au mois de juin, disoit, en parlant de l'ouvrage de Riley :

« Nous ne nous souvenons pas d'avoir » jamais eu sous les yeux une relation per- » sonnelle plus profondément touchante, ou » plus péniblement intéressante, que celle » dont nous nous empressons de présenter une » esquisse à nos lecteurs ; esquisse que nous » sommes disposés à remplir d'autant de dé- » tails que nos limites nous le permettront, » l'exemplaire de cet ouvrage que nous possé- » dons étant peut-être le seul qui soit encore » parvenu dans ce pays-ci.

» Si nous n'étions pas suffisamment con- » vaincus de la véracité générale de la nar- » ration de M. Riley ; si nous n'étions pas en

» possession de documens reconnus bien au-
» thentiques par plusieurs citoyens respec-
» tables de la Nouvelle-Yorck, par le consul
» russe dans cette ville, par l'honorable de
» Witt-Clinton, et par plusieurs autres per-
» sonnes qui rendent tous unanimement un
» témoignage favorable à la bonne réputation
» morale, à l'intelligence et à la véracité
» incontestable de M. Riley; si nous ne savions
» pas que M. Willshire qui a effectué sa dé-
» livrance, est associé de la maison de com-
» merce de M. Renshaw, de Londres, et que
» c'est un homme d'honneur qui faisoit alors
» les fonctions de vice-consul britannique à
» Mogadore; que Riley et ses quatre compa-
» gnons d'infortune restèrent dans sa maison
» jusqu'à ce qu'ils se fussent parfaitement
» rétablis de l'effet de leurs souffrances; qu'à
» leur retour dans les Etats-Unis, M. Mun-
» roc, le secrétaire d'Etat américain, a rem-
» boursé le prix de leur rançon, et a pressé
» M. Riley de publier sa relation, nous aurions
» été tentés de refuser d'ajouter foi à quelques
» parties de son récit, par la seule raison que
» nous pensions que, d'une part, la nature
» humaine étoit incapable d'infliger, et, de
» l'autre, d'endurer des souffrances semblables

» à celles que ces malheureux marins ont eu à
» essuyer: souffrancesqui, comme le dit avec
» vérité M. Riley, ont été aussi sévères et
» aussi diverses que l'humanité ait jamais eu
» le malheur d'en avoir à éprouver. »

Cependant l'habile critique qui fait, dans cette publication périodique, l'analyse de l'ouvrage de Riley, tout en plaignant la misère de cet infortuné, tout en admirant son courage, tout en louant sa résignation, sa confiance dans la Providence, et sa reconnoissance envers l'Etre-suprême pour sa miraculeuse délivrance, ne peut se dispenser de faire observer dans cette relation quelques taches qui sauteront aux yeux des lecteurs les moins éclairés. C'est la différence qui se trouve entre la route que, dans sa relation, il dit avoir suivie pour se rendre du fond du Désert à Mogadore, et la route véritable qui est tracée sur sa propre carte. On est surpris de voir un marin ayant sous les yeux cette carte qui le fait voyager dans la direction du nord nord-ouest (la seule qu'il ait pu tenir), s'obstiner à dire constamment dans son journal qu'il marchoit dans l'est. Voici ce que le critique observe à ce sujet:

« Nous ne devons pas être surpris, ainsi
» que Riley lui-même l'observe dans sa pré-

» face, qu'un homme accablé de fatigue et » souvent réduit au désespoir, éprouvant les » peines de corps les plus aiguës et les pri- » vations les plus cruelles, se trompe quelque- » fois et prenne une route pour une autre, » ou qu'il commette encore quelques erreurs » dans son calcul des distances en parcourant » un désert immense, plat, et sans aucunes » traces de chemin frayé sur sa superficie. » Mais nous ne pouvons contenir notre sur- » prise quand nous voyons qu'un marin, » qu'un capitaine, que de nombreux témoi- » gnages s'accordent à représenter comme un » homme d'une grande intelligence, prenne » d'un bout à l'autre de son ouvrage, l'ouest, » l'est et le sud pour le nord, et que lorsque » sa route le conduit à Mogadore, il nous » mène dans son livre en Abyssinie; et qu'il » ait été assez négligent, en corrigeant les » épreuves de son livre, pour répéter deux fois » de suite la même date dans le journal de sa » marche dans le Désert. Ce sont des méprises » qu'il auroit dû éviter; car quelque légères » qu'elles soient, elles ne peuvent pas manquer » d'affecter plus ou moins l'exactitude de la » narration et la fidélité du narrateur. »

Nous ne pouvons expliquer cette inadver-

tance de l'auteur qu'en l'attribuant à une erreur typographique, qui sera corrigée dans les éditions suivantes; cependant nous avons cru devoir la laisser subsister dans la traduction. Il est probable que dans ce pays qu'on appelle une mer de sables, les voyageurs sont souvent obligés de louvoyer d'une distance à une autre pour gagner un puits, une source d'eau douce, ou des buissons pour la nourriture des chameaux, et que plusieurs de ces bordées de terre que Sidi Hamet fit courir à ses esclaves, se dirigèrent à plusieurs reprises vers l'est : mais la véritable route a nécessairement dû être le nord nord-ouest.

On a reproché au narrateur son opinion sur la formation de ces amas de sables volans qui tourbillonnent dans certaines parties du Désert, et y engloutissent souvent des voyageurs isolés, et même des caravanes tout entières. Il dit que ces sables proviennent de ceux du bord de la mer qui ont été portés dans le Désert par les vents; et ces vents, il les désigne sous le nom de *trade winds*, que l'on ne peut absolument traduire en français que par le mot de *vents alizés*. Or, comme tout le monde sait que ces vents ne soufflent que du nord-est, de l'est et du sud-est, il est physiquement im-

possible qu'ils apportent de l'ouest aucune particule sablonneuse. Leur effet seroit plutôt de porter successivement tout le sable du Désert dans la mer, en l'entraînant d'est à ouest; aussi plusieurs relations s'accordent à dire que ces sables s'accumulent surtout vers l'occident, que le long de la côte du Désert, l'atmosphere est obscurci à plusieurs milles à la mer, et les rayons du soleil interceptés par des nuages de poussière fine qui ne permettent pas au navigateur d'apercevoir la côte, et qui même quelquefois couvrent le pont de son bâtiment. Il est probable que par *trade winds*, l'auteur aura voulu exprimer les vents qui soufflent *régulièrement* sur la côte. Ces vents ont beaucoup d'analogie avec les brises qui se font sentir dans les régions tropicales. Celle du large, c'est-à-dire de l'ouest, s'y fait sentir toutes les nuits, et souffle avec assez d'intensité et de violence pour faire souffrir le martyre au pauvre esclave nu, couché sur la terre dure, sans abri, et transi de froid après la chaleur brûlante du jour. Ce vent d'ouest qui bat en côte pendant l'hiver, et même le vent du nord qui souffle presque toujours le long de cette côte, qui, depuis le Cap Spartel jusqu'au Cap Blanc, projette de onze degrés

en longitude à l'ouest, ont bien pu porter quelques sables à terre ; et c'est là sans doute la raison pour laquelle Riley a donné le nom de *trade winds* aux vents *réguliers* de la côte. Quant à l'origine et aux causes de l'accumulation dans l'immensité d'un désert de neuf cents lieues de ces sables, restes du déluge, depuis ceux qui engloutirent Cambyse et son armée en Egypte, jusqu'à ces monticules qui dominent Mogadore, et qui, suivant le colonel Keatinge, s'arrêtent respectueusement devant le ruisseau qui fournit de l'eau à cette ville : c'est un problème de géologie dont la solution n'est ni prochaine ni facile.

Quelques parties de la narration de Riley ne manqueront pas de causer de l'étonnement, mais elles ne sont pas dans la classe des choses impossibles : aux voyageurs futurs seuls appartient le droit de les confirmer ou de les infirmer. On vérifiera peut-être dans la suite si un homme, matelot ou mousse, peut jamais être assez amaigri, fondu et dévoré par la fatigue et la douleur corporelle, pour ne peser, vivant, que *quarante livres ;* si un chameau peut boire et conserver dans les récipiens de sa panse ou de son estomac une quantité de soixante gallons, ou deux cents

quarante bouteilles d'eau ; si ces animaux peuvent voyager vingt, trente et même quarante jours sans boire ; si les Arabes du Désert vivent jusqu'à l'âge de deux cents ans ; s'il y a sur certaines parties de doubles falaises, à quelques milles de distance l'une de l'autre, qui prouvent par des traces évidentes que l'eau de la mer s'est abaissée de près de cent cinquante pieds, au lieu de vingt-cinq pieds seulement que l'on avoit cru jusqu'ici avoir été l'affaissement des eaux de l'Océan ; si les montagnes de sables volans que le vent transplante à droite et à gauche, ont effectivement de trois à quatre cents pieds de hauteur, ou seulement de soixante-dix à cent, ainsi que le portent plusieurs relations ; si le plateau du Désert est à peu près au niveau de la mer, ou bien s'il en est à plusieurs centaines de pieds, ainsi qu'on le voit dans le chapitre où l'auteur décrit son second débarquement dans les environs du Cap Barbas.

On ne manquera pas de comparer la relation des souffrances de l'équipage américain avec celles de l'équipage anglais dont le naufrage suivit de quatre mois celui du capitaine Riley. On remarquera que l'équipage de *la Surprise* a eu beaucoup moins à souffrir que

celui du *Commerce*. Cette différence provient sans doute de l'effet que produisirent sur les Arabes du Désert les soins que M. Willshire s'étoient donnés pour la rédemption des premiers naufragés, et l'interférence de ce bon Sidi Hamet qui joue un rôle si brillant dans l'histoire de la délivrance de Riley, ainsi que la petite fortune qu'il y avoit faite. En effet, c'est encore lui qu'on voit opérer la libération des dix-sept Ecossais qu'il rencontre par hasard en allant à la recherche du reste de l'équipage américain qu'il avoit juré par sa main droite de ramener à Mogadore, si ces malheureux existoient encore. Les marchands d'hommes, aussi bien que ceux de sucre et de café, ont des correspondances suivies sur le cours de leurs denrées, et le Désert a aussi sa poste et ses estafettes qui, de douar en douar, informent régulièrement ces spéculateurs errans des bénéfices que l'humanité leur assure à Mogadore. L'équipage anglais ne fut point dépouillé, mis à nu, ni bâtonné, comme l'avoit été l'équipage américain. Le plus grand inconvénient qu'il eut à essuyer fut le délai causé dans sa libération par l'intervention de l'empereur de Maroc, circonstance qui prouve qu'en Afrique comme en Europe la recommandation du souverain n'est pas toujours la meilleure.

Les deux bâtimens avoient fait naufrage à peu près au même point de la côte, à environ trente lieues au sud de Wednoon. Il est à croire que si Riley et ses compagnons se fussent, dès le principe, résignés à leur sort, et s'ils n'avoient pas entrepris dans leur misérable embarcation cette seconde navigation au sud, qui les éloigna de plus de cent vingt lieues encore de la plage où ils avoient plus de droit d'espérer leur rédemption, ils se seroient épargné les fatigues, la détresse et les misères auxquelles ils furent en proie avant que la Providence leur eût envoyé Sidi Hamet pour faire remonter une partie d'entr'eux dans des régions cultivées et un peu policées.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien le caractère particulier des peuples influe sur le sort des individus qui ont le malheur de tomber dans les mains des Arabes. Nous voyons dans les deux relations, anglaise et américaine, qu'on va lire, les habitans du Désert traités de sauvages, de barbares, presque d'antropophages, d'hommes pires enfin que les bêtes féroces de cette partie du monde; tandis que dans la préface de la relation de M. Saugnier qui fit naufrage en 1784 près du Cap Barbas, on lit que *ces*

peuplades qu'on avoit jusque là soupçonnées de cruauté, sont peut-être les plus douces de l'Univers ; et dans le nombre des motifs de préférence qu'il met en avant pour être choisi pour exécuter un voyage de découvertes en Afrique, qu'il propose au gouvernement français, il allégue, « qu'il est fait aux coutumes » et aux mœurs de ces peuples, qui, loin d'être » féroces, sont les meilleures gens du monde, » quand on sait se conformer à leur genre de » vie. » Ailleurs, (page 40) il dit : « On prend » les mœurs des peuples avec lesquels on vit, » quelque sauvages qu'elles soient, surtout » lorsque les coups de bâton ne se mêlent pas » de la partie. » On voit que, parmi les nations civilisées, le Français est le seul qui sache prendre, fortement et sans hésiter, son parti; et que son imperturbable gaieté ne l'abandonne jamais, même dans les situations les plus désastreuses. Suivant le même voyageur, le soin des batteries de Mogadore étoit confié à deux cent cinquante renégats français, tous soldés par l'empereur de Maroc. D'autres Français sont établis, mariés, et exercent diverses professions dans les villes ou bourgades situées sur la lisière du Désert, et ont refusé de retourner en France. Un d'eux est fabricant de poudre à Wednoon.

On a lieu d'être étonné quand on voit que le capitaine Riley qui a eu tant d'occasions de s'instruire des mœurs et des coutumes des Arabes du Désert, et qui les décrit dans un aussi grand détail, ne fait pas la moindre mention du mode d'éducation qu'on pratique dans le Désert. M. Saugnier en a fait, en 1784, une description qui ôte beaucoup du mérite de l'invention au système si prôné d'enseignement mutuel des Docteurs Bell et Lancaster. « L'occupation des prêtres arabes, dit-il, est » de courir le pays pour instruire les enfans. » Cette éducation n'a rien de forcé. On ignore » dans le Désert la coutume de contraindre » les volontés. Les petits garçons s'assemblent » le matin d'eux-mêmes aux lieux d'instruction. » C'est pour eux un endroit de récréation. Ils » y vont avec une petite planche sur laquelle » sont écrits des caractères arabes et les » maximes de l'Alcoran. Les plus grands et les » plus instruits reçoivent directement leurs » leçons des prêtres, et les communiquent » ensuite à leurs compatriotes. Ce sont les » enfans qui se montrent à lire les uns aux » autres. Jamais on ne les corrige. Ce seroit » un crime de battre un enfant, qui, suivant » les idées reçues, n'a point assez de raison » pour distinguer le bien du mal, etc. etc.

M. Jackson, négociant de Londres, a donné en 1814, de l'empire de Maroc et des districts de Suse et de Tafilet, une description que l'on s'accorde à regarder comme une des meilleures que nous possédions sur ces pays. Suivant lui, le nombre de bâtimens dont on a appris le naufrage sur la côte du Désert, depuis 1790 jusqu'en 1806, est de trente : savoir, dix-sept anglais, cinq français, cinq américains, et trois hollandais, danois et suédois; sans compter ceux dont on n'a jamais entendu parler, et que l'on croit perdus à la mer, corps et biens, parce qu'aucun des hommes de l'équipage n'a été conduit à Wednoon par les Arabes, les Juifs ou les Maures, et n'a pu en donner des nouvelles.

M, Jackson évalue les équipages des navires anglais à deux cents hommes, dont il donne l'aperçu qui suit :

Les novices, mousses, ou noyés, ou tués, ou engagés à embrasser la religion mahométane, peuvent être estimés en nombre à. 40

Vieillards, ou autres, tués par les Arabes, en se défendant contre eux à leur débarquement, ou

ci-contre. . . . 40

noyés en essayant de gagner la terre. 40

Dispersés en diverses parties du Désert, après un certain temps, le consul n'ayant point fait d'offres assez avantageuses pour engager les Arabes à les mener à Mogadore. . 40

Rachetés après une fatigante et ennuyeuse résidence d'un an jusqu'à cinq, parmi les Arabes, faute d'agens compétens établis et accrédités sur la côte. 80

200

« S'il est, dit ce judicieux écrivain qui a » habité longues années Santa-Cruz et Mogadore, s'il est une nation en Europe qui doive » s'occuper des moyens de remédier à ce mal, » c'est à coup sûr la Grande-Bretagne, dont » on pourroit considérablement encore augmenter l'influence à la cour de Maroc. Il lui » faudroit ou entretenir à Mogadore un agent » exprès pour cet objet particulier, ou bien » tenir toujours une somme déposée dans les » mains du vice-consul, ou de tout autre

» gociant de confiance, où elle seroit cons-
» tamment prête à être employée à la rédemp-
» tion de ces infortunés. Dès que les Arabes
» en seroient instruits, ils les amèneroient sur-
» le-champ à Mogadore, certains d'y trouver
» une indemnité lucrative. Ce plan vaudroit
» infiniment mieux que de faire solliciter l'em-
» pereur de les racheter par l'entremise du
» gouverneur ou pacha de Suse ; car outre les
» délais qu'entraîne une semblable marche,
» et la prolongation des souffrances des captifs
» qui en est la conséquence, le cabinet de
» Maroc regarde ordinairement cette faveur
» comme bien plus importante en politique
» que ne peuvent l'être les déboursés (1)
» relatifs à leur rédemption. »

Maintenant que le commerce est rendu à la France, et que le pavillon blanc flotte avec sécurité sur toutes les mers, le conseil que M. Jackson donne à son pays et à son gouver-

(1) Il s'écoule ordinairement deux mois avant que l'on ait connoissance à Mogadore qu'il y a un navire échoué sur la côte. Le prix auquel on rachetoit autrefois les esclaves étoit de 80 à 100 piastres. Cependant, celui de l'équipage de *la Surprise* de Glascow est revenu à 400 piastres par tête ! C'est bien le cas de dire, encore une fois, qu'il est de la nature des Anglais de mettre le feu dans tous les marchés où ils se présentent.

nement, peut également s'adresser au ministère de la marine et des colonies de France. On verra dans l'ouvrage de Riley qu'il existe des captifs français dans l'intérieur du Grand Désert. Le soin de les délivrer s'est trouvé confié pendant la guerre à un négociant étranger dont la patrie venoit d'être envahie et pillée par un usurpateur. Il étoit assez naturel de croire qu'un sentiment d'indignation patriotique, joint à la presque certitude de n'être jamais remboursé par un gouvernement étranger à tout principe de justice et d'humanité eût suffi pour refroidir et paralyser le zèle que, dans toute autre circonstance, M Léonardi auroit pu mettre à racheter des malheureux, sans attribuer son insouciance finale à cet égard, à des motifs d'égoïsme et d'avarice, ainsi que l'a fait M. Riley, qui ne pouvoit ignorer l'abandon dans lequel Buonaparte laissa, pendant la guerre, ses prisonniers dans toutes les parties du Monde. Mais sous un Roi éminemment religieux et philantrope, sous le descendant direct du saint et auguste captif des Africains, il est impossible de douter que cette même main qui s'étendit si généreusement sur les blessés de Waterloo, ne s'ouvre encore pour ceux de ses enfans qui sont en ce

moment les victimes du Désert. L'exemple effrayant que vient de donner la frégate française *la Méduse* indique assez les risques que courent les bâtimens français qui font le commerce de la nouvelle colonie du Sénégal, de Gorée, des îles du Cap-Vert et de l'Inde. Sous les auspices de ce prince bienfaisant, les marins français seront rassurés désormais en franchissant ces parages dangereux, par l'aspect du pavillon de leur Roi qu'ils verront flotter sur les terrasses et sur la rade de Mogadore, certains que la main de S. M. Louis XVIII y aura sans doute déjà placé de nouveaux Willshire, pour les protéger et les secourir en cas de malheur. Peut-être seroit-il plus conforme au génie de la nation et à ses anciennes habitudes d'y voir renouveler l'établissement de ces vénérables missions étrangères (1), dont les membres, aussi habiles

(1) Tout le monde a dans sa bibliothèque les *Lettres édifiantes des Missionnaires français.* On sait que les relations de ces hommes dévoués à la cause de Dieu, contiennent les premières descriptions, et les plus authentiques que l'on ait encore des pays sauvages qu'ils ont visités et parcourus, au milieu des périls de tout genre. On ne fait point de mensonges ni d'historiettes l'Evangile à la main. Des missionnaires français nous ont encore donné en dernier lieu d'admirables renseignemens sur la Cochinchine et sur les usages et les mœurs des divers peuples de l'Inde.

C.

qu'humains et courageux, portoient autrefois dans les régions les plus éloignées le flambeau du christianisme, et retournoient dans leur patrie, celui de la géographie et de l'histoire à la main. Mais nous croyons superflu d'indiquer la manière de faire du bien, aux princes d'une maison qui en a toujours fait son occupation favorite; au successeur et au frère d'un monarque pieux, bienfaisant, éclairé, et géographe par excellence.

Nous en venons maintenant à la partie de la relation du capitaine Riley, que l'on doit considérer comme celle qui excitera le plus la curiosité; car l'empire de Maroc, ses villes, ses habitans, leurs mœurs, leurs révolutions, ont déjà été décrits dans plusieurs ouvrages estimés. Parmi les Français, Poiret, Chenier, Saugnier, Brisson, Follies, et si nous pouvons l'y comprendre aussi l'Espagnol qui a publié en français, ses voyages sous le nom d'Alibey, et parmi les Anglais, Lemprière, Jackson et le colonel Keating nous ont peu laissé a désirer à ce sujet depuis trente ans. D'autres captifs avant Riley nous avoient instruits de leurs infortunes dans le Désert; nous avoient montré leurs pieds ensanglantés et mis en pièces par les cailloux pointus, par les cailloux roulés,

et par les amandes calcaires du fameux plateau ; leurs lèvres gercées par la chaleur et la soif ; leurs corps nus et décharnés ; leurs tristes repas nocturnes de lait et d'urine de chameau ; nous avoient promenés parmi ces affreux nuages de sable qui semblent menacer également le ciel et la terre, et dont le poëte romain a dit avec tant d'énergie :

..... Non altiùs ignis
Rapta vehit ; quantumque licet consurgere fumo,
Et violare diem tantùm tenet æëra pulvis.

Malgré ces descriptions, ces tableaux si attachans, le grand, le véritable intérêt de l'ouvrage commence à la description de Tombuctoo, aux traversées du grand Désert par les caravanes, et surtout à la découverte de la grande ville de Wassanah, dans le sud, et sur les bords de ce noble fleuve d'Afrique dont l'existence, la source et la direction sont aussi une découverte toute récente, et dont les savans cherchent maintenant à connoître l'étendue et surtout l'embouchure.

Deux voyageurs appartenans au monde civilisé seulement ont eu l'avantage de voir cette capitale trop vantée du Soudan, dont un des grands mérites, après la poudre d'or qu'on y trouve, est la difficulté d'y parvenir. Ces deux

voyageurs sont le moine Léon, dit l'Africain, qui la vit à la fin du quinzième siècle, et le pauvre matelot américain *Adams*, qui y fut conduit comme esclave en 1811, et y demeura six mois. Aujourd'hui, dans l'ouvrage du capitaine Riley, c'est à Sidi Hamet qu'on doit la description de Tombuctoo et de Wassanah. On verra, en lisant la première, qu'elle s'accorde parfaitement avec celle qu'Adams en donna l'an dernier, à Londres, tandis que Riley faisoit imprimer la sienne dans les Etats-Unis; ainsi ils n'ont pu ni l'un ni l'autre se copier réciproquement. Magadore, et presque toutes les grandes villes de l'empire de Maroc, sont remplies de Maures et d'Arabes qui ont été dans le Soudan avec une de ces caravanes qui partent tous les ans de la basse Suse pour la métropole de l'intérieur de l'Afrique. Plusieurs de ces marchands qui se trouvoient à Mogadore dans le temps où M. Riley y étoit, déclarèrent qu'ils se rappeloient fort bien avoir vu Sidi Hamet à Tombuctoo, et que la description qu'il faisoit de cette ville étoit exacte. Un témoignage bien plus valide encore est celui d'un voyageur européen déjà célèbre, qui parcourt en ce moment l'intérieur de l'Afrique sous le nom *arabisé* de Sheick Ibrahim,

et qui ayant eu connoissance en Nubie, par un voyageur anglais, M. Legh, de la narration du matelot Robert Adams, a mandé à ce même voyageur que tout ce qu'Adams avoit dit de Tombuctoo s'accordoit de point en point avec les renseignemens que lui avoient donnés sur cette ville fameuse les Arabes de l'est de l'Afrique qui commercent avec le Soudan.

Nous prévoyons déjà que plusieurs parties de la relation de Sidi Hamet causeront autant d'étonnement et peut-être d'incrédulité que certaines aventures qu'on lit dans la relation personnelle du capitaine Riley; et notamment ce que notre Arabe lui dit des singuliers approvisionnemens de charbon de bois que l'on fait avant de partir pour servir de nourriture aux chameaux, dans les plages arides du Désert, où l'on ne trouve ni broussailles, ni buissons, ni végétaux épineux. « On coupa du bois, dit-il, et on le brûla afin d'en faire du charbon pour les chameaux, car les Arabes ne tentent jamais le passage du Désert, sans une provision de cet article; » à peu près comme un navire de guerre ou marchand ne feroit jamais le voyage de l'Inde sans avoir une provision suffisante de viandes salées pour l'équipage.

Les critiques avoient commencé à rire de

cette singularité, mais elle a bientôt été expliquée par un témoin irrécusable, par M. Renshaw. Ce négociant a vu lui-même, dans l'empire de Maroc, les Arabes prendre la pulpe de l'olive de l'*argane*, après qu'on en a extrait l'huile, la faire cuire au four, en former de petites boules qui sont aussi noires que du charbon, et qui ont le double avantage de leur servir dans le Désert à faire du feu, et en cas de besoin à nourrir les chameaux. L'Espagnol Badia, autrement Alibey, dit, ainsi que plusieurs autres voyageurs, que la pulpe de l'*argane* est un très-bon fourrage pour le bétail. Ce sont, incontestablement, ces boules noires que Riley aura prises pour du charbon, d'après le compte que lui en aura rendu en mauvais espagnol l'interprète arabe qui servoit d'intermédiaire entre Sidi Hamet et lui : toute singularité, tout sujet de surprise et de doute cesse alors.

La destruction presque totale de la seconde caravane avec laquelle Sidi Hamet alla à Tombuctoo, est une des occurrences désastreuses qui ont souvent lieu dans le Désert. M. Jackson fait mention dans son ouvrage d'une caravane consistant en deux mille individus et dix-huit cents chameaux, qui revenoit de Tombuctoo

à Tafilet en 1805, et qui, faute d'eau, périt en totalité dans le Sahara. D'ailleurs la multitude d'ossemens humains et d'os de chameaux et autres animaux dont le Désert est parsemé, atteste suffisamment ces horribles catastrophes dont la seule idée fait dresser les cheveux sur la tête.

Les divers noms que les voyageurs les plus modernes donnent au roi actuel de Tombuctoo, pourroient faire douter de leur véracité; mais cette contradiction apparente peut s'expliquer. Sidi Hamet nomme ce souverain *Shegar*, qui signifie, suivant lui, Sultan ou Grand.Roi. Adams l'appelle *Woollo*. Jackson dit de même que le roi qui régnoit en 1800 se nommoit *Woollo*, et qu'il étoit aussi roi de Bambara. Le célèbre Mungo-Parck qui avoit eu en 1795 et 1805 des communications avec le souverain de Bambara, lui donne le nom de *Mansong*, et Parck n'a pu se tromper: mais il paroît d'après une note du journal d'Isaaco, insérée à la fin du dernier Voyage de Parck, que le nom du père de *Mansong* étoit *Woollo*, et que ce dernier mot est une épithète qui signifie grand chef.

Sidi Hamet donne à la grande rivière qui court d'ouest à est à quelques milles au sud de

Tombuctoo, le nom de *Zolibib*, qui est incontestablement le *Joliba* de Parck, ou le Nil des esclaves (*el Abeed*) de Jackson. Une autre rivière, sujette à se dessécher, qui passe le long de Tombuctoo, dont l'eau est saumâtre et qui coule d'est à ouest, est mentionnée par Sidi Hamet, ainsi que par *Adams* et par d'autres voyageurs. Les grands fleuves de l'Inde offrent la même coïncidence de rivières coulant dans un sens inverse du fleuve où ils viennent se jeter.

La partie la plus intéressante et la plus curieuse des récits faits par Sidi Hamet à M. Riley, est le voyage qu'il fit au sud-est de Tombuctoo, au travers d'un pays entièrement nouveau pour les Européens, et la description qu'il donne d'une ville deux fois aussi grande que Tombuctoo, et dont le nom (Wassanah) ainsi que l'existence étoient entièrement inconnus jusqu'ici. Nous apprenons par lui que cette immense capitale est située à soixante journées de Tombuctoo, sur le Niger, qui n'y porte plus le nom de *Zolibid*, mais celui de *Zadi*.

Les détails que cette description nous offre sont-ils vrais, sont-ils faux, sont-ils exagérés ? c'est ce que la suite pourra nous apprendre.

« Si, comme le dit l'habile voyageur et géographe anglais qui travaille au *Quaterly Review* (1), aucune preuve vivante ou écrite ne les corrobore, de même aucun témoignage écrit ou vivant ne les contredit; et si l'on trouve que quelques parties de cette curieuse relation militent contre des opinions reçues, il faut se rappeler que ces mêmes opinions ne sont appuyées elles-mêmes que sur des rapports et des dires de voyageurs maures ou arabes qui sont souvent en contradiction entr'eux, et qui fréquemment encore ne portent que sur d'autres rapports. » Dans le fait, on ne connoît pas un pouce de terrain dans le sud ni dans l'est de Tombuctoo, si ce n'est par des relations d'Arabes et de Maures, dont rarement on en voit une qui s'accorde exactement avec l'autre. En conséquence, ajoute-t-il, nous regardons le rapport de Sidi Hamet comme aussi bon qu'aucun de ceux des Arabes. Ce n'est point un homme *illettré* que ce Sidi Hamet; on ne peut le taxer ni d'ignorance ni de mauvaise foi; il écrit purement sa propre langue; M. Willshire le regarde comme un

(1) M Barrow, un des principaux secrétaires de l'Amirauté, auteur de plusieurs Voyages estimés.

des Arabes les plus instruits et les plus respectables du Désert; et s'il ne fait aucune mention dans sa narration du pays de Haoussa, de Bahar Soudan, de Kassina, de Ghana, et des lacs et marais de Wangara, ce n'est pas une raison de révoquer son récit en doute, car jusqu'ici la position de tous ces pays, si toutefois ils existent, est une pure affaire de conjecture. Sidi Hamet n'en dérange aucunement la situation supposée. On ne peut rien inférer de son récit à cet égard, si ce n'est qu'une chaîne de montagnes à l'est leur coupe toute communication avec le Niger, à qui ces mêmes montagnes font prendre ensuite une direction au sud.

Il est à regretter, dit encore ce géographe distingué, que nos vice-consuls à Mogadore ne veuillent pas se donner la peine de questionner ces nombreux marchands maures ou ces Flibustiers arabes qui ont voyagé dans le Soudan, et de comparer leurs récits entr'eux. Nous apprenons cependant que M. Dupuis, ancien associé de M. Willshire et de M. Renshaw, qui a passé sept ans à Mogadore, et qui a fourni des notes si précieuses à l'éditeur du voyage d'*Adams*, qu'il avoit délivré de captivité, a promis de rassembler et de faire con-

noître au public les nombreux matériaux qu'il a recueillis sur ce sujet, et nous ne doutons pas que son travail ne jette un jour considérable sur ces régions mystérieuses.

La grande question qui occupe aujourd'hui les géographes, est de savoir comment et où se termine le Niger qui passe devant Tombuctoo. Mungo-Parck en avoit découvert la source et le cours; il ne lui a pas été donné malheureusement d'en vérifier l'embouchure. Il a péri dans cette grande entreprise, et l'on ignore même le point précis où il a terminé sa carrière dans cette noble et périlleuse tentative. Si les renseignemens donnés par Sidi Hamet sont exacts, ils décident la question de la manière dont Parck l'avoit déterminée d'après les informations qu'il avoit prises à Sansanding. L'opinion prédominante aujourd'hui est que le Nil des esclaves, Niger ou Joliba, est ce même fleuve qui se perd dans le golfe de Guinée par les six degrés de latitude sud, sous le nom du Zaïre ou du Congo. Cette identité se confirme en même temps et par les rapports de Sidi Hamet et par les découvertes et les observations que le feu capitaine Tuckey a faites en remontant ce fleuve majestueux, ainsi que par les renseignemens que les naturels de l'intérieur

du pays lui ont donnés. Lorsque M. Riley publioit la relation de Sidi Hamet, il n'avoit pu avoir connoissance d'un ouvrage qui n'est pas encore imprimé. Lorsqu'il apprenoit au public, par la bouche de son maître arabe, que c'étoit par ce fleuve que l'on envoyoit au sud-ouest les esclaves que deux nations chrétiennes y traitent encore à la honte de l'humanité; que son cours souvent resserré entre de hautes montagnes, y produit des cataractes qui en interrompent la navigation et y exigent fréquemment des portages semblables à ceux des fleuves de l'Amérique du nord, il ne s'attendoit pas que cette circonstance alloit être vérifiée presque aussitôt par l'expédition du capitaine Tuckey (1). Ce dernier étant accompagné dans son voyage par un nègre congo nommé Benjamin, né à sept ou huit cents milles dans

(1) Nous publierons incessamment la traduction du Voyage de ce capitaine. On l'imprime en ce moment à Londres sous le titre de *Journal de feu le Capitaine Tuckey*, employé à un Voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, en remontant jusqu'à sa source le Zaïre ou Congo, auquel on a joint un relèvement de ce fleuve au-delà de ses premières cataractes jusqu'aux lieux où le Voyage s'est terminé. Cet ouvrage consistera dans une introduction qui énoncera les motifs et l'objet de cette expédition, les préparatifs qui avoient

le haut de ce fleuve, on verra qu'entre le lieu de la naissance de cet Africain et la ville de Wassanah décrite par Sidi Hamet, il ne reste plus aujourd'hui qu'une assez petite partie du cours de ce grand fleuve à tracer entre les deux points déjà reconnus au nord et au sud. A la publication du voyage et des découvertes des explorateurs du Congo par le sud, se joindra bientôt le rapport de l'expédition envoyée par le gouvernement pour explorer ce même fleuve par le nord, sous la direction du major Peddie. Cet officier ayant péri victime du climat, le soin de l'expédition se trouve aujourd'hui confié au lieutenant Campbell, officier courageux et intelligent. Les dernières nouvelles qu'on en a reçues le laissent passant les montagnes entre le haut de la rivière

---

été faits pour en assurer le succès ; le nom des personnes qui la composoient, et quelques notices sur leurs titres littéraires, sa fin malheureuse, et un aperçu sommaire des faits et renseignemens dont elle a procuré la connoissance. Cette introduction sera suivie du Journal du Capitaine Tuckey, complet jusqu'à l'arrivée de l'expédition aux cataractes du Congo, et ses notes jusqu'au point où il s'avança par terre au-delà des cataractes. Ce Journal sera suivi de celui du professeur Smith, et l'ouvrage se terminera par des observations générales sur la société, les mœurs, la langue, et l'histoire naturelle de la région de l'Afrique, connue sous le nom du Congo.

Nunez, et Bammacoo où Parck s'embarqua sur le Niger (1).

Tandis que le gouvernement britannique ordonnoit cette double expédition combinée, l'une par la source, l'autre par l'embouchure du Niger, un voyageur qui depuis six ans a parcouru la Syrie, l'Egypte, l'Arabie et la Nubie, sous le nom déguisé de Sheck Ibrahim, aux frais et sous la direction de l'association africaine de Londres, M. Burchardt pénétroit dans l'intérieur de l'Afrique par l'est, et se dirigeoit en droiture sur le Tombuctoo et les autres grandes villes du centre de ce continent. Déjà les premiers matériaux de ses voyages sont heureusement arrivés en Angleterre, et vont être publiés incessamment en trois volumes in-4°. On peut se faire d'avance une idée de l'intérêt qu'inspirera cette relation, quand on lira dans celle du voyage de M. Legh, membre du parlement, et du révérend M. Smeet,

(1) La famille de ce célèbre Voyageur se refuse à croire au compte qui a été rendu de sa mort; son fils aîné, nouveau Télémaque, brûle d'envie de faire un voyage en Afrique ou pour y chercher son père, ou pour marcher sur ses traces, et continuer les découvertes qu'il y avoit commencées, ou périr glorieusement victime du même zèle.

en Nubie, (1) les passages suivans sur l'auteur:

« Nous eûmes, dit M. Legh, le plaisir de rencontrer dans cette ville (Siout, capitale de la haute Egypte), notre ami Sheck Ibrahim. Il avoit quitté le Caire à peu près vers le temps de notre départ; mais il avoit préféré faire route par terre sur des ânes, plutôt que de remonter le Nil en bateaux. Il attendoit à Siout un guide pour le conduire à la grande Oasis, où s'étoit établie une tribu d'Arabes qui étoit en guerre avec le pacha. L'histoire des courses de cette tribu, telle qu'elle nous fut racontée à Siout, est assez curieuse, et offre un exemple remarquable de la vie vagabonde et errante de ces singulières tribus. Celle-ci avoit été chassée des environs de Tripoly par le bey de ce pays, et avoit traversé le grand Désert dans l'intention de passer le Nil à Bénisouef, et de se retirer ensuite dans la Syrie. Mais le pacha

(1) Nous préparons en ce moment une traduction en français, du *Voyage de M. Legh en Nubie*; elle est faite sur la seconde édition de Londres, qui sera augmentée du double des matières de la première, et orné de plusieurs planches qui représenteront les temples et les magnifiques excavations ou grottes, inconnues jusqu'à ce jour, des montagnes de Nubie. MM. Legh et Smelt ont remonté le Nil plus haut que Norden, et comme ils ont voyagé avec plus de sécurité que lui, ils ont conséquemment mieux observé les belles ruines de ce pays.

notre petite embarcation. Il y avoit en outre si peu de villages sur la rive droite que nous lui conseillâmes de continuer son voyage sur la rive occidentale. Il étoit d'ailleurs probable que les mamelucks s'étoient retirés dans le Désert, et nous nous séparâmes en lui souhaitant tout le succès possible dans la noble expédition qu'il avoit le courage d'entreprendre. Certes, personne n'a jamais été plus propre à une pareille tentative. Son esprit entreprenant, ses connoissances variées dans presque toutes les langues vivantes et son talent d'observation, sont au-dessus de tout éloge. Ce n'est que depuis mon retour en Angleterre que j'ai appris le vrai nom et le caractère de ce voyageur dont tous les travaux et les talens promettent au monde savant des informations précieuses. »

On voit encore dans une autre partie de la narration de M. Legh, que depuis son retour en Egypte, il avoit été informé dans une lettre du colonel Missett, consul d'Angleterre à Alexandrie, que son ami Sheck Ibrahim avoit pénétré jusqu'à Moscho, où Poncet traversa le Nil pour se rendre à Dongola et à Sennaar. Si M. Legh s'est avancé plus loin que Norden, il a été surpassé à son tour par un autre voyageur anglais, M. Banks. Nous citerons encore à ce sujet un extrait du *Quaterly Review*.

« Ce que M. Legh et M. Smelt ont vu n'est rien auprès des découvertes de M. Banks, dont il a envoyé un précis à son père. Ce voyageur a pénétré jusqu'à la seconde cataracte au-delà de laquelle aucun voyageur européen moderne, si ce n'est Sheck Ibrahim (Burchardt), n'est encore allé, et qu'aucun n'avoit vue avant lui. Bruce ne vit rien du Nil depuis Syène jusqu'au moment ou il passa le Tacazze près de son embouchure dans la grande branche du Nil au dix-huitième degré de latitude. Poncet a fait connoître sa route depuis Moscho jusqu'à Kortie au travers du Dongola; mais ces endroits sont encore plus au sud. Outre cela, Poncet ne songeoit absolument qu'à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses et aux églises chrétiennes. Ainsi depuis Ibrîm jusqu'à la cataracte du Genâdal, on peut regarder tout cet espace comme une terre inconnue, qui ne fait que d'être découverte.

» Il paroît que M. Banks a examiné en detail les nombreuses ruines sur lesquelles M. Legh et M. Smelt n'ont fait que jeter un coup-d'œil rapide. Il a découvert un grand nombre d'excavations extraordinaires dans les montagnes, et de statues colossales devant lesquelles les fragmens gigantesques du Memnonium et de Luxor ne lui ont plus paru que

sur une autre partie du même continent où cesse toute civilisation, de culture, d'humanité et de bonheur. En attendant que les récits de M. Burchardt viennent ajouter de nouvelles lumières à celles que nous ont données les Voyages de Bruce et Salten Abyssinie et de Browne dans le Darfour, nous allons promener le lecteur dans le grand Désert à la suite du capitaine Riley, de ses compagnons, de l'équipage de *la Surprise*, de Sidi Hamet, de Sidi Ishem et de Rais bel Cossim. Nous faisons des vœux pour qu'il ne soit plus nécessaire de remettre sous les yeux du public le tableau de tant de maux, d'humiliations et de souffrances, et celui d'une nature aussi bouleversée au moral et au physique que cette extrémité de l'Afrique occidentale, si bien peinte par Lucain :

Finibus extremis Libyes, ubi fervida tellus
Accipit Oceanum, demisso sole, calentem,
Squalebant latè Phorcynidos arva Medusæ.

HISTOIRE

DU NAUFRAGE

DU BRIGANTIN AMÉRICAIN

LE COMMERCE.

CHAPITRE Ier.

Notices sur la naissance, l'éducation et la vie de l'Auteur, jusqu'au mois de mai 1815.

Je suis né dans la ville de Middletown, Etat de Connecticut, le 27 octobre de l'année 1777, pendant la guerre de l'Angleterre et de l'Amérique, qui se termina, en 1783, par la reconnoissance, par la mère-patrie, de la liberté, de la souveraineté et de l'indépendance des Treize-Etats-Unis. Mon père, Asher Riley, qui vit encore dans la même ville, fut élevé pour l'état de fermier, et épousa fort jeune

ma mère, Rebecca Sage, qui est également encore vivante. J'étois leur quatrième enfant. Une attaque dangereuse de maladie du foie mit mon père hors d'état pendant plusieurs années de vaquer à ses travaux habituels. Pendant ce temps-là, ses capitaux qui étoient peu considérables alors se trouvèrent totalement consumés; mais après son rétablissement, en 1786, son industrie et une économie rigoureuse le mirent à même de soutenir d'une manière décente sa famille, qui alloit toujours en s'augmentant.

Avant de parler de mon éducation, il me semble à propos de donner une idée générale de ce qu'on appeloit alors dans le Connecticut une éducation commune. Cet Etat se divise en comtés et en villes, et les villes en sociétés. Dans chacune de ces sociétés ou associations, les habitans érigent, d'un commun accord, et à frais communs, une école, afin d'y donner de l'éducation à leurs enfans. Si la société est trop considérable pour une seule école, elle se subdivise en districts, et chaque district érige alors une école pour sa propre commodité. Cela s'effectue, en général, au moyen d'une contribution qu'ils lèvent entr'eux, et que l'on répartit suivant les propriétés ou les

moyens personnels de chaque individu. Comme cette opération se fait pour le bien général, chacun fournit sa quote-part avec plaisir. Ces préliminaires arrangés, ils engagent, moyennant un salaire, un maître pour apprendre à leurs enfans à lire et à écrire, et à quelques-uns d'eux, les premières règles de l'arithmétique. La plupart du temps ils engagent ce maître pour quatre mois de l'année, ordinairement entre les mois d'octobre et de mars. Ses émolumens, dans le temps dont je parle, étoient de six à dix piastres fortes par mois, avec sa pension. Afin d'obtenir cette pension, il étoit obligé d'aller à tour de rôle chez chacun de ceux qui l'employoient, partageant son temps aussi exactement que possible entre chaque famille, et en proportion du nombre d'enfans qui s'y trouvoient à enseigner. De cette manière les parens connoissoient personnellement le maître ou la maîtresse. Pendant l'été, une des filles les plus instruites du voisinage étoit choisie pour enseigner les plus jeunes des enfans. On imposoit une taxe pour subvenir aux frais que ce système occasionnoit, et chaque habitant, marié ou non marié, ayant ou n'ayant pas d'enfans, étoit obligé de payer la

somme à laquelle il étoit taxé ; de cette manière chacun contribuoit au bien de tous. Dans chaque société il y avoit une ou plusieurs maisons de réunion, dont les congrégations étoient composées de presbytériens ou de membres d'autres sectes, à la tête desquels étoit un ministre régulièrement ordonné, auquel on accordoit un traitement fixe et à vie : c'étoit une ancienne coutume. Ce ministre étoit regardé comme le chef de l'école et de la congrégation : sa volonté équivaloit à une loi. Tous les enfans de chaque district, pauvres ou riches, alloient à cette école : tous avoient un droit égal à cette espèce d'éducation du pays. Ce fut à l'une de ces écoles de district que je fus envoyé à l'âge de quatre ans; j'y restai, apprenant à épeler et à lire, jusqu'à ce que j'eusse atteint ma huitième année. La famille de mon père s'élevoit alors à sept ou huit enfans, avec la perspective d'une augmentation ultérieure, car elle fut par la suite de treize.

Comme il trouvoit difficile de nous soutenir tous ainsi qu'il l'auroit désiré, et comme j'étois un gros et vigoureux garçon pour mon âge, il me plaça chez un fermier du voisinage, afin de gagner ma vie en l'aidant dans ses travaux.

Depuis l'âge de huit ans jusqu'à quatorze, je travaillai à la terre avec différens fermiers du voisinage, qui, n'ayant reçu eux-mêmes qu'une très-légère dose d'éducation, ne s'en croyoient pas moins des prodiges de science, et de là concluoient, dans leur haute sagesse, que, comme je n'étois qu'un pauvre garçon, bien moins d'instruction qu'ils n'en possédoient eux-mêmes me suffiroit toujours assez pour le besoin que j'en aurois. En conséquence, voyant qu'ils perdroient le fruit de mon travail pendant les heures que je passerois à l'école (car ils avoient toujours eu grand soin de me tenir occupé à quelque corvée bien pénible dans tous les momens où j'en étois dehors, ils me laissoient à peine le temps de me délasser et de dormir), ils m'empêchèrent de la fréquenter, alléguant pour prétexte qu'ils ne pouvoient pas venir à bout de leur ouvrage sans moi. Lorsque mes parens faisoient des représentations sur une pareille conduite de la part de ceux qui avoient pris l'engagement solennel de me donner *tout plein d'éducation*, on leur assuroit « que j'étois un garçon extrêmement avancé; que je savois épeler et lire aussi bien qu'aucun des jeunes gens de mon âge; que je

pouvois réciter par cœur des chapitres entiers de la Bible; que je savois tout le catéchisme et le symbole des presbytériens, ce que l'on regardoit alors et ce que l'on regarde encore aujourd'hui comme tout ce qu'il importe de savoir dans cette portion des Etats-Unis qu'on appelle la Nouvelle-Angleterre; que je pouvois chanter des psaumes dans les chapelles particulières tout aussi bien que ceux qui avoient appris à les chanter en musique. »—« Si pourtant, disoient-ils, il ne sait pas écrire, c'est qu'il n'a pas de goût ni de disposition pour l'écriture. » Ces représentations finissoient par calmer un peu l'anxiété de mes parens, qui désiroient par-dessus tout que j'eusse une bonne éducation, comme tout le monde en avoit dans le pays, d'autant plus qu'ils n'avoient alors aucun espoir de me laisser de la fortune. Ils m'avoient appris, autant par leur exemple que par leurs préceptes, que le bonheur consiste à être honnête, industrieux et prudent; à maîtriser ses passions (les miennes étoient violentes); à compatir au malheur des autres, et à les soulager quand on le pouvoit; à être doux et affable dans ses manières, et vertueux dans toutes ses actions: en un mot, ils m'avoient inculqué dès mon tendre âge tous les bons principes.

J'avois atteint alors ma quinzième année : j'étois grand, vigoureux, et fait comme un athlète pour mon âge. M'ennuyant du travail pénible de la terre, je conclus que la meilleure manière de m'en débarrasser étoit d'aller à la mer, et de voir les pays étrangers. Mes parens s'efforcèrent de me dissuader de ce projet, et voulurent me faire apprendre un métier; mais s'apercevant que je ne pouvois me déterminer à embrasser aucune autre profession, ils consentirent, quoique avec beaucoup de répugnance, à me laisser suivre mon goût : en conséquence, je m'embarquai à bord d'un sloop qui alloit aux Indes occidentales. N'ayant aucun ami pour me procurer de l'avancement, ne pouvant compter que sur mes effort set sur ma bonne conduite, ayant de plus l'ambition de me distinguer dans la profession que je venois d'adopter, je cherchai à acquérir, en théorie comme en pratique, quelque connoissance dans l'art de la navigation, et à l'âge de vingt ans, j'avois déjà passé par les grades de mousse, de coq, de novice, de matelot, de lieutenant, et de second capitaine, à bord de différens bâtimens. J'avois alors six pieds un pouce de haut, et j'étois fort à proportion de ma taille. Je m'aperçus bien-

tôt que la sphère dans laquelle je me mouvois alors étoit trop bornée pour mes projets et pour mes désirs. Jusque-là elle ne s'étoit étendue que depuis a rivière du Connecticut, ou la Nouvelle-Londres, jusqu'aux Indes occidentales. Je me rendis à la Nouvelle-Yorck, où je ne tardai pas à obtenir le commandement d'un bon bâtiment, et depuis lors j'ai c ntinué dans le même emploi, faisant des voyages dans tous les pays que fréquentent les navires américains; traversant presque toutes les mers, t voyageant par terre dans plusieurs des principaux Etats et Empires du monde. Pendant plusieurs années je fus passablement heureux dans mes entreprises; mais au mois de janvier 1808, mon navire *les Deux-Maries*, de la Nouvelle-Yorck, fut détenu et saisi par les Français, au moment où je me réfugiois dans la rade de Belle-Isle, dans la baye de Biscaye, pour échapper à quelques bâtimens de guerre anglais, étant destiné pour Nantes. Mon bâtiment, ainsi que sa riche cargaison, fut confisqué, en vertu du fameux décret de Milan du 17 décembre 1807, en représailles des ordres du conseil anglais du 11 novembre de la même année. Je demeurai en France jusqu'à ce que

le navire et la cargaison fussent condamnés, et je ne retournai dans mon pays natal et auprès de ma famille qu'à la fin de l'année 1809, perdant à la vérité presque tout ce que j'avois gagné jusque-là, mais plus instruit que lorsque je partis; j'avois depuis appris à lire, à écrire, et à parler français et espagnol; j'avois voyagé d'un bout de la France à l'autre, et j'avois eu l'occasion d'y être témoin de plusieurs opérations importantes dans l'art de la guerre, bien faites pour attirer mon attention sur les principes sur lesquels elles étoient fondées; j'y pris, dans le même temps, à l'école de l'adversité, des leçons qui préparèrent et formèrent mon âme aux épreuves que j'étois destiné à subir. Je travaillai alors de toutes mes forces à arrêter le cours du torrent de malheurs qui commençoit à fondre sur moi avec impétuosité. Je m'étois marié, et me voyois père de quatre enfans qui avoient besoin de mes secours. Je voulus, par de nouveaux voyages sur mer, essayer de réparer mes pertes, et pourvoir aux besoins les plus pressans de ma femme et de mes enfans; mais rien ne me réussit : après avoir été deux ans à parcourir l'Espagne, le Portugal, le Brésil, la rivière de la Plata, l'Amé-

CHAPITRE II.

Voyage de la rivière de Connecticut à la Nouvelle-Orléans, sur le brigantin *le Commerce*.

LORSQUE la guerre fut terminée, au mois d'avril 1815, me trouvant alors dans mon pays natal, je fus employé comme capitaine et subrécargue du brigantin *le Commerce*, d'Hartford, dans l'Etat de Connecticut. C'étoit un bâtimen t d'environ deux cent vingt tonneaux, presque neuf et bien équipé, appartenant à MM. Riley et Brown, Jossiah-Savage et compagnie, et Luther-Savage de Hartford. Il fut mis à bord une légère cargaison, et je formai mon équipage des personnes qui suivent, savoir :

George Williams, second capitaine.
Aaron R. Savage, lieutenant.
William Porter,
Archibacld Robbins,
Thomas Burns,
James Clarck. } matelots.
Francis Blis,
James Carrington, } novices.
Horace Savage, mousse, et Richard Delisle (nègre) coq.

Ce dernier avoit été, pendant la guerre qui venoit de finir, domestique du capitaine Daniel Ketchum, du 25e régiment d'infanterie des Etats-Unis, lequel se distingua en faisant prisonnier le major-général anglais Rial, à la bataille sanglante des hauteurs de Burlington dans le Haut-Canada, ainsi que par plusieurs autres belles actions.

Ce fut avec cet équipage que j'appareillai le 6 de mai 1815, de la rivière de Connecticut pour la Nouvelle-Orléans. Nous fîmes route, autant que le vent nous le permit, sur les îles de Bahame, jusqu'au 20 du même mois, que nous eûmes connoissance de la partie méridionale de l'île d'Abaco, et après avoir traversé le passage dit le *Hole in the wall* (1), le 21, nous entrâmes sur le grand banc de Bahame, sous le vent de celles des îles de Berry qui sont le plus au nord; de là, nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest douze lieues, avec un bon vent et une bonne brise; puis, environ quarante lieues au sud-sud-ouest, traversant le banc par trois à quatre brasses d'eau. Le 22 au matin, nous vîmes tribord à nous la caye

(1) Le passage du Trou dans la Muraille.

d'Orange ; nous changeâmes de route, et nous nous éloignâmes du banc, le laissant à une lieue de nous sur notre tribord. L'eau, sur ce grand banc, paroît presque partout aussi blanche que du lait ; ce qui provient de la blancheur du sable qui est au fond. Ce sable donne à l'eau une telle transparence que, lorsqu'elle est tranquille, on pourroit apercevoir un objet de la grandeur d'une piastre, à quatre brasses de profondeur. Après avoir quitté le banc, nous gouvernâmes ouest-sud-ouest sur le banc *Double-headed shot* (1), et à midi nous nous trouvâmes par nos observations dans la latitude de 24,30, presque parallèle de celle de la caye d'Orange. Dans l'après-midi il fit presque calme ; mais sur le soir, il s'éleva une bonne brise, et nous continuâmes toute la nuit de faire route à l'ouest-sud-ouest. Je restai moi-même sur le pont, veillant avec soin le banc ou caye du Boulet-Ramé, jusqu'à quatre heures du matin. Alors jugeant par la route que nous avions faite, que nous devions l'avoir dépassé de bien loin, et conséquemment que nous n'avions aucun dan-

(1) Le banc du Boulet-Ramé.

ger à craindre de ce côté-là, j'ordonnai à mon second, auquel je laissois le quart, de faire bonne garde, lui recommandant de bien observer de tous côtés; et s'il découvroit la terre ou des brisans, ou s'il apercevoit des eaux blanchâtres, de me faire éveiller; je fis la même recommandation aux gens de l'équipage qui restoient de quart, après quoi je descendis dans ma chambre pour reposer un moment. Sur les cinq heures, le jour étant levé, je fus réveillé en sursaut par une secousse; je crus sentir que le bâtiment avoit touché. Je m'élançai sur le pont, mis la barre du gouvernail à tribord, et fis monter tout le monde en un instant sur le pont : je vis des brisans devant nous et au sud, presque à toucher le bord; la sonde à notre droite, et la terre au nord à environ deux lieues. Le bâtiment avoit alors le cap au sud-ouest, et couroit à raison de dix nœuds par heure. Je me saisis de la barre du gouvernail, la mis à babord, fis larguer toutes les voiles, et préparer les ancres prêtes à être jetées. Le bâtiment toucha légèrement trois ou quatre fois. Lorsque je vis que nous étions hors de dessus le rescif, je jetai un ancre qui nous mouilla dans deux brasses et demie ou environ quinze pieds d'eau, dans un endroit

tôt que la sphère dans laquelle je me mouvois alors étoit trop bornée pour mes projets et pour mes désirs. Jusque-là elle ne s'étoit étendue que depuis a rivière du Connecticut, ou la Nouvelle-Londres, jusqu'aux Indes occidentales. Je me rendis à la Nouvelle-Yorck, où je ne tardai pas à obtenir le commandement d'un bon bâtiment, et depuis lors j'ai continué dans le même emploi, faisant des voyages dans tous les pays que fréquentent les navires américains; traversant presque toutes les mers, et voyageant par terre dans plusieurs des principaux Etats et Empires du monde. Pendant plusieurs années je fus passablement heureux dans mes entreprises; mais au mois de janvier 1808, mon navire *les Deux-Maries*, de la Nouvelle-Yorck, fut détenu et saisi par les Français, au moment où je me réfugiois dans la rade de Belle-Isle, dans la baye de Biscaye, pour échapper à quelques bâtimens de guerre anglais, étant destiné pour Nantes. Mon bâtiment, ainsi que sa riche cargaison, fut confisqué, en vertu du fameux décret de Milan du 17 décembre 1807, en représailles des ordres du conseil anglais du 11 novembre de la même année. Je demeurai en France jusqu'à ce que

le navire et la cargaison fussent condamnés, et je ne retournai dans mon pays natal et auprès de ma famille qu'à la fin de l'année 1809, perdant à la vérité presque tout ce que j'avois gagné jusque-là, mais plus instruit que lorsque je partis; j'avois depuis appris à lire, à écrire, et à parler français et espagnol; j'avois voyagé d'un bout de la France à l'autre, et j'avois eu l'occasion d'y être témoin de plusieurs opérations importantes dans l'art de la guerre, bien faites pour attirer mon attention sur les principes sur lesquels elles étoient fondées; j'y pris, dans le même temps, à l'école de l'adversité, des leçons qui préparèrent et formèrent mon âme aux épreuves que j'étois destiné à subir. Je travaillai alors de toutes mes forces à arrêter le cours du torrent de malheurs qui commençoit à fondre sur moi avec impétuosité. Je m'étois marié, et me voyois père de quatre enfans qui avoient besoin de mes secours. Je voulus, par de nouveaux voyages sur mer, essayer de réparer mes pertes, et pourvoir aux besoins les plus pressans de ma femme et de mes enfans; mais rien ne me réussit : après avoir été deux ans à parcourir l'Espagne, le Portugal, le Brésil, la rivière de la Plata, l'Amé-

rique méridionale, les Indes occidentales, la Nouvelle-Orléans, etc. je revins chez moi sans un sou au commencement de la dernière guerre (1812). Il n'y avoit plus de possibilité de faire d'une manière honorable le commerce sur l'Océan, sans être armé; on me refusa dans la marine de l'Etat un poste tel que je l'aurois désiré; et faute de fonds, je ne pus avoir le commandement d'un corsaire. Je me souciois fort peu d'accepter le commandement d'un navire, ni la gestion d'une cargaison, en vertu de licences étrangères, contre les lois de la guerre; pensant que je dérogerois par là à la réputation que j'ai toujours eu en vue de me conserver, celle d'un véritable ami de ma patrie, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, et d'un défenseur constant de ses lois et de ses institutions, que l'expérience m'avoit prouvé être aussi bonnes, au moins, que celles de tout autre pays au monde. Quoiqu'il me fût fait des offres considérables et bien tentantes, et qu'en les acceptant je n'eusse pu manquer de me faire une jolie fortune, et cela dans fort peu de temps, je restai cependant chez moi pendant toute la guerre, faisant usage de tous mes moyens pour procurer à ma famille une existence honorable.

Quelque temps après l'incendie du Capitole et des autres édifices publics et particuliers au chef-lieu du gouvernement, au mois d'août 1814, et lorsque l'ennemi menaçoit encore de détruire toutes les villes susceptibles d'être attaquées le long de la côte, je pensai que le moment étoit arrivé où chacun devoit offrir son bras pour la défense de son pays, et surtout pour celle des ports de mer les plus exposés ; je m'enrôlai dans une compagnie de volontaires d'artillerie, composée principalement de capitaines, d'officiers de navire et de matelots, et j'eus l'honneur d'être nommé par eux leur capitaine ; mais on n'eut pas besoin de nos services.

CHAPITRE II.

Voyage de la rivière de Connecticut à la Nouvelle-Orléans, sur le brigantin *le Commerce*.

LORSQUE la guerre fut terminée, au mois d'avril 1815, me trouvant alors dans mon pays natal, je fus employé comme capitaine et subrécargue du brigantin *le Commerce*, d'Hartford, dans l'Etat de Connecticut. C'étoit un bâtimen t d'environ deux cent vingt tonneaux, presque neuf et bien équipé, appartenant à MM. Riley et Brown, Jossiah-Savage et compagnie, et Luther-Savage de Hartford. Il fut mis à bord une légère cargaison, et je formai mon équipage des personnes qui suivent, savoir :

George Williams, second capitaine.
Aaron R. Savage, lieutenant.
William Porter, Archibaeld Robbins, Thomas Burns, James Clarck. } matelots.
Francis Blis, James Carrington, } novices.
Horace Savage, mousse, et Richard Delisle (nègre) coq.

Ce dernier avoit été, pendant la guerre qui venoit de finir, domestique du capitaine Daniel Ketchum, du 25e régiment d'infanterie des Etats-Unis, lequel se distingua en faisant prisonnier le major-général anglais Rial, à la bataille sanglante des hauteurs de Burlington dans le Haut-Canada, ainsi que par plusieurs autres belles actions.

Ce fut avec cet équipage que j'appareillai le 6 de mai 1815, de la rivière de Connecticut pour la Nouvelle-Orléans. Nous fîmes route, autant que le vent nous le permit, sur les îles de Bahame, jusqu'au 20 du même mois, que nous eûmes connoissance de la partie méridionale de l'île d'Abaco, et après avoir traversé le passage dit le *Hole in the wall* (1), le 21, nous entrâmes sur le grand banc de Bahame, sous le vent de celles des îles de Berry qui sont le plus au nord; de là, nous gouvernâmes à l'ouest-sud-ouest douze lieues, avec un bon vent et une bonne brise; puis, environ quarante lieues au sud-sud-ouest, traversant le banc par trois à quatre brasses d'eau. Le 22 au matin, nous vîmes tribord à nous la caye

(1) Le passage du Trou dans la Muraille.

d'Orange ; nous changeâmes de route, et nous nous éloignâmes du banc, le laissant à une lieue de nous sur notre tribord. L'eau, sur ce grand banc, paroît presque partout aussi blanche que du lait; ce qui provient de la blancheur du sable qui est au fond. Ce sable donne à l'eau une telle transparence que, lorsqu'elle est tranquille, on pourroit apercevoir un objet de la grandeur d'une piastre, à quatre brasses de profondeur. Après avoir quitté le banc, nous gouvernâmes ouest-sud-ouest sur le banc *Double-headed shot* (1), et à midi nous nous trouvâmes par nos observations dans la latitude de 24,30, presque parallèle de celle de la caye d'Orange. Dans l'après-midi il fit presque calme; mais sur le soir, il s'éleva une bonne brise, et nous continuâmes toute la nuit de faire route à l'ouest-sud-ouest. Je restai moi-même sur le pont, veillant avec soin le banc ou caye du Boulet-Ramé, jusqu'à quatre heures du matin. Alors jugeant par la route que nous avions faite, que nous devions l'avoir dépassé de bien loin, et conséquemment que nous n'avions aucun dan-

(1) Le banc du Boulet-Ramé.

ger à craindre de ce côté-là, j'ordonnai à mon second, auquel je laissois le quart, de faire bonne garde, lui recommandant de bien observer de tous côtés; et s'il découvroit la terre ou des brisans, ou s'il apercevoit des eaux blanchâtres, de me faire éveiller; je fis la même recommandation aux gens de l'équipage qui restoient de quart, après quoi je descendis dans ma chambre pour reposer un moment. Sur les cinq heures, le jour étant levé, je fus réveillé en sursaut par une secousse; je crus sentir que le bâtiment avoit touché. Je m'élançai sur le pont, mis la barre du gouvernail à tribord, et fis monter tout le monde en un instant sur le pont : je vis des brisans devant nous et au sud, presque à toucher le bord; la sonde à notre droite, et la terre au nord à environ deux lieues. Le bâtiment avoit alors le cap au sud-ouest, et couroit à raison de dix nœuds par heure. Je me saisis de la barre du gouvernail, la mis à babord, fis larguer toutes les voiles, et préparer les ancres prêtes à être jetées. Le bâtiment toucha légèrement trois ou quatre fois. Lorsque je vis que nous étions hors de dessus le rescif, je jetai un ancre qui nous mouilla dans deux brasses et demie ou environ quinze pieds d'eau, dans un endroit

où la mer étoit tout-à-fait tranquille. Nous carguâmes alors toutes les voiles, et nous mîmes le canot à la mer. Je m'y embarquai avec quatre hommes, afin de sonder un passage. Je trouvai qu'il y avoit suffisamment d'eau sous le vent du resif, je retournai à bord; nous reportâmes en route, et à sept heures du matin nous nous retrouvâmes en haute mer avec une excellente brise.

C'étoit la première fois depuis que je naviguois que je me trouvois dans un bâtiment qui touchoit sans qu'on s'y attendît, et j'avoue que j'en fus si surpris et si agité, que j tremblai de tous mes membres, et que je pouvois à peine me figurer que ce qui nous étoit arrivé fût réellement vrai, jusqu'à ce qu'en comparant les causes et les effets des courans dans le chenal du golfe, je fus convaincu que pendant les petites brises de la veille, lorsque nous étions dans le chenal de Santarem, le bâtiment avoit tant été jeté au nord du banc du Boulet-Ramé par le courant qui porte au nord-nord-ouest, et qui alors étoit très-fort, que ma route dans la nuit, quoique la seule que j'eusse dû faire, me mettoit le courant sur la hanche de bâbord du bâtiment, ce qui l'avoit fait dériver de sa route de soixante milles en

seize heures, et l'auroit porté sur la terre au sud-ouest du rescif de Carysford, deux minutes plus tard : alors il auroit éte entièrement perdu. Comme il a péri tant de bâtimens de toutes les nations dans ce canal, et même souvent corps et biens, j'ai fait mention de cette circonstance, afin de prévenir le navigateur du danger auquel il se trouve exposé quand le bâtiment est emporté par ces courans, sur lesquels il est impossible de faire des calculs justes, et sur lesquels on puisse compter, et où il n'y a absolument que des sondes fréquentes et une surveillance rigoureuse qui puissent garantir des funestes accidens qui ont si souvent lieu.

Lorsque je me fus ainsi rendu compte des causes qui nous avoient mis dans un aussi grand péril, je devins plus tranquille ; nous continuâmes de courir le long des cayes de la Floride, tantôt ouest-sud-ouest, et tantôt ouest-quart-sud-ouest, sur trente à quarante brasses d'eau, pendant environ quatre lieues, voyant à la distance d'une à deux lieues de nous plusieurs rochers et îlots de sable, à fleur d'eau, avec un assez bon fond autour, jusqu'au 24 à midi, que nous doublâmes les îles des Tortues par dix brasses d'eau, et le 26 nous arrivâmes à l'embouchure du Mississipi ; nous passâmes

dans la nuit le fort Saint-Philippe à Pluquemines, après avoir exhibé, suivant l'usage, mes papiers à l'officier qui commandoit ce poste.

La connoissance que j'avois déjà de ce fleuve et de la manière de le remonter, me mit à même de dépasser et de laisser en arrière à peu près cent bâtimens de toute grandeur qui étoient devant moi, et d'arriver à force de peines et de soins devant la ville de la Nouvelle-Orléans, le premier juin. Nous y déchargeâmes notre cargaison, et nous en embarquâmes une autre, principalement à fret, moyennant l'aide que me donnèrent MM. Talcott et Bowers, négocians respectables de cette ville. Cette cargaison consistoit en farine et en tabac. Les deux novices, Francis Bliss et James Carington, demandèrent à être débarqués; je les remplaçai par deux bons matelots, John Hogun et James Barrett, tous deux natifs de l'Etat de Massachusset.

Avec cet équipage et cette cargaison, je partis de la Nouvelle-Orléans le 24 de juin. Nous sortîmes de la rivière le 26; nous fîmes route pour Gibraltar, où nous arrivâmes le 9 d'août suivant, et débarquâmes notre cargaison. Vers le 13, la goëlette du capitaine Price arriva de

New-Yorck, dans la baie, après une très-courte traversée. Le capitaine me dit en débarquant qu'il étoit expédié pour Barcelonne, et que si je voulois aller à bord de son bâtiment qui étoit alors en panne dans la baie, il me donneroit les prix courans de New-Yorck et quelques gazettes américaines. J'avois grand besoin d'un prix courant pour me guider dans mes achats, et j'allai en conséquence à bord; le vent soufflant très-fort du large, et le bâtiment étant assez loin, je fus obligé de prendre avec moi quatre hommes, savoir, James Clark, James Barrett, William Porter, et John Hogan. Ayant reçu le prix courant et les gazettes, je quittai la goëlette au soleil couchant, lorsque son équipage mit le vent dans les voiles, et porta en route. Tandis que nous étions occupés à établir le mât du canot pour faire voile et revenir à Gibraltar, une vague d'avant déferla sur nous, et remplit presque le canot. Nous sautâmes tous à l'instant par dessus bord, espérant par là l'empêcher de se remplir, ce qu'il fit néanmoins presque sur-le-champ. Heureusement le capitaine de la goëlette m'entendit le héler, quoiqu'à un mille environ de nous; il vira aussitôt de bord, s'approcha de nous, envoya son canot, et nous

sauva la vie. Il nous mit également en état de sauver notre petite embarcation, et quand elle fut vidée de l'eau qui la remplissoit, nous revînmes, à la nuit close, le long de notre brigantin où nous remontâmes à dix heures du soir. Lorsque notre canot fut rempli par cette vague, nous étions à plus de trois milles du roc, dans le détroit, où le courant nous auroit jetés dans la Méditerranée, et nous aurions péri inévitablement avant le jour; mais le ciel nous conserva pour éprouver un sort bien plus rigoureux, et des souffrances pires que la mort sur les rivages barbares de l'Afrique.

Nous embarquâmes ensuite une partie de notre cargaison en vins et eaux-de-vie, et quelques piastres (environ deux mille); nous prîmes à bord un vieillard nommé Antonio Michel, natif de la Nouvelle-Orléans, qui avoit été naufragé précédemment sur l'île de Ténériffe, et avoit été recommandé à ma charité, par M. Gavino, qui exerçoit alors les fonctions de consul américain à Gibraltar.

CHAPITRE III.

Voyage de Gibraltar vers les Iles du Cap-Vert; Naufrage du brigantin *le Commerce* sur la côte d'Afrique.

Nous appareillâmes de Gibraltar, le 23 août 1815, dans l'intention de nous en retourner par les îles du Cap-Vert, afin d'y compléter notre cargaison avec du sel. Nous doublâmes le cap Spartel le 24 au matin, en passant à dix ou douze lieues au large, et nous gouvernâmes à l'ouest-sud ouest. J'avois le projet de reconnoître les îles Canaries, et de passer entre Ténériffe et Palma, ayant un bon vent; mais comme il faisoit un temps très-chargé et brumeux, quoique nous eussions fait deux observations à midi, nous ne pouvions guère compter sur aucune d'elles. Le brouillard fut cause que nous ne vîmes point de terre, et le 28 à midi, en prenant hauteur, nous découvrîmes que nous étions par la latitude nord de vingt-sept degrés trente minutes; la force des courans causant une différence de cent vingt

milles dans notre latitude estimée. Nous avions ainsi dépassé les îles Canaries, sans en apercevoir aucune. J'en conclus que nous devions avoir traversé le passage que je me proposois, sans découvrir la terre ni d'un côté ni d'un autre, pendant la nuit, qui étoit de la plus grande obscurité. Il m'étoit impossible de penser différemment, ayant eu un bon vent tout le temps, et ayant porté en route depuis que nous avions laissé le cap Spartel. Le 28, aussitôt que nous eûmes fait une observation, le temps devint aussi chargé qu'auparavant, et l'obscurité sembla, s'il étoit possible, augmenter encore. Sur le soir, je repassai mon point, et j'examinai derechef tous mes calculs, afin de bien m'assurer que je n'avois pas commis d'erreur, et j'en fis faire autant à mes deux officiers. Ayant reconnu que mes calculs étoient exacts, je changeai notre route, et fis gouverner au sud-ouest; ce qui devoit nous porter, comme je le désirois, sur celle des îles du Cap-Vert qui est le plus à l'est. Mais voyant à l'approche de la nuit que le temps étoit plus brumeux qu'auparavant, et qu'il faisoit si obscur que nous pouvions à peine apercevoir le boute-hors de notre beaupré, je mis en panne, et fis sonder avec une ligne de cent

vingt brasses : mais ne trouvant pas de fond, nous continuâmes notre route, pensant toujours à ce qui pouvoit être cause que nous n'eussions pas vu la terre, d'autant que je n'avois jamais auparavant passé auprès des Canaries sans les voir, même en temps de brume ou pendant la nuit. Je pris la résolution à dix heures du soir de rapiquer au vent et de porter au nord-ouest, faisant le calcul que je devois être alors par le locq à trente milles seulement au nord du cap Bojader. Jamais mes craintes ne l'avoient encore autant emporté sur mon jugement et sur mes calculs. Je fis préparer les petites voiles, et gréer tous les focs de manière à être parés en cas de besoin, ce qui fut exécuté sur-le-champ par les gens de quart, sous la direction immédiate de M. Savage.

Nous venions de placer l'équipage aux bras, afin de brasser à serrer le vent, lorsque le timonier cria : « Dix heures. » Le guy de notre voile de senau étoit à tribord, et nous nous préparions à le changer de côté, la barre étoit à bâbord, et nous ne songions pas qu'il y eût le moindre danger à proximité. J'avois été moi-même toute la soirée sur le pont; le bâtiment filoit de neuf à dix nœuds, avec une bonne brise et la mer forte, lorsque notre

grand guy fut passé de l'autre côté. Dans cet instant j'entendis un grand mugissement de vagues ; nous hissâmes les vergues, et fîmes monter tout le monde sur le pont. Je pensai d'abord que c'étoit un grain, et j'allois ordonner que l'on carguât les voiles ; mais j'aperçus alors les brisans qui écumoient d'une manière effrayante sous le vent à nous. Comme je n'en voyois pas de l'avant, je me flattai de l'espoir que nous pourrions encore éviter ce danger : je fis parer les ancres ; mais toutes nos espérances se dissipèrent en un instant ; le bâtiment étant emporté par le courant et la lame droit sur les brisans, il toucha ! Nous mouillâmes notre grande ancre, nous carguâmes et serrâmes toutes les voiles aussi vite que possible ; mais tous nos efforts furent inutiles, les lames se succédoient rapidement avec un bruit affreux ; et là, malgré nos ancres, elles jetèrent le bâtiment à la côte, le cap à terre. Il toucha avec tant de violence que tous ceux qui étoient sur le pont en furent renversés. Voyant qu'il n'y avoit pas de possibilité de le sauver, et qu'il alloit bientôt être crevé et rempli d'eau, j'ordonnai que l'on montât sur le pont toutes les provisions sur lesquelles on pouvoit mettre la main, dans l'espérance

d'en sauver au moins quelques-unes; je fis défoncer plusieurs tierçons qui contenoient notre vin, et en fis remplir le plus possible de l'eau de nos grosses pièces. Nous travaillâmes avec toute l'ardeur qu'inspire le désir de sauver sa vie ; mes compagnons étoient parfaitement calmes, et obéissoient en silence à tous les ordres que je leur donnois. Le bâtiment étoit fort, bien construit, et assez élevé sur l'eau, étant seulement à son lest; la mer déferloit sur sa poupe, et balayoit le pont ; mais nous parvînmes, à force de travail, à mettre le petit canot sur le pont, à le suspendre avec des élingues, et à l'empêcher de se défoncer. Nous coupâmes le vibord de bâbord, afin que nos embarcations ne se défonçassent pas quand nous les mettrions à la mer ; nous vidâmes et parâmes le grand canot, et le suspendîmes dans les filets, le bâtiment continuant de toucher, et se remplissant rapidement. Cependant nous avions mis en sûreté cinq à six barils d'eau et autant de vin, trois barils de biscuit et trois ou quatre de provisions salées. J'avois eu tant à faire que je n'avois pas pris la peine de m'assurer de la distance à laquelle nous étions de la terre, et même aucun de nous ne l'avoit encore aperçue. Sur

ces entrefaites, nous avions porté en haut toutes les hardes, les coffres et les malles, et nous y avions mis nos cartes, nos livres et nos instrumens astronomiques, dans l'espoir qu'ils pourroient encore nous être utiles.

Le bâtiment étant presque rempli d'eau, les vagues y faisant à chaque instant une nouvelle brèche, et le voyant au moment de s'en aller en pièces, je fis préparer une corde que je mis dans le petit canot, ayant aperçu le rivage qui n'étoit pas fort éloigné, et prenant Porter avec moi, nous descendîmes tous les deux du côté de bâbord du bâtiment, c'est-à-dire sous le vent, où conséquemment sa coque brisoit la violence des lames, et rendoit la mer tranquille en comparaison de l'autre côté. Nous poussâmes au large; mais à peine venions-nous de dépasser l'avant du bâtiment, que le canot fut abîmé par une lame, et nous nous vîmes plongés au milieu de l'écume des vagues : nous fûmes jetés par le courant et par ce que les marins appellent le ressac de la mer, à la distance de trois cents verges à l'ouest, couverts pendant presque tout ce temps par les lames qui, se succedant sans interruption, nous donnoient à peine le temps de prendre notre respiration, avant d'être de nouveau tout-à-fait engloutis

par elles, jusqu'à ce qu'enfin elles nous portèrent à la côte, avec notre canot, sur un platain de sable. Après avoir respiré un moment, et nous être vidé l'estomac de l'eau salée que nous avions avalée, mon premier soin fut d'ôter l'eau du canot, et de haler à terre hors de portée du ressac de la mer. Nous trouvâmes que la corde qui y avoit été attachée y restoit encore. Nous la portâmes le long du bord de la mer, droit sous le vent du bâtiment naufragé, et nous l'amarrâmes à des morceaux de bois ou bâtons de la grosseur de barres d'anspect, provenans du bâtiment, que la mer avoit jeté à la côte, et que nous enfonçâmes dans le sable, au moyen d'autres pièces de bois. Avant de quitter le bâtiment, j'avois donné ordre qu'on jetât par dessus bord toutes les caisses, malles, et en un mot tout ce qui flotteroit. Chacun étoit occupé à cette opération. Le bâtiment étoit échoué à cent brasses environ de la côte, à marée haute. Afin de sauver l'équipage, on attacha une haussière à la corde que nous avions à terre, et nous en halâmes un bout à nous, que nous fixâmes à un nombre de morceaux de bois en forme de pieux, que nous avions enfoncés à cet effet dans le sable. Cette haussière fut ensuite fortement amarrée à bord

du bâtiment échoué. Ces préparatifs étant faits, on descendit à la mer le grand canot, afin de sauver les provisions qu'on y avoit déjà mises, et deux hommes le fixèrent, par des cordes amarées aux organeaux de son étrave et de son étambord, à la haussière, de manière à ce qu'il pût filer à terre, au moyen de cette espèce de coulisse, ayant soin de toujour le tenir debout à la lame. De cette manière ils arrivèrent à la côte, où ils furent portés sur le dos d'une vague épouvantable. Le canot fut défoncé par la violence de la secousse qu'il éprouva en touchant terre. Cependant nous sauvâmes, non sans peine, les trois barils de biscuit qu'il portoit, avant qu'ils fussent trop avariés, ainsi que deux barils de provisions salées. Nous étions alors quatre à terre; nous nous occupâmes à recueillir les hardes, et tout ce que la mer nous apportoit provenant du naufrage, et à mettre le tout à l'abri du ressac. Il étoit alors jour et pleine mer. Le bâtiment étoit prodigieusement à la bande du côté opposé à la terre. Je fis signe qu'on coupât les mâts afin de le dégager, pour qu'il ne se mît pas en pièces. On les coupa suivant mes intentions; ils tombèrent du côté de tribord, ce qui rendit la mer du côté sous le vent beaucoup plus ma-

niable pour un canot le long du bâtiment, parce qu'ils se projetoient beaucoup au-delà de l'avant. Les mâts et le gréement étant partis, la mer brisant à une grande hauteur sur la coque du brig, et rien ne restant à bord à quoi on pût se tenir, les deux officiers et six hommes qui restoient encore à bord, quoique se tenant aussi ferme qu'ils pouvoient au beaupré et dans les porte-haubans de misaine, étoient néanmoins dans un danger imminent d'être emportés par les lames. Le grand canot étoit défoncé, et comme il étoit impossible que le petit résistât à la mer, mon grand objet fut alors de sauver la vie de l'équipage au moyen de la haussière. Je leur fis donc signe de se laisser glisser l'un après l'autre sur la haussière qu'on avoit roidie autant qu'on avoit pu pour cet effet. John Hogan fut le premier qui tenta l'aventure : ayant jeté sa veste, il s'empoigna à la haussière, et se dirigea vers la terre. Lorsqu'il eut dépassé la partie du bâtiment qui étoit sous le vent, alors il se trouvoit enseveli sous chacune des lames, qui passoient de plusieurs pieds au-dessus de sa tête; mais lorsqu'il reparoissoit à découvert, on le voyoit qui se tenoit encore ferme à la haussière, l'empoignant comme un désespéré, et dès que la lame étoit passée, il

continuoit de se haler vers la côte, jusqu'à ce qu'une autre lame, plus forte que toutes les autres, lui fit lâcher prise, et le jeta à portée de nous; alors nous le saisîmes et le traînâmes sur le rivage; nous le roulâmes ensuite sur le sable, pour lui faire dégorger l'eau salée qu'il avoit dans l'estomac, ce qui le fit revenir à lui. J'étois dans l'eau jusqu'au cou, me tenant à la haussière, quand la vague passoit par-dessus moi, afin de saisir mes malheureux compagnons d'infortune, à mesure qu'ils approchoient; de cette manière, avec l'assistance de ceux qui étoient déjà à terre, nous eûmes le bonheur de sauver tout le reste du sein des eaux où ils couroient le risque de périr misérablement.

CHAPITRE IV.

Description des Naturels du pays. — Ils font la guerre à l'équipage, et l'obligent de se réfugier à bord du bâtiment naufragé.

TOUT l'équipage se trouvant alors à terre, notre premier soin fut de mettre en sûreté les provisions et l'eau que nous avions eu le bonheur de sauver, sachant que c'étoit une terre aride et stérile. Nous les portâmes à cinquante verges du bord de l'eau, où nous les déposâmes sous une espèce de tente que nous avions construite au moyen de nos rames et de deux petites voiles triangulaires. Je nourrissois le fol espoir que nous ne serions découverts par aucunes créatures humaines sur ce rivage inhospitalier, mais que nous pourrions réparer nos embarcations avec les débris et les matériaux que la mer nous apporteroit de notre malheureux bâtiment, et que, profitant d'un temps plus calme (si le ciel nous en

accordoit un), nous pourrions remettre en mer; qu'ainsi, au moyen d'une boussole et des autres instrumens que nous avions sauvés, il nous seroit encore possible de rencontrer quelque bâtiment ami qui nous sauveroit la vie, ou de gagner quelques-uns des établissemens européens le long de la côte, ou même les îles du Cap-Vert.

Tandis que nous étions occupés à faire sécher nos hardes, que nous avions étendues sur la terre de loin à loin, je vis s'approcher de nos débris une créature à forme humaine: c'étoit un homme! Je m'acheminai vers lui en lui faisant toutes les démonstrations de paix et d'amitié qu'il m'étoit possible. Il me paroissoit extrêmement timide, et me faisoit signe de ne pas approcher; cependant il s'occupoit avec beaucoup d'activité à piller nos effets. Comme il n'étoit pas armé, je m'avançai vers lui jusqu'à la distance de dix pas.

Il me parut avoir cinq pieds sept à huit pouces de haut: son teint tenoit le milieu entre le sauvage d'Amérique et le nègre. Il portoit autour de lui, pour couvrir sa nudité, une pièce d'étoffe de laine grossière qui lui descendoit de la poitrine presque aux genoux; sa chevelure étoit longue et épaisse, ressem-

blant à peu près à un *faubert à goudronner*, se hérissant de tous côtés à six et huit pouces de sa tête; il avoit plutôt l'air d'un orang-outang que d'une créature humaine; ses yeux étoient rouges et ardens; sa bouche, qui s'étendoit presque d'une oreille à l'autre, paroissoit garnie de belles et bonnes dents; une longue barbe bouclée et touffue lui descendoit jusque sur sa poitrine. Je ne pouvois m'empêcher de penser que ces dents qui étoient si belles et si bien plantées, ne fussent pas aiguisées afin de pouvoir dévorer de la chair humaine, d'autant plus que j'avois vu auparavant, en différentes parties du monde, la figure et les formes humaines sous leur aspect le plus hideux et le plus effrayant. Il avoit l'air très-vieux, et cependant il étoit farouche et vigoureux: il ne tarda pas à être joint par deux vieilles femmes d'une apparence semblable, que je pris pour ses femmes. Elles étoient un peu moins effroyables, quoique leurs deux dents œillères leur sortissent de la bouche comme les défenses d'un sanglier, et que leur peau tannée pendît en plis flasques sur leur visage et sur leur poitrine; elles portoient les cheveux longs et tressés. Une fille de dix-huit à vingt ans, qui n'étoit pas laide,

et cinq à six enfans de différens âges et sexes; de six à seize ans, étoient aussi de compagnie. Ceux-ci étoient absolument nus. Ils apportoient avec eux un bon marteau anglais qui avoit une petite corde passée dans le manche par un trou : il avoit sans doute appartenu à quelque bâtiment échoué sur cette côte. Ils avoient aussi avec eux une espèce de hache, et quelques couteaux longs pendus à leur côté droit dans une gaîne suspendue à leur cou. Se sentant alors en force, ils commencèrent à piller audacieusement et indistinctement tout ce dont ils avoient besoin. Ils ouvrirent les malles, les caisses et les coffres, et les vidèrent de tout ce qu'ils contenoient, emportant les hardes sur leur dos jusque sur les dunes de sable, où ils les étendirent pour les faire sécher. Ils vidèrent les couettes et matelas, n'en voulant que l'enveloppe, et ils s'amusèrent beaucoup à voir les plumes de mon lit emportées par le vent; ils étoient tout émerveillés de ce spectacle.

J'avois une pacotille de voiles de dentelles, de soie, et de mouchoirs de soie. L'homme, les femmes et les enfans s'attachèrent les premiers autour de la tête en forme de turbans, et les seconds autour des bras et des jambes; mais ce

ne fut pas pour long-temps, car ils ne tardèrent pas à les détacher, et à les mettre en sûreté avec toutes les autres hardes qu'ils avoient portées sur les dunes. Ils sembloient tous enchantés de leur bonne fortune, et même les traits du vieux sauvage commencèrent à se dérider quand il s'aperçut qu'on ne lui opposoit pas de résistance. Nous n'avions ni armes à feu, ni armes blanches, mais nous aurions encore pu chasser ces horribles créatures avec des barres d'anspect, si je n'avois pas réfléchi ensuite qu'il ne nous restoit aucun moyen possible d'echapper ni par terre ni par eau, et qu'il n'étoit pas douteux qu'ils n'appelassent d'autres Africains à leur secours, et que, pour se venger, ils ne nous missent tous à mort. Je mis en usage tous les raisonnemens que je pus imaginer pour engager mes gens à tâcher de se concilier l'amitié de ces naturels, au lieu de chercher à les exterminer, comme quelques-uns en avoient le dessein. Je leur fis remarque nous pouvions à peine marcher sur ces sables mouvans, tandis que ces sauvages les parcouroient avec rapidité. Je conçus que toute résistance nous coûteroit la vie, dès qu'ils pourroient nous accabler par le nombre; c'est pourquoi je leur laissai prendre tout ce

qui leur plaisoit le plus, sans opposer de résistance, à l'exception cependant de notre pain et de nos provisions, que j'étois déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité, parce que nous n'avions pas d'autre moyen de subsistance. Dès le moment où nous fûmes tous à terre, je permis à mon second et aux autres personnes de mon équipage de se partager entr'eux mille piastres fortes, car j'avois trouvé le moyen de haler ma malle sur le bord de la mer. Mon argent étoit dans cette malle, et ce qui me détermina à le leur distribuer, ce fut l'espoir qu'il pourroit leur servir à se sauver de ce pays dans le cas où nous serions séparés, et à les aider à revenir dans le leur. Nous avions roulé jusqu'à la tente les barils d'eau et de vin qui avoient été jetés par dessus bord, et que le courant avoit portés à la côte. J'étois résolu alors à réparer le grand canot, aussi vite et aussi bien que possible, afin d'avoir une retraite, ou au moins l'espoir d'en conserver une, en cas de besoin. Le vent calma un peu dans l'après-midi, à basse mer. William Porter parvint à se rendre à bord du bâtiment, d'où il revint sain et sauf à terre, apportant avec lui quelques clous et un épissoir. Je découvris que

les membrures du canot étoient en si mauvais état, et que les clous par lesquels elles tenoient encore ensemble étoient si mangés par la rouille, qu'elles ne pourroient pas tenir ni supporter le poids du canot, si nous le tournions pour en examiner et réparer le fond. J'en attachai pourtant de mon mieux les membres et les bordages; mais mon ouvrage ne put être que fort imparfait, n'ayant que de mauvais outils, et mon équipage qui n'étoit plus contenu par aucune autorité, ayant percé un baril de vin, et en ayant bu copieusement pour chasser le chagrin, étoit, au moins la plus grande partie, dans un tel état, qu'au lieu de m'aider, il ne faisoit qu'augmenter mon embarras. Cependant nous parvînmes à chavirer le canot, et nous trouvâmes que, de chaque côté de la quille, il y avoit un bordage de détaché, et très-fendu. Je rattachai les bordages, avec l'aide de M. Savage, d'Horace, et d'un ou deux autres. Nous insérâmes un peu d'étoupe dans les fentes et dans les coutures avec la pointe de nos couteaux du mieux que nous pûmes : ce travail nous occupa jusqu'à ce qu'il fut tout-à-fait nuit. J'avois pendant ce temps-là tenu des sentinelles armées de barres d'anspect, auprès de la tente, pour garder nos provisions. Les

Arabes étoient parvenus à nous voler une des voiles de la tente et à l'emporter, et non contens de cela, ils essayèrent de s'emparer de l'autre de la même manière ; mais je m'y opposai. Alors ils nous firent voir leurs hâches et leurs armes. Voyant que cette vue ne produisoit aucun effet sur nous, ils se retirèrent pour la nuit, après avoir promis, autant que je pus le comprendre, qu'ils ne nous molesteroient pas davantage jusqu'au lendemain matin, qu'ils amèneroient des chameaux avec eux. Nous avions aperçu précédemment de nombreuses traces de ces animaux sur le sable, ce qui étoit pour nous un indice qu'il y en avoit dans notre voisinage. Un des enfans nous avoit procuré du feu qui nous servit à rôtir une poule qui avoit été noyée, et qui avoit dérivé du bâtiment à la côte. Cette poule, un peu de cochon salé, un peu de pain et de beurre, nous composèrent un repas que nous mangeâmes de bon appétit, ne pensant guère que ce fussent là les seules de nos provisions dont il nous seroit permis de jouir. Nous établîmes une garde de deux hommes qui eurent ordre de se promener à quelque distance de la tente, afin de donner l'alarme dans le cas où les naturels s'approcheroient, et de conserver un feu de garde allumé.

Nous nous en procurâmes le moyen en coupant quelques esparres que nous trouvâmes sur la côte, et qui devoient avoir appartenu à un bâtiment qui avoit fait naufrage avant nous au même endroit.

La nuit avoit alors étendu ses sombres voiles sur la surface de la nature ; les sauvages s'étoient retirés, et tout étoit tranquille, à l'exception de ces turbulentes et infatigables vagues, qui, tantôt s'élançoient sur le malheureux bâtiment que nous avions abandonné, et tantôt montoient et retomboient au milieu des brisans qui étoient à l'est de nous, où des rochers élevés et à pic qui se projetoient dans la mer opposoient une barrière à leur violence, et menaçoient en même temps d'une destruction inévitable tous les malheureux bâtimens et équipages qui s'approcheroient de trop près de leurs immobiles fondemens. Nous-mêmes, nous n'avions échappé à ce triste sort que de quelques toises. Depuis l'instant où le bâtiment avoit touché, jusqu'à ce moment-là, j'avois été tellement occupé des soins laborieux qu'exigeoit notre situation critique, que je n'avois pas eu le temps de réfléchir : mais alors la réflexion fondit comme un torrent sur mon âme, et écarta de mes yeux ce sommeil dont

Arabes étoient parvenus à nous voler une des voiles de la tente et à l'emporter, et non contens de cela, ils essayèrent de s'emparer de l'autre de la même manière ; mais je m'y opposai. Alors ils nous firent voir leurs hâches et leurs armes. Voyant que cette vue ne produisoit aucun effet sur nous, ils se retirèrent pour la nuit, après avoir promis, autant que je pus le comprendre, qu'ils ne nous molesteroient pas davantage jusqu'au lendemain matin, qu'ils amèneroient des chameaux avec eux. Nous avions aperçu précédemment de nombreuses traces de ces animaux sur le sable, ce qui étoit pour nous un indice qu'il y en avoit dans notre voisinage. Un des enfans nous avoit procuré du feu qui nous servit à rôtir une poule qui avoit été noyée, et qui avoit dérivé du bâtiment à la côte. Cette poule, un peu de cochon salé, un peu de pain et de beurre, nous composèrent un repas que nous mangeâmes de bon appétit, ne pensant guère que ce fussent là les seules de nos provisions dont il nous seroit permis de jouir. Nous établîmes une garde de deux hommes qui eurent ordre de se promener à quelque distance de la tente, afin de donner l'alarme dans le cas où les naturels s'approcheroient, et de conserver un feu de garde allumé.

Nous nous en procurâmes le moyen en coupant quelques esparres que nous trouvâmes sur la côte, et qui devoient avoir appartenu à un bâtiment qui avoit fait naufrage avant nous au même endroit.

La nuit avoit alors étendu ses sombres voiles sur la surface de la nature ; les sauvages s'étoient retirés, et tout étoit tranquille, à l'exception de ces turbulentes et infatigables vagues, qui, tantôt s'élançoient sur le malheureux bâtiment que nous avions abandonné, et tantôt montoient et retomboient au milieu des brisans qui étoient à l'est de nous, où des rochers élevés et à pic qui se projetoient dans la mer opposoient une barrière à leur violence, et menaçoient en même temps d'une destruction inévitable tous les malheureux bâtimens et équipages qui s'approcheroient de trop près de leurs immobiles fondemens. Nous-mêmes, nous n'avions échappé à ce triste sort que de quelques toises. Depuis l'instant où le bâtiment avoit touché, jusqu'à ce moment-là, j'avois été tellement occupé des soins laborieux qu'exigeoit notre situation critique, que je n'avois pas eu le temps de réfléchir : mais alors la réflexion fondit comme un torrent sur mon âme, et écarta de mes yeux ce sommeil dont

mes membres fatigués avoient tant besoin. Je savois que j'étois sur une côte stérile et inhospitalière ; devant moi étoit un océan orageux, dont le sein étoit continuellement agité et soulevé par des vents furieux qui soufflοient à la côte ; point d'embarcation en état de nous fournir les moyens d'échapper ; car je regardois comme impossible que notre grand canot, fracassé comme il l'étoit, pût résister à la mer, quand bien même nous aurions réussi à lui faire franchir ce ressac terrible, qui venoit se briser sur le rivage avec tant de violence que toute la côte en étoit ébranlée ; derrière nous étoient des êtres sauvages, ayant à la vérité la forme humaine, mais sous son extérieur le plus effrayant ; je savois, par ce qui s'étoit déjà passé, que leur dessein étoit de nous dépouiller de notre dernière ressource, de nous prendre nos provisions ; et je ne doutois pas que le lendemain ils ne reparussent en force suffisante, non-seulement pour nous voler, mais encore pour nous arracher la vie, ou pour se saisir de nos personnes, et nous réduire en esclavage, jusqu'à ce que la mort vînt mettre un terme à nos misères.

C'étoit la première fois que j'avois fait naufrage. Je laissois derrière moi une femme et

cinq enfans en bas âge, que j'adorois, et qui dépendoient entièrement de moi pour leur subsistance ; ils alloient être privés des soins d'un père, et peut-être aussi de ceux d'une mère pour les diriger dans le sentier de la vertu, pour instruire leur jeune âge, pour les surveiller pendant le développement de leur maturité, et pour leur administrer le baume de la consolation dans leurs maladies : je ne voyois auprès d'eux aucun ami généreux pour les soulager dans leurs maux, et les sauver de l'indigence. Ces réflexions me navroient le cœur; je ne pouvois bannir l'épouvante que me causoient ces sinistres idées, ajoutées aux malheurs trop réels que nous éprouvions, lorsque je m'écriai intérieurement : « Divin » Père de l'univers, tes voies sont sages et » justes ; et qui suis-je? Un atome, un grain » de sable, qui ose murmurer contre tes » volontés ! »

Je réfléchis ensuite qu'onze de mes compagnons d'infortune, qui s'étoient confiés à mes soins, étoient encore vivans et avec moi. Tous, excepté les deux qui étoient de garde, étoient couchés par terre, et plongés dans un sommeil profond et en apparence agréable. En les regardant avec des larmes de compassion, je

sentis que la Providence m'imposoit le devoir sacré de les protéger de tout mon pouvoir, et de tâcher au moins de leur conserver la vie. La nuit fut bien longue et bien ennuyeuse! Enfin le jour commença à poindre à l'horizon, et chassa les ténèbres devant lui, non pour nous offrir la perspective encourageante d'un secours prochain, mais pour nous découvrir de nouvelles scènes de souffrances, de misère et de détresse. Dès qu'il fit jour, le vieux sauvage de la veille descendit sur le rivage, accompagné de ses femmes, et de deux jeunes gens de la même famille. Il étoit armé d'une lance de fer, dont le manche étoit formé de deux pièces de bois jointes ensemble et liées par des cordes: ce manche avoit environ douze pieds de long. Il brandissoit cette pique de sa main droite, l'élevant au-dessus de sa tête, et faisant des mouvemens comme s'il avoit eu l'envie de nous la lancer. Il nous ordonna de nous rendre vis-à-vis le bâtiment naufragé, nous faisant remarquer en même temps un train considérable de chameaux qui descendoit des hauteurs à l'est de nous; ses femmes couroient en même temps, en poussant des cris horribles, et en jetant du sable dans l'air, pour faire signe à ceux qui avoient soin

des chameaux d'approcher. Je courus au bord de la mer, et me saisis d'un petit esparre que j'y aperçus, afin de pouvoir parer les coups de la lance du vieux sauvage, une barre d'anspect n'étant pas assez longue pour cela. Dans ces entrefaites, cet homme se porta vers la tente comme une furie. Nos gens y étoient encore. Il en piqua légèrement un ou deux, et montrant du doigt les chameaux, il parvint à effrayer ces malheureux. C'étoit tout ce qu'il vouloit; car il ne se soucioit pas d'appeler du secours, de crainte d'être obligé de partager le butin. L'équipage se porta auprès du petit canot, tandis qu'avec mon esparre je parois de mon mieux les coups de sa pique, et le tenois éloigné de moi. Il me l'auroit sans doute lancée, s'il n'avoit pas eu peur de la perdre.

On traîna le petit canot à la mer le long de notre haussière; mais tout notre monde s'y jetant à la fois d'une manière confuse, la première lame le remplit et le défonça. Je crus alors que nous n'avions plus d'autre ressource que de nous enfuir à l'est ou à l'ouest. Ainsi, abandonnant nos canots, nos provisions, etc. nous tentâmes de nous retirer à l'est; mais nous en fûmes empêchés par cette formidable

lance, et nous ne pûmes pas faire beaucoup de progrès; car le vieux sauvage étoit extrêmement actif: il s'éloignoit de nous comme le vent, et revenoit avec la même vitesse. Les chameaux s'approchoient de plus en plus; il nous faisoit signe que leurs conducteurs avoient des armes, et qu'ils nous mettroient tout de suite à mort; en même temps il s'opposoit, avec ses deux jeunes gens et toutes ses armes, à notre marche, insistant toujours à ce que nous retournassions du côté du bâtiment, et refusant d'accepter notre soumission, tandis que les femmes et les enfans continuoient leurs cris et leurs hurlemens. Nous nous saisîmes alors du grand canot, nous le retournâmes et le lançâmes à l'eau : comme je ne voulus pas permettre qu'on s'embarquât autrement qu'un à un, et cela encore par l'arrière, nous parvînmes à la fin, sans accident, le long du bord du bâtiment, qui couvroit suffisamment l'embarcation contre les vagues; cependant elle étoit presque remplie d'eau quand nous arrivâmes.

Tous nos gens montèrent à bord du bâtiment, excepté un autre et moi. Nos restâmes dans le canot, occupés à le vider, et nous réussîmes à l'empêcher de s'emplir, moyennant un seau

et un petit baril pour jeter l'eau. Du moment que nous fûmes partis de terre, toute la famille du vieillard courut du côté où étoit notre tente. Elle y fut jointe par les chameaux et deux jeunes gens que nous n'avions pas vus auparavant, qui paroissoient âgés de vingt à vingt-six ans. Ils étoient armés de cimeterres, et arrivèrent en courant, venant du côté de l'est. Le vieillard et les femmes allèrent à leur rencontre, nous adressant leurs vociférations, et semblant nous défier en brandissant leurs armes nues. Nous les vîmes mettre sur le dos de leurs chameaux, qui plioient les genoux pour s'en laisser charger, nos barils de biscuit, ainsi que le bœuf salé et toutes les autres provisions, et jusqu'à la voile qui formoit la tente; ils firent partir le tout pour l'intérieur, avec leurs enfans qui conduisoient les chameaux. Le vieux sauvage se porta alors sur le bord de la mer, et avec sa hache enfonça nos barils d'eau et de vin, en en vidant le contenu dans le sable. Ils rassemblèrent ensuite toutes les malles, les caisses, les coffres, les instrumens maritimes, les livres et les cartes; après en avoir fait un seul tas, ils y mirent le feu, et les réduisirent en cendres. Nos provisions et notre eau étant perdues, nous

vîmes qu'il ne nous restoit plus d'autre alternative que d'essayer de gagner la haute mer dans notre canot qui faisoit eau de toute part, ou bien de rester à bord du bâtiment naufragé, d'où les lames nous auroient enlevés la nuit suivante, ou enfin de périr de la main de ces barbares, que nous nous attendions à voir paroître en grand nombre, apportant avec eux des armes à feu. Indépendamment de cela, il leur seroit aisé de se rendre avant peu à pied sur notre bâtiment, un banc de sable s'étant formé depuis le lieu de son échouage jusqu'à la côte, et qui étoit à sec à la basse-mer. La marée montoit et descendoit d'environ douze pieds. Nous avions alors fait tous nos préparatifs pour notre embarquement et notre départ; ils consistoient en tout en quelques bouteilles de vin et quelques morceaux de petit salé. Nous ne pouvions nous procurer d'eau, et le biscuit, à force d'avoir trempé dans l'eau salée, étoit totalement gâté. Nous avions perdu toutes nos rames, à l'exception de deux qui étoient à terre, au pouvoir des naturels. Nous avions fendu une couple de planches afin d'en faire des espèces de rames; nous allions essayer de pousser au large, quand une lame, frappant le canot, passa

dessus son avant, et le remplissant presque entièrement d'eau, le rejeta de nouveau le long de la coque du bâtiment. Nous nous occupâmes alors de regagner le bord de notre mieux, et de vider le canot. Deux hommes suffisoient pour en ôter l'eau et le tenir à sec, tandis que deux autres étoient occupés à l'empêcher de se briser sur le côté du bâtiment.

rivage, à l'exception du vieillard qui la tenoit. Celui-ci entra dans l'eau jusqu'aux aisselles, me faisant signe de venir la chercher, et de boire. Il étoit presque nu, et n'avoit point d'armes sur lui. Tourmenté de la soif, et voyant qu'il n'y avoit pas de possibilité de nous procurer de l'eau, et que l'espérance de pouvoir mettre en mer au travers des vagues qui nous battoient étoit anéantie, je me suspendis à la haussière, et me rendis à terre, où je trouvai le vieillard qui me donna l'outre pleine d'eau : je la portai à mes camarades à bord du bâtiment; après quoi le vieillard me donna à entendre qu'il désiroit aller à bord, et que je restasse à terre jusqu'à son retour.

Voyant que nous n'avions aucune chance de nous échapper, ou de nous sauver la vie, autrement que par leur aide, et que nous ne pouvions l'obtenir qu'en nous les conciliant, je retournai à terre, après avoir fait part à mon monde de ce que je pensois de notre situation. Les jeunes gens, les femmes et les enfans étoient alors assis sur le rivage, au bord de la mer et sans armes, et ces derniers entièrement nus, et les autres à peu de chose près. Ils nous faisoient tous les signes de paix qu'ils savoient faire, et re-

comme pour me couper la gorge, ou me faire sauter la tête. Je conclus que ma dernière heure étoit arrivée, et que mon corps étoit destiné à être dévoré par ces créatures, que je ne regardois alors que comme des cannibales qui alloient bientôt assouvir leur faim sur mon cadavre. Tout ce que je pus dire intérieurement fut : « Mon Dieu, votre volonté soit » faite ! » et je me sentis résigné à mon sort, car je pensois bien que rien ne pouvoit le prévenir. Cependant il parut bientôt que toute cette conduite de leur part n'avoit d'autre objet que celui de m'effrayer ; et comme je n'avois pas changé de contenance, le vieillard, après avoir passé légèrement son cimeterre le long du collet de ma chemise, qu'il coupa un peu, me lâcha la tête, me faisant entendre par signes d'ordonner qu'on apportât incontinent à terre tout ce qu'il y avoit d'argent à bord.

Mes officiers et mes matelots avoient été, du bord du bâtiment, témoins de toute cette scène, et ils étoient convenus entr'eux, ainsi qu'ils me le dirent ensuite, que si j'étois massacré, comme ils ne doutoient pas que je ne le fusse, d'après ce qu'ils voyoient, de se précipiter au rivage à bord du canot, armés de la meilleure manière qu'ils le pourroient, et de

venger ma mort en vendant leur vie aussi cher que possible.

Lorsque le vieux sauvage eut lâché prise, et que j'eus hélé mes gens, leurs espérances commencèrent à renaître, et l'un d'eux vint sur la haussière pour me demander ce qu'ils avoient à faire. Je lui dis qu'il falloit que tout l'argent qu'ils avoient à bord fût apporté sur-le-champ à terre. Il étoit dans l'eau à quelque distance de moi, et le bruit du ressac l'empêcha d'entendre ce que j'ajoutai, qu'il ne falloit pas qu'ils se dessaisissent de l'argent jusqu'à ce que je me fusse bien et dûment relâché. Il retourna à bord, et tout mon monde s'empressa, dans l'espoir de me procurer ma délivrance, de mettre dans un seau tout l'argent que chacun avoit encore sur lui, montant à environ mille piastres, et à faire glisser ce seau le long de la haussière. Porter étoit celui qui poussoit ce seau devant lui à terre, et qui alloit le porter dans l'endroit où j'étois assis. Je l'en empêchai néanmoins, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, le ressac faisant un tel bruit qu'il lui étoit impossible de m'entendre, même à quelques verges de distance; cependant il finit par comprendre mes signes, et il resta dans l'eau jusqu'à ce qu'un des jeunes gens

alla le recevoir de lui. Le vieillard s'étoit assis à mon côté, il tournoit la pointe de son cimeterre contre ma poitrine.

Le seau qui contenoit les piastres fut apporté au vieillard, qui le vida dans un des coins de sa couverture. Alors il me fit lever, et m'ordonna d'aller avec eux, lui et les jeunes gens me tenant par les bras, avec leurs poignards nus devant moi : les femmes et les enfans étoient par derrière avec la lance et leurs couteaux près de mon dos. De cette manière, ils me firent marcher avec eux, par dessus les monticules de sable, à la distance de trois à quatre cents verges, où ils s'assirent, ainsi que moi, par terre. Le vieux sauvage se mit alors à partager l'argent. Il en fit trois tas, comptant chacun des tas par dix, et divisant les pièces exactement, il donna aux deux jeunes gens un des tas, ou un tiers de l'argent, un autre tiers à ses deux femmes, et garda l'autre pour lui. Chacun d'eux mit sa portion en sûreté, en l'enveloppant et en l'attachant dans quelque morceau de nos hardes. Pendant cette opération, ils m'avoient lâché un bras, quoiqu'ils fussent encore tous autour de moi. Je pensai alors que mon sort étoit décidé, si je ne trou-

vois pas quelque moyen de leur échapper : je savois qu'ils couroient plus vite que moi, et qu'ils m'attraperoient si j'essayois de m'enfuir de cette manière, et qu'alors si j'échouois dans ma tentative, ils me plongeroient indubitablement leurs poignards dans le cœur. Néanmoins je résolus d'en courir les risques, et je fis en conséquence un léger mouvement à ce dessein, dans un moment où je crus tous les yeux détournés de dessus moi ; mais un des jeunes gens, s'apercevant de ma manœuvre, m'allongea un coup de son cimeterre. J'évitai la force du coup en me jetant par terre ; cependant il perça mon gilet. Il alloit recommencer, lorsque le vieillard le lui défendit.

Comme l'argent se trouvoit alors partagé et empaqueté, ils me firent lever avec eux, et se mirent tous en marche ensemble, s'éloignant du bord de la mer, et me tenant par les bras, entouré de poignards nus. Il ne me paroissoit plus alors aucun moyen possible de m'échapper, lorsque tout à coup je conçus la pensée de tenter leur avarice. Je leur donnai, en conséquence, à entendre par signes qu'il y avoit encore de l'argent dans les mains de l'équipage. Cela parut leur faire plaisir : ils firent aussitôt volte-face, et me reconduisirent

tâcher de les trouver en creusant. On y avoit enterré une longue vue toute neuve, une scie à main et plusieurs autres effets, et à peu de distance un sac qui contenoit environ quatre cents piastres. Il leur donna à comprendre qu'il y avoit quelque chose d'enterré; ils le firent alors marcher à grands pas vers l'endroit qu'il avoit indiqué, et il commença à creuser. J'avois imaginé que si cet homme consentoit à venir à terre, j'aurois le moyen de m'échapper, je ne savois pourtant pas comment, et même je n'avois formé aucun plan à cet égard.

J'étois assis sur le sable, vis à vis de la mer, entre le vieillard qui étoit à ma gauche, avec sa lance levée et dirigée sur ma poitrine, et le plus vigoureux des deux jeunes gens sur ma droite, ayant le cimeterre nu levé sur ma tête. Ces deux armes étoient à six pouces de moi, et mes gardes à environ un pied de distance de chaque côté. Je pensois alors qu'aussitôt que ceux qui creusoient auroient trouvé quelque chose en terre, ils parleroient et en informeroient ceux qui me gardoient (ceux-ci avoient lâché mes bras quelque temps auparavant), et comme j'étois à peu près certain que l'un et l'autre jetteroient les yeux d'un

autre côté dès qu'on leur annonceroit la découverte d'un trésor, je retirai avec soin mes jambes sous moi, mais sans exciter de soupçon, afin d'être prêt à m'élancer au premier moment. L'endroit où ils creusoient étoit un peu derrière nous. Ils firent du bruit : à l'instant mes deux gardiens tournèrent la tête et les yeux de leur côté ; je m'élançai aussitôt de dessous leurs armes, et je volai vers le bord de la mer. Comme je courois pour me sauver la vie, je ne tardai pas à gagner le bord de l'eau. Sachant que j'étois poursuivi, et au moment d'être gagné de vitesse et pris, je plongeai de toutes mes forces dans la mer, la tête en avant, et je nageai entre deux eaux aussi long-temps que je pus retenir ma respiration ; alors m'élevant à la surface de l'eau, je tournai la tête pour voir où étoient ceux qui me poursuivoient. Le vieil Arabe étoit à dix pieds de moi, dans l'eau jusqu'au menton, et alloit me jeter sa lance lorsqu'une lame, passant par-dessus ma tête, me sauva la vie, et rejeta le vieillard et ses camarades sur le bord de la mer. J'étois à quelque distance à l'ouest du bâtiment, mais je nageois vers lui aussi fort qu'il m'étoit possible, tandis que les lames se brisoient sur moi : enfin, après des

[illegible] sous le vent du [illegible] et mes [illegible] dans le grand canot, où je [illegible]

[illegible] ne pas pas voir [illegible] ce qui se passoit à terre ; mais [illegible] me dirent que ceux qui [illegible] restés sur le bord de [illegible] étoient demeurés ébahis, jusqu'au moment où ils virent que j'étois sain et sauf dans le canot, qu'ils avoient couru aussitôt du côté où étoit le pauvre Antonio, et qu'ils l'avoient étendu roide mort à leurs pieds d'un coup de lance dont ils lui avoient percé la poitrine. Ils avoient ramassé ensuite tout ce qui restoit, et étoient partis tous ensemble.

Je les vis qui tiroient après eux le corps sans vie d'Antonio, au travers des dunes, et je ressentis un mouvement de douleur inexprimable qui m'ôta pour un moment toute sensation, et qui fut occasionné par la réflexion que son massacre ne devoit être imputé qu'à moi seul ; mais quand je fus remis, et que j'eus réfléchi qu'il n'y avoit pas eu d'autres moyens de me conserver la vie, et avec l'aide de Dieu, celles de dix hommes confiés à ma charge, je conclus que je n'avois point fait

de mal ; et depuis lors je ne me suis regardé que comme la cause innocente de sa destruction. De même aucun de mes compagnons d'infortune ne m'en a jamais accusé, quoique parfaitement libres de le faire : d'où je crois avoir le droit de conclure que leurs sentimens s'accordoient parfaitement avec les miens dans cette triste conjoncture.

Alors les hostilités se trouvèrent commencées, et nous ne pûmes plus avoir de doute que ces impitoyables Sauvages ne revinssent bientôt en force, et que lorsqu'ils pourroient nous accabler par le nombre, ils ne nous massacrassent tous comme ils avoient massacré Antonio. Le vent soufflant avec force, et la lame qui venoit du large se brisant sur le côté de notre bâtiment à la hauteur de vingt à trente pieds, nous n'avions qu'une bien foible espérance de gagner la haute mer dans notre mauvais grand canot. Il avoit frappé toute la journée, tantôt contre le côté du bâtiment, et tantôt sur un banc de sable ; il craquoit comme un vieux panier, et faisoit autant d'eau que deux hommes pouvoient en vider avec des seaux, en travaillant sans discontinuer. Le pont et le côté du bâtiment, qui étoit au vent, s'en alloient rapidement en pièces, et

les autres parties ne pouvoient pas tenir ensemble long-temps encore. La marée étant basse, ainsi que le banc de sable qui s'étoit formé depuis l'avant du bâtiment jusqu'au rivage, on pouvoit sans beaucoup de danger communiquer avec la terre ce jour-là; mais la marée, aidée par le vent qui toutes les nuits souffloit tourmente du large, revenoit pour balayer tout ce qui restoit du bâtiment naufragé. Ainsi, rester à bord ou aller à terre étoit également se vouer à une mort certaine. Il étoit impossible de conserver plus longtemps le canot le long du bord; d'un autre côté, étant sans provisions et sans eau, nous avions, en mettant en mer, la perspective de périr bientôt. Nous n'avions ni rames ni gouvernail pour le canot, ni boussole, ni quart de cercle pour diriger sa course; mais comme c'étoit la seule chance qui nous restât, je résolus de la tenter et de mettre en mer, m'attendant cependant que nous serions engloutis par la première lame, et lancés dans l'éternité tous ensemble.

Je commençai par envoyer Porter à terre, pour chercher les deux rames brisées qui y étoient encore, tandis que de mon côté je plongeai dans la cale pour tâcher de voir si

l'on pourroit encore y trouver de l'eau douce. Je plongeai au grand panneau, qui étoit couvert d'eau, et, en remontant sous le pont du côté de tribord, je trouvai, ainsi que je m'y attendois, juste autant de place qu'il en falloit pour respirer et pour travailler parmi les barriques, les planches et tous les autres débris de la cale qui flottoient. Après beaucoup de travail, je trouvai une barrique d'eau presque pleine, et en la retournant je découvris que la bonde étoit saine. Cela me donna un nouveau courage : je la mis debout, et remontai aussitôt sur le pont pour faire part de la circonstance à mes camarades d'infortune. Nous nous mîmes alors à chercher des vases plus petits pour les remplir de l'eau de la barrique. Après beaucoup de peine nous trouvâmes, dans la partie de la cale qui étoit derrière le grand mât, un petit baril qui pouvoit probablement contenir seize bouteilles. Nous défonçâmes la pièce à l'eau, et avec l'aide de M. Savage et de M. Clark, je remplis d'eau douce ce petit baril, et nous eûmes tous en outre abondamment de quoi boire, ce dont nous avions un besoin urgent. Les autres étoient occupés pendant ce temps-là à gréer des matériaux que nous avions amarrés en-

semble par-dessus la poupe du bâtiment, avec une corde bien solidement fixée à leurs bouts extérieurs, afin de donner au canot une bonne avancée, et le dégager du bâtiment échoué lorsque nous pousserions au large. Porter étoit retourné à bord avec les rames, et avoit en outre rapporté avec lui le sac d'argent contenant environ quatre cents piastres, qui avoit été enterré, ce qu'il fit de son propre mouvement.

Nous avions mis dans le grand canot les voiles du petit canot, qui consistoient en un foc et une grande voile, avec une esparre qui devoit nous tenir lieu de mât, et la voile d'étai du petit hunier du brigantin; le baril d'eau, quelques morceaux de petit salé, un cochon en vie pesant à peu près vingt livres, qui s'étoit échappé et étoit allé à terre dès que le bâtiment toucha, et que nous avions eu le bonheur de retrouver lorsque nous fûmes chassés du rivage; environ quatre livres de figues, qui avoient trempé dans l'eau de mer depuis que le brigantin avoit échoué, et que nous avions repêchées dans la chambre : c'étoit là en quoi consistoit tout notre fonds de provisions.

Tout étant prêt, je tâchai d'encourager l'équipage de mon mieux; je lui représentai

qu'il valoit mieux être engloutis tous ensemble que de nous laisser massacrer par les Sauvages. J'ajoutai que le Tout-Puissant pouvoit sauver ses créatures, lors même que le dernier rayon d'espérance étoit éteint; que l'on ne devoit jamais désespérer; qu'ainsi il nous falloit travailler jusqu'à la dernière extrémité, et toujours espérer en sa protection et sa miséricorde.

En examinant les dangers dont nous étions entourés, les lames se succédant les unes aux autres sans interruption, et se brisant à nos côtés avec un fracas horrible, le cœur nous manqua, et il nous parut impossible de nous tirer de ces affreux brisans sans une faveur particulière de la Providence. J'avois toujours douté jusque là, que la Providence intervînt dans aucun cas en faveur des hommes. Chacun de nous trembloit de peur, et s'imaginoit que le moment où nous hasarderions à dépasser l'arrière du bâtiment qui nous couvroit encore, seroit le dernier instant de notre vie. Je leur dis : « Mes compagnons de mal-» heur, mes camarades, ôtons nos cha-» peaux. » On m'obéit à l'instant. Alors levant les yeux au ciel, et élevant mon âme à Dieu, je m'écriai : « Divin créateur et conser-» vateur de l'univers, qui vois en ce moment

» la détresse à laquelle nous sommes réduits;
» nous te prions de nous sauver la vie, et de
» nous permettre de pénétrer au travers de
» cette houle effrayante, jusqu'en pleine mer;
» mais si nous sommes condamnés à périr,
» que ta volonté soit faite; nous remettons, ô
» mon Dieu, à ta pitié, les âmes que tu nous
» a données : Père de l'univers, protége et
» conserve nos veuves et nos enfans! »

A ce même moment, le vent, comme par un commandement divin, cessa de souffler. Nous halâmes le canot le long du bord, et nous poussâmes au large. Les lames qui se brisoient presque sur nous d'une manière si effrayante, se calmèrent soudain, en ouvrant à notre canot une espèce de chenal de vingt verges de largeur; nous pûmes ramer avec autant de tranquillité que sur une rivière dans un temps calme, tandis que nous voyons à dix verges de nous les vagues continuer de s'élèver à vingt pieds de hauteur et de se briser avec la même fureur. Nous eûmes presque un mille à ramer de cette manière; nous fûmes tous convaincus que nous étions sauvés dans cette occasion particulière par l'interposition immédiate de la divine Providence, et tous se mirent à

rendre grâce à l'Etre Suprême de cet acte de sa miséricorde.

Dès que nous eûmes gagné la haute mer, que nous eûmes laissé le bâtiment échoué à quelque distance de nous, les vagues recommencèrent à se dérouler derrière nous avec la même force qu'elles le faisoient le moment d'auparavant des deux côtés du canot. Nous installâmes le mât, et y établîmes la grande voile du petit canot. Le vent passa alors de quatre points de plus à l'est, de manière que nous pûmes doubler la pointe du cap, quoique le canot n'eût ni quille ni gouvernail. Il étoit soleil couché lorsque nous eûmes doublé le cap, et la nuit survenant, le vent augmenta suivant l'usage, et il venta très-frais jusqu'au lendemain matin. Nous tînmes de notre mieux le canot au vent, au moyen d'une rame qui nous servit à gouverner, nous attendant à chaque instant à être engloutis par les vagues. Nous étions onze à bord; deux qui étoient constamment occupés à vider l'eau, suffisoient à peine à tenir le canot à sec, et nous nous relevions toutes les demi-heures. La nuit étoit noire et brumeuse ; nous ne pouvions pas être sûrs de nous tenir au large et d'éviter la côte, n'ayant absolument que le vent pour

nous étions restés tranquilles. La nuit arriva très-obscure et les nuages très-bas. Le ciel nous menaçoit d'une tempête prochaine. Le vent soufflоit grand frais du nord-est, et avant minuit la mer déferla dans notre canot en telle abondance que plusieurs fois elle le remplit à moitié. Nous fûmes tous employés à en vider l'eau, soit avec nos chapeaux, soit avec tout ce que nous pouvions trouver sous la main, chacun de nous pensant que sa dernière heure étoit enfin arrivée, et que la première vague nous alloit engloutir et nous ensevelir pour jamais dans les abîmes de la mer.

Le canot plioit et craquoit comme un vieux panier, faisant de l'eau par toutes les coutures et joints des bordages; ses membres se disjoignoient ou se cassoient en éclatant. Les clous que j'y avois enfoncés quand le canot étoit à terre, ne tenoient plus que par la pression de l'eau sur l'extérieur de l'embarcation. Des éclairs très-vifs causés par la chaleur et la vapeur brilloient et se croisoient au milieu de cette obscurité, sillonnoient ces ténèbres, et rendoient la scène deux fois plus horrible. Dans cette situation, quelques-uns de nos gens crurent inutile de chercher à tenir le canot à flot, disant que tous leurs efforts ne pouvoient l'em

pêcher de se remplir. Après avoir donné nos âmes à notre Dieu, et avoir imploré de sa bonté le pardon de nos fautes, chacun de nous se sentit parfaitement résigné à son sort. C'étoit un moment d'épreuve; à peine mes conseils et mon exemple pouvoient les engager à continuer à vider l'eau du canot; et même il y en eut quelques-uns qui en plongeant la tête dans l'eau, cherchoient à connoître d'avance par l'effet que l'eau produisoit sur leurs organes, si se noyer causoit de la douleur. Ainsi se passa cette cruelle nuit. Il fallut tous mes efforts pour encourager une partie de ces malheureux à vider l'eau du canot, en leur rappelant la manière miraculeuse dont nous avions échappé aux sauvages et aux vagues de la côte pour gagner la pleine mer; et en leur répétant continuellement de considérer que nous étions encore dans les mains de la même Providence, qu'elle disposoit encore de nous, et que nous ne devions pas supposer qu'elle nous eût aidés à nous échapper de la côte par un miracle pour nous abandonner ici, et nous faire engloutir dans l'Océan; que, pour ma part, je nourrissois toujours l'espoir de notre conservation; et qu'à tout prix, nous devions à Dieu, et nous nous devions à nous-mêmes de lutter jusqu'au

dernier souffle de vie contre notre destruction. Le jour vint enfin éclairer cette accumulation d'horreurs; c'étoit le 1er septembre. La soif nous dévoroit, et nous ne pouvions la soulager momentanément qu'en nous humectant la bouche deux fois par jour avec quelques gouttes de vin et d'eau, et autant de fois avec notre urine.

Le vent continua de souffler toute la journée avec violence, ainsi que la nuit suivante, et notre embarcation continua à fatiguer et à faire de l'eau comme auparavant. Ecrasés de fatigue et de la continuation de la soif et de la faim; brûlés par les rayons du soleil, aucun bâtiment ne paroissant en vue pour nous sauver, notre eau diminuant rapidement ainsi que nos forces, moi-même perdant tout espoir de rencontrer un bâtiment, et d'en être secouru, je représentai à mes compagnons, dans l'après-midi du 2 septembre, que comme nous étions encore en vie, après avoir résisté à tant d'épreuves, j'étois d'avis de virer de bord, et de porter derechef sur la côte; qu'en continuant à tenir la mer nous péririons inévitablement; qu'il ne pouvoit pas nous arriver pis en retournant vers la terre; que nous pouvions exister encore quatre ou cinq jours avec l'eau et les

provisions qui nous restoient, et que peut-être il entroit dans les desseins de la Providence de nous renvoyer sur la côte où notre bâtiment avoit fait naufrage, et où elle pouvoit nous avoir préparé des moyens d'être délivrés et rendus à notre pays et à nos familles. Tous parurent convaincus qu'il en étoit ainsi, et nous virâmes sur-le-champ de bord avec une espèce de bonne volonté et d'empressement que je n'avois encore remarqué dans la contenance d'aucun de mes compagnons d'infortune, depuis notre premier désastre.

Depuis ce moment, ils se soumirent tous à leur sort avec assez de patience, et ils vidèrent l'eau du canot sans murmurer davantage, quoique le temps fût continuellement mauvais. Nous nous humections les lèvres deux fois par jour avec du pain et de l'eau, et nous mangeâmes les os et plusieurs morceaux de la chair crue de notre cochon, avec sa peau; mais à la fin, nous devînmes si foibles que nous ne pouvions pas même prendre notre tour pour vider l'eau, tandis que le canot fatiguoit au point que presque tous les clous qui attachoient les bordages au-dessus de l'eau, ne tenoient plus.

Le 6 septembre, à la tombée de la nuit, nous n'avions point encore eu connoissance de la

douce, nous mangeâmes une petite tranche du gras de notre provision de petit salé, et après avoir remercié, du fond de notre âme, le Bienfaiteur de l'univers de la continuation de sa miséricorde et de ses bontés, ainsi que nous avions toujours été dans l'habitude de le faire, et lui en avoir demandé la prolongation par nos prières, nous nous étendîmes par terre pour dormir; et, malgré notre affreuse situation, nous jouîmes d'un profond sommeil jusqu'à la pointe du jour.

CHAPITRE VII.

Souffrances de l'équipage. — Manière de franchir les rochers le long du bord de la mer, sous des falaises escarpées. — Arrivée sur la surface du Désert. — Rencontre d'un parti d'Arabes errans, par lesquels ils sont faits esclaves et mis à nud.

Dans la matinée du 8 septembre, aussitôt qu'il fut jour, étant bien rafraîchis par le sommeil tranquille que nous venions de goûter, nous convînmes d'abandonner tout ce que nous avions d'embarrassant et de lourd, et de tâcher de faire route à l'est, dans l'espoir de rencontrer un endroit où nous pussions creuser pour y trouver de l'eau, tandis qu'il nous restoit encore quelques forces; ou bien de gagner la surface de la terre qui étoit au-dessus de nous, où nous espérions voir quelques herbages ou autres végétaux, dont le jus auroit soulagé à un certain point la soif brûlante

qui nous tourmentoit alors plus que jamais, parce que nous avions mangé quelques moules que nous avions trouvées sur les rochers, et qui étoient extrêmement salées. Etant convenus de demeurer ensemble, et de nous rendre mutuellement toute l'assistance qui dépendroit de nous, nous nous partageâmes le peu d'eau qui nous restoit, chacun en recevant sa part dans une bouteille, afin de la conserver aussi long-temps que possible : nous prîmes aussi un morceau ou deux de cochon salé, que nous suspendîmes sur notre dos, soit dans une chemise de rechange, ou dans une pièce de toile : nous n'emportâmes de hardes que celles que nous avions sur nous, et nos jaquettes de marins ; nous nous dirigeâmes ensuite à l'est. Avant de nous mettre en route, j'avois enterré notre sac de piastres, et j'avois engagé tout mon monde à jeter toutes celles que chacun avoit sur soi, étant fermement convaincu que l'argent avoit été la cause du mauvais traitement que nous avions éprouvé précédemment, par la tentation qu'il avoit inspirée aux naturels de nous l'extorquer par des moyens également perfides et cruels.

Nous marchâmes aussi bien que nous pûmes le long de la mer. La terre étoit, ou presque

perpendiculaire, ou projetant au-dessus de nos têtes, et s'élevant à une hauteur de cinq à six cents pieds. Nous étions forcés de grimper sur des masses de rochers escarpés et hérissés de pointes, de deux à trois cents pieds de hauteur, puis de descendre en nous laissant glisser de rocher en rocher, jusqu'à ce que nous revinssions au bord de l'eau. Alors il nous falloit attendre qu'une vague se retirât pour pouvoir, en courant l'un après l'autre, dépasser une pointe escarpée, ayant de l'eau jusqu'au cou, afin de gagner au plus vite, de l'autre côté, un rocher plus commode, où, en nous tenant fortement attachés, nous empêchassions la lame de nous emporter avec elle, jusqu'à ce qu'à la fin, en nous prêtant tous un mutuel secours, nous pussions nous trouver élevés hors de la portée de ces lames écrasantes. La force des courans, et la mer qui battoit continuellement la côte, avoient tellement miné en dessous ces précipices, que des masses immenses de rochers, de gravier et de sable s'étoient éboulées, et étoient tombées sur la côte. Cette chute successive de rochers sur rochers avoit formé des intervalles ou crevasses au travers desquels nous étions obligés de passer, et quelquefois à

une assez longue distance; à peine venions-nous de surmonter un obstacle qu'il s'en présentoit à nos yeux un nouveau, et souvent même un plus dangereux. Dans un endroit, nous fûmes obligés de grimper sur une lisière étroite de rochers, qui étoit de quarante à cinquante pieds de hauteur, et n'avoit pas plus de huit pouces de largeur. Ceux que nous avions à dos étoient perpendiculaires; un peu plus haut, de grosses pièces de roc, qui s'étoient détachées de la surface, et qui avoient été arrêtées dans leur chute par d'autres fragmens de rochers, sembloient chanceler, comme si elles avoient été sur un pivot, directement au-dessus de nos têtes; tandis que le moindre faux pas nous plongeoit inévitablement dans l'abîme effrayant que nous voyions au-dessous de nous, et où les vagues écumantes nous auroient mis à l'instant en pièces contre les rochers. Nos souliers étoient presque tout usés, et nos pieds écorchés étoient en sang. Les rayons du soleil qui dardoient sur nos corps amaigris, les échauffoient à un point que nous [illegible] prêts à tomber en dissolution; [illegible] ces falaises pyramidales, [illegible] pour nous rafraîchir le [illegible] presque dans les

veines. En me glissant au travers d'une des crevasses de ces rochers, j'avois cassé ma bouteille, et répandu le peu d'eau douce qu'elle contenoit : ma langue, collée à mon palais, m'étoit devenue aussi inutile qu'un morceau de bois sec; je l'en détachai tout doucement l'humectant de quelques gouttes d'urine, qui avoient déjà filtré plus d'une douzaine de fois dans mon corps.

Ce fut ainsi que nous passâmes cette journée, et lorsque la nuit survint, elle nous apporta de nouvelles infortunes. Nous ne nous étions pas avancés ce jour-là plus de quatre milles le long de la côte, malgré tous les efforts que nous avions pu faire. Non-seulement nous n'avions trouvé aucun changement en mieux dans notre situation locale, non-seulement il ne s'étoit présenté aucune circonstance qui pût ranimer nos espérances, mais nous sentions encore que nos forces diminuoient rapidement, et alloient bientôt être épuisées. Cependant nous avions vu dans la journée, sur les rochers brisés, des insectes que nous prîmes pour des sauterelles, et nous en conclûmes que si nous pouvions une fois gagner la surface de la terre, nous trouverions au moins de l'herbe à manger. Ces insectes étoient morts, et

tomboient en poussière dès qu'on les touchoit.

Nous trouvâmes alors un endroit favorable pour passer la nuit sur le sable, à cent pieds de la mer, sous une haute falaise. Là nous nous graissâmes la bouche en mangeant un petit morceau de cochon salé, et nous l'humectâmes, suivant l'usage, avec une gorgée d'urine. Il restoit à tous, excepté à moi, une petite provision d'eau; mes camarades savoient que je n'en avois pas une seule goutte, et deux d'entr'eux offrirent de me laisser goûter la leur, dont je ne fis que m'humecter la langue. Après avoir prié le ciel d'avoir pitié de nous, et de venir à notre secours dans l'état d'abandon et de désolation où nous étions réduits, nous nous couchâmes pour dormir.

En partant de chez moi, j'avois reçu Horace Savage sous ma protection particulière, des mains de sa mère, qui alors étoit veuve. Son père avoit été, de son vivant, mon ami intime : aussi lui avois-je promis à sa mort de prendre soin de son fils, et de le traiter comme s'il étoit le mien; promesse que j'ai toujours cherché à remplir. Il étoit maintenant plongé dans le malheur, et je pris, au dedans de moi, la résolution de l'adopter pour mon fils, vu la pauvreté de sa mère; de veiller

sur lui pendant qu'il avanceroit en âge, dans le cas où nous vivrions l'un et l'autre, et que si la fortune me favorisoit dans l'avenir, il la partageroit comme un de mes propres enfans. Je le pris alors dans mes bras, et nous dormîmes tous d'un profond sommeil jusqu'au jour, quoique dans la nuit le changement de l'atmosphère fût si grand, passant d'une chaleur extrême à un air froid et humide, que nous nous réveillâmes le lendemain matin 9 septembre, les membres engourdis et transis par le froid. Cependant le sommeil nous avoit rafraîchis, et quoique nos pieds fussent déchirés, et nos corps presque épuisés, nous repoussâmes loin de nous le désespoir, et nous nous mîmes en chemin pour continuer notre marche.

Nous découvrîmes bientôt, à peu de distance devant nous, une grève qui paroissoit assez étendue, et d'où le chemin pour arriver à la surface de la terre paroissoit être moins escarpé que la falaise que nous avions déjà élongée, et offroit ainsi une pente et une espèce d'ouverture pour y monter. Nous pensâmes aussi que si nous pouvions gagner cette grève, il nous seroit possible de nous procurer de l'eau potable, en creusant dans le sable jusqu'au niveau de l'eau de la mer, et en laissant

filtrer cette eau dans le trou que nous creuserions. J'avois déjà fait cette expérience avec succès sur les petites cayes du banc de Bahame, et je m'attendois à avoir ici le même résultat. Nous nous mîmes donc lentement en marche le long de la côte, ainsi que nous l'avions fait la veille, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une petite distance de cette grève. Mais là, nous trouvâmes devant nous un promontoire de rochers qui s'élevoit à la même hauteur que la terre dont nous cherchions à atteindre la surface; ce promontoire projetoit très-loin dans la mer, où les vagues avoient travaillé sous sa base, et l'avoient minée à la distance de près de cent pieds; elles s'élançoient avec une violence effrayante contre les points projetans qui s'étoient formés en dessous après en avoir été battus pendant des siècles. Il étoit impossible de franchir en grimpant ce formidable promontoire: de le contourner en passant dans l'eau, paroissoit aussi peu praticable; car malgré tous les efforts qu'on auroit pu faire pour passer avant le retour de la vague du ressac, on n'auroit jamais eu le temps de l'éviter, et cette vague auroit précipité immanquablement le téméraire qui auroit osé le tenter, dans les cavités qui étoient formées sous ce promon-

toire, au milieu de rochers pointus, où il auroit trouvé une mort certaine.

Nous étions tous parvenus jusque là sains et saufs : avancer par le seul chemin qui paroissoit possible, équivaloit à se précipiter dans un abîme où l'on n'avoit que la mort devant soi ; rester dans la situation où nous nous trouvions, étoit mourir d'une mort un peu plus lente ; et retourner sur nos pas étoit encore pis, puisqu'une marche rétrograde ne faisoit qu'augmenter nos fatigues, sans nous donner la moindre chance de nous tirer de peine. Nous avions devant nous la perspective de trouver de l'eau, et d'arriver à la surface de la terre, si nous pouvions franchir le promontoire. Par bonheur, dans ce moment, nous aperçûmes un rocher qui étoit presqu'à moitié chemin de cette pointe ; il s'étoit détaché de la falaise, et étoit tombé dans la mer, où les vagues l'avoient criblé de trous. Chacune des vagues du ressac le couvroit, et en laissoit le sommet à découvert en se retirant. Je pensai que je pouvois gagner ce rocher avant que la vague ne vînt le couvrir. Je fis part de mes intentions à mes compagnons, et ayant bien suivi des yeux le mouvement de la vague qui se retiroit, j'arrivai au rocher à temps pour m'y cram-

nous dévoroit, ou quelque arbre qui pût nous fournir un abri contre les rayons ardens du soleil; mais quelle fut ma surprise, lorsque arrivé au lieu si long-temps désiré, je ne vis devant moi qu'une plaine stérile, qui s'étendoit de tous côtés aussi loin que la vue pouvoit porter, sans laisser apercevoir un arbre, un buisson, une bruyère, un seul bouquet ni brin d'herbe, qui pût procurer le moindre soulagement à la nature expirante! J'avois fait les derniers efforts pour arriver jusque là; cet aspect aride et désolé étoit plus que je ne pouvois supporter. Je sentis mes esprits me manquer; le courage m'abandonna, et je tombai par terre, privé de tout sentiment. Lorsque je repris mes sens, je fus quelque temps avant de pouvoir me rappeler où j'étois: cependant mon insupportable soif m'en fit ressouvenir, et je regardai comme un bonheur de pouvoir encore une fois la calmer par ce dégoûtant moyen auquel j'avois été obligé tant de fois d'avoir recours.

Le désespoir s'empara alors de moi; je résolus de me jeter dans la mer, aussitôt que je pourrois le faire, et de mettre ainsi fin à ma vie et à mes maux tout à la fois. Mais lorsque je réfléchis le moment d'après que

avois laissé sur le rivage dix de mes semblables, qui attendoient de moi des exemples de courage et de fermeté, et pour lesquels je sentois que je devois continuer mes efforts; que mes soins pouvoient encore être couronnés du succès; que tout n'étoit pas désespéré; et qu'au moment même où je croyois la main du secours loin de moi, elle en étoit peut-être très-près; lorsqu'ensuite je vins à penser à ma femme et à mes enfans, je sentis au-dedans de moi-même une espèce de conviction qu'après avoir échappé d'une manière aussi signalée à tant de dangers, nous ne devions pas périr tous. Je me mis alors en route vers le bord de la mer, à un mille à l'est de l'endroit où j'avois laissé mon monde, et trouvant entre quelques rochers un endroit favorable pour me baigner, je pris un bain de mer d'une demi-heure qui me rafraîchit et me ranima, et je retournai vers mes gens le cœur plus gai que je ne m'y attendois. J'étois très-fatigué; je me jetai, en arrivant près d'eux, sur le sable. Ils se précipitèrent autour de moi pour savoir quel succès j'avois eu : mais voulant éviter aussi long-temps que possible de les entretenir des tristes découvertes que j'avois faites, je leur dis que nous pouvions faire deux milles le

long de la plage, avant de retrouver les falaises à pic, et que nous éprouverions beaucoup de soulagement à nous baigner dans l'eau salée, leur demandant en même temps s'ils en avoient trouvé de douce dans le dernier endroit où ils avoient creusé. Je détournai ainsi, à un certain point, leur pensée de l'objet dont ils désiroient s'informer; et quand j'eus appris qu'ils avoient creusé inutilement six à huit pieds, qu'ils avoient trouvé à cette profondeur un rocher qui avoit frustré tous leurs efforts, nous nous acheminâmes tous ensemble le long du rivage, le cœur affaissé, les membres fatigués, et pouvant à peine nous traîner.

Il étoit environ midi lorsque nous arrivâmes à l'extrémité de la grève. Mes gens crurent qu'il leur seroit impossible de monter la falaise, tant elle leur parut escarpée et raboteuse. Ainsi, d'un accord général, nous nous couchâmes à l'ombre d'un rocher qui nous couvroit, afin de dormir et de nous garantir des rayons d'un soleil brûlant, qui avoit échauffé l'air à un tel point, que c'étoit avec la plus grande difficulté que nous pouvions prendre notre respiration. Il n'y avoit pas alors un souffle de vent, ni le moindre air, excepté la vapeur chaude qui s'élevoit de la plage de sable que

la mer avoit couverte à la marée précédente.

Nous étant couchés dans l'état d'épuisement où nous nous trouvions, ni la soif, ni les réflexions ne purent tenir nos yeux ouverts; nous tombâmes dans un sommeil léthargique qui dura environ deux heures, pendant lequel temps il s'étoit élevé un légère brise de mer, qui avoit doucement rafraîchi nos membres affoiblis, et leur avoit rendu quelque force. Nous nous mîmes alors à escalader cette rude falaise, obligés souvent de grimper en rampant et en nous cramponnant avec les mains et avec nos genoux. Quoique je les eusse déjà préparés à ce qu'ils n'auroient à contempler qu'une perspective stérile, cependant sa vue, lorsqu'ils eurent gagné la surface du désert, fit un tel effet sur leurs sens, qu'ils tombèrent involontairement par terre; et lorsqu'ils portèrent les yeux de tous côtés sur cette vaste et aride solitude, qui s'étendoit devant eux à une distance incommensurable, ils s'écrièrent: « C'en est assez; c'est ici qu'il nous faut rendre le dernier soupir; nous n'avons aucune espérance devant nous de trouver ni eau, ni provisions, ni créatures humaines, ni même de bêtes féroces; rien ne peut vivre ici. » Le peu d'humide qui nous restoit encore se porta à

nos yeux et en coula à flots ; mais à mesure que ces larmes, toutes salées qu'elles étoient, couloient sur nos joues creusées par le malheur, et s'échappoient de nos yeux hagards, un instinct naturel nous les faisoit recueillir avec nos doigts, et les porter à la bouche, afin qu'elles ne fussent pas perdues, qu'elles pussent servir à nous humecter la langue, qui ressembloit alors à du parchemin brûlé, et qui étoit roidie au point que c'étoit avec la plus grande difficulté que nous pouvions articuler une phrase, et nous faire comprendre les uns et les autres.

Je me mis alors à les exhorter et à les presser de marcher en avant, leur disant que nous pouvions encore trouver des secours, et nous sauver. Je fus secondé dans mes efforts par Hogan, qui pensa avec moi qu'il seroit toujours temps de nous jeter par terre et de mourir, lorsque nous ne pourrions plus marcher. M. Williams et M. Savage furent du même avis, et nous nous mîmes lentement en marche, suivant le bord de la falaise, qui n'avoit pas moins de cinq à six cents pieds de hauteur perpendiculaire. Nous avions à peine l'espoir de trouver le plus léger secours. La surface du sol sur lequel nous marchions étoit brûlée au

point qu'elle étoit presque aussi dure que de la pierre à fusil; elle étoit formée de petites pierres aiguës, de gravier et de terre rougeâtre. Nous observâmes une petite tige sèche d'une plante qui ressembloit à celle du panais, quoique très-basse, et quelques restes desséchés de sauterelles, qui étoient répandus sur le sol à mesure que nous avancions. A la nuit tombante, nous vîmes de petits trous creusés à la surface, et en les examinant avec soin, nous trouvâmes qu'ils avoient été creusés pour arriver à la racine de la mauvaise herbe sèche que nous venions de voir. Nous pensâmes d'abord que ces trous avoient été faits par des bêtes féroces; mais comme nous n'en trouvâmes aucune trace, ni auprès, ni sur la terre qui en avoit été tirée en creusant, nous en conclûmes qu'ils avoient été formés de main d'homme, et je fis partager à mes compagnons découragés l'espoir que cette circonstance me donnoit de rencontrer avant peu des créatures humaines.

Nous nous procurâmes, non sans beaucoup de travail, et après avoir fouillé la terre, tant avec des bâtons que nous avions apportés avec nous, et que nous avions tirés des débris du canot, qu'à l'aide de pierres, quelques

petits morceaux d'une racine de la longueur du doigt ; cette racine étoit très-sèche, et avoit un goût de céleri. Nous ne pûmes cependant pas nous en procurer en assez grande quantité pour nous être d'un service essentiel, à cause de la rareté de la plante elle-même, et de la difficulté de creuser dans un terrain aussi dur. Au soleil couchant, nous découvrîmes, sur une petite plage de sable la trace imparfaite des pieds d'un chameau, et nous crûmes voir aussi celle d'un homme ; mais cette dernière nous parut de très - ancienne date.

Croyant, d'après ce que nous sentions, qu'il nous seroit impossible de vivre un jour de plus sans boire, et ne voyant aucune probabilité de nous procurer de l'eau pour le lendemain, le dernier rayon d'espérance s'évanouit pour nous, et les affres du désespoir qui venoient de s'emparer de nos cœurs se firent remarquer sur toutes les figures. Peu de temps après le soleil couché, nous vîmes, à une distance considérable devant nous, c'est-à-dire à trois ou quatre milles, une autre plage de sable, et je m'y portai en marchant aussi vite que je pouvois, dans l'espérance d'y trouver quelque repos en dormant cette nuit-là sur le

sable, le terrain sur lequel nous étions étant aussi dur qu'un rocher, et couvert de petites pierres pointues. J'encourageois mon monde à me suivre, lorsque Clarke, qui étoit auprès de moi, me pria de regarder vers la plage, en me disant : « Je crois que je vois une lumière. » C'étoit la lumière d'un feu.

La joie pénétra dans mes veines comme l'étincelle électrique; l'espoir brilla de nouveau à mes yeux, et tandis que je faisois apercevoir ce feu à mes malheureux compagnons qui se livroient au désespoir, je m'aperçus que je leur faisois partager les sensations que j'éprouvois. Je leur dis qu'il falloit absolument que nous nous approchassions des naturels, qui indubitablement étoient campés pour toute la nuit; mais qu'il étoit nécessaire d'user des plus grandes précautions de crainte de les alarmer, et d'être sacrifiés à leur fureur dans la confusion qui résulteroit d'une approche trop brusque dans l'obscurité. Tout notre monde sembla avoir repris une nouvelle vie et retrouvé un nouveau courage. Nous gagnâmes bientôt un endroit de la falaise qui se trouva brisé; nous pûmes descendre, quoique non sans peine, de trois ou quatre cents pieds, au milieu des rochers, et nous arrivâmes à un

petits morceaux d'une racine de la longueur du doigt ; cette racine étoit très-sèche, et avoit un goût de céleri. Nous ne pûmes cependant pas nous en procurer en assez grande quantité pour nous être d'un service essentiel, à cause de la rareté de la plante elle-même, et de la difficulté de creuser dans un terrain aussi dur. Au soleil couchant, nous découvrîmes, sur une petite plage de sable la trace imparfaite des pieds d'un chameau, et nous crûmes voir aussi celle d'un homme ; mais cette dernière nous parut de très - ancienne date.

Croyant, d'après ce que nous sentions, qu'il nous seroit impossible de vivre un jour de plus sans boire, et ne voyant aucune probabilité de nous procurer de l'eau pour le lendemain, le dernier rayon d'espérance s'évanouit pour nous, et les affres du désespoir qui venoient de s'emparer de nos cœurs se firent remarquer sur toutes les figures. Peu de temps après le soleil couché, nous vîmes, à une distance considérable devant nous, c'est-à-dire à trois ou quatre milles, une autre plage de sable, et je m'y portai en marchant aussi vite que je pouvois, dans l'espérance d'y trouver quelque repos en dormant cette nuit-là sur le

sable, le terrain sur lequel nous étions étant aussi dur qu'un rocher, et couvert de petites pierres pointues. J'encourageois mon monde à me suivre, lorsque Clarke, qui étoit auprès de moi, me pria de regarder vers la plage, en me disant : « Je crois que je vois une lumière. » C'étoit la lumière d'un feu.

La joie pénétra dans mes veines comme l'étincelle électrique; l'espoir brilla de nouveau à mes yeux, et tandis que je faisois apercevoir ce feu à mes malheureux compagnons qui se livroient au désespoir, je m'aperçus que je leur faisois partager les sensations que j'éprouvois. Je leur dis qu'il falloit absolument que nous nous approchassions des naturels, qui indubitablement étoient campés pour toute la nuit; mais qu'il étoit nécessaire d'user des plus grandes précautions de crainte de les alarmer, et d'être sacrifiés à leur fureur dans la confusion qui résulteroit d'une approche trop brusque dans l'obscurité. Tout notre monde sembla avoir repris une nouvelle vie et retrouvé un nouveau courage. Nous gagnâmes bientôt un endroit de la falaise qui se trouva brisé; nous pûmes descendre, quoique non sans peine, de trois ou quatre cents pieds, au milieu des rochers, et nous arrivâmes à un

endroit sablonneux près de sa base, sur lequel nous nous couchâmes pour la nuit, après avoir imploré la protection du Tout-Puissant, et nous être humecté la bouche avec quelques gouttes d'eau qui restoient encore dans nos bouteilles.

Le sable sur lequel nous étions couchés étoit échauffé par les rayons du soleil au point d'y pouvoir faire durcir des œufs; mais comme nous nous trouvions sur la pente d'un petit monticule de sable, nous en balayâmes environ un pied ou deux, ce qui fit qu'à cette profondeur nous trouvâmes la chaleur de cette nouvelle couche plus supportable, et la brise fraîche de la nuit ayant commencé à s'élever, la fatigue excessive que nous avions éprouvée dans cette journée plongea mes compagnons d'infortune dans un sommeil qui leur fit oublier momentanément leurs fatigues. Moi seul, je ne pus fermer l'œil; j'avois eu l'esprit agité successivement par tant de craintes et d'espérances, que je restai éveillé pendant toute cette longue et triste nuit. J'avois résolu de nous montrer aux naturels dès que le jour paroîtroit, et de nous soumettre à recevoir de leurs mains la vie ou la mort. Je ne doutois pas que ce ne fussent des Arabes, et par conséquent qu'ils ne nous fissent

esclaves et ne nous gardassent comme tels. Je m'attendois bien à ne pouvoir vivre que très - peu de temps dans cette pénible condition; mais je conservois l'espoir qu'il pourroit n'en pas être ainsi de toutes les personnes que j'avois avec moi, et je remerciai la Providence qui, dans sa bonté, nous avoit ménagé cette alternative.

Je cessai alors de craindre la mort, elle seule pouvoit mettre un terme à mes longues souffrances. Ma soif étoit devenue si insupportable que je ne respirois qu'avec la plus grande difficulté; je crois que j'aurois volontiers donné ma vie pour un petit verre d'eau douce. Mes peines avoient été si excessives, mes soins et mes inquiétudes pour mon pauvre équipage étoient si grands, que le souvenir de ma famille s'étoit effacé de ma mémoire. Je ne pouvois dormir.... Pourquoi ce bienfait m'étoit-il refusé, quand je le voyois accordé à tous ceux qui étoient autour de moi? Je fermai les yeux, priant Dieu de me permettre de reposer seulement pendant une heure; mais ce fut en vain. Mille sombres pensers agitoient mes esprits, et cependant au milieu du désordre de mes sens j'espérois encore: ce ne sont peut-être pas des antropophages, me di-

sais-je ; ils aimeront mieux tirer de nous un certain profit que de nous massacrer inutilement.

Nous n'avions point d'armes pour nous défendre, point de propriétés capables d'exciter leur avarice, et nous n'avions rien fait qui pût nous attirer leur vengeance ; nous étions aussi misérables que créatures humaines peuvent l'être, et j'osai croire que nous ferions naître la pitié, même dans le cœur des Arabes les plus durs. Je ne pouvois me résoudre à penser que nous fussions destinés à être les victimes de ces hommes-là, après les dangers auxquels nous avions déjà miraculeusement échappé. Le souvenir de ma femme et de mes enfans vint encore accroître mes déplaisirs ; je pensai que, quelque triste que pût être leur situation, leur véritable détresse ne pourroit jamais approcher de la mienne ; et cependant je n'avois pas le droit de murmurer contre les décrets de la Providence, puisque tout homme a son destin tracé dans le ciel par la main de la Sagesse Eternelle ; ce n'est que notre crainte aveugle de l'avenir qui nous fait élever des plaintes sur les voies de notre Créateur. Je me disois que si c'étoit la volonté de l'Etre Suprême que je revisse et embrassasse ma fa-

mille chérie, cela auroit certainement lieu; et que s'il en étoit autrement, cette même Puissance qui ordonnoit tout pour le bien général, ne les abandonneroit pas.

Ainsi se passa cette nuit, qui m'avoit semblé une nuit sans fin. J'étois impatient de connoître mon sort, et j'accusois la lenteur du soleil. Ma grande anxiété et mon insomnie rendoient ma soif deux fois plus pénible, et comme j'avois consommé toute mon urine que j'avois si soigneusement conservée, j'eus recours, avant le point du jour, au vol, et je pris à la dérobée une petite gorgée de celle du cuisinier qu'il avoit conservée dans une bouteille; mais le ciel m'en punit, car cette affreuse boisson n'eut pour moi qu'un goût salé qui augmenta encore (s'il étoit possible) la soif qui me brûloit.

Je vis enfin pointer le jour qui devoit décider de notre sort : c'étoit le 10 septembre. Je réveillai mes compagnons, et leur dis qu'il falloit avancer et nous montrer aux naturels ; que je m'attendois bien à ce qu'ils nous feroient prisonniers et esclaves, mais que j'avois la ferme espérance que quelques-uns d'entre nous conserveroient la vie. Je leur donnai le nom du consul général des Etats-Unis d'Amé-

rique à Tanger, et je leur conseillai, si jamais la chose étoit possible, de lui écrire et de l'informer de la perte de notre bâtiment et de l'état présent de son équipage; d'écrire également, s'ils le pouvoient, à quelque négociant chrétien à Mogadore, Gibraltar ou ailleurs, ou aux consuls des puissances chrétiennes à Alger, Tripoli ou Tunis, s'ils entendoient faire mention de ces villes; enfin, je les exhortai tous à se résigner à leur sort comme des hommes, et d'obéir à leurs maîtres futurs, ainsi que la politique l'exigeoit pour leur propre bien-être. Je leur rappelai les circonsances dans lesquelles la bénigne interposition de la Providence s'étoit déjà manifestée en notre faveur, et j'ajoutai tout ce que je crus propre à les persuader et à les convaincre qu'il n'y avoit que la douceur et la soumission qui pussent leur sauver la vie; que la résistance et l'obstination ne tendroient qu'à les rendre certainement beaucoup plus malheureux tandis qu'ils conserveroient un souffle de vie, et que probablement même cela exciteroit les naturels à les massacrer tous par ressentiment.

Ils consentirent alors à marcher en avant, et bientôt après que nous eûmes franchi les petites dunes de sable qui étoient devant

nous, nous aperçûmes un train de chameaux très-considérable, à environ un demi-mille à l'est de nous, ainsi qu'une troupe d'hommes assez nombreuse, rassemblés dans une espèce de vallée formée par un rideau de monticules de sable au nord, près de la mer, et par un terre-plein au sud, qui s'élevoit à pic à la hauteur de cinq à six cents pieds, au travers duquel, un peu plus loin, nous vîmes un enfoncement assez profond, qui paroissoit avoir été formé par quelque convulsion de la nature, qui avoit ainsi frayé une sorte de passage par lequel les chameaux pouvoient passer en montant et en descendant, mais avec beaucoup de difficulté. Les Arabes nous parurent occupés à faire boire leurs chameaux. Dès qu'ils nous virent, un homme et deux femmes se détachèrent et coururent de toute leur vitesse vers nous. Tandis qu'ils s'avançoient, plusieurs autres qui nous avoient également découverts, se mirent aussi en marche de notre côté. Alors, prenant M. Williams et M. Savage avec moi, je marchai à leur rencontre, et lorsque je les approchai je me prosternai, la face contre terre, devant eux, et j'implorai par signes leur compassion.

L'homme étoit armé d'un cimeterre qu'il

tenoit nu à la main; il accourut sur moi comme pour me couper en morceaux. Je me prosternai de nouveau en signe de soumission: il se mit alors, sans plus de cérémonie, à me dépouiller de mes hardes, tandis que les femmes en faisoient autant à M. Williams et à M. Savage. Il arrivoit encore trente ou quarante hommes de plus, les uns accourant à pied, armés de fusils ou de longs sabres nus à la main; les autres montés sur des chameaux extrêmement vites. Ces derniers nous eurent promptement joints; mais lorsqu'ils arrivèrent auprès de nous nous étions déjà nus comme la main. Les Arabes qui nous avoient dépouillés jetèrent du sable en l'air quand ils virent les autres approcher, en faisant entendre de violentes vociférations, ce que j'appris être un signal d'hostilités. Celui qui m'avoit pris s'étoit aussi saisi du coq (ou cuisinier), et avoit mis toutes nos hardes dans une couverture qu'il s'étoit détachée du dos à cet effet, restant lui-même absolument nu. Il mit le paquet sur les épaules de mon nègre, me faisant entendre que ce noir et moi lui appartenions à lui seul, et que nous ne devions pas laisser les autres se saisir du paquet, sous peine de mort.

Aussitôt que ceux qui arrivoient, montés sur des chameaux, s'approchèrent, ils les firent coucher, et, sautant à terre, ils coururent sur nous le sabre nu, et prêts à commencer un combat. Ceux qui étoient à pied se joignirent à eux : alors s'éleva une bruyante querelle. J'en avois six ou huit autour de moi, l'un me tirant d'un côté, l'autre d'un autre. Le pauvre Dick (le nègre) étoit également tiraillé de droite et de gauche; chacun de ces hommes employoit tout ce qu'il avoit de forces à prouver que nous lui appartenions de droit. Celui qui nous avoit dépouillés s'attachoit à nous comme à sa propriété légitime, et leur disoit : « Vous pouvez garder les autres, mais ces deux-ci sont à moi. » Ils ne tardèrent pas à en venir aux mains. Placé au milieu d'eux, et absolument nu, je voyois briller leurs larges cimeterres; ils se portoient, dans leur fureur, de si rudes coups, que leurs armes étinceloient en descendant à environ un pouce de mon corps; ils se faisoient de larges entailles, se hachoient les bras, les côtes et les cuisses, de manière à laisser les os à découvert. Le sang qui découloit de chacune de ces entailles leur inondoit le corps, et rendoit leur personne, déjà

si hideuse naturellement, encore plus affreuse. Je m'étois attendu à être mis en morceaux dans ce terrible conflit, mais heureusement il ne me fut fait aucun mal.

La bataille finie, je vis, à quelque distance de moi, mes malheureux compagnons partagés parmi les Arabes, et marchant tous vers le grand troupeau de chameaux. Pour nous, nous fûmes remis dans les mains de deux vieilles femmes, qui nous firent marcher à coups de bâton vers les chameaux. Nu de la tête aux pieds et sans chaussures, je ne pouvois pas marcher très-vite ; je montrai aux femmes ma bouche toute blanche et desséchée, comme si elle avoit été gelée. Lorsque nous fûmes arrivés auprès du puits, une d'elles en appela une autre, qui vint à nous avec une écuelle de bois qui contenoit, autant que je pus en juger, environ quatre pintes d'eau. Elle déposa cette écuelle à terre, et nous fit mettre à genoux, moi et Dick, et y plonger la tête comme des chameaux. Je bus presque, à ce que je crois, deux pintes de cette eau, quoique j'eusse recommandé bien particulièrement à mes camarades de ne pas boire trop à la fois, si jamais ils approchoient des puits. J'éprouvai alors qu'il est bien plus aisé

de prêcher les autres que de pratiquer soi-même ce que l'on conseille. L'eau de ce puits étoit à peu près aussi noire et aussi dégoûtante que de celle qui auroit croupi long-temps dans la cale d'un bâtiment. On en remplit une grande écuelle, et on y versa un peu de lait aigre de chameau qu'on tira d'un outre de peau de chèvre. Ce breuvage me parut avoir un goût délicieux; nous en bûmes jusqu'à ce que nous eussions l'estomac absolument plein. Cette intempérance ne tarda pas à nous causer une violente diarrhée, dont les suites ne furent pas très-incommodes, car nous étions réduits à l'état de la brute, nous n'étions occupés que du soin d'étancher notre soif, et de nous remplir l'estomac à longs traits de ce lavage aussi abominable que malsain.

Nous demandâmes alors quelque chose à manger; mais ces Arabes n'avoient point de provisions pour eux-mêmes, et la vérité me force à dire qu'ils parurent très-peinés qu'il ne fût pas en leur pouvoir de nous donner quelque nourriture. Je calculai qu'il y avoit alors auprès du puits environ une centaine de personnes, hommes, femmes et enfans, et de quatre à cinq cents chameaux, grands et petits. Le

bord en bois tout autour, sur lequel la peau étoit cousue, que trois ou quatre personnes pouvoient s'y asseoir en toute sûreté et à l'aise, en prenant soin seulement de bien conserver leur équilibre. Ces paniers étoient attachés sous le ventre des chameaux avec une forte corde ; je fus obligé d'aider à les placer sur les chameaux, et j'eus un moment l'espérance qu'il me seroit permis de monter dans un de ces paniers, mais ce n'étoit pas l'intention de mon maître. J'avois bu, ainsi que tous ceux qui étoient avec moi, une forte dose d'eau pendant que nous étions au puits, et cette eau avoit passé, comme je l'ai déjà dit, sans nous faire de mal. On nous avoit donné aussi deux ou trois fois du lait, que nous avions mêlé à notre eau, ce qui avoit un peu apaisé notre faim. Les hommes avoient des selles qui n'avoient que la largeur nécessaire pour s'y asseoir. Les coussins en sont faits de pièces de bois plates ; une pièce semblable s'élève en front de la selle, à peu près de la longueur, largeur et épaisseur de la main d'un homme. Un bord ou bourrelet en fer, ou en bois très-fort, passe tout autour de chaque côté, formant un cercle ; la pièce de bois qui sert le coussin est couverte d'un morceau de

peau tendue très-roide, et qui est cousue par-dessus. La selle est placée alors sur le dos du chameau en avant de la bosse, et attachée très-fortement sous le ventre avec une corde. Après avoir ainsi fait toutes nos dispositions, nous commençâmes à monter les dunes de sable et à traverser le goulet de la falaise dont j'ai déjà fait mention. Nous fûmes tous contraints d'aller à pied et de chasser les chameaux devant nous comme un troupeau de moutons. Le sable sur lequel nous marchions étoit si mouvant et si fin, que nous y enfoncions presque jusqu'aux genoux à chaque pas que nous faisions. Les rayons enflammés d'un soleil brûlant que le sable réfléchissoit sur nos corps dépouillés, les pierres pointues et les cailloux qui nous blessoient à tout moment, l'excessive foiblesse que nous causoit la dyssenterie, rendirent notre passage au travers de cette crevasse beaucoup plus pénible que tout ce que nous avions souffert jusque là, et pensèrent nous coûter la vie. Je croyois ne pouvoir jamais gagner le sommet de la falaise, et je me reposois un instant sur le sable, lorsque quelques coups de bâton que m'administra mon maître me firent reprendre mon chemin. Arrivés en vue du Désert, ces bar-

barbares firent halte pour faire reposer leurs chameaux. Nous étions mes camarades et moi dans un état de souffrances difficile à dépeindre.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur et les gens de son équipage sont transportés sur des chameaux dans l'intérieur du Désert de Zahahrah. — Les Arabes tiennent conseil. — L'équipage est vendu et distribué. — Rêve extraordinaire de l'Auteur. — Il a la peau et la chair grillées sur le corps, ainsi que ses compagnons. — Leurs horribles souffrances tandis qu'ils sont nus et errans dans le Désert avec leurs maîtres, ne vivant que d'un peu de lait de chameau. — Arrivée de deux marchands arabes.

Les Arabes s'étoient fort amusés en observant la difficulté que nous éprouvions à gravir, et rioient de tout leur cœur en nous donnant des coups de fouet pour nous faire avancer. Leurs femmes et leurs enfans étoient à pied comme eux, et montèrent sans la moindre

difficulté, tandis que les chameaux eurent beaucoup de peine à le faire, et qu'ils ne purent gagner le sommet que couverts de sueur et d'écume. Ils firent alors choix de cinq chameaux exprès, un pour chacun de nous, et nous mirent dessus, derrière la bosse, à laquelle nous étions obligés de nous cramponner en nous tenant de notre mieux des deux mains à sa longue crinière. L'os du dos de celui sur lequel on m'avoit perché, n'étoit recouvert que de la peau, et étoit aussi aigu et tranchant que le côté de la pelle d'un aviron; son corps, détendu à force d'eau, le rendoit parfaitement plat, sans aucune projection dans les flancs qui pût m'empêcher de glisser en arrière; sa croupe étoit aussi en pente que le toit d'une maison; j'avois les jambes étendues de toute leur longueur, ce qui faisoit qu'à chaque instant je glissois sur sa queue. J'étois néanmoins obligé de me tenir à califourchon comme je pouvois, pendant que le chameau, devenu rétif par le peu d'habitude où il étoit d'être monté par un aussi étrange cavalier, ne faisoit que courir à droite et à gauche parmi le troupeau, en faisant entendre des beuglemens épouvantables: comme ces animaux n'ont ni bride ni licol,

ni rien qui serve à les guider ou à les arrêter; tout ce que j'avois à faire étoit de me tenir de mon mieux.

Les Arabes, hommes et femmes, étoient très-jaloux de savoir en quel endroit nous avions été jetés à la côte, et si c'étoit à l'est ou à l'ouest. Je les satisfis sur ce point dès que nous eûmes été montés sur des chameaux. Ils donnèrent ensuite aux femmes des instructions sur la route qu'elles avoient à tenir; chacun monta sur son chameau, s'assit sur la petite selle ronde attachée entre la bosse et le cou de l'animal, et croisant ses jambes sur ses épaules, ils partirent tous au grand trot, se dirigeant à l'ouest, et nous laissant au soin des femmes, dont quelques-unes étoient à pied, occupées à faire aller les chameaux aussi vite que possible. Ces animaux ont dans leur marche un mouvement tout semblable à celui que fait un petit bâtiment qui tangue dans une mer houleuse. Juché, comme je l'ai déjà dit, sur l'os aigu et tranchant du dos de l'un d'eux, ce mouvement irrégulier ne tarda pas à m'excorier certaines parties du corps; le sang finit par couler des écorchures que le frottement m'avoit faites en dedans des cuisses et aux jambes. D'un autre côté, les rayons brûlans du soleil me couvroient

d'ampoules. Mes compagnons de malheur n'éprouvoient pas un meilleur sort ; et, pour comble de misère, nous n'avions rien pour nous soulager. En proie aux plus cruelles tortures, et livrés à des réflexions bien déchirantes, nous continuâmes d'avancer dans une direction sud-est sur une surface unie et dure, remplie de gravier et parsemée de fragmens de rocher. Il sembloit à chaque pas que nos os alloient se disloquer. Affamés et altérés, nous attendions avec impatience le moment où il plairoit à nos conductrices de faire halte. Le vent froid de la nuit qui commença à souffler fit cesser l'écoulement du sang qui s'échappoit de nos plaies ; mais quoiqu'il en arrêtât la perte, il n'en agissoit pas moins sur notre peau tout en ampoules, et augmentoit nos souffrances au-delà de ce qu'il est possible de se figurer. Nous demandâmes qu'il nous fût permis de démonter ; mais ces femmes, qui ne songeoient à autre chose qu'à aller en avant, ne firent pas la moindre attention à nous, ni à nos supplications. Nous nous laissâmes exprès glisser de dessus nos chameaux, dans un moment où ils alloient au grand trot, aux risques de nous casser le cou : nous avions employé cette petite ruse pour exciter leur pitié, et

dans l'espérance qu'elles nous donneroient un un peu d'eau (que dans leur langage on appelle *sherub*,; mais elles n'eurent aucun égard à nos prières, et firent aller les chameaux pendant toute cette nuit-là beaucoup plus vite qu'auparavant.

C'étoit la première fois que je marchois *pieds* nus depuis mon enfance. Nous étions *obligés* pour suivre ces animaux, de courir sur des pierres aiguës qui à chaque pas rouvroient nos blessures et en formoient de nouvelles. Ce fut là que ma fermeté et ma philosophie m'abandonnèrent. Je maudis hautement mon sort, et je regrettai sincèrement de ne m'être pas précipité dans la mer plutôt que de m'être remis entre les mains de ces impitoyables créatures à forme humaine : il étoit trop tard. J'aurois voulu mettre fin sur-le-champ à mon existence, mais je n'avois ni couteau ni arme pour me donner la mort. Je cherchai en vain une pierre détachée assez forte pour me casser la tête. Ce paroxisme dura une minute ou deux, après quoi la raison me revint : je me rappelai que ma vie étoit entre les mains de la puissance qui me l'avoit donnée, et que « celui qui jugeoit toute la terre me rendroit justice. » Alors, employant tout

ce qui me restoit de forces, je me mis à courir, et ne tardai pas à rejoindre les chameaux, sans songer à mes pieds ni à mes blessures : j'étois parfaitement résigné à me soumettre à la volonté de la Providence et au sort qui m'attendoit.

Cette résignation toute céleste ranima mon courage; on ne m'entendit plus murmurer au milieu des disgrâces que j'eus à essuyer par la suite. Je m'étudiai politiquement à plaire à ceux que le hasard feroit mes maîtres, quels que fussent leurs travers, et j'engageai, soit par mon exemple, soit par mes paroles, mes camarades à en faire autant. J'avois, ainsi qu'eux, poussé des cris perçans, pour exciter la pitié de nos barbares conductrices, par le spectacle des douleurs aiguës qui nous les arrachoient. Lorsque nous eûmes cessé ce bruit, elles arrêterent leurs chameaux, dans la crainte, de nous perdre dans l'obscurité, et nous replaçant dessus comme auparavant, elles les firent marcher de toute leur vitesse jusqu'à minuit. Nous entrâmes alors dans une petite vallée creusée par la nature, à environ quinze ou vingt pieds au-dessous de la surface du Désert. Ce fut là qu'elles firent halte, en nous ordonnant de nous coucher. J'estimai

que nous avions fait dans cette journée sans fin quarante milles au sud-est. L'endroit où nous nous reposâmes étoit dur, rocailleux, et sans sable, nous n'avions rien pour nous couvrir et nous abriter contre le vent froid et humide qui venoit de la mer, et souffloit avec violence.

Elles se mirent alors à traire les chameaux, et nous donnèrent à chacun une pinte de lait pur, tout chaud tiré, prenant bien soin de le partager également entre nous. Ce lait réchauffa notre estomac, et apaisa à un certain point la faim et la soif qui nous tourmentoient. M. Savage avoit été séparé de nous; il m'apprit par la suite, qu'il avoit été moins malheureux, et qu'on lui avoit donné du lait en suffisante quantité. Clarke, Horace et Dick le cuisinier, étoient restés avec moi.

Nous nous couchâmes aussi près que nous pûmes les uns des autres, pour nous garantir du vent froid qui souffle toutes les nuits sur cette terre inhospitalière. Déjà nos corps ne formoient plus qu'une plaie, et les douleurs que nous ressentions étoient devenues insupportables. A combien de tristes et décourageantes réflexions ne nous livrâmes-nous pas dans cette nuit cruelle ! Nous ne cessions de

changer de place, afin de pouvoir écarter le froid qui nous morfondoit ; le sommeil qui, jusque-là, nous avoit toujours soulagés et reposés de nos fatigues ; le sommeil avoit fui loin de nous, et malgré tous nos efforts, il ne nous fut pas possible, de fermer l'œil.

L'aurore du 11 se leva enfin, et nos industrieuses maîtresses après avoir trait légèrement les chameaux et laissé les petits téter leurs mères, nous donnèrent une demi-pinte de lait pour nous quatre, ce qui étoit juste assez pour nous humecter la bouche ; après quoi elles nous firent marcher en avant pour conduire les chameaux. Nous avions alors les pieds dans un si pitoyable état, que ce seul souvenir, même dans ce moment-ci, m'en crispe encore les nerfs. Nous remontâmes à la surface du Désert, et, après avoir long temps marché, nous entrâmes dans une petite vallée où nous découvrîmes trois ou quatre tentes faites d'une toile grossière, près desquelles nous reconnûmes nos maîtres, qui vinrent à notre rencontre, accompagnés d'un certain nombre d'hommes que nous n'avions pas encore vus, tous armés d'un fusil à deux coups, d'un sabre ou d'un poignard. L'air d'amitié et de bonne intelligence que je voyois régner

entre eux me faisoit présumer qu'ils devoient être tous de la même tribu ; mais à notre approche leur union disparut, et je vis le moment où nous allions être le sujet d'un combat, pour savoir de qui nous deviendrions la propriété. J'avois encore trop présent à l'esprit celui qu'ils s'étoient livré lorsqu'ils s'emparèrent de nous ; et ce souvenir me donnoit de justes appréhensions. Ils nous saisissoient et nous tiroient les uns d'un côté, les autres d'un autre, se disputant à haute voix, et tirant souvent leurs armes de leurs fourreaux. Il fut pourtant décidé à la fin, après nous avoir fait marcher de divers côtés pendant deux ou trois heures avec différentes personnes, que le cuisinier et moi nous resterions pour le présent entre les mains de notre premier maître. Ils donnèrent Clarke à un autre, et Horace à un troisième. Nus, presque sans peau, et couverts de plaies, n'étions-nous pas des objets bien capables d'exciter la cupidité !

Il étoit environ midi lorsque nous vîmes sortir de dessous les tentes trois femmes qui ne nous avoient pas encore vus, et qui, après avoir satisfait leur curiosité en nous regardant de la tête aux pieds, exprimèrent le dégoût et le mépris que nous leur inspirions, en cra-

chant sur nous comme nous passions, et faisant des contorsions et des grimaces qui rendoient leurs traits et leurs physionomies encore plus horribles. Nous reçûmes à peu près les mêmes civilités partout où nous allâmes, tant que nous fûmes dans le Désert.

Vers le soir, on arrêta dans une petite vallée: l'aspect de nos corps calcinés et couverts d'ampoules excita la compassion de quelques-uns de ces Arabes; ils nous dressèrent une tente pour nous mettre à l'abri, et permirent à plusieurs de mes compagnons qui se trouvoient là de coucher avec nous. Porter et Burns avoient été séparés de moi peu de temps après notre captivité; et, comme on peut bien croire, nous fûmes très-aises de nous rencontrer et de nous revoir, quelque misérables que nous fussions tous. Les naturels tinrent conseil auprès de notre tente; ils étoient au nombre d'environ cent cinquante hommes, quelques-uns très-vieux, d'autres d'un moyen âge, et plusieurs fort jeunes. Je ne tardai pas à découvrir de quelle religion ils étoient; les noms de *Mohamed*, *Hamet*, *Seid*, *Siddullah*, *Abdalah*, etc. qu'ils se donnoient entr'eux, et ceux de *Fatima*, *Ezimah*, *Sarah*, etc. par lequel ils appeloient leurs femmes, me con-

vainquirent qu'ils suivoient la croyance de Mahomet, et que nous avions affaire à des Arabes ou à des Maures.

Nous fûmes l'objet des délibérations du conseil. Après qu'ils eurent long-temps discuté à notre sujet, assis par terre, les jambes croisées sous eux, formés en cercles de dix à vingt hommes chaque, ils se levèrent, et vinrent à nous. Un des vieillards m'adressa la parole : il me parut extrêmement intelligent, et quoiqu'il parlât une langue qui m'étoit inconnue, cependant il s'expliqua d'une manière si simple et si expressive, faisant sonner toutes les lettres comme font les Espagnols, qu'à l'aide de quelques signes je pus comprendre ce qu'il vouloit me dire. Il désiroit savoir de quel pays nous étions; je lui dis que nous étions Anglais, et comme je m'étois aperçu que la langue espagnole se rapprochoit beaucoup plus des inflexions de la leur qu'aucune autre des langues que je connoissois, je me servis du mot *Inglesis*. Cela parut lui faire beaucoup de plaisir, et il se mit à dire : « *O Fransah ! ô Spaniah !* » faisant entendre par ces mots, que nous étions ou Français ou Espagnols. Je répétai encore le mot *Inglesis*, Anglais. Il voulut savoir ensuite de quel point de l'horizon nous venions, et je lui indiquai le Nord.

Ils avoient tous vu notre canot, qu'ils appeloient *Zoerga;* ils me demandèrent si nous n'avions eu que cette seule embarcation. Je leur dis que non, et je tra ai avec du sable une espèce de côte; puis, dessinant près de cette côte factice un simulacre de vaisseau, sur lequel je fixai des petits bâtons pour figurer des mâts et un beaupré, etc. je lui fis comprendre que nous avions été dans un grand bâtiment, et qu'un vent violent nous avoit fait échouer sur la côte; j'en arrachai ensuite les bâtons qui représentoient des mâts, et couvris de sable la forme du vaisseau que j'avois simulé, voulant lui faire entendre par là que notre navire étoit entièrement perdu.

Il y avoit trente ou quarante autres Arabes assis autour de nous, qui prêtoient la plus grande attention à chacune de mes paroles et à chacun de mes gestes, et qui aidoient le vieillard à me comprendre. Cet homme me demanda où nous avions voulu aller, et quelle cargaison le bâtiment avoit à bord. (Je découvris alors qu'ils appellent un navire *sfenah*). Je le satisfis de mon mieux sur ce point; je n'oubliai point de lui parler, entre autres choses, des piastres fortes qu'on nous avoit volées. Il voulut savoir combien il y en avoit,

et me donna une jatte ou bol pour en imiter la mesure ; ce que je fis en l'emplissant de pierres, et en la vidant trois fois. Le vieillard et ceux qui l'entouroient furent extrêmement surpris de la quantité, et parurent mécontens de ne pas en avoir eu leur part. Ils voulurent ensuite savoir de quel côté de nous le vaisseau s'étoit échoué, et si nous avions vu quelques-uns des naturels qu'ils appelèrent *Moslemins.*

Je pris cette dénomination pour celle de musulmans, que nous donnons à tous ceux qui suivent la doctrine mahométane, et en cela je ne me trompois pas. Je leur expliquai alors de quelle manière nous avions été traités par les habitans ; comment ils s'étoient emparés de toutes nos hardes, à l'exception de celles que nous avions sur nous lorsque nous les rencontrâmes ; de toutes nos provisions et de notre argent ; comment ils avoient massacré un d'entre nous, et nous avoient forcés de prendre le large. Ils me dirent qu'ils avoient entendu parler du naufrage d'un bâtiment bien loin de là dans le nord, ainsi que de l'argent, etc. Mais on avoit ajouté que l'équipage s'étoit noyé dans le *el M Bahar;* ce mot se rapprochoit tellement du mot espagnol (*la Mar*) pour la mer, que je ne pus m'y méprendre.

S'étant ainsi procuré toutes les informations et renseignemens qu'ils désiroient avoir sur ces points, la première chose qu'ils me demandèrent ensuite, fut si je savois quelque chose sur *Marocksh;* comme ce nom avoit beaucoup de ressemblance avec celui de *Maroc*, je répondis oui ; ensuite, sur le *Soultaan* (le Sultan); à quoi, au lieu de dire oui, je fis un signe d'assentiment, m'étant aperçu qu'eux-mêmes n'en faisoient pas davantage, n'employant pour exprimer l'affirmation qu'un gloussement ou claquement de la langue.

Ils voulurent me désigner par *Soo Mook*, nom du sultan, mais je ne pus les comprendre que lorsqu'ils ajoutèrent *Moulay Solimaan;* je me rappelai alors que c'étoit le nom de l'Empereur actuel de Maroc, à peu près ainsi qu'on le prononce en Espagne. Je leur donnai à entendre que je le connoissois; que je l'avois vu de mes propres yeux, et qu'il étoit mon ami et celui de ma nation. Ils me demandèrent alors d'indiquer dans quelle direction étoient ses états, et après leur avoir prouvé de quel côté étoient ses possessions, à partir de l'endroit où nous étions, j'essayai de leur faire comprendre que s'ils vouloient m'y conduire, je serois en état de leur payer ma rançon et celle de mon équi-

page. Cela leur fit secouer la tête ; il y avoit bien loin, et il n'y avoit rien sur la route pour donner à boire et à manger aux chameaux. Mes pauvres camarades ne pouvoient pas comprendre un seul mot de ce que me disoient ces gens, ni un seul des signes qu'ils me faisoient ; ils restoient tout ébahis de me voir communiquer avec eux. Le conseil étant fini, ils reparlèrent encore entr'eux de ce qui en avoit fait le sujet, puis se séparèrent : chacun de nos maîtres prit alors son esclave, et se retira. Quoique cette conférence m'eût donné quelqu'espoir que nous serions rachetés, et que j'eusse fait partager cet espoir à mes officiers et à mon équipage, cependant ils crurent tous également que je les berçois d'une fausse attente, et je ne pus jamais les convaincre du contraire. Nous prîmes de nouveau congé les uns des autres en nous séparant pour la nuit, ayant fait ce jour-là, autant que je pus conjecturer, à peu près quinze milles au sud-est.

J'avois été si occupé depuis midi que je n'avois songé ni à boire ni à manger : nous n'avions eu ce jour-là pour toute nourriture que quelques gouttes de lait chacun à la pointe du jour, et à midi à peu près une demi-pinte de cette eau noire que nous avions apportée du

rivage. Je fus remis à un Arabe nommé *Bickri*; et j'allai avec lui près de sa tante, où il me fit coucher par terre comme un chameau. Vers minuit, il m'apporta une jatte qui contenoit à peu près une bouteille de lait et d'eau; son goût étoit délicieux, et comme mon estomac se trouvoit resserré par la faim et la soif que j'avois endurées depuis si long-temps, je trouvai ce breuvage plus que suffisant. Il y avoit déjà long-temps que je tremblois de froid, n'ayant rien pour me couvrir ni pour m'abriter, et pas même un de mes camarades à coucher près de moi, afin de nous réchauffer l'un l'autre, au moins d'un côté à la fois. J'étois tellement épuisé de fatigues et de privations, que ma misère ne put pas me tenir éveillé plus long-temps. Je tombai dans un profond sommeil, pendant lequel je fus agité par les rêves les plus effrayans.

Je songeai que j'étois nu et esclave, et je rêvai aux principales circonstances qui avoient déjà eu lieu. Je songeai ensuite que j'étois poussé par les Arabes, à coups de lances, dont le fer étoit rouge, et qui étoient pointées de toutes parts sur moi, au travers le feu le plus terrible que j'eusse jamais imaginé, pendant près d'un mille, le corps et les pieds nus. Les

flammes qui me montoient jusqu'aux yeux, me brûloient et m'enlevoient toute la peau, elles s'attaquoient à ma chair, qu'elles grilloient et desséchoient jusqu'aux os. Je souffrois des douleurs inconcevables. — Je rêvai alors que je tournois mes regards vers le ciel, et que je priois le Tout-Puissant de recevoir mon âme, de mettre un terme à mes souffrances. J'étois toujours au milieu des flammes. Un point lumineux, semblable à un œil entouré de rayons, m'apparut dans le firmament, avec une queue qui s'étendoit vers le nord-est. Je songeai que si j'allois de ce côté-là, je ferois bien, et alors je me tournai du sud vers le nord-est. Le feu se ralentit bientôt, et je continuois de marcher, toujours poussé par ceux qui étoient auprès de moi, qui me piquoient de temps en temps avec leurs lances, et me faisoient franchir de hautes collines de sable et des rochers escarpés, ma chair achevant de tomber en lambeaux à mesure que j'avançois. Descendant alors dans une profonde vallée, je rêvai que j'y voyois des arbres verts, des arbustes fleuris, des plantes en fleur, des vaches qui paissoient tranquillement sur un vert gazon, avec des chevaux, des moutons et des ânes auprès de moi; en marchant, je découvris un ruisseau

d'une eau limpide et claire qui couloit avec un doux murmure. Ma soif étant excessive, je traînai mes membres mutilés auprès de ce ruisseau, me couchai sur les bords, et j'y bus une copieuse quantité de l'eau la plus délicieuse. Ma soif apaisée, je me plongeai dans le ruisseau pour y rafraîchir mon corps qui sembloit encore consumé par la chaleur ; et puis je remerciai Dieu du fond de mon cœur, de ses bontés et de ses miséricordes infinies envers moi.

Je continuai de rêver que dans les entrefaites, mes maîtres me poussoient de force dans la route indiquée par cet œil rayonnant, qui étoit encore visible dans le ciel, au-dessus de ma tête, au travers de sentiers tortueux, étroits et couverts de ronces et d'épines, par dessus de hautes montagnes, et à travers de profondes vallées, passant auprès de hordes d'hommes armés à pied et à cheval, et par des villes entourées de murailles, jusqu'à ce que nous rencontrâmes à côté d'un ruisseau un grand jeune homme habillé à l'européenne, monté sur un superbe cheval, qui mit pied à terre en me voyant, et se précipitant vers moi, transporté de joie, il me prit dans ses bras et me pressa sur son cœur, en m'appelant du doux

nom de frère dans ma propre langue. — Je rêvai que je m'évanouis de joie dans ses bras, et que lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai dans une chambre très propre, avec une table dressée de la manière la plus élégante devant moi, et couverte des mets, des fruits et des vins les plus exquis; mais me voyant trop accablé pour pouvoir prendre ma part de ce banquet somptueux et rafraîchissant, il me disoit: « Prenez courage, mon bon ami, » Dieu a décrété que vous embrasseriez encore » une fois votre femme bien-aimée et vos » enfans chéris. » Dans ce moment, mon maître m'appela. Je me réveillai, et je ne tardai pas à reconnoître que tout ceci n'étoit qu'un songe.

Le jour commençoit à poindre (nous étions au 12 septembre); mon maître m'ordonna de conduire les chameaux. Je le fis pendant une heure; mais mes pieds déchirés à chaque pas par les pierres coupantes sur lesquels je marchois, étoient si enflés, que je ne pus m'empêcher de me courber presque jusqu'à terre. Mon premier maître Hamet m'observa dans cette situation. Il suivoit la même route au sud-est, monté sur son chameau. Il s'approcha de mon nouveau maître, et après lui avoir

parlé pendant quelque temps, il s'ôta la couverture qu'il avoit sur le dos et la donna à Bickri; il s'approcha ensuite tout près de moi, et me fit signe de m'arrêter. Il fit alors ployer les genoux à son chameau; puis, lui mettant un morceau de peau sur le dos derrière sa selle, et en attachant les deux bouts aux sangles pour l'empêcher de glisser, il me dit de monter, tandis que lui-même se campoit sur la selle, et me donna la main pour me tenir pendant que le chameau se redressoit. Il continua ensuite de faire la même route, de compagnie avec trois ou quatre hommes bien armés et bien montés. Le soleil dardoit en plein ses rayons sur nous; sa chaleur devenoit de plus en plus insupportable : il me sembloit que ma tête alloit bientôt se fendre en mille pièces, tant étoient affreuses les douleurs que j'y ressentois! Quoique dans une situation aussi horrible, je ne pouvois m'empêcher de penser toujours à mon rêve de la nuit précédente. « Un homme qui se noie s'accroche à une » paille, » dit le proverbe, et je puis ajouter avec vérité que le plus foible rayon d'espérance suffit pour ranimer les esprits abattus d'un homme plongé dans la détresse et la misère la plus profonde; car du moment que je com-

mençai à réfléchir sur ce qui m'étoit passé par la tête tandis que je dormois, je sentis la conviction que, quoique ce ne fût qu'un rêve, cependant, me rappelant toujours combien de fois j'avois échappé de près à une mort qui paroissoit inévitable, et ayant toujours cru que c'avoit été par l'interposition particulière de la divine Providence, je ne pouvois m'empêcher de croire encore que cet œil qui voit tout, veilloit toujours sur ma marche, et que son infaillible sagesse me dirigeroit, quand le temps en seroit venu, dans des sentiers qui me conduiroient à ma délivrance, et me reporteroient dans les bras de ma famille.

Je n'avois jamais été superstitieux, et je ne croyois point aux rêves ni aux visions, et quand j'en avois eu, je ne m'en étois jamais assez souvenu pour pouvoir les raconter; mais ce dernier songe avoit fait sur mon esprit une telle impression, qu'il ne m'étoit pas possible de me l'ôter de la mémoire. Aujourd'hui même encore il m'est aussi présent que le matin où je m'éveillai après l'avoir fait; et je dois ajouter que lorsque je vis par la suite M. *Willshire*, je reconnus en lui l'homme que j'avois vu dans mon sommeil. Il avoit une marque particulière au menton; il étoit vêtu d'un frac d'une

couleur légère, portoit un chapeau blanc, et montoit un cheval comme celui que j'avois remarqué. Depuis ce moment, je ne cessai de penser que si une fois je pouvois gagner l'empire de Maroc, je serois sûr de trouver un ami qui me secourroit, moi et mes compagnons, dont le cœur y étoit déjà préparé, par une puissance surnaturelle. J'eus l'esprit ainsi occupé jusqu'au moment où nous arrivâmes à une petite vallée, où il y avoit une demi-douzaine de tentes dressées. Aussitôt que nous les vîmes, Hamet fit ployer les genoux à son chameau et me fit mettre pied à terre. Il vint à sa rencontre diverses femmes et enfans qui parurent très-aises de le voir, et je m'aperçus bientôt que c'étoient ses parens. Il me fit signe de venir vers sa tente, car il paroissoit y vivre avec sa mère, et ses frères et sœurs; mais la femme et les filles ne voulurent pas souffrir que je m'approchasse d'elles, et pour m'en empêcher, elles me repoussèrent à coups de bâton et de pierres. Cependant Hamet m'apporta un peu de lait aigre et d'eau dans une jatte, ce qui me désaltéra et me rafraîchit considérablement.

Il étoit environ deux heures après midi; je fus contraint de rester exposé au soleil, sans arbre, ni buisson, ni arbuste pour me garantir de

ses rayons ardens jusqu'à la nuit, que je vis arriver Dick (notre cuisinier) avec les chameaux. Hamet avoit, dès le commencement, gardé Dick, et lui avoit donné les chameaux à conduire ; il lui avoit permis de dormir dans un coin de la tente, et lui avoit donné pendant les premiers jours, une fois dans la journée, autant de lait qu'il en pouvoit boire ; comme c'étoit un esclave domestique, il trouvoit moyen de voler de l'eau, et quelquefois un peu de lait aigre, quand il avoit soif.

Dans la soirée je fus joint par Hogan : je découvris que nous avions été achétés ce jour-là par Hamet, et qu'Horace appartenoit à un vieil Arabe de mauvaise mine, dont la tente étoit dressée avec les nôtres. Ce vieux coquin s'approcha de moi, et me salua du nom de *Rais*, me demandant le nom de son nouvel esclave. Je lui dis qu'il s'appeloit Horace. Il apprit ce nom, à force de le répéter, et à chaque instant il s'écrioit *Hoh Rais*, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Hamet étoit d'une couleur moins foncée que les autres Arabes avec lesquels nous étions, et je le croyois moins cruel. Je m'aperçus cependant qu'il ne nous ménageoit pas, car il nous fit coucher, Hogan et moi, par terre dans un

endroit qu'il choisit lui-même, où les pierres étoient si serrées les unes auprès des autres et tellement fixées en terre, que nous ne pouvions les détacher ni les ôter avec les doigts; nous fûmes donc obligés de nous coucher afin de dormir comme nous le pourrions sur leurs pointes aiguës, quoiqu'il y eût un petit plateau de sable à cinquante verges de distance. Je le fis remarquer à Sidi, et en même temps je lui montrois ma chair toute dépouillée de sa peau; mais il nous fit signe que si nous ne restions pas à la place qu'il avoit indiquée, nous n'aurions pas de lait quand on trairoit les chameaux. Je calculai que ce jour-là nous avions fait environ trente milles.

Nous restâmes donc là, mais non pour dormir, jusqu'à près de minuit, que Hamet vint à nous avec du lait. Il étoit chaud et pur, sortant de l'animal; il nous en donna à chacun environ une pinte. Le vent de nuit, qui dans toute cette partie du Désert est extrêmement froid et humide, souffla comme d'ordinaire; mais cette humidité qui nous pénétra le corps étoit aussi saline que l'eau de la mer. Lorsque nous eûmes reçu et avalé notre ration de lait, et que nous vîmes que tout le monde étoit profondément endormi,

nous nous rendîmes à la dérobée sur ce petit plateau recouvert de sable que nous avions aperçu, et nous y goûtâmes au moins quelques momens de sommeil pendant le reste de la nuit. Le maître d'Horace ne voulut jamais lui permettre de venir auprès de moi, ni à moi de l'approcher, faisant usage de son bâton, tant pour nous signifier ses ordres particuliers sur ce point, que pour nous apprendre à le comprendre par la suite sur tout autre sujet.

Le 15 septembre, à la pointe du jour, on nous ordonna de nous mettre en marche. Les familles arabes plièrent leurs tentes, et en chargèrent les chameaux ainsi que de tout leur fatras. Ils nous firent marcher à pied et suivre les chameaux, quoique nous fussions si douloureusement blessés, et que nos membres fussent si roides que nous pouvions à peine nous empêcher de pousser des cris à chaque pas que nous avancions. Nous faisions encore route au sud-est. Dans le courant de la matinée, je vis M. Williams; il étoit monté sur un chameau, ainsi que nous l'avions tous été le premier jour : il y avoit trois heures qu'il étoit en route avec la file des chameaux. Je me portai en boitant auprès de lui, et lui tendis la main : son chameau venoit de s'arrêter. Il étoit encore

absolument nu, sa peau étoit entièrement brûlée; en un mot, il avoit le corps si enflammé et si enflé, ainsi que le visage, que je ne pus le reconnoître qu'à sa voix qui étoit très-foible. Il me dit qu'il avoit été obligé de dormir nu en plein air toutes les nuits; qu'il perdoit rapidement, au milieu des douleurs les plus aiguës, les forces qui lui restoient; qu'il ne pouvoit pas vivre dans de pareils tourmens vingt-quatre heures de plus; que sa maîtresse avoit eu pitié de son état, et l'avoit frotté dans la matinée avec une espèce de beurre ou de graisse; « mais, ajouta-t-il, » je me sens mourir; si jamais vous avez le bon» heur de vous tirer de cet affreux Désert, et » d'être rendu à votre pays, dites à ma chère » épouse que mon dernier soupir s'est exhalé » en faisant des prières pour son bonheur! » Il ne put en dire davantage; les sanglots et les larmes lui coupèrent la parole.

Son maître arriva à l'instant, et faisant marcher le chameau du pauvre Williams, il mit fin à notre conversation. Je ne puis lui dire que ce peu de mots: « Dieu tout-puissant vous » bénisse! » Je jetai un dernier regard sur lui, et en contemplant son extrême misère, j'oubliai mes propres maux. Son chameau étoit un des plus gros du troupeau, et faisoit en

marchant des mouvemens extrêmement durs. Lorsqu'il s'éloigna de moi, je pus voir la partie de ses jambes et de ses cuisses qui touchoit le chameau ; leur peau échauffée et écorchée pendoit en lanières. Son sang ruisseloit tout le long du chameau et lui dégouttoit du pied. « Mon » Dieu ! m'écriai-je, ne nous laissez pas vivre » plus long-temps dans un pareil supplice ! »

Je m'étois arrêté environ quinze minutes, et les chameaux de mon maître étoient à une grande distance ; de sorte que je fus obligé de courir jusqu'à ce que je les eusse rattrapés. J'avois l'esprit tellement frappé des maux de M. Williams, que je crus qu'il y auroit de ma part de l'impiété à me plaindre, quoique la pointe des pierres continuât à chaque pas que je faisois à m'entrer dans les pieds déjà tous couverts de plaies. Mon maître m'aperçut, et fit arrêter la marche pour que je pusse joindre plus vite la file des chameaux. Lorsque j'arrivai auprès de lui, il me secoua son bâton sur la tête, par forme de menace, et comme pour m'avertir de ce qu'il me réservoit si j'osois commettre encore une pareille faute. Il s'éloigna, en nous ordonnant à Hogan et à moi de faire marcher les chameaux aussi vite que nous pourrions. Environ une heure après,

il s'approcha de nous, et me fit signe de venir à lui : ce que je fis. Un vieillard d'une haute stature, et presque aussi noir qu'un nègre, un des hommes de la plus mauvaise mine et des plus dégoûtans que j'eusse jamais vus, joignit bientôt mon maître, accompagné de deux jeunes gens, que je sus après être ses fils. Ils furent joints ensuite par d'autres hommes montés sur des chameaux et bien armés.

Après avoir marchandé pendant quelque temps au sujet de ma personne, je fus livré au vieillard dont je viens de parler, et dont tous les traits dénotoient le caractère de la plus profonde malignité. « Et c'est-là mon maître actuel ! me dis-je à moi-même. Grand Dieu ! protége-moi, défends-moi de sa cruauté ! » Il se mit en marche ; il étoit à pied ainsi que ses deux fils ; mais ils marchoient plus vite que les chameaux, et le vieil Arabe ne cessoit de grommeler après moi de la manière la plus brutale pour me faire suivre. Je faisois tous mes efforts pour cela, étant très-jaloux de lui plaire, si la chose étoit possible. Je savois que le vieux proverbe « le diable est bon quand on cherche à lui plaire » étoit exact lorsqu'on l'appliquoit aux créatures humaines ; mais je ne pouvois pas marcher assez vite pour lui ; de manière

qu'après avoir continué de grogner pendant un temps considérable, voyant que je ne pouvois pas le suivre, il se plaça derrière moi, et là, à grands coups de bâton, qu'il m'assénoit sur le dos, il cherchoit à me faire aller en avant. Souffrant horriblement, et chancelant par l'effet de mes plaies, je faisois les plus grands efforts pour courir; mais un des fils, encore plus cruel que le père (à ce que je crus alors), me donna un fusil à deux coups à porter, ainsi que sa poire à poudre, et quelques autres accoutremens. Tout cela étoit fort lourd; cependant dès que j'en eus été chargé, le vieillard cessa de me battre, et marcha vers l'endroit où il projetoit de dresser sa tente, me laissant suivre comme je pourrois.

La face du Désert me parut alors aussi unie que la surface de l'océan dans un calme plat. On pouvoit apercevoir des chameaux dans toutes les directions, dès qu'ils paroissoient au-dessus de l'horizon; de manière qu'il étoit très-facile de savoir de quel côté on devoit marcher; aussi ne me fut-il pas difficile de suivre la trace de ceux de mon maître, jusqu'à la petite vallée où il avoit dressé sa tente. J'étois calciné par les rayons du soleil, et je me traînois comme je pouvois sous le

fardeau dont on m'avoit chargé, et qui me courboit presque jusqu'à terre. Dans mes accès de désespoir, j'aurois quelquefois été tenté de me jeter et de m'étendre par terre; pour ne plus me relever, si je n'avois pas vu le même jour M. Williams dans une situation encore plus déplorable que la mienne.

Etant arrivé enfin auprès de la tente sur les quatre heures de l'après-midi, ils me débarrassèrent de ma charge, et me dirent de me coucher à l'ombre de cette tente. Je leur demandai alors de l'eau, mais je ne pus pas en obtenir. Le moment de la prière arriva : quand le vieillard et ses fils eurent rempli ce devoir avec infiniment de dévotion, ils s'éloignèrent. Je souffrois au point que j'avois beaucoup de peine à me contenir; ma soif étoit plus ardente qu'elle ne l'avoit jamais été. J'essayai d'attendrir le cœur des femmes, et d'en obtenir quelques gouttes d'eau ; mais elles se moquèrent de moi, me crachèrent à la figure, et pour augmenter mes souffrances autant qu'il étoit en leur pouvoir, elles me chassèrent de l'ombre de la tente où mon maître m'avoit permis de me coucher, de manière que je fus obligé de rester exposé à un soleil brûlant tout le reste du jour.

Mes maîtres revinrent quelque temps après le soleil couché; ils furent joints par tous les hommes qui étoient présens, au nombre de vingt à trente, et pratiquèrent de la manière la plus solennelle leurs cérémonies religieuses, auxquelles les femmes et les petits enfans n'assistèrent point. Lorsqu'elles furent finies, Clark arriva avec les chameaux, et me joignit. Il nous auroit été agréable et consolant de nous trouver ensemble, mais sa situation étoit telle qu'elle me fit saigner le cœur, et redoubla encore mes peines. Il n'avoit presque plus de peau; on voyoit à découvert toutes les parties de son corps; sa chair en lambeaux étoit presque brûlée. « Je suis bien aise, me dit ce » malheureux, de vous voir encore une fois; » car je sens qu'il ne me reste plus que quel» ques heures à vivre; je vous supplie, si » jamais vous revoyez notre pays, de dire » à mes frères et sœurs comment j'ai péri. » Je le consolai et le rassurai de mon mieux, en lui disant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il dût mourir bientôt; que la nourriture que nous recevions maintenant étoit à la vérité assez légère, mais pourtant qu'elle suffisoit pour nous tenir encore long-temps en vie; que malgré que notre peau eût

deux. Ils ne se mirent pas en route ce jour-là, et nous permirent de rester sous un coin de la tente toute la journée et la nuit suivante. Ils nous jetèrent un morceau de peau pour nous couvrir en partie, et pour nous garantir du vent. Ils nous donnèrent un bon coup de lait à boire la seconde nuit, lorsqu'ils en eurent bu eux-mêmes; et comme Omar nous avoit donné vers le milieu du jour à peu près une bouteille d'eau à chacun, l'inflammation de notre chair et de nos pieds diminua de beaucoup.

Cette attention et deux bonnes nuits nous rendirent quelques forces. C'étoit les 14 et 15 septembre. Je n'avois vu aucun de mes malheureux camarades, excepté Clark, et je ne savois où ils étoient pendant le jour que nous restâmes tranquilles et stationnaires. Les chameaux furent envoyés dehors de bon matin sous la conduite d'un nègre esclave et de deux petits garçons, et ne revinrent qu'à la nuit. Ils étoient allés dans l'est, pour y chercher des arbrisseaux ou des plantes à manger pour eux. Un peu avant la nuit, Clark fut obligé d'aller arracher et ramasser quelques plantes et racines sèches et épineuses, pour en faire du feu. Au retour des chameaux, le nègre esclave,

qui étoit un drôle vigoureux nommé Boiresk, s'assit auprès du feu, en étendant ses jambes des deux côtés. Comme il nous aperçut sous la tente, il lui prit fantaisie de nous en faire sortir : mais notre vieux maître ne voulant pas le permettre, il se contenta de se moquer de nous en nous montrant au doigt, et de nous tourner en ridicule : il s'adressa à moi en ricanant, et m'appela *Rais*, ou capitaine; puis il partit d'un éclat de rire, ce qui, avec l'espèce de bouffonnerie qu'il mettoit dans ses observations, tint toute la famille, et plusieurs étrangers qui s'étoient rassemblés à cette occasion, dans des ris continuels jusqu'à minuit, heure de traire les chameaux. Il vouloit piquer avec un bâton pointu les plaies de notre peau, pour amuser la compagnie, et lui faire voir quelles pauvres gens nous étions, de ne pas pouvoir même supporter que les rayons du soleil (image de Dieu, suivant eux) brillassent sur nous.

Tourmenté de cette manière, mon compagnon Clark avoit peine à contenir sa rage. « N'est-ce pas déjà, disoit-il, un assez grand » malheur que d'être réduit en esclavage par » des misérables comme ces Arabes, d'être » mis à nu, d'être pelés tout vifs et tout écor-

» chés, sans être encore obligés de supporter » les railleries d'un coquin d'esclave nègre, et » de lui servir de risée ? » Je lui dis que je voyois avec plaisir qu'il lui restoit encore autant de vivacité, et qu'il sentit son cœur battre comme s'il eût eu une insulte à venger. Cela me prouvoit qu'il se trouvoit beaucoup mieux que la nuit d'auparavant, et j'en étois d'autant plus soulagé, que cela me faisoit espérer qu'il pourroit encore endurer un surcroît de tortures et de privations. « Que ce nègre, ajou- » tai-je, rie et s'amuse, si cela lui fait plaisir, » même à nos dépens, je le lui permets. C'est » un pauvre esclave lui-même ; il est, comme » nous, nu et manque de tout; il est loin de sa » famille et de ses amis, et ne cherche qu'à » gagner la faveur de ses maîtres et de ses maî- » tresses en se moquant de nous, qu'il regarde » comme aussi inférieurs à lui qu'il l'est à eux. » Clark ne pouvoit se familiariser avec ces raille- ries insultantes ; mais cela n'empêcha pas ce damné nègre de les recommencer toutes les nuits, aussi long-temps que nous restâmes avec son maître ; il y avoit toujours grand nombre de spectateurs qui venoient admirer son esprit et sa gentillesse, et rire à la petite comédie que cet étrange bouffon leur donnoit à nos

dépens. Ces scènes me rappelèrent l'histoire de Samson, lorsque les Philistins voulurent le mystifier. Comme il étoit alors aveugle, ils le crurent hors d'état de pouvoir leur faire aucun mal; un jour ils le poussèrent tellement à bout, que Samson indigné aima mieux mourir en écrasant ses ennemis que de ne pas se venger. La seule différence entre lui et nous, c'est qu'il eut la force d'exécuter son dessein, et nous ne l'avions pas.

Du 15 au 18, nous fîmes route au sud-est, faisant environ trente milles par jour, uniquement afin de pouvoir trouver dans les petites vallées, éparses çà et là, quelques plantes et arbrisseaux pour nourrir les chameaux, et aussi pour les hommes. A mesure que nous marchions dans cette direction, les vallées devenoient moins fréquentes et moins profondes. Le peu de buissons épineux qu'elles produisoient étoient très-secs, et on ne trouvoit pas d'autres arbrisseaux. Tout ce que les chameaux pouvoient en arracher ne pouvoit suffire à leur nourriture : le lait commença à manquer, et nous nous en ressentîmes par la diminution de notre ration qui fut réduite à une demi-pinte par jour. Toute l'eau que nos maîtres avoient mise en réserve pour la

consommation générale se trouvoit de plus presque épuisée. Il appartenoit à cette tribu quatre jumens qui étoient la propriété de tous; elles étoient d'une maigreur extrême. Les Arabes les nourrissoient de lait tous les jours, et chacun à son tour leur donnoit autant d'eau qu'elles vouloient en boire. Le 19, elles consommèrent le reste de l'eau, à une demi-pinte près, qui restoit dans une jatte, et que nous aurions bue bien volontiers; mais notre maître ne voulut jamais nous le permettre. Ce reste fut répandu comme une sorte d'offrande au Seigneur, afin d'en obtenir de la pluie, ce à quoi ils avoient raison de s'attendre, sachant que l'on approchoit de la saison pendant laquelle il pleut généralement. Je faisois le calcul que nous étions éloignés de la mer, ou du puits dont nous étions partis, de trois cents milles en ligne droite, et je craignois beaucoup que nous ne pussions trouver de l'eau nulle part ailleurs. La nourriture que nous recevions ne suffisoit qu'à nous conserver un souffle de vie; mais notre chair étoit moins enflammée que dans les premiers jours, car nous avions continué de coucher sous un coin de la tente comme la première nuit, ainsi que pendant le jour, lorsqu'elle étoit tendue, ce qui

généralement avoit lieu sur les deux heures après-midi. Nous étions devenus si maigres que nous pouvions à peine nous tenir sur nos jambes : aussi nos maîtres ne nous donnoient-ils à Clark et à moi aucun ouvrage pénible à faire, si ce n'étoit de ramasser à la nuit tombante quelques petits bâtons de bois sec pour allumer du feu. L'enflure de nos pieds étoit également tombée à un certain point, parce que nous n'avions plus assez de substance pour alimenter une plaie. Tout notre humide radical sembloit s'être à peu près séché ; notre extrême maigreur nous faisoit supporter plus aisément la fatigue, et nous donnoit de la facilité à marcher sur les maudites pierres pointues. Nous avions cherché à nous procurer quelques racines de l'espèce de celle que nous avions trouvée sur le bord de la mer, mais toutes nos recherches furent inutiles. Dans chaque vallée où nous allions, les Arabes couroient partout, et creusoient sous chaque buisson d'épines qu'ils rencontroient, afin d'y trouver quelque herbe ou quelque plante, car ils étoient presque aussi affamés que nous. On trouvoit dans quelques endroits une petite plante, assez semblable à ce que nous appelons chez nous *Brocolis sauvage* (*Shepherd'-*

sprout). Ils l'arrachoient et la dévoroient dans un instant. Je m'en procurai une ou deux; elles étoient extrêmement amères, et fortement imprégnées de sel; de plus, ces mauvaises plantes étoient si rares, qu'elles ne pouvoient nous être d'aucun secours. Les naturels trouvèrent encore une racine dont le haut se montroit sous la forme d'un gros brin d'herbe qui pointoit à trois pouces au-dessus de terre; ils la déterroient avec un bâton : elle étoit de la grosseur d'une petite noisette, et de la forme d'un ognon; elle étoit fraîche à la bouche, mais elle n'avoit presque aucun goût. Nous n'en tirâmes pas grand avantage; car toutes nos recherches pendant un jour entier ne purent jamais nous en procurer plus de six.

Le 19 septembre au matin, la tribu, après avoir tenu, la nuit précédente, un conseil dans lequel je vis que mon vieux maître étoit regardé par tous les assistans comme un homme d'un jugement supérieur, et qu'il exerçoit une grande influence, commença une marche rétrograde vers la mer et vers le puits où nous avions été faits esclaves, ce qui me donna la conviction qu'il étoit impossible de se procurer de l'eau fraîche plus près, et comme les chameaux étoient presque à sec, je craignis

beaucoup que mes compagnons et moi ne périssions avant d'y arriver. J'avois conservé l'habitude de calmer mon excessive soif, chaque jour depuis que je voyageois dans le Désert, par le désagréable expédient dont j'ai déjà fait mention. Mais cette ressource me manqua alors faute de liquides ; je n'avois aussi rien mangé depuis que nous étions partis du puits. Nous avions marché dans le sud-est pendant sept jours et demi, et j'en concluois qu'il nous faudroit au moins le même temps pour opérer notre retour. Le 18, nous nous dirigeâmes au nord-est, et le 19 au nord-ouest. Dans le courant de cette journée, nous entrâmes dans une vallée très-étroite, où nous trouvâmes quelques touffes d'arbustes nains, qui n'avoient pas plus de deux pieds de hauteur. Nous y vîmes quelques limaçons, dont la plus grande partie étoient morts et desséchés ; j'en ramassai plusieurs qui étoient en vie, et lorsqu'on fit du feu, je les fis griller ; j'invitai Clark à partager mon repas ; et comme nous ne recevions plus lui et moi qu'une très-petite mesure de lait en vingt-quatre heures, ce mets nous fut d'une grande ressource.

Nous nous mîmes en route le 20 au matin, dès qu'il fit jour, et nous marchâmes pendant

de bâton, poussant en même temps des vociférations horribles, et battant Horace avec furie. Je revins aussitôt à notre tente, où je me sentis fort abattu ; ils crurent tous que je ne pourrois pas vivre un jour de plus. Il n'y avoit pas moyen de se procurer des limaçons dans l'endroit où nous étions, et nous n'avions pas une seule goutte d'eau ni de lait à boire. Horace, Hogan et le cuisinier furent employés toute la journée à soigner les chameaux de leur maître, de compagnie avec un ou deux Arabes, qui ne cessèrent pas de leur donner des coups de fouet pour les encourager.

Mon vieux maître ne nous employa point, Clark ni moi, de la même manière, parce qu'il avoit deux esclaves nègres chargés de prendre ce soin. Il passoit pour riche, et possédoit de soixante à soixante-dix chameaux ; c'étoit aussi une espèce de grand-prêtre ; car tous les soirs les vieillards et la plupart des jeunes gens se joignoient à ses dévotions auprès de sa tente. Ils commençoient tous par se faire une ablution avec du sable, en place d'eau ; alors s'enveloppant de sa bande de toile, et se tournant la face vers l'orient, mon vieux maître marchoit devant eux, et commençoit par s'incliner deux fois en répétant,

à chaque fois : « *Allah Houakibar* » ; alors il s'agenouilloit et s'inclinoit par deux fois jusqu'à terre ; puis il se relevoit sur ses pieds et répétoit : « *Hi el Allah sheda Mohammed Rahsool Allah*, » s'inclinant deux fois ; après quoi il se prosternoit autant de fois à terre, et l'on répétoit ensuite trois fois : « *Allah Houakibar.* » Il étoit imité dans tous ses mouvemens, et toutes ses paroles étoient répétées par ceux qui étoient présens, et qui pouvoient le voir distinctement, puisqu'il étoit devant eux. Il faisoit alors une longue prière, et tous ensemble récitoient un chapitre de l'Alcoran, ainsi que je l'appris par la suite ; puis ils finissoient par chanter un cantique ou hymne sacré qui duroit assez long-temps. La cérémonie finie, ils se prosternoient de nouveau la face contre terre, et le service étoit terminé.

Vers le milieu de ce jour-là, il arriva deux étrangers, montés sur deux chameaux chargés de marchandises. Ils vinrent en face de la tente de mon maître, firent mettre leurs chameaux à genoux, en descendirent et s'assirent par terre vis-à-vis la tente, mais la face tournée du côté opposé. Il y avoit dans cette vallée six tentes, outre celle de mon maître.

CHAPITRE IX.

L'Auteur persuade aux deux marchands arabes de l'acheter, lui et quatre de ses malheureux compagnons. — Ils tuent un chameau, et se préparent à partir pour Maroc, en traversant le Désert.

Tous les Arabes étoient partis sur leurs chameaux, emportant leurs armes avec eux, et disant qu'ils alloient en partie de chasse, ce qui signifioit qu'ils alloient voir s'il y avoit du pillage et du butin à faire. Mes maîtresses, jeunes et vieilles, allèrent visiter les étrangers; elles n'avoient point d'eau à leur porter, suivant l'usage, mais elles prirent avec elles une grande peau, avec un rouleau de toile à tentes pour leur faire un abri; les étrangers se levèrent à l'approche des femmes, et les saluèrent, en disant : « *Labez, labez-lalem;*

labez-alikom ; c'est-à-dire, que la paix soit avec vous ! Les femmes leur rendirent le salut dans les mêmes termes. Elles coururent ensuite à notre tente, et y prirent une couple de pieux ou bâtons, au moyen desquels elles eurent bientôt dressé, avec la toile et la grande peau, un tendelet pour les étrangers. Cela fait, elles enlevèrent les paquets qui étoient sur les chameaux, et les mirent dans cette tente, avec les selles et tout ce que les étrangers avoient apporté. Ces nouveaux venus avoient deux outres pleines d'eau que les femmes suspendirent à un châssis de tente.

Pendant tout le temps qu'elles étoient ainsi occupées, les étrangers restèrent assis par terre, à côté de leurs armes, car ils avoient chacun un fusil à deux coups, si polis, qu'ils brilloient au soleil comme de l'argent. Ces femmes ayant fini de donner leurs soins aux étrangers, elles s'assirent auprès d'eux et lièrent ensuite une conversation dont il me parut que l'objet fut de leur demander d'où ils venoient, combien ils avoient été de temps en route, et quelles sortes de marchandises ils avoient apportées. Après qu'elles eurent satisfait leur curiosité elles vinrent à moi : une d'entre elles (chez qui je n'avois pas encore découvert

une seule étincelle de pitié) me dit que Sidi-Hamet étoit venu avec des couvertures et de la toile bleue à vendre; qu'il arrivoit des Etats du Sultan, et que, s'il vouloit, il pouvoit m'acheter et m'y conduire; que là, je trouverois sans doute des amis qui me mettroient à même d'embrasser un jour ma femme et mes enfans.

Avant que mon maître ne revînt de son excursion, j'allai à la tente de Sidi Hamet, avec une jatte qui nous servoit à mettre de l'eau : je la lui présentai, en lui faisant voir que ma langue étoit si sèche et si roide que je pouvois à peine articuler. Il me regarda, et me demanda si j'étois le rais ou capitaine. Je lui fis signe que oui. Il dit alors à son frère qui étoit présent de me donner à boire; mais cet homme inhumain refusa de le faire. Sidi Hamet prenant lui-même la jatte, y versa environ une bouteille d'eau claire, en me disant : *Sherub*, *rais*, c'est-à-dire : Tiens, bois, capitaine. J'en bus à peu près la moitié; et, après l'en avoir remercié et imploré les bénédictions du ciel en sa faveur pour récompense de son humanité, je me disposois à porter le reste à notre tente, où Clark étoit couché sur le dos, n'ayant plus que les os, et ressemblant à un véritable squelette (son ventre et son dos affaissés sembloient être

collés l'un à l'autre; il respiroit comme un homme qui est entre les bras de la mort); mais Sidi Hamet s'y refusoit, et m'ordonnoit de boire le reste. Je lui fis entendre que mon pauvre camarade étoit à l'agonie, que ce peu d'eau le soulageroit; cela excita sa pitié; il me permit alors de l'emporter.

Cette eau étoit très-fraîche, elle ranima Clark sensiblement. Ce fut un cordial pour son âme languissante et découragée; en effet, c'étoit la première eau douce que nous eussions bue lui et moi depuis que nous avions quitté le canot: ses yeux, qui étoient ternes et enfoncés, prirent tout à coup de la vivacité. « Voilà, » dit-il, une excellente eau, elle doit être venue » d'un pays meilleur que celui-ci; si une fois » nous y étions, et que je puisse en boire un bon » coup, je mourrois avec plaisir; mais je » sens à cette heure qu'il m'est impossible » de vivre un jour de plus. » Nos maîtres ne tardèrent pas à revenir, et se mirent, avec d'autres Arabes de la même tribu qui avoient eu vent de l'arrivée des étrangers, à former des cercles et à converser les uns avec les autres. Ils étoient au moins deux cents; leurs conférences durèrent jusqu'à la nuit. Alors ils se séparèrent, et à dix heures du soir, il ne resta

dans notre tente que la famille de mon vieux maître, et trois ou quatre de ses parens. Cette circonstance nous fit chasser hors de la tente; nous fûmes obligés de passer la nuit sans abri et sans couverture. Ce fut pour nous une nuit bien longue et bien ennuyeuse. Lorsque le moment de traire les chameaux fut arrivé, notre vieux maître, comme s'il eût voulu nous faire vivre uniquement par la frayeur qu'il avoit de perdre sa propriété en nous laissant mourir de faim, vint à nous, et nous donna à chacun environ une pinte de lait. Ce lait me parut le plus doux que j'eusse encore bu; ce fut un secours qui nous arriva bien à propos; il empêcha la dissolution de ce pauvre Clark, qui seroit mort sans cela.

C'étoit la première nourriture d'aucune espèce que notre maître nous eût donnée en trois jours; je conclus de là qu'il avoit l'espérance de nous vendre aux étrangers. Le lendemain matin, Sidi Hamet s'avança vers la tente, et me fit signe de venir lui parler. Il étoit assez éloigné, je me rendis le plus vite que je pus auprès de lui; il me fit asseoir par terre. J'avois déjà appris plusieurs mots de leur langue, qui est l'ancien arabe, et je pouvois, en prêtant bien atten-

tion à ce qu'ils disoient, comprendre le sujet sur lequel rouloient en général leurs conversations.

Il commença par me faire plusieurs questions sur mon pays et sur la manière dont j'étois venu ici. Je lui dis que nous étions Anglais, et que notre bâtiment avoit péri. Je crus m'apercevoir qu'il avoit eu quelques rapports avec des gens de notre nation. Je lui exposai de mon mieux la manière dont nous nous étions perdus; je lui fis entendre que nous étions plongés dans la plus profonde misère; que j'avois dans mon pays une femme et cinq enfans, outre Horace que j'appelois mon fils aîné, entremêlant mon récit de soupirs, de pleurs, et de tous les autres signes d'affliction et de désespoir que ces souvenirs et ma situation présente devoient naturellement m'inspirer.

Je trouvai dans cet Arabe un être intelligent et sensible; car, quoiqu'il ne sût parler d'autre langue que la sienne, il comprit si parfaitement tout ce que j'avois intention de lui faire savoir, que je le vis pleurer au récit de mes malheurs et de ma détresse, chose rare parmi ces peuples, les pleurs étant regardés chez eux comme une foiblesse permise seulement aux femmes. Honteux de son accès de sensibilité, il se détourna

pour s'essuyer les yeux, en me disant que des hommes qui portoient de la barbe comme lui devoient être inaccessibles aux larmes.

Voyant que j'avois éveillé en lui le sentiment de la compassion, je pensai que si je pouvois le tenter du côté de l'intérêt, il pourroit m'acheter moi et mes camarades, et nous tirer du Désert; en conséquence, la première fois que je le vis seul, j'allai à lui et le priai de m'acheter, et de me mener chez le sultan de Maroc, où je trouverois un ami qui me payeroit notre rançon. Il me dit qu'il ne le pouvoit pas, mais qu'il me mèneroit à Swearah, qu'il me représenta être une ville entourée de murailles, avec un port de mer. Je lui fis observer que j'avois vu le sultan, et qu'il étoit l'ami de ma nation. Il me fit alors plusieurs autres questions au sujet de Mohammed-Rassoul. Je m'inclinai, et lui indiquai du doigt l'orient, puis le ciel, comme si je croyois qu'il y fût monté. Cela parut lui faire plaisir : il me demanda ensuite combien d'argent je lui donnerois s'il me tiroit du Désert pour me conduire à Swearah; sur quoi je me mis à compter et à mettre devant lui cinquante petites pierres, voulant lui faire entendre par là que je donnerois autant de piastres pour moi et pour chacun des hommes de mon

équipage. « Je n'achèterai pas les autres, me » dit-il; mais vous, combien me donnerez-vous » au-dessus de cinquante piastres pour vous- » même, si je vous achète, et si je vous mène » à vos amis? Je lui promis cent piastres. Avez- » vous quelque argent à Swearah? me de- » manda-t-il par signes, ainsi que par paroles. » Ou comptez-vous me faire attendre jusqu'à » ce que vous en ayiez reçu de votre pays? » Je lui répondis que mon ami à Swearah lui compteroit cet argent aussitôt qu'il m'y auroit conduit. « Vous me trompez, ajouta-t-il. » Je l'assurai de ma sincérité par les démonstrations les plus solennelles. « Maintenant, dit-il, je vais » vous acheter; mais souvenez-vous bien que si » vous me trompez, je vous couperai le cou. » (me faisant un signe très-intelligible à cet égard). J'y consentis, et je le suppliai d'acheter aussi mon fils Horace; mais il ne voulut jamais entendre un seul mot sur aucun de mes compagnons, par la raison, disoit-il, qu'il lui seroit impossible de les emmener hors du Désert, Swearah étant à une distance considérable. Il me signifia bien ensuite de ne faire part de ceci ni à mon vieux maître, ni à son frère, ni à aucun des autres. Il me quitta bientôt après; et je m'éloignai de mon côté pour aller chercher

des limaçons, afin d'apaiser ma faim. Je vis M. Savage et Hogan, que je menai avec Clark auprès de la tente de Sidi Hamet, où nous nous assîmes par terre. Il sortit de sa tente, et vint nous voir, tristes et misérables objets que nous étions ; notre aspect parut le frapper et l'émouvoir. Je dis à mes compagnons que j'avois un grand espoir que cet excellent homme nous achèteroit et nous mèneroit dans le pays cultivé; mais de leur côté, ils m'exprimoient les inquiétudes qu'ils avoient qu'on ne les laissât derrière. Sidi Hamet me fit beaucoup de questions au sujet de mes gens; il vouloit savoir s'il y en avoit quelques-uns d'eux qui fussent morts, et s'ils avoient des femmes et des enfans. Je fis tout ce que je pus pour l'intéresser en leur faveur ainsi que pour moi-même, et je lui parlai de mon fils qu'il n'avoit pas encore vu. Je m'aperçus que mes pauvres camarades avoient éprouvé une grande réduction dans leur ration de lait, ainsi que moi-même, et qu'ils n'avoient pas eu d'eau; ils avoient trouvé quelques limaçons dont ils avoient vécu; mais cette ressource même leur manquoit alors.

Le 24, nous fîmes route au nord-ouest; toute, ou presque toute la tribu, accom-

pagnée des étrangers, marchoit avec nous. Lorsque ma maîtresse dressa sa tente pour la nuit, elle en prépara aussi une pour Sidi Hamet. Chaque fois que j'en avois l'occasion, je suppliois à genoux celui-ci de m'acheter moi et mes compagnons, et le 25, j'eus le bonheur de le voir payer à mon vieux maître le prix de mon achat : il lui donna deux couvertures d'étoffe grossière, une petite pièce de cotonnade bleue, et un paquet de plumes d'autruche, dont le vieillard parut fort content, parce que cela lui faisoit alors trois rechanges complets d'habillemens. Ils furent très-long-temps à faire le marché.

Horace vint ce jour-là avec son maître chercher quelque chose à notre tente. A son approche, j'allai au-devant de lui, et l'embrassai les larmes aux yeux. Sidi Hamet fut bien convaincu alors qu'il étoit mon fils. J'avois trouvé dans la matinée quelques limaçons, et je les avois partagés entre M. Savage et Horace devant Sidi Hamet, qui me signifia dans l'après-midi que son intention étoit de partir avec moi dans deux jours pour Swearah; qu'il avoit essayé d'acheter mon fils, mais qu'il n'avoit jamais pu y parvenir, parce que son maître ne vouloit le vendre à aucun prix : « Alors,

» lui dis-je, que je reste en sa place; je serai » l'esclave fidèle de son maître aussi long-temps » que je vivrai; menez-le à Swearah, mon » ami vous payera pour lui, et le renverra » chez sa mère, que je ne puis pas revoir » sans lui ramener son fils. — Vous aurez » votre fils, j'en jure par Allah, » me dit Sidi Hamet. Toute la tribu étoit alors rassemblée, et paroissoit s'occuper sérieusement de cette affaire. Dans le courant de l'après-midi, ils remirent de nouveau la chose en délibération, et semblèrent la retourner sous toutes ses faces; ils accompagnèrent même leurs débats de trois ou quatre combats à coups de poing ou de sabre pour arranger quelques disputes individuelles très-vives et très-bruyantes. Enfin, dans la soirée, on me dit que c'étoit une affaire terminée, et qu'Horace étoit acheté, la tribu en conseil ayant forcé son maître à le céder, quoiqu'à un très-haut prix. Je redoublai alors mes prières auprès de mon nouveau maître pour l'engager à prendre M. Savage et Clark, lui promettant de lui donner une grosse somme d'argent s'il nous conduisoit sains et saufs hors du Désert; mais

i fit observer qu'il seroit obligé de nous

travers un pays infesté de bandes

de voleurs qui l'assassineroient pour s'emparer de nous, et que sa suite n'étoit pas assez nombreuse pour leur résister par la force des armes. Je tombai à ses genoux, et le suppliai encore d'acheter M. Savage et Clark, à quelque prix que ce fût. Je me flattois de l'espoir que si je parvenois à l'y faire consentir, il pourroit également être tenté d'avoir le reste de l'équipage.

J'avois eu l'esprit tellement occupé de plans de rédemption que j'avois presque oublié toutes mes souffrances. Sidi Hamet m'avoit donné de l'eau deux ou trois fois, et avoit demandé du lait pour moi à mon ancien maître. Le 26, dans la matinée, je renouvelai mes supplications pour lui faire acheter M. Savage, Clark et Hogan; quant aux autres, je ne les avois pas vus depuis le second ou le troisième jour que nous fûmes dans les mains des Arabes. J'ignorois où ils étoient, et conséquemment il m'étoit impossible de les désigner à Hamet, autrement qu'en lui faisant mention de leurs noms à tous. M. Savage et Hogan jouissoient d'une meilleure santé que Clark. Sidi-Hamet persistoit à me dire que ce dernier, dans l'état où il étoit, ne pouvoit pas vivre plus de trois jours, et que s'il l'achetoit, ce seroit autant d'argent de perdu pour lui. Je lui

promis qu'il n'y perdroit rien, et que mort ou vif, je m'engageois de payer pour lui la même somme convenue.

Clark étoit attaqué de la teigne; sa tête n'offroit qu'une plaie affreuse, sa longue chevelure étoit dans un état dégoûtant: ce qui attira l'attention de Sidi Hamet et de son frère. Ce dernier étoit un brutal, toujours de mauvaise humeur. Ils piquèrent le bout de leurs bâtons dans la chevelure et dans les ulcères de la tête de Clark, et demandèrent ce qui occasionnoit cette malpropreté. Clark leur assura que cela provenoit de ce qu'il avoit été exposé au soleil; et comme c'étoit la cause à laquelle j'avois attribué les horribles plaies et les ampoules qui couvroient nos corps écorchés et notre chair à moitié grillée, ils répliquèrent que cela pouvoit bien être, mais ils demandèrent en même temps pourquoi la tête de tous les autres n'étoit pas dans le même état. Ils me cherchèrent ensuite querelle sur mes jambes qui depuis long-temps étoient couvertes de plaies; ils nous examinèrent tous les os pour voir si chacun d'eux étoit bien à sa place, et cela avec la même attention qu'un jockey mettroit pour acheter un cheval, tandis que nous, pauvres misérables, tout tremblans, nous re-

doublions d'efforts et employions tous nos soins pour cacher ou dissimuler les infirmités occasionnées par nos affreuses calamités et nos cruelles souffrances.

Sidi Hamet m'informa ce jour-là qu'il avoit acheté M. Savage et Clark, et qu'il avoit marchandé Hogan ; il ajouta qu'il alloit tuer un chameau dans la nuit, qui nous serviroit de provisions pour notre voyage. Il y avoit deux jours que notre eau étoit consommée, et toutes les familles qui étoient autour de nous en manquoient également. Je n'avois pu obtenir qu'un demi-septier de lait en vingt-quatre heures, et une petite poignée de limaçons. Cela m'avoit servi tant bien que mal à me soutenir : aussi attendois-je avec la plus vive impatience le moment où l'on tueroit le chameau, dans l'espoir de manger encore une fois de la viande avant de mourir. Nous avions été Clark et moi occupés toute l'après-midi à ramasser des morceaux de bois sec pour faire du feu. Un peu après minuit, mon maître vint à moi, et me montra l'endroit où il vouloit que nous portassions le bois que nous avions ramassé (c'étoit dans un petit enfoncement), afin qu'il ne fût pas vu par nos voisins, tandis que notre ancien maître et nos deux nouveaux propriétaires

y amenoient un chameau. A son arrivée, ils firent coucher l'animal sur ses genoux, suivant l'usage. C'étoit un vieux chameau, et en si mauvais état qu'il n'avoit jamais pu suivre les autres pendant le voyage; Sidi Hamet me dit qu'il l'avoit acheté pour une couverture.

Le chameau étant couché, ils passèrent autour de sa mâchoire inférieure une corde à laquelle on avoit pratiqué un nœud coulant, et tirant sa tête du côté gauche, ils attachèrent la corde à sa queue, tout auprès de la croupe. L'animal avoit le cou si long, que dans cette situation sa mâchoire inférieure n'étoit qu'à six pouces de la naissance de sa queue. Ils apportèrent ensuite une marmite de cuivre qui pouvoit contenir douze pintes ou environ. Toutes ces dispositions faites, Sidi Hamet ouvrit une veine du côté droit du cou du chameau, tout près du poitrail. Le sang coula dans la marmite, et la remplit bientôt à moitié. Ils la mirent sur le feu, et firent bouillir le sang, en le remuant tout le temps avec un morceau de bois jusqu'à ce qu'il fût devenu épais et de la consistance d'un foie de bœuf. Alors, le retirant du feu, ils me le passèrent, en me disant: « Coule, Riley, (mange, Riley). » Je n'attendis pas qu'on me le dît à deux fois; nous tom-

bâmes dessus, Clark et moi : nous avions un appétit dévorant, et nous l'assouvîmes sur ce mets que nous trouvâmes délicieux.

Malgré l'heure avancée de la nuit et le secret que nous avions mis à tuer cette maigre bête, plusieurs de nos voisins, qui avoient grand' faim, s'en étant aperçus, vinrent nous aider à cuire et à manger l'animal. Ils vouloient absolument avoir un peu de ce sang, et finirent par en arracher une poignée, malgré tout ce que nos maîtres purent faire pour les en empêcher. Ils furent très-officieux et nous aidèrent à enlever la peau, ce qui fut bientôt fait; on ôta ensuite les gros intestins, on mit les petits dans la marmite sans les nettoyer, avec ce qui restoit du foie et des poumons ; mais ils n'avoient pas d'eau pour les faire bouillir. Un d'eux imagina de faire une incision à la panse du chameau, qui étoit fort grosse : il en sortit une eau toute chargée des excrémens de l'animal; ils recueillirent cette eau dans une jatte, la versèrent ensuite dans la marmite, et la firent bouillir en la remuant comme nous avions fait : de temps en temps ils en tiroient un intestin dont ils mordoient un bout pour s'assurer s'il étoit assez cuit. Dans cet intervalle, une demi-douzaine de malheureux qui mouroient

aussi de faim étoient à l'ouvrage sur la carcasse du chameau, qu'ils ne vouloient pas laisser à l'abandon, disoient-ils, à cause de l'amitié qu'ils portoient à nos maîtres; mais dans le fait, ils n'étoient pas fâchés d'en faire leur profit, et ils se servoient de ce prétexte spécieux pour nous en frustrer. L'obscurité de la nuit les favorisoit, et avant qu'il fût jour, une bonne moitié des os, de la chair, et même de la peau du chameau avoit disparu. Nos maîtres étoient aussi affamés qu'aucun des autres Arabes; cependant, quoique le chameau fût à eux, ils ne purent pas attraper une bouchée des intestins sans être obligés de se battre pour l'avoir; car quel est le droit, quels sont les argumens que l'on peut opposer à l'appétit vorace d'un homme à demi mort de faim? Ils voyoient très-bien qu'ils étoient volés impunément par les naturels du pays; mais ils n'osoient les en empêcher dans la crainte de suites plus sérieuses que la perte d'une partie de nos provisions, une maxime constante parmi les Arabes étant de donner à manger quand on le peut à ceux qui ont faim, et à boire à ceux qui ont soif, quand bien même celui qui le feroit seroit obligé d'essuyer et de faire essuyer des privations à sa famille.

Le sang bouilli que nous avions mangé, quoique parfaitement frais, avoit augmenté notre soif. Nous vîmes à la pointe du jour, un enfant de quatorze à seize ans accourir au chameau, et plongeant la tête jusqu'aux épaules dans sa panse, en boire le contenu. Mon maître qui l'observoit, et qui me voyoit la bouche très-sèche, me fit signe d'aller prendre la place de cet enfant, et de me désaltérer de la même manière ; ce que je fis. Ce liquide étoit très-épais, d'un goût extrêmement fort, mais point salé : il soulagea ma soif. Clark alla y boire à son tour.

Nous fûmes occupés ce matin-là à couper le peu de chair qui restoit sur la carcasse de notre chameau, l'étendant pour qu'elle séchât, et faisant griller les os au feu pour nos maîtres, qui en sucèrent la moelle et le jus, après les avoir écrasés entre deux pierres. Sur le midi, on amena Horace près de moi. Il avoit grand'faim et grand'soif; ce malheureux n'avoit presque rien mangé depuis trois jours. Notre maître à tous deux me dit : « Rais, c'est là ton fils ? » Il me parut très-flatté d'avoir pu en faire l'acquisition. Il lui donna quelques morceaux de la viande et des intestins qu'il avoit mis de côté pour lui. Je lui fis boire un peu de l'eau

trouble de notre chameau; il la trouva délicieuse : tant il est vrai de dire que la faim et la soif font trouver tout bon! Bientôt après on nous amena Burns. Sidi Hamet me demande si c'étoit encore là un de mes gens. Je lui répondis que oui. « Son maître veut le vendre, » me dit-il; mais cet homme est vieux, et ne » me paroît bon à rien; cependant je puis » l'acheter pour cette couverture, » (en m'en montrant une vieille qui ne valoit rien du tout). Je lui dis : « Achetez-le; c'est mon compa- » triote, je vous payerai autant pour lui que » pour les autres. » Satisfait de ma réponse, Sidi Hamet alla en faire l'acquisition, et lui donna ensuite quelque chose à manger. Le pauvre Burns fut bien content de voir qu'il avoit la perspective de recouvrer sa liberté, ou au moins d'être dans une situation où il pourroit avoir à manger et à boire. Ce jour-là, les naturels, hommes, femmes et enfans, nous assiégèrent de toutes parts, et soit en mendiant, soit en dérobant, ils firent tant qu'avant la nuit toute notre provision de viande fut réduite à moins de quinze livres.

Sidi Hamet me dit alors qu'il avoit acheté Hogan. Ce dernier nous arriva dans l'après-midi. Je le félicitai sur la perspective favorable

que nous avions. On lui donna à manger : mais son ancien maître demanda pour sa vente une couverture de plus, alléguant qu'il étoit robuste. Sidi ne voulut pas se laisser imposer de la sorte, et dans le fait il n'avoit pas une couverture de reste. Je suppliai de tout mon pouvoir en faveur de Hogan ; mais cela fut inutile, et son vieux maître le fit retourner à grands coups de bâton qu'il lui assénoit impitoyablement sur le dos. Les yeux de ce pauvre Hogan sembloient jeter du feu quand il s'éloigna de nous. Ses espérances avoient été portées au plus haut point ; elles étoient alors évanouies ; il se voyoit forcé de revenir à son ancien et misérable gîte, chassé par un brutal qui le traitoit comme un criminel. Il m'avoit informé que depuis notre captivité il n'avoit pas su encore ce que c'étoit que de dormir sous une tente ; que la ration de lait qu'on lui donnoit étoit si chétive qu'il ne croyoit pas qu'il eût à vivre un ou deux jours de plus. Il étoit extrêmement maigre et couvert de plaies de tous côtés. Le cœur me saigna quand je vis les coups tomber sur son corps mutilé qui ressembloit à un squelette ; mais je ne pouvois lui donner aucun secours, et tout ce que je pus faire fut de me détourner et de me cacher la figure,

afin de n'être pas témoin de ses angoisses.

Nous passâmes la journée à faire les préparatifs de notre départ; nos maîtres me firent une paire de sandales de deux doubles peaux de chameau; ils en firent une pareille pour Horace, mais Clark et Burns n'en eurent que d'une épaisseur. Ils m'avoient donné le matin un petit couteau que je suspendis à mon cou; c'étoit comme marque de confiance qu'ils me le donnoient; ils me chargèrent d'avoir soin de leur bagage, des chameaux et des esclaves. Je ne tardai pourtant pas à m'apercevoir que, quoique j'eusse cette espèce de commandement, j'étois néanmoins obligé de faire toute la besogne. Mes gens étoient si épuisés que l'espérance même d'obtenir bientôt leur liberté pouvoit à peine les déterminer à faire le plus petit effort.

Dans la soirée Sidi Hamet me dit qu'*Aaron* (M. Savage) seroit incessamment avec nous; que nous nous mettrions en route le lendemain matin pour Swearah, et qu'il espéroit qu'avec l'aide de Dieu j'embrasserois encore une fois ma famille; il me fit observer combien il avoit payé pour chacun de nous; qu'il avoit dépensé à ces différens achats tout ce qu'il possédoit, et qu'il étoit un homme ruiné si je ne lui avois

pas dit la vérité; que son frère étoit un méchant homme, et qu'il avoit fait tout son possible pour l'empêcher de nous acheter, mais qu'à la fin il y avoit consenti, et avoit pris un intérêt dans la spéculation.

Il me fit ensuite répéter devant son frère les promesses que je lui avois faites pour l'engager à nous conduire à Swearah, et le consentement que je lui avois donné de me laisser couper la gorge si mes paroles ne se trouvoient pas conformes à mes promesses. M. Savage nous joignit le soir assez tard. Il avoit appris que j'allois partir, et pensoit qu'il seroit laissé en arrière. Il fut fort aise de voir qu'il s'étoit trompé à cet égard, et fut très-reconnoissant de cette attention de Sidi Hamet, qui lui donna en outre à manger quelques morceaux des intestins du chameau.

Après avoir un peu calmé sa faim, il me fit part de ses doutes sur l'endroit où nous allions, déclarant qu'il ne croyoit pas un mot de tout ce que disoient ces coquins d'Arabes. Comme il ne pouvoit pas les comprendre, il pensoit que je ne les comprenois pas non plus, et ne cessoit de mettre en avant toutes les difficultés que lui fournissoit à ce sujet son imagination malade, qui voyoit tout en noir. Il regardoit

comme exagéré le prix que j'étois convenu de donner pour notre liberté, et pauvre comme j'étois, il assuroit que je ne trouverois personne qui voulût en faire les avances.

Nous avions transvasé toute l'eau qui restoit dans la panse ou poche du chameau, quelque épaisse qu'elle fût, dans une outre de peau de chèvre, après l'avoir reçue au travers de nos doigts pour en ôter le plus épais.

Nous passâmes à la belle étoile, cinq de nous ensemble, la nuit du 27, autant que nous pouvions compter sur ces dates en marquant le quantième du mois sur nos jambes avec une épine.

Le 28, dès la pointe du jour on nous ordonna de charger les chameaux. J'espérois qu'on nous feroit monter dessus; mais il en fut autrement. Tous les Arabes qui étoient dans la vallée partirent le matin avec leurs chameaux pour les mener à l'eau. Ils n'en avoient pas eu depuis le 10, c'est-à-dire depuis dix-huit jours, et on étoit encore à deux jours de distance des puits près desquels nous avions été faits esclaves, et vers lesquels nous les vîmes alors se diriger en marchant au nord-ouest. Je fais mention de cette particularité, afin de faire voir quel temps prodigieux ces étonnans ani-

maux peuvent vivre sans boire, et fournir, quand ils sont presque privés de substances végétales à manger, du lait à leurs maîtres, et même de l'eau après leur mort.

Peu de temps après le lever du soleil nos maîtres nous ordonnèrent de faire monter la crête de la vallée à nos chameaux; dans ce moment, Archibad Robbins vint nous voir avec son maître. Je supposai que ce dernier l'amenoit dans le dessein de le vendre. Il y avoit quatorze jours que je ne l'avois vu, et il arrivoit tout juste pour être témoin de notre départ. Je tombai aussitôt à genoux devant Sidi Hamet, le suppliant, ainsi que j'avois fait pour les autres, d'acheter celui-ci; il me répondit qu'il ne le pouvoit pas, et nous pressa de nous mettre en route sans lui faire perdre un moment de plus.

Je n'eus que le temps de faire part à Robbins de mes espérances, et de lui dire que si je réussissois à me tirer d'affaire, je ferois tous mes efforts pour le faire racheter, lui et tout le reste de l'équipage. Je le priai de continuer de rester aussi long-temps qu'il pourroit avec son maître actuel, qui, pour un Arabe, sembloit être assez humain; et j'encourageai M. Williams et tous les autres à se soumettre

appartenoit à Abdallah, et mon maître monta lui-même le jeune afin de le dresser, se plaçant à cru sur le dos derrière la bosse : ainsi arrangés et installés, nous partîmes au trot allongé. Il étoit environ neuf heures du matin lorsque nous fûmes tous montés. Nous marchâmes au grand trot pendant trois heures. Alors nous nous arrêtâmes pendant quelques minutes dans une petite vallée pour rajuster nos selles. Sidi Hamet tira d'un de ses sacs une chemise de toile à carreaux, et me la donna en me déclarant qu'il l'avoit volée, et qu'il avoit essayé, mais inutilement, d'en dérober une autre pour Horace. « Mettez-la sur vous, me dit-il, votre » pauvre corps a besoin d'être couvert. » Effectivement, tout mon individu ne formoit qu'une plaie. Je lui baisai la main en signe de reconnoissance, et le remerciai lui et mon père céleste de cet acte de compassion. Clark avoit obtenu, un jour ou deux auparavant, un morceau d'une vieille voile, qui le couvroit en partie; Burns avoit une mauvaise jaquette, et Horace et M. Savage, une petite peau de chèvre ajoutée à ce qu'ils avoient conservé de vêtemens, de manière que nous étions passablement bien couverts, comparativement à ce nous avions été. Nous ne nous arrêtâmes pas

faisoient autant de mal que s'ils avoient été déboîtés, par les soubresauts et les secousses continuelles que nous éprouvâmes pendant toute cette journée qui nous parut d'une longueur insupportable. Il me sembloit que le soleil ne se coucheroit jamais; et lorsqu'enfin il se coucha, nos maîtres n'avoient point encore trouvé le gîte qu'ils cherchoient et continuoient de marcher; ils désiroient faire halte dans un endroit garni d'arbustes, pour que leurs chameaux eussent au moins quelque chose à brouter pendant la nuit. Ils finirent cependant par s'arrêter, la nuit étant tout-à-fait close, dans une très-petite vallée, n'ayant pas pu trouver un meilleur endroit. Ils y allumèrent un petit feu, et nous donnèrent environ une livre de viande à partager entre nous. Nous eûmes bientôt expédié cette foible portion de nourriture; nous soulageâmes nos palais desséchés avec quelques gouttes de notre mauvaise eau.

Nous étions partis ce jour-là avant la pointe du jour, et nous n'avions fait qu'une pause d'environ quinze minutes dans tout le cours de la journée jusqu'à la nuit tombée. Nous avions donc marché au moins pendant quinze heures; ce qui, sur le pied de sept milles par heure, faisoit cent cinq milles. Ce fut dans cette

petite vallée que, dans l'état où nous étions, mutilés, écorchés, sans chair sur les os, nous fûmes forcés de nous coucher sur la terre, sans le moindre abri contre le vent qui souffla avec violence du nord pendant toute la nuit, souffrant, outre le froid, toutes les horreurs de la faim et de la soif, et les douleurs les plus affreuses dans nos membres tous couverts de plaies. Aucun de nous ne put fermer l'œil, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu supplice pareil à celui que nous endurâmes pendant cette nuit-là. Sidi Hamet et ses deux compagnons, qui étoient accoutumés à de semblables montures, avoient l'air de n'y pas faire attention, et ne paroissoient pas même fatigués : mais lorsque le matin je lui fis voir mes plaies et l'état dans lequel étoient mes camarades, cela lui fit beaucoup de peine ; il craignoit en outre que nous ne pussions pas vivre. Il me dit que nous ne tarderions pas à arriver à un puits de bonne eau où nous pourrions boire autant que nous voudrions, et qu'il ne voyageroit pas si vite.

Le 29, à la pointe du jour, on nous plaça sur nos chameaux, n'ayant rien à manger et rien à boire que de l'urine de nos chameaux que nous préférions à la nôtre. Elle étoit amère,

mais non salée, ainsi que je l'ai déjà dit ; encore dans ce pays sec ne l'évacuent-ils que rarement. Continuant notre marche au trot allongé, nous découvrîmes devant nous, sur les neuf heures du matin, quelque chose qui nous parut semblable à un terrain élevé, parce que nous étions alors assis sur les chameaux : mais en nous en approchant de plus près, il se trouva que c'étoit le bord ou la côte opposée d'un immense enfoncement qui paroissoit avoir été autrefois ou une rivière ou un bras de mer, quoique le lit en fût actuellement à sec. Sur les dix heures nous arrivâmes à la côte qui étoit la plus près de nous ; cette côte étoit fort escarpée, haute de quatre à cinq cents pieds, et presque partout perpendiculaire ou suspendue et projetant sur le fond. Ces deux côtes doivent avoir été battues à une époque très-reculée ou par les eaux de la mer ou par celles d'une grande rivière qui n'existe plus aujourd'hui. Après avoir cherché pendant très-long-temps, nos maîtres trouvèrent enfin un endroit par où nos chameaux pouvoient descendre. Ils mirent pied à terre, nous en fîmes autant. Quand nous eûmes descendu la partie la plus difficile de la côte, Seid et Abdallah allèrent en avant (le fusil à la main), à la recherche

d'une source d'eau douce que Sidi-Hamet me dit n'être pas très-loin. Il me fit marcher à côté de lui, et laissa les autres mener les chameaux lentement derrière nous, car nous étions tous, hommes et animaux également épuisés. Il me fit alors beaucoup de questions sur mon pays, sur moi-même, sur ma famille; il me demanda si j'avois des propriétés chez moi; si j'avois été à Swearah, et surtout si je lui disois bien la vérité sur l'ami que je prétendois y avoir, et qui devoit le payer pour moi et mon monde. Il me fit observer que son frère et lui avoient sacrifié tout ce qu'ils possédoient pour nous acheter, et qu'il me prioit d'être franc avec lui, car il étoit mon ami. « Dieu, disoit-il, » agira avec vous comme vous en agirez avec » moi. » Je persistai à l'assurer que j'avois à Swearah un ami qui avanceroit tout l'argent dont j'aurois besoin, et je répondis de mon mieux à toutes ses autres questions, en en éludant pourtant quelques-unes que j'eus l'air de ne pas comprendre. « Rachèterez-vous Clark » et Burns? dit-il, car ils ne valent rien. » Effectivement ils étoient en très-mauvais état. Je lui répondis qu'ils étoient mes compatriotes et mes frères, et qu'il pouvoit compter que je paierois leur rançon, s'il vouloit nous con-

duire dans l'empire de Maroc et auprès du sultan. « Non, dit-il, le sultan ne paiera pas » pour vous; mais je vous mènerai à Swearah, » auprès de votre ami. Quel est son nom? » « Consul, » lui dis-je. Il sembla voir avec plaisir que je lui nommois ainsi mon ami sans hésiter. Après m'avoir appris à compter en arabe, et par mes doigts jusqu'à vingt, (qui en arabe est *ashreen*), il me fit entendre qu'il faudroit que je lui donnasse deux cents piastres pour moi, autant pour Horace, et cent pour chacun des autres. Il m'expliqua tout ceci, en me montrant sept piastres qu'il avoit sur lui, afin d'être bien certain que nous nous comprenions parfaitement l'un et l'autre; il ajouta que nous aurions à payer en sus nos provisions de route. Il me demanda si je connoissois le chemin qui conduisoit à Swearah; après m'êt orienté un instant, je lui montrai le nord-

« Maintenant, dit-il, i vous con
» face du Dieu tout- uissant,
» argent ce qu j ulé av
» me donner le
» deux coups,
» autrement
» (me mont
» ce que je

» duire au travers de tout ce grand Désert, » où nous risquerons la vie tous les jours à » cause de vous; et si vous ne pouvez pas » remplir votre engagement quand nous y » serons arrivés sains et saufs, nous serons » obligés de vous couper la gorge et de vendre » vos camarades pour ce que nous pourrons » en tirer. » Je lui réitérai mes assurances que je lui avois dit la vérité, et je pris Dieu à témoin de la sincérité de mes paroles, n'ayant pas le moindre doute que si une fois je venois à y arriver, je trouverois facilement quelqu'un qui pourroit et voudroit payer la somme qu'il demandoit. « Hé bien, me dit-il, en me pre- » nant la main, vous irez à Swearah, s'il » plaît à Dieu. » Il me fit voir alors des morceaux brisés de ma montre, et un chandelier de plaqué, qu'il me dit avoir achetés de quelqu'un qui venoit de l'endroit où mon bâtiment avoit péri. Le chandelier avoit appartenu à M. Williams. Il me dit qu'il avoit eu ces articles avant qu'il m'eût vu, et qu'il désiroit savoir combien ils valoient à Swearah. Je le satisfis de mon mieux sur ce point. Pendant cette conversation nous marchions toujours à l'est, le lit de la rivière courant le long du bord septentrional qui étoit très haut: Sidi-

Hamet me regardoit avec des yeux perçans, comme s'il avoit voulu lire au fond de mon âme pour en surprendre les secrets, et découvrir si je le trompois ou non. Enfin il parut convaincu que j'étois sincère.

Pendant ce temps-là, nous étions arrivés presque vis-à-vis de l'endroit où il calculoit qu'étoit la source. Son frère et Abdallah n'étant pas bien loin, il les appela pour leur demander s'ils l'avoient trouvée ; ils répondirent que non. Après avoir cherché encore près d'une heure le long de la côte, il la découvrit enfin. J'étois alors éloigné de lui ; il me fit signe de monter où il étoit, au pied d'une falaise à pic. Je grimpai de toutes les forces qui me restoient par dessus des fragmens de rochers, qui s'étoient détachés du haut de la côte. Arrivé près d'Hamet, et ne voyant aucun signe d'eau, je pleurai amèrement, car je supposois que la source s'étoit tarie, et qu'il ne nous restoit qu'à périr. Sidi Hamet m'examinoit, et voyoit les larmes que le désespoir m'arrachoit. « Regardez ici en bas, » me dit-il (en me montrant du doigt une fente dans le rocher). Je regardai effectivement, et je vis l'eau ; mais la fente étoit trop étroite pour pouvoir s'y frayer un passage. Alors me montrant, à dix ou quinze

verges de distance, un autre endroit où je pouvois descendre, et où il y avoit une petite source, « Sherub, Riley, dit-il, elle est douce. » J'y arrivai bien vite, et certes je la trouvai très-douce. J'en avalai une copieuse dose, puis j'appelai mes compagnons, qui montoient comme ils pouvoient, s'écriant avec vivacité : « Où est l'eau? au nom de Dieu, où est l'eau? est-elle douce? » Je la leur fis voir, et ils furent bientôt agréablement convaincus du fait. Cette eau étoit aussi limpide et aussi fraîche qu'aucune eau que j'eusse jamais bue.

Sidi Hamet nous permit d'en boire autant que nous voudrions, tandis que Seid et Abdallah faisoient monter la côte aux chameaux par une espèce de chemin de piéton en zig-zag, dont il paroît qu'on avoit ôté anciennement, avec un grand travail, les pierres qui l'obstruoient. Cette source, la plus singulière peut-être qui existe dans le monde, étoit couverte d'énormes rochers de quinze à vingt pieds de hauteur, n'offrant qu'un seul passage étroit et tortueux derrière elle, par lequel un homme d'une grosseur médiocre pouvoit descendre pour y arriver. Autant que je pus calculer, elle pouvoit contenir tout au plus cinquante galons, ou deux cents bouteilles

d'eau, fraîche, limpide et douce; je présume qu'elle communique avec celle qui me fut montrée la première entre les rochers, mais qui étoit beaucoup plus petite Les chameaux étoient montés jusqu'à environ cinquante verges au-dessous de la source. Nos maîtres prirent alors la grande jatte, ou bol, qu'ils portoient avec eux pour abreuver ces animaux: puis, ayant apporté une peau de chèvre près de la source, ils me la firent remplir d'eau, que mes trois camarades me faisoient passer dans la jatte. Je ne cessois de conseiller à mes compagnons de boire avec modération, tandis que je continuois moi-même de boire à pleines doses de cette eau délicieuse, sans pouvoir m'arrêter, ce qui me donna bientôt une violente colique; malgré cela, je me trouvai extrêmement soulagé.

Ce fut là que j'eus occasion de m'assurer de la quantité d'eau qu'un chameau pouvoit boire à la fois. Nous remplîmes quinze fois une grande outre, contenant au moins quatre galons, et toute cette eau fut avalée, jusqu'à la dernière goutte, par notre gros chameau. Ainsi, il en absorba à lui seul soixante galons, ou deux barrils. Nos gens s'écrioient: « Est-ce que ce diable de chameau n'a pas encore fait?

Tarira-t-il la source à lui seul ? » Effectivement, la source étoit très-basse ; cependant elle continuoit encore de fournir, l'eau y arrivant toujours, quoique lentement et en petite quantité. Ce vieux chameau étoit d'une taille prodigieuse ; il avoit neuf pieds de haut, et étoit gros à proportion. Il y avoit, me dit Sidi Hamet, vingt jours qu'il n'avoit goûté d'eau ; mais les autres chameaux ne burent pas autant à proportion.

Quand nous eûmes achevé d'abreuver ces animaux, nous remplîmes deux peaux de chèvre de la même eau, qui étoit alors devenue chargée et blanchâtre, le roc dans lequel est formé le bassin qui la contient, paroissant être d'une nature friable, et tenant de la craie. Nous descendîmes ensuite au bas de cette côte ; et après avoir arrangé les chameaux, nous montâmes dessus, et continuâmes de marcher comme auparavant, mais toujours à l'est dans ce bras de mer. Je l'appelle bras de mer, parce qu'aux yeux de tous ceux qui le verront, il ne peut pas y avoir de doute que ces bords élevés, ou côtes, n'aient été battus et dégradés par les eaux. Ils sont à six, huit et dix milles de distance l'un de l'autre, et le fond en est incrusté de sel marin. Chacun des

deux bords opposés s'élève à quatre ou cinq cents pieds, et presque partout à peu près à pic. Les fragmens de rocher, de gravier et de sable, qui avoient été minés par les eaux, et qui s'étoient détachés, remplissoient un espace considérable au pied de chacun des deux bords, et paroissoient être tombés là, depuis un nombre d'années impossible à calculer. Je ne pus me rendre compte de l'incrustation du sel (car nous devions être au moins à trois cents milles de l'Océan) autrement qu'en supposant que l'eau de la mer avoit autrefois couvert cette surface, que depuis ce temps-là, ou elle s'étoit retirée de cette partie de la côte, ou bien qu'il s'étoit formé une barre en travers de son embouchure ou issue, et qu'ainsi elle n'avoit plus communiqué avec ce bras, et que l'air de la mer, combiné avec ce sédiment salin et la chaleur, avoit opéré, et continuoit cette incrustation. Le fond, ou lit de cette mer, court nord-est et sud-ouest.

Les sources curieuses et intéressantes dont il vient d'être fait mention, sont situées sur le bord de droite, ou nord, de cette baie ou rivière desséchée, à environ cent pieds au-dessous de la surface du Désert, et à trois

cent cinquante ou quatre cents pieds du lit ou du fond. Il n'y avoit aucun signe quelconque qu'elles eussent jamais débordé leurs bassins; et comme on n'apercevoit pas de ruisseau qui pût les indiquer, c'est encore un mystère que de savoir comment elles ont jamais pu être découvertes.

Nos maîtres marchèrent alors en grande hâte dans l'est, afin d'y trouver une issue propre à sortir de cet effroyable et lugubre abîme, plus triste encore que l'aspect du Désert. En cheminant, nous entendions la croûte de sel faire sous les pieds de nos chameaux un bruit semblable à celui qu'on entend quand on marche sur une légère couche de neige gelée. Nous arrivâmes enfin à un endroit de la côte nord, qui formoit une espèce de pointe, où nous montâmes graduellement jusqu'à près de deux cents pieds du sommet: là, nous fûmes obligés de mettre pied à terre, et de caresser les chameaux pour les encourager à monter. La pente étoit très-roide, quoique taillée en zig-zag; le rocher plat et uni, sur lequel ces animaux étoient obligés de gravir, étoit si glissant, qu'ils s'abattirent plusieurs fois. Nos maîtres se mirent à chanter, pour les encourager dans leur marche; ils les

caressoient, les aidoient de toutes leurs forces, les relevoient avec bonté, et se recommandoient surtout, avec beaucoup de ferveur, à Dieu, à son prophète, et à tous les saints.

Etant enfin parvenus à la surface du Désert, ils s'arrêtèrent pendant quelques minutes, pour donner aux chameaux le temps de souffler, et pour que nous eussions tous aussi le temps de monter la pente ; car M. Savage et Clark n'avoient pu nous suivre d'un pas égal, à cause des violentes coliques qu'ils éprouvoient pour s'être surchargé d'eau l'estomac. Le Désert offroit le même aspect qu'auparavant, la même solitude, une surface plate, une plaine à perte de vue ; aucun mouvement dans le terrain, aucun rocher, ni arbre, ni buisson, sur lequel la vue pût s'arrêter à l'horizon. Nous n'avions devant nous qu'un désert triste et lugubre. Nous ne pûmes nous empêcher d'admirer avec étonnement la bonté de la Providence, qui avoit daigné former en cet endroit un réservoir d'eau fraîche et pure, pour étancher la soif du voyageur et de son chameau, dans cette région sèche, saline et torride ; nous sentîmes que nous devions à l'Auteur de notre être une reconnoissance sans bornes, pour avoir dirigé nos maîtres

vers cet endroit, où cette source fraîche et délicieuse, qui semble y être entretenue par un miracle continuel, nous avoit rafraîchi le sang et restauré les forces.

Nous n'avions pas fait plus de huit milles dans le nord-est, depuis que nous avions quitté le bord de ce lit de rivière; lorsque nous nous arrêtâmes pour attendre le jour, nous ne trouvâmes rien pour nous garantir des vents froids de la nuit, et rien pour faire brouter nos chameaux. Je fis le calcul que nous avions voyagé pendant cinq heures dans la matinée, sur le pied de sept milles par heure, avant de gagner le bord, et cinq milles quand nous fûmes descendus dans cet immense gouffre, avant d'arriver à la source; ce qui faisoit quarante milles d'une part et dix de l'autre, à partir de la source jusqu'à l'endroit où nous faisions halte; de sorte que la marche de cette journée, malgré ses interruptions, fut encore au moins de cinquante milles.

Le lit ou fond desséché, mentionné ci-dessus, avoit été, selon toutes les probabilités, un golfe ou un bras de mer qui n'a jamais été visité par les Européens, ni par aucune personne civilisée; cependant ce golfe doit avoir eu une embouchure ou une issue quelconque,

Cette issue doit se trouver dans le sud, et par conséquent à trois cents milles de distance au moins.

Nous mangeâmes à notre halte ce qui nous restoit de la viande de notre chameau : nous n'avions point de lait, car aucun des chameaux de notre maître n'en donnoit alors, et nous fûmes réduits à une once de viande chacun.

Je jugeai par la hauteur de l'étoile du nord au-dessus de l'horizon que nous étions à peu près dans la latitude de vingt degrés nord. J'éprouvai alors que de n'avoir qu'un seul besoin satisfait rend les autres moins supportables qu'auparavant; car, encore que nous eussions bu autant d'eau fraîche que nous pouvions en contenir, et que notre soif fût suffisamment étanchée, cependant les tourmens de la faim et les tiraillemens de l'estomac nous mirent fort mal à notre aise, et ce supplice, joint aux vents froids et perçans qui ne nous permirent pas de goûter un instant de sommeil, nous firent trouver cette nuit bien longue.

CHAPITRE XI.

Voyage dans le Désert. — Ils sont traités avec hospitalité par les Arabes, et arrivent à un puits d'eau douce.

Le 30 septembre, nous partîmes de grand matin; trois de nous montèrent sur les chameaux, tandis que les deux autres alloient à pied, se relevant toutes les trois heures ou environ. Quoique nos montures allassent le pas, l'ardeur nouvelle qu'elles avoient trouvée dans le rafraîchissement salutaire qu'elles venoient de prendre à la bienfaisante source, leur faisoit faire de telles enjambées, que ceux de nous qui étoient à pied, avoient bien de la peine à les suivre; nous avions en outre un vent très-fort qui nous souffloit droit dans le nez : nous marchions au nord-est.

Sur les deux heures après midi, Sidi Hamet me dit : « *Riley, shift gêmes.* » (Riley, j'aper-

n'en connoissoit pas l'usage ; mais comme le cuivre étoit bien poli et brilloit au soleil, il croyoit pouvoir la vendre fort cher. Sidi Hamet ne possédoit que sept piastres en argent, ayant employé tout le reste de son avoir à nous acheter. Il fut obligé de renoncer à la lunette qui lui avoit fasciné la vue au moins autant qu'à celui qui en étoit propriétaire. Ils avoient également plusieurs de nos anciennes hardes, ce qui me fit croire que nous n'étions pas à une grande distance de l'endroit où nous avions fait naufrage ; mais je n'avois aucun moyen d'en faire le calcul avec quelque certitude, car ils se meuvent avec tant de rapidité dans leurs excursions, qu'ils semblent ne pas savoir où, ni à quelle distance ils vont. Cet homme ne put, d'ailleurs, me rien dire sur notre bâtiment. Après avoir pris congé de lui et l'avoir remercié de son hospitalité, nous continuâmes notre route dans le Désert, nous dirigeant au nord-est.

Nos maîtres avoient été extrêmement inquiets la veille, de n'avoir rencontré aucunes marques pour diriger leur marche. Ils se trouvoient encore ce jour-là dans le même embarras, dirigeant leurs chameaux, faute de reconnoissance, par les vents et la marche du

soleil, s'arrêtant souvent et sentant le sable; chaque fois que nous rencontrions une petite plage sablonneuse, ce qui arrivoit de temps à autre; mais nous n'avions pas encore rencontré les tourbillons de sables mouvans. Nous continuâmes à monter les chameaux, chacun à notre tour, ou à les suivre péniblement à pied, comme nous l'avions fait la veille, jusqu'au soir que nos maîtres descendirent de leurs montures, et se mirent eux-mêmes à marcher, ou pour mieux dire à courir, après nous y avoir tous fait monter.

Sur les quatre heures de l'après-midi, nous aperçûmes et joignîmes bientôt après une troupe de chameaux qui étoit allée au nord pour se procurer de l'eau, et qui faisoit route au sud-ouest avec des outres qui en étoient remplies, et des seaux pour la tirer des puits et la donner à boire aux chameaux. Leurs propriétaires invitèrent poliment nos maîtres à leur tenir compagnie pendant la nuit dans leur campement. En conséquence nous fîmes route au sud, avec eux, pendant deux heures, au bout desquelles nous trouvâmes une vallée assez longue, mais peu profonde, où nous découvrîmes une cinquantaine de tentes dressées; nous nous établîmes dans un endroit

qui étoit libre ; nous y déchargeâmes nos chameaux, et leur attachâmes les jambes suivant l'usage pour qu'ils pussent brouter (sans crainte qu'ils ne s'échappassent) les feuilles et les petites branches des broussailles qui croissoient dans cette vallée, ou la petite mousse dont le terrain étoit couvert en plusieurs endroits. Lorsque nous passions le long des tentes, les hommes et les femmes m'appeloient *el Rais*, et s'empressoient de nous regarder et de nous montrer à leurs enfans comme des merveilles. Quelques-uns me faisoient des questions sur mon pays, sur mon bâtiment, sur ma famille, etc. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, ils nous laissèrent ramasser du menu bois pour allumer le feu de notre maître. Ceci fait, nous trouvâmes, après avoir cherché long-temps, un terrain sablonneux pour nous y coucher. Nous y dormîmes profondément jusqu'à près de minuit qu'on nous réveilla pour nous donner à chacun un bon coup de lait. Ce breuvage nous rafraîchit ; et nous goûtâmes, tout le reste de la nuit, un profond sommeil qui nous fit oublier nos douleurs et notre misère. Je fis le calcul que nous avions fait, dans cette dernière journée, quarante milles à l'est-nord-est.

Le 2 octobre, nous partîmes de compagnie avec toutes ces familles, et nous fîmes de quinze à vingt mille au nord; alors ils dressèrent leurs tentes, et firent une espèce d'abri pour nos maîtres, avec deux pièces de toiles à tentes attachées ensemble avec des épines, et soutenues sur des bâtons. Nos maîtres nous donnèrent à midi un bon coup d'eau à boire, et à minuit on nous apporta du lait de tous côtés. Chacun de nous eut la faculté d'en prendre autant qu'il en voulut, et même nous en bûmes plus que nos pauvres estomacs ne purent en garder.

La tribu ne se mit point en mouvement le 2 octobre, comme d'usage; elle attendit, à ce que nous dit Sidi Hamet, pour nous régaler. Ils nous donnèrent autant de lait que nous pouvions en boire dans la nuit du 2. Nos maîtres leur achetèrent en cet endroit un mouton. La tribu possédoit un troupeau d'environ cinquante de ces animaux. C'étoit les premiers que nous eussions vus : ils étoient si chétifs qu'ils pouvoient à peine se tenir sur leurs pates, et brouter la mousse noirâtre qui couvroit par-ci par-là une partie de la vallée, et qui n'avoit pas plus d'un pouce de haut. Cette tribu, qui ressembloit à toutes celles

que nous avions vues, ne prenoit pour toute nourriture que du lait à minuit, et un coup de lait aigre et d'eau à midi, quand elle pouvoit en avoir.

Le 3 au matin, nos maîtres prirent congé de cette tribu hospitalière d'Arabes, qui non-seulement les avoit nourris, mais encore avoit bien voulu que nous eussions également une nourriture suffisante; ils nous donnèrent libéralement de la meilleure qu'ils eussent. Nos maîtres avoient fait quelque commerce avec eux. Ils avoient échangé notre jeune chameau pour un vieux qui étoit boiteux du pied droit du devant, et un autre qui n'avoit pas encore pris la moitié de sa croissance. Ils appeloient le vieux *Coho* (ou le boiteux), et le jeune, *Goyette* (ou le petit enfant). On passa une corde au cou du mouton. Je fus obligé de le mener jusqu'à midi, que nous arrivâmes dans une vallée basse, où il se trouvoit quelques broussailles. Au milieu étoit un puits contenant d'assez bonne eau. Nous y donnâmes à boire aux chameaux; et comme le mouton ne pouvoit pas aller plus loin, ils le tuèrent, et mirent sa carcasse sur le dos d'un chameau, avec les intestins qu'ils ne voulurent pas me donner le temps de nettoyer. Ce puits avoit

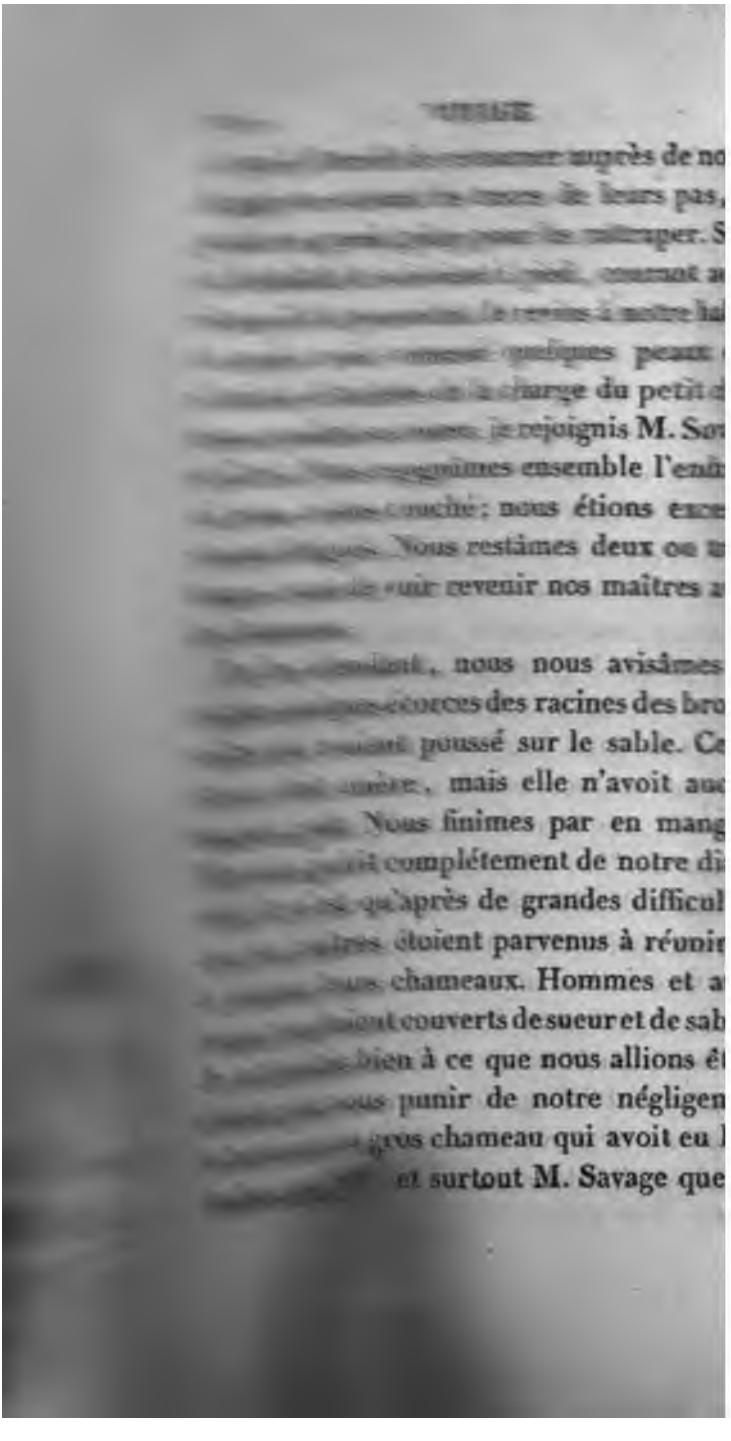
environ quarante pieds de profondeur; il étoit creusé au milieu de grosses racines qui l'entouroient.

CHAPITRE XII.

Ils arrivent parmi d'immenses montagnes de sable mouvant. — Leurs extrêmes souffrances. — Leurs maîtres trouvent et volent de l'orge, qu'ils restituent ensuite.

Après avoir donné l'eau à nos chameaux, rempli deux outres, et bu autant que nous voulûmes, ils firent monter Horace sur le plus jeune; et tous les autres étant également montés, nous nous mîmes en route, nous dirigeant au nord-est, au pas allongé, et quelquefois au trot, poussant devant nous le vieux chameau boiteux, jusqu'à ce que la nuit fût tout-à-fait close. Nous fîmes, suivant mon calcul, trente-cinq milles ce jour-là. On nous donna pour souper les intestins du mouton que nous fîmes griller au feu et que nous mangeâmes, tandis que nos maîtres en mangèrent deux quartiers.

Nous couchâmes cette nuit sans un âbri quelconque, et le 4, de grand matin, nous continuâmes notre route, tous à pied, faisant marcher nos chameaux devant nous, sur une surface aussi plane et aussi aride que celle sur laquelle nous avions voyagé jusque-là : mais sur les dix heures du matin, elle commença à prendre un nouvel aspect et à devenir sablonneuse. Sur le premier endroit où nous entrâmes dans cette nouvelle région du Désert, le sable étoit amoncelé çà et là en petits tas, au travers desquels il étoit extrêmement difficile de marcher ; car nous y enfoncions jusqu'aux genoux à chaque pas que nous faisions. Ce sable étoit d'une chaleur brûlante. Nous fîmes agenouiller les chameaux, et nous les montâmes tous. Lorsqu'ils se relevèrent, nous vîmes devant nous d'immenses collines de sable, qui s'étendoient du nord au sud, aussi loin que la vue pouvoit porter ; ces collines étoient entassées les unes à côté des autres de la manière la plus effrayante. Nous ne tardâmes pas à nous trouver au milieu d'elles : leur aspect nous frappa d'horreur. De hautes collines de sable mouvant amoncelé comme de la neige flottante, s'élevoient de tous côtes, à deux cents pieds au-dessus de nos têtes, et sembloient menacer toute notre petite



tant, le gros chameau et plusieurs autres prirent la même direction. Voyant la débandade où se mettoient ces animaux, ce qui pouvoit fort bien nous attirer une correction de la part de nos maîtres, je cherchai à l'arrêter en me portant au-devant des fuyards pour leur barrer le passage; je ne pus cependant y parvenir, quoique le chameau que je montai fût le plus agile et le plus vite de tous. Il chercha même à se débarrasser de moi : il couroit, sautoit, se couchoit, se rouloit par terre; il tenta à plusieurs fois de me mordre les jambes; mais je trompai constamment son espoir par le soin que je mis à grimper sur son dos avant qu'il ne se relevât. J'étois déjà à quelques milles de l'endroit dont nous étions partis, me tenant presque toujours auprès et souvent en avant des fugitifs : une terreur panique sembloit s'en être emparée. Nos maîtres, qui nous avoient surveillés, s'étoient mis à courir de toutes leurs forces après leurs chameaux, de l'instant qu'ils les avoient vus partir. Me trouvant très-éloigné, et craignant de me perdre, je m'arrêtai. Je vis bientôt paroître Sidi Hamet qui m'ordonna de faire agenouiller mon chameau. Il le monta, et après s'être informé de quel côté étoient allés les autres (qui alors étoient hors

en tête, deux d'entr'eux à une distance considérable, pour choisir et indiquer la route, et un pour répéter les signaux qu'on lui faisoit, et nous indiquer le chemin que nous avions à suivre : ce dernier restoit toujours en vue de nous. Le sable étoit, comme la veille, échauffé à un tel point par les rayons du soleil, qu'il nous brûloit les pieds et les jambes ; la douleur que nous causoit cette chaleur étoit bien plus vive encore que celle que nos ampoules et nos écorchures nous avoient fait éprouver précédemment : c'étoit comme si nous eussions marché sur des cendres brûlantes.

Nous avions cherché, mais inutilement, pendant toute la journée, à découvrir quelques broussailles ou quelques plantes qui pussent reposer notre vue : nous n'aperçumes pas vestige de végétation. Nous n'avions rien à manger; notre eau étoit presque épuisée, et nous perdions l'espoir de trouver la fin de ces horribles amas de sables mouvans et flottans, ou de nous procurer quelque chose qui pût alléger des fatigues et des souffrances qui nous étoient devenues alors véritablement insupportables. Nous continuâmes néanmoins notre route à l'est-nord-est, autant que les circonstances nous le permettoient, jusqu'à neuf heures du soir,

que nous nous arrêtâmes pour dormir au milieu de ces hauts et lugubres entassemens de sable, sans la moindre broussaille à donner à brouter à nos chameaux. Je calculai que ce jour-là nous avions fait, depuis neuf heures jusqu'à onze, douze milles, et depuis onze heures, jusqu'au moment où nous nous étions arrêtés, environ deux milles par heure, ce qui faisoit en tout trente-deux milles. A défaut de nourriture, nos maîtres nous donnèrent de l'eau, et comme nous étions fatigués au delà de tout ce qu'on peut dire, nous ne tardâmes pas à nous endormir profondément. Je fus réveillé dans la nuit par un bruit sourd et prolongé qui sembloit venir du nord. J'en conclus que c'étoit un ouragan violent qui alloit bientôt nous engloutir pour jamais dans ces sables. Je réveillai sur-le-champ mes compagnons qui, pendant quelques momens, furent encore plus effrayés que moi de ce tapage continuel; mais lorsque je me fus aperçu que ce bruit continuoit à être le même, et que le vent n'augmentoit pas, je pensai qu'il falloit que ce fût le mugissement des vagues de la mer qui venoient se briser le long d'une côte qui devoit n'être pas fort éloignée. C'étoit la première fois depuis le 10 septembre que nous entendions ce

bruit, et il nous prouva que nos maîtres nous menoient effectivement, ainsi qu'ils nous l'avoient promis, vers l'empire de Maroc. Mes camarades furent fort aises d'être détrompés à ce sujet, car ils avoient toujours soupçonné le contraire, malgré que je n'eusse cessé de leur dire que la marche que nous suivions ne pouvoit pas manquer de nous mener directement sur le bord de la mer. Nous nous mîmes en route le 6 de grand matin. Je fis part à Sidi Hamet de mes conjectures; il me dit qu'elles étoient vraies; que nous étions près de la mer, et que le bruit que nous avions entendu, et qui continuoit toujours, n'étoit autre chose que celui du ressac. Il ajouta : « Vous » n'aurez plus de lait, » ce qui, à ce que je crus voir, lui faisoit beaucoup de peine. Nous continuâmes notre route, toujours dans la même direction, manœuvrant et nous démenant de notre mieux, jusqu'à midi, au travers de ces collines de sable; nous nous aperçûmes alors que sur notre droite et devant nous, elles devenoient moins fréquentes; mais il y en avoit encore sur notre gauche un rideau, et de fort élevées, qui s'étendoient aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Les monticules de sable au travers desquels nous avions passé posoient

sur la même surface unie et dure dont j'ai déjà parlé, sans y être attachés; car dans plusieurs endroits où le vent les avoit enlevés, le roc et le sol brûlé restoient à nu.

A l'heure de midi, nous laissâmes ces hautes collines sablonneuses, et montant nos chameaux, nous fîmes route le long de la partie méridionale de ces énormes tas de sable, nous dirigeant dans l'est. Il y en avoit encore en assez grande quantité pour y enfoncer; mais il n'étoit point, comme ailleurs, par tas. Nous découvrîmes, dans cette nouvelle marche, deux chameaux; ils étoient dans le nord-est à nous : nous nous portâmes sur eux aussi vite que possible. En les approchant, nous remarquâmes qu'ils étoient chargés; nos maîtres tirèrent alors leurs armes de leurs fourreaux, et les amorcèrent de nouveau. Lorsqu'ils furent auprès d'eux, ils mirent pied à terre, et nous en firent faire autant. Nons n'apercevions aucune créature humaine.

Les chameaux portoient de grands sacs, faits de toiles à tentes, et bien remplis. Il y avoit également un grand pot de terre attaché sur l'un d'eux, et deux ou trois petits sacs de peau. Seid et Abdallah firent marcher ces

animaux avec les nôtres, en observant un profond silence, tandis que Sidi Hamet en cherchoit le propriétaire avec son fusil à deux coups, amorcé et armé. M. Savage étoit monté sur le jeune chameau ; et comme il ne pouvoit pas nous suivre, il étoit à plus d'un mille en arrière de nous. Sidi Hamet rencontra à la fin le propriétaire des chameaux, endormi sur le sable, près de l'endroit où étoit M. Savage. Il alla droit à lui, tenant son fusil prêt à tirer, jusqu'à ce qu'il s'aperçût que cet homme n'avoit pas d'armes à feu, et qu'il étoit profondément endormi. Marchant alors à pas de loup, dans la crainte de l'éveiller, il lui prit un petit sac qui se trouvoit près de sa tête, et se retira ensuite avec les mêmes précautions. Il aida ensuite M. Savage à faire aller son chameau, et ils nous eurent bientôt rejoints. Seid et Abdallah avoient fait accroupir les deux chameaux chargés entre deux petits tertres de sable. Ils délièrent l'orifice d'un des sacs, et virent qu'ils contenoient de l'orge ; c'étoient les premières matières farineuses que nous eussions vues depuis que nous étions dans le Désert, et cela ranima nos espérances. Ils en ôtèrent, autant que je pus deviner, environ cinquante livres qu'ils mirent

dans un grand sac de cuir. Alors ils relièrent le sac et firent relever les chameaux avec leur charge. Ils se mirent ensuite à examiner ce que contenoient les petits sacs, et n'y trouvèrent que plusieurs menus petits articles de peu de valeur ; mais celui qui avoit été enlevé à côté de l'Arabe étoit rempli en partie de la farine d'orge. Ils furent tous enchantés de cette heureuse découverte ; ils en versèrent aussitôt un peu dans une grande écuelle, la mêlèrent avec de l'eau, et l'avalèrent. Ils nous donnèrent ensuite une bouteille d'eau à chacun avec une poignée de cette farine dedans ; ce qui fut pour nous un gruau délicieux ; après quoi ils nous firent monter précipitamment sur nos chameaux, et partirent au grand trot dans la direction du sud-est, abandonnant les chameaux étrangers à eux-mêmes : manière adroite de se nourrir à bon marché, et qui donne la juste mesure de la probité de nos maîtres.

Nous n'avions pas marché plus d'une demi-heure, lorsque nous vîmes un homme courant avec la plus grande vitesse après nous, et appelant comme pour nous faire arrêter.

Nos Arabes voyoient bien que cet homme ne pouvoit être que le propriétaire des cha-

meaux qu'ils avoient volé; mais ils ne faisoient pas autrement attention à lui que pour presser davantage notre marche. Sidi Hamet me dit : « Je vois que ce malheureux n'est » qu'un pauvre diable, il n'a pas même une » arme à feu, et je lui ai pris son sac tandis » qu'il dormoit. » Cet homme cependant nous gagnoit avec rapidité; le besoin où nous étions me faisoit craindre qu'il ne nous fît rendre ce que nos maîtres lui avoient pris, c'est-à-dire l'orge. Mes camarades partageoient cette inquiétude; il y en eut même un qui dit qu'il regrettoit bien de ne pas avoir un fusil chargé; que s'il en avoit un, il l'auroit bien vite arrêté, et que l'orge nous resteroit; tant il est vrai que la misère démoralise l'homme! Nos maîtres lui firent signe de reculer, et le couchèrent en joue; mais il continua d'avancer, quoiqu'il n'eût qu'un sabre à la main. Lorsqu'ils le virent tout près, ils firent halte; alors l'étranger se prosternant à terre, et prenant Dieu à témoin, déclara qu'il avoit perdu une partie de sa propriété, et qu'il savoit qu'ils devoient l'avoir prise; qu'il étoit leur frère, et qu'il mourroit plutôt que de commettre une mauvaise action, ou de laisser d'autres en commettre une impu-

nément. « Vous avez, leur dit-il, des armes » à feu (*celibeatahs*), et vous croyez qu'il » vous est facile de me tuer dans un moment; » mais le Dieu de justice est mon bouclier, » il protégera l'innocent. Je ne vous crains » pas. » Sidi Hamet lui cria alors de laisser son sabre à terre, et de s'approcher sans avoir peur. Il fit alors agenouiller les chameaux, et nous en fit redescendre. L'étranger s'approcha, et demanda : « Sommes-nous en » paix ? » « Nous y sommes, » répliqua Sidi Hamet; alors ils s'embrassèrent tous deux, en se disant : « Que la paix soit avec vous, » que la paix soit dans votre maison et parmi » tous vos amis »; et se prenant ensuite l'un et l'autre la main de la manière la plus cordiale, ils s'assirent par terre en cercle. Après un long débat, dans lequel nos maîtres se justifièrent d'avoir pris la provision sans permission, parce que nous, leurs esclaves, mourions de faim (ce qui étoit très-vrai), ils ajoutèrent : « Vous ne leur en auriez pas re- » fusé un peu si vous aviez été éveillé. » Et là-dessus, il fut convenu finalement de restituer tout ce qu'ils avoient pris. Ils nous firent nettoyer sur la terre, qui étoit dure, un endroit où ils vidèrent l'orge dérobée, et l'y dépo-

sèrent. Ils lui rendirent aussi son sac de farine qui avoit été fort allégé, et un autre petit sac qui, je crois, contenoit de l'opium. C'étoit là, dirent-ils, tout ce qu'ils avoient pris. Après avoir fait leurs prières ensemble, nous remontâmes tous sur nos chameaux, et continuâmes notre route. Témoin de tout ce qui venoit de se passer : Quoi, me dis-je, de la religion, même parmi des voleurs !

CHAPITRE II.

Continuation du Voyage dans le Désert. — Diverses occurences singulières. — Les Voyageurs arrivent en vue de l'Océan.

CETTE aventure nous avoit retenus une heure. M. Savage fut placé sur le vieux chameau, qui continuoit de boiter très fort, et Horace sur le plus petit. Ces chameaux ne pouvoient pas suivre les autres : aussi Horace et M. Savage furent-ils vigoureusement rossés par nos maîtres sous prétexte de maladresse à les conduire ; mais la véritable raison de la colère de nos Arabes étoit la mauvaise humeur que leur causoit la nécessité où ils avoient été de restituer l'orge volée. Nous continuâmes de marcher à l'est aussi vite que nos montures pouvoient aller, jusqu'au soir très-tard que nos maîtres entendirent plusieurs voix qui s'appeloient les unes et les autres, à peu de distance sur notre gauche,

ce qui parut leur donner beaucoup d'effroi. Nous observâmes un profond silence, et trouvant un enfoncement assez profond, nous en descendîmes le bord escarpé sans souffler, laissant sur la plaine, au bord de cet enfoncement, le petit chameau, les jambes liées, car il étoit tellement accablé de fatigue qu'il pouvoit à peine marcher. Lorsque nous eûmes gagné le fond de cette vallée, nous y trouvâmes une quantité considérable de broussailles dans lesquelles nous laissâmes paître nos chameaux, toutefois après leur avoir, suivant l'usage, lié les jambes de devant. Je calculai que ce jour-là nous avions marché pendant sept heures, faisant deux milles par heure, parmi des monticules de sable ; puis deux heures sur la terre ferme, jusqu'au moment où nous rencontrâmes les chameaux étrangers, faisant alors six milles par heure; et enfin six heures depuis quatre jusqu'à dix du soir, à raison de cinq milles à l'heure : total, ce jour-là, cinquante-six milles.

Dès que nos chameaux eurent les jambes liées, nos maîtres examinèrent leurs fusils, et s'étant assurés qu'ils étoient bien armés, ils montèrent les tertres de sable que le vent avoit jetés dans cette vallée qui sembloit avoir été autrefois une rivière dont le lit étoit mainte-

nant à sec. Ils nous ordonnèrent à tous de les suivre ; nous allâmes d'abord dans les endroits les plus enfoncés ; mais bientôt après ils nous obligèrent de gravir, sur nos mains et sur nos genoux, des monceaux de sable très-difficiles à franchir. Lorsqu'ils furent arrivés dans la plaine, ils nous attendirent pendant quelque temps jusqu'à ce que nous eussions fini de grimper jusqu'à eux. Ils se mirent alors à pousser les plus affreux hurlemens que j'eusse jamais entendus. L'un contrefaisoit la voix d'un tigre, l'autre les rugissemens du lion, et le troisième les hurlemens d'un loup affamé. Après avoir donné ce joli concert pendant quelque temps, ils se mirent encore en marche, tantôt montant, tantôt descendant, et toujours cherchant à découvrir des traces de pas d'hommes.

J'avoue que je fus saisi d'épouvante, en pensant qu'ils étoient à la poursuite des hommes dont nous avions entendu les voix quand nous entrâmes dans la vallée, que leur intention étoit de les voler et de les massacrer, et que nous, nous étions destinés à partager leurs dangers et à porter les dépouilles. Mais après nous avoir tenus environ deux heures à monter et à descendre, ils trouvèrent un ré-

duit très-commode, entouré de tous côtés de hauts tas de sable, et dans lequel pourtant il croissoit quelques petites broussailles : ils nous firent coucher, et après avoir encore hurlé pendant à peu près une demi-heure, ils nous dirent de nous endormir, ce dont nous avions grand besoin, car nous étions excessivement fatigués. Ils ne nous avoient pas permis de faire le moindre bruit, depuis que nous étions arrivés à la vallée; eux-mêmes n'en faisoient d'autre que celui d'imiter de temps en temps le cri des bêtes féroces. Je fus bien convaincu alors que c'étoit la peur plutôt que le désir du pillage qui leur avoit suggéré cette singulière manœuvre. Ils prirent poste autour de nous avec leurs fusils à la main, comme s'ils avoient eu peur de perdre leurs esclaves. Nous nous endormîmes bientôt, et nous oubliâmes nos peines dans les bras du sommeil. Le 7 au matin, lorsque nous nous réveillâmes, nous allâmes à nos chameaux ; nous les trouvâmes tous sains et saufs, et en bon état. Nous vîmes dans la vallée d'autres chameaux, broutant des broussailles qui étoient plus hautes qu'aucune de celles que nous eussions vues jusque là ; elles étoient d'une espèce différente, et ne se hérissoient pas de longues épines.

Nous ne tardâmes pas à éprouver que les actes d'humanité n'étoient pas entièrement étrangers à cette contrée inhospitalière. Au moment où nous étions prêts à nous mettre en route, nous vîmes une vieille femme et un petit garçon venir à nous. La femme nous parut très-amicale ; elle nous questionna sur notre situation ; nous demanda si nos maîtres n'avoient pas aussi faim que nous. Comme elle vit que nous avions véritablement un besoin urgent de manger, elle fit partir son petit garçon, qui revint bientôt avec des restes bouillis qui devoient être ceux d'un mouton ou d'une chèvre. C'étoient des intestins et quelques os. Nos maîtres mangèrent les intestins et nous abandonnèrent les os, que nous dévorâmes, car notre faim étoit extrême.

Après avoir rongé, broyé avec nos dents, et avalé cette dure nourriture, et bu chacun environ une demi-pinte d'eau colorée d'un lait aigre que cette brave femme eut la bonté de nous donner, nous continuâmes notre route en remontant ce lit de rivière desséché, où il avoit dû se trouver de l'eau à une époque fort peu éloignée. Nous y vîmes les premiers arbrisseaux qui méritoient ce nom, depuis que nous avions quitté le continent. Ils nous parurent

tenir de la famille du saule. Il y en avoit quelques-uns d'aussi gros que la jambe d'un homme; et d'environ quinze pieds de hauteur. Ce fut avec beaucoup de difficulté que nos chameaux purent remonter le bord, ou pour mieux dire la pente de cette vallée; mais lorsque nous parvînmes au haut, nous nous trouvâmes encore une fois sur cette immense plaine aride et déserte où nous ne cessions de voyager sans en voir la fin. Un vaste horizon se projetoit devant nous à perte de vue; seulement sur notre gauche un long rideau d'amas contigus de sable extrêmement élevés nous l'interceptoit. Près de ces monticules de sable nous découvrîmes un homme monté sur un chameau. Il s'avançoit rapidement de notre côté. Nos maîtres s'apercevant qu'il venoit à nous, descendirent de leurs chameaux pour l'attendre, quoiqu'il en fût encore à une grande distance. M. Savage et moi étions à pied, cheminant de notre mieux. Nous les vîmes creuser des trous dans le sable et y enterrer deux petits sacs qu'ils avoient dérobés la veille à l'etranger, dans le même temps où ils mettoient la main sur l'orge. L'homme monté sur son chameau arriva bientôt, et nous le reconnûmes pour celui que nos maîtres avoient pillé. Quand il

ıt près d'eux, il leur dit sans ménagement qu'ils lui avoient volé ses marchandises, et qu'en outre ils l'avoient trompé.

Nos maîtres nièrent cette accusation, lui firent voir qu'il n'y avoit rien sur eux de la nature des effets du vol dont il se plaignoit, l'invitèrent à se satisfaire en allant lui-même examiner tout leur bagage sur les chameaux, et protestèrent en même temps qu'il les accusoit à tort; ils osèrent même prendre Dieu à témoin qu'ils n'avoient rien à lui en leur possession. L'Arabe sembla se contenter de leurs sermens, et s'en alla au grand galop sans aucun examen ultérieur. Nous avions continué de marcher pendant tout ce colloque; eux, au contraire, étoient restés par derrière, en attendant que le propriétaire fût assez loin pour pouvoir déterrer sans être aperçus les objets qu'ils avoient enfouis. Lorsqu'ils nous eurent rejoints, Sidi Hamet me dit : « Ce drôle-là » vouloit avoir ses sacs et ses effets, mais il » ne les tient pas encore. » Il me montra alors les sacs et leur contenu. Il y avoit dans l'un une petite boîte qui renfermoit de l'opium et divers bâtons creux de l'épaisseur du doigt d'un homme et de six à huit pouces de longueur : ces bâtons étoient remplis de quelque

chose que je supposai être de la poudre d'or; l'autre contenoit des tiges de tabac, et les racines d'une herbe que j'ai appris par la suite être un remède spécifique contre *le mauvais œil*, ou les sortiléges. Ils regardoient cette racine comme étant d'une valeur supérieure même à la poudre d'or et à l'opium : les naturels aspirent la fumée de cette racine au travers de l'os de la cuisse ou de la pate d'un mouton ou d'une chèvre, n'ayant pas d'autres pipes; alors ils se croient invulnérables. J'avoue que je n'étois nullement content de la découverte que j'avois faite du penchant que nos maîtres avoient pour le vol : je craignois surtout les résultats de ces licences qui pouvoient tôt ou tard compromettre notre sûreté, et faire évanouir la perspective de notre prochaine délivrance. Nous voyageâmes très-vite toute cette journée, et nous dûmes faire trente-cinq milles dans la direction est-nord-est. Il étoit déjà tard quand nous nous arrêtâmes pour la nuit. Nous nous trouvions encore sur une surface de terre dure. Nous n'avions ni buisson, ni broussailles, rien qui pût amortir le vent froid de la nuit qui souffla avec violence du nord-nord-est.

Le 8 octobre, nous partîmes de bonne heure, et marchâmes avec rapidité jusque

ıs l'après-midi, que nous découvrîmes quel-
:s traces de chameaux, ce qui nous réjouit
t, parce que nous avions tous l'estomac
e. Nous suivîmes ces traces jusqu'à quatre
ıres de l'après-midi, (elles se trouvoient à
près dans la direction de notre route). A
e heure-là, nous aperçûmes un troupeau
sidérable de chameaux qui broutoient les
ussailles repandues çà et là dans une petite
ée de peu de profondeur, et quelques
ıtons et chèvres qui grignotoient une pe-
mousse brune qui n'avoit pas plus d'un
ce de haut, et qui avoit poussé dans quelques
roits à l'entour. Après les saluts d'usage,
uels furent très-longs et très-ennuyeux, les
priétaires des troupeaux en question invi-
nt nos maîtres à rester avec eux pendant
uit : que l'on juge, d'après notre faim, si
ıs nous trouvâmes heureux d'accepter une
eille proposition! Nous avions fait ce jour-
nviron quarante-cinq milles. Ils montrèrent
os maîtres le chemin de leurs tentes, et
x-ci, après nous avoir ordonné de les suivre,
rendirent au grand trot : nous y arrivâmes
demi-heure après. Il y en avoit environ
gt de tendues dans une petite vallée près d'un
it bouquet d'arbres à épines; je les appelle

morceaux qui leur brûloient le gosier et les entrailles. Nous étions tous réduits à l'état de squelette ; ce mets nous réchauffa l'estomac, et arrêta la dyssenterie qui nous tourmentoit depuis plusieurs jours. C'étoit la première espèce de pain que nous eussions goûtée depuis que nous avions quitté notre bâtiment.

Nos maîtres étoient de très-mauvaise humeur depuis plusieurs jours ; ils avoient quelfois battu impitoyablement mes pauvres camarades qui, à leur tour, écrasés de coups, et souffrant d'une manière incroyable de leurs plaies, de leurs fatigues et de leurs privations, devinrent moroses et hargneux. L'excès des maux abrutit l'homme ; mes pauvres compagnons m'en donnèrent bientôt la triste certitude : quoique je fisse tout ce qui étoit en mon pouvoir pour alléger leurs fardeaux et diminuer leurs peines, soit en les aidant dans leurs travaux, soit en intercédant en leur faveur lorsque je voyois nos maîtres sur le point de les battre ; je poussai même la complaisance jusqu'à me fatiguer en marchant à pied pour qu'ils se reposassent alternativement sur ma monture. Tous mes bons procédés n'empêchèrent pas que l'un d'eux ne me maudît en ma présence et ne m'accablât des

épithètes les plus outrageantes. Ma douceur et ma bonté sembloient ne servir qu'à enflammer davantage sa pétulance, et à exciter en lui une si étrange animosité, que, dans les écarts de son imagination malade, il déclara qu'il ne pouvoit supporter ma vue, et que mon sourire même lui faisoit plus de mal qu'un poignard qu'on lui enfonceroit dans le sein. Je ne parvins à apaiser tant soit peu cette humeur revêche, qu'en lui montrant à *Suze* une lettre que j'y reçus de M. Willshire, dans laquelle il m'annonçoit qu'il alloit avant peu nous tirer d'esclavage en nous rachetant.

Le 9, nous partîmes de grand matin, nous dirigeant au nord-est, et après avoir voyagé sur les chameaux pendant dix heures, sur le pied de quatre milles par heure, nous arrivâmes auprès d'un puits profond, situé au milieu d'un bouquet de hautes broussailles. Nous y rencontrâmes une compagnie nombreuse d'Arabes qui donnoient l'eau à diverses troupes de chameaux qui étoient tout autour. Ces gens saluèrent nos maîtres, à leur arrivée, de la manière la plus amicale. Je me disposois à aider à tirer l'eau pour nos chameaux; mais Sidi Hamet ne voulut permettre ni à moi ni à aucun de mes camarades de tra-

vailler. Dans le fait, nous étions devenus si foibles et si maigres, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de difficulté que nous pouvions nous tenir sur nos jambes, tandis que nos plaies se cicatrisoient rapidement, et que la peau reprenoit sur toutes les parties de nos corps.

Pendant que Seid et Abdallah étoient occupés à tirer de l'eau pour nos chameaux, un Arabe vint avec le sien, et le conduisit justement auprès du seau dans lequel nos maîtres donnoient de l'eau à leurs animaux. Seid l'ayant vu, lui dit d'aller ailleurs; mais l'Arabe jura que son chameau boiroit là et non ailleurs, et que lui Seid tireroit de l'eau pour lui. Cela alluma la colère de Seid, il laissa là son seau, courut sur l'Arabe, et lui asséna sur la figure un vigoureux coup de poing qui le fit presque tomber à la renverse. Remis bientôt de cette rude secousse, l'Arabe tire son sabre et en allonge un grand coup de pointe à Seid, qui n'évita la mort qu'en esquivant le coup; ce qui n'empêcha pas que le sabre ne lui piquât légèrement la poitrine. Sidi Hamet avoit pendant ce temps pris son fusil, et s'étoit mis à trois pas de distance de l'adversaire de Seid; il étoit prêt à lui lâcher son coup, lors-

qu'un des spectateurs lui saisit le bras; on se jeta entre les combattans pour prévenir un malheur ; on s'empara de Seid et de son antagoniste, et les ayant séparés de vive force, on entraîna l'Arabe de l'autre côté du puits, où quelques personnes charitables tirèrent de l'eau pour son chameau; après quoi on fit partir cette mauvaise tête, qui s'en alla en murmurant des malédictions. Pendant tout ce temps, nos maîtres étoient si exaspérés de la conduite de cet insolent, qu'il ne fallut pas moins qu'une force supérieure pour les empêcher de le tuer. Tous ceux qui étoient présens, convinrent qu'ils avoient été grossièrement insultés, surtout étant étrangers.

Lorsque nos chameaux eurent fini de boire à ce puits, dont l'eau étoit très-saumâtre, nous remontâmes et fîmes route à l'est pendant à peu près une heure. Nous trouvâmes deux puits qui paroissoient n'avoir été creusés que depuis peu ; mais l'eau qu'ils contenoient étoit extrêmement salée. Il y avoit autour de ces puits une troupe de chameaux (environ une centaine), qui y étoient venus pour y être abreuvés, et je fus obligé d'aider à tirer de l'eau jusqu'à ce qu'ils eussent tous fini. Mon maître m'encourageoit en me disant

que le propriétaire de ces chameaux étoit un bon homme, et qu'il nous donneroit bien à manger. Le soleil étoit couché quand nous eûmes fini de donner l'eau ; nous suivîmes la vallée dans laquelle nous étions, l'espace de trois milles à l'est. Avant d'arriver à la tente que nous cherchions, nous n'y trouvâmes aucun abri pour nous garantir du vent froid de la nuit, et rien à manger, malgré les éloges que nos maîtres nous avoient faits de la libéralité de notre hôte, et les efforts qu'ils firent pour en obtenir des provisions. Je ne tardai pas à m'apercevoir que sa libéralité étoit comme celle de beaucoup d'autres, c'est-à-dire qu'elle consistoit en promesses, tant qu'il y avoit apparence de profit. Je calcule que nous fîmes ce jour-là quarante-cinq milles.

Le 10, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route, tous montés sur les chameaux, et nous continuâmes de marcher d'un bon pas, et sans nous arrêter, jusqu'à la nuit, au travers de cet affreux désert. Ce ne fut que long-temps après que la brune fut survenue, que nous fîmes halte pour la nuit dans un endroit où nous eûmes également à souffrir du vent qui soufflait avec violence. Nous fîmes

ce jour-là au moins cinquante-deux milles à l'est-nord-est, ayant voyagé environ treize heures, à raison de quatre milles à l'heure.

Le 11 au matin, nous partîmes au grand trot : nous étions déjà depuis sept heures en route, faisant environ six milles à l'heure, lorsque vers midi la terre en avant de nous parut changer de face. Nous descendîmes graduellement dans une profonde vallée dont le fond étoit couvert de sable. Nous avions à droite et à gauche, mais à une grande distance, la vue de bords très-hauts et très-escarpés, semblables à ceux d'une rivière, et nous suivions la langue de terre qui les séparoit. Nous nous dirigions presque à l'est. Sur les deux heures après midi, nos maîtres dirent qu'ils apercevoient des chameaux en avant de nous, mais nous ne les pûmes distinguer que long-temps après : comme nous marchions au grand trot, nous joignîmes cette troupe de chameaux à six heures du soir. Cependant nous n'aperçûmes point leurs maîtres, ni même aucune figure humaine auprès d'eux; ils avoient sans doute pris la fuite, ou s'étoient cachés, probablement dans la crainte d'être volés, ou de peur qu'on ne mît leur charité à contribution pour quelques provisions. Nous les cher-

châmes p ndant quelque temps ; mais ne les voyant pas, nous continuâmes notre voyage. Etant arrivés à l'extrémité de la langue de terre sur laquelle nous avions fait route, nous descendîmes dans le lit de la rivière, qui étoit à sec, et dont le terrain n'étoit pas dur. Poussant en avant, nous gagnâmes un bouquet épais de broussailles, qui nous parut, lorsque nous le vîmes de loin, comme une île dans un lac. Il étoit dix heures du soir avant que nous y arrivassions, quoique nous l'eussions vu dans l'horizon long-temps avant la brune. Comme nous entrions dans ces broussailles, nos maîtres gardèrent un profond silence. Ayant trouvé une petite clairière d'environ dix toises de diamètre, entourée de hautes broussailles qui nous abritoient du vent, nous nous y arrêtâmes pour la nuit. Nous avions marché ce jour-là pendant quatorze heures à cinq milles par heure, faisant une distance de soixante-dix milles. Nous n'eûmes rien cette nuit-là pour apaiser notre faim. Il est plus aisé de concevoir que de décrire quelles furent nos fatigues et nos souffrances ; mais l'avantage que nous avions d'être à l'abri du vent de la nuit nous fit goûter un assez bon sommeil, jusqu'au moment où l'on nous ordonna de nous lever pour continuer notre route.

Le 12 octobre, dès que le jour parut, il fallut faire boire nos chameaux. Nous les menâmes à un puits d'eau saumâtre qui se trouvoit près des broussailles dont il vient d'être parlé. Nos maîtres avoient bien pris soin de ne pas faire de bruit pendant toute la nuit, ni même d'allumer du feu, dans la crainte d'être découverts et surpris par quelque parti plus fort que nous; mais il ne parut ni amis ni ennemis; et après avoir rempli une outre de cette mauvaise eau, nous descendîmes par une seconde pente très-roide au fond du lit de cette rivière, qui étoit alors sec, sablonneux, et revêtu d'une croûte de sel. Ce sel étoit très-blanc, et se brisoit en craquant avec bruit sous les pieds des chameaux. Il nous parut que la raison pour laquelle ce lit se trouvoit alors sans eau, étoit que la mer s'en étoit retirée. Le bord de gauche s'élevoit très-haut en rochers à pic, tandis que celui de droite étoit en pente douce, et couvert de sable du bord de la mer que les vents y avoient porté, et qui y étoit entassé jusqu'à son sommet. Cette baie (car elle ne pouvoit pas être autre chose) s'enfonçoit dans les terres dans une direction sud-ouest et ouest, et n'avoit où nous étions que huit ou dix milles de largeur. Je découvris

Sidi Hamet n'avoit tiré que pour lui faire peur. Lorsque les chèvres approchèrent de nous, nos maîtres qui regardoient la possession comme un préliminaire très-important, coururent incontinent sur elles, et en saisirent quatre qu'ils nous donnèrent à garder, jusqu'à ce qu'ils se fussent arrangés pour le prix avec le propriétaire, qui étoit seul et sans armes. La femme de l'Arabe ne tarda pas à paroître. Elle n'avoit pas été effrayée du tout; elle se mit à quereller nos maîtres à haute voix et de toutes ses forces. Elle leur dit que, quand bien même son mari consentiroit à se défaire des chèvres, elle n'y consentiroit pas; elle insista pour qu'on lui dît le nom de Sidi Hamet. Sidi Hamet se nomma lui-même; alors elle se mit à l'attaquer, à lui reprocher d'être assez lâche pour voler un homme désarmé; elle dit qu'elle feroit connoître dans tout le pays son nom et ses actions, qu'elle étoit bien sûre de trouver quelqu'un qui vengeroit cette injure. Pendant qu'elle se répandoit en plaintes, assurément fort justes, son mari faisoit tout ce qu'il pouvoit pour la calmer, mais ce fut inutilement. Elle ne cessa de dire des injures que lorsque Seid lui mit son fusil sur la poitrine, et la menaça, si elle disoit un mot de plus, de l'étendre

morte à ses pieds. A cet argument irrésistible, elle se tut; mon maître, profitant alors de son silence, dit au mari qu'il avoit laissé à une petite distance en arrière un bon chameau qui n'avoit pas pu les suivre, seulement parce qu'il étoit fatigué, et qu'il le leur donneroit en échange pour ses quatre chèvres. Je vis bien que ces pauvres gens ne le croyoient pas. Il y avoit pourtant quelque chose de vrai dans ce que leur disoit Sidi. Il avoit effectivement laissé un chameau en arrière; mais il s'en falloit de beaucoup que ce fût un bon chameau. Cependant, comme il n'avoit pas de choix, ils furent forcés de se soumettre; la femme insista seulement à ce qu'on changeât une des chèvres pour une autre, ce que nos maîtres lui accordèrent uniquement, disoient-ils, pour satisfaire son caprice.

Cette affaire dura plus d'une heure à régler; à la fin, on tomba d'accord: on lia fortement nos chèvres ensemble par le cou, et on les confia à mes soins, laissant M. Savage et Horace pour m'aider à les mener; Clark et Burns eurent ordre de conduire les chameaux. Nos maîtres moins inquiets qu'auparavant nous avoient précédés pour chercher un passage praticable pour les chèvres et les chameaux:

M. Savage, Horace et moi, nous formions l'arrière-garde. Les chèvres étoient très-difficiles à mener, cependant nous continuâmes à les faire marcher devant nous, non sans peine, sans fatigue, et sans perdre de vue les chameaux. Nous avions une faim et une soif excessives. La chaleur des rayons du soleil, que réfléchissoit un sable fin et brûlant, étoit insupportable. M. Savage trouva là une petite herbe verte, qu'il arracha et mangea, en me disant qu'elle étoit délicieuse et douce comme du miel; je lui conseillai de ne pas l'avaler jusqu'à ce que j'eusse demandé à nos maîtres quelles étoient les propriétés de cette herbe, car ce pouvoit être du poison; et je refusai moi-même d'y toucher, quoiqu'elle fût bien tentante à la vue. Cependant telle étoit notre triste situation que M. Savage crut qu'une herbe verte qui avoit un goût si agréable ne pouvoit pas lui faire du mal, et il continua d'en manger autant qu'il en put cueillir. Heureusement pour lui qu'il n'en trouva pas beaucoup, car il ne tarda pas à être convaincu que cette herbe pouvoit lui faire bien du mal, lorsqu'il vit qu'elle lui causoit des vomissemens violens. J'éus de vives alarmes sur son compte; j'examinai attentivement l'herbe dont il avoit éte si

enchanté, et après l'avoir bien regardée, je me convainquis que ce n'étoit autre chose que ce que nous appelons en Amérique le Tabac indien. Ses effets étoient semblables : mais ce que je ne puis concevoir, c'est comment ces plantes pouvoient croître au milieu de ces sables brûlans.

M. Savage continua de rendre par accès pendant plus de deux heures, et comme il avoit très-peu de chose dans l'estomac, ces efforts le fatiguèrent au point de lui faire vomir du sang. Je ne pouvois pas l'attendre, parce que nos maîtres, leurs chameaux et nos camarades étoient déjà hors de vue. Quand il ne pouvoit pas aller plus loin, il s'arrêtoit pour vomir, et ensuite, il falloit bien, tout malade qu'il étoit, qu'il courût de toutes ses forces pour nous joindre. Je l'encourageai de mon mieux; je lui dis ce que c'étoit que cette herbe, et le plaignis d'en avoir éprouvé les funestes effets.

Depuis le moment où nous avions gagné le sommet de la terre, nous avions vu la mer, quoique à une grande distance devant nous et sur notre gauche; mais comme elle paroissoit noire et unie dans l'horizon, je crus que c'étoit un rideau immense de hautes terres boisées, et j'espérois que nous y arriverions bientôt, la

route que nous suivions nous y portant, et que là, nous trouverions enfin notre sortie du Désert. Horace me fit observer que ce que nous apercevions étoit trop noir et trop uni pour être un pays boisé; je regardai de nouveau avec attention, et je ne doutai plus que ce ne fût l'Océan; je distinguai même des vagues qui me parurent très-fortes. On compatit aisément aux disgrâces des autres quand on a éprouvé des revers : l'esprit encore rempli de mes propres infortunes, peut-être, me disois-je, quelque malheureux navigateur est-il en ce moment exposé à la fureur des flots, et destiné comme moi à être la victime d'un perfide élément. Cette idée m'affligea. Comme nous n'avions pas vu la mer depuis que nous avions été faits esclaves, cette vue fit sur nous une vive impression. Le malheureux saisit avec avidité une lueur d'espérance : déjà nous nous regardions comme à la fin de notre captivité, et cette douce illusion nous rendit à tous le courage.

CHAPITRE XIV.

Ils marchent le long de la côte sous de hautes falaises. — Ils rencontrent une compagnie d'Arabes. — Ils voyagent pendant la nuit de crainte des voleurs. — M. Savage s'évanouit. — Il est au moment d'être massacré, et est sauvé par l'Auteur.

Nos chameaux avoient passé au travers d'une crevasse, et s'étoient dirigés, sur des rochers qui étoient couverts en partie de gros amas de sables mouvans, vers le bord de la mer. Nous les avions perdus de vue; mais, reconnoissant leurs traces, nous les suivîmes en descendant des collines de sables presque à pic, jusqu'à une plaine en pente douce qui se trouvoit entre les premières et les secondes falaises de la mer, qui avoit, selon toutes les apparences, battu autrefois la plus élevée de ces falaises; mais elle s'en étoit retirée depuis

long-temps : la plaine en pente douce avoit également été, pendant des siècles, une plage, ainsi qu'on en pouvoit juger par les cailloux ou galets qui la couvroient, et qui s'étoient arrondis à force d'être agités et frottés les uns contre les autres par l'effet des vents, des vagues et de la marée.

L'Océan s'étoit aussi retiré de cet endroit, et battoit alors d'autres falaises perpendiculaires de plus de cent pieds de hauteur, à six ou huit milles de distance des anciennes, qui, en plusieurs endroits, s'élevoient brusquement comme une masse de rochers saillans et minés en dessous, de la hauteur de trois cents pieds. Nous avions traversé ces rochers au moyen d'une crevasse qui sembloit avoir été formée exprès pour servir de passage, car c'étoit la seule ouverture qu'on y remarquât. Comme j'ignorois le chemin que nos maîtres avoient pris, je m'étois arrêté pour examiner la vue que nous avions devant nous. Je ne savois de quel côté diriger ma marche, lorsque Sidi Hamet qui étoit caché derrière un tertre à gauche, s'étant aperçu de mon embarras, m'appela, et me fit signe de venir le rejoindre. Il étoit déjà presque nuit. Il y avoit tout auprès de nous trois ou quatre familles Arabes qui étoient

assises sous un abri formé de peaux étendues sur des piquets et des traverses. Nos chameaux furent lâchés pour les laisser brouter à l'aise; on nous ordonna de ramasser des broussailles qui croissoient sur les flancs des falaises, afin de faire du feu et de nous garantir du vent froid de la nuit. M. Savage étoit complétement épuisé : je le priai de rester couché par terre, tandis que nous arracherions les broussailles; mais lorsque j'arrivai avec la poignée que j'avois ramassée, je vis Seid qui assommoit de coups de bâton mon pauvre camarade, sous prétexte qu'il devoit nous aider. Je le suppliai de permettre que M. Savage restât où il étoit; je lui dis qu'il étoit malade, et que je ferois moi-même sa besogne. Sidi Hamet revint alors, et tua une des chèvres dont il nous donna les intestins. Ce secours vint bien à propos. On nous permit aussi de boire quelques gorgées de l'eau dans laquelle on les avoit fait bouillir. On partagea ensuite une foible tranche de viande entre nous, et nous eûmes en outre un bon coup d'eau. J'en avois déjà volé un peu pour M. Savage, qui continuoit de vomir le sang. Dans le cours de la nuit ils nous donnèrent un petit morceau de pouding, de l'espèce de celui que nous avions goûté auparavant; mais comme

M. Savage étoit malade, ils ne voulurent pas qu'il en eût, disant qu'il avoit déjà trop mangé de quelque chose, et qu'ils ignoroient ce que ce pouvoit être. Sidi Hamet lui en garda pourtant un peu dans une écuelle. Notre malade ne paroissant pas disposé à se laisser mourir de faim, je lui donnai une partie de mon propre pouding, et je conservai ma portion de viande pour lui jusqu'au matin. Notre soif et notre faim se trouvant ainsi un peu apaisées, nous dormîmes cette nuit-là assez bien. Nous avions fait environ trente milles dans la journée.

Le 14 octobre, de grand matin, nous prîmes congé de ces Arabes. Pendant que nous étions occupés des préparatifs de notre départ, Abdallah s'empara du pouding de M. Savage, comme bonne prise, et l'avala dans un instant; de manière que ce jour-là il n'y eut que les soins que je lui donnai qui l'empêchèrent de se trouver mal, et peut-être de mourir. Nos maîtres avoient acheté à ces Arabes deux chèvres de plus, ce qui portoit à cinq le nombre que nous en avions. Nous fûmes forcés de les conduire toute la journée le long du bord de la mer. A notre droite, le rivage primitif, ou l'ancienne falaise, s'élevoit

mieux que mon interrogateur; il me dit que dans peu nous serions à Swearah. Nous avançâmes alors, accompagnés par l'Arabe, qui nous pilota au travers d'un petit bras de mer qui entroit dans l'enfoncement dont j'ai déjà parlé. Nous reconnûmes une paire de pantalons de casimir qui avoient appartenu à M. Savage, et qui étoient alors au pouvoir d'un des petits enfans de cet Arabe. Je les fis remarquer à mes maîtres, et les priai en grâce de les acheter, ce que Seid fit, mais après avoir marchandé long-temps avec le petit garçon. Il lui donna en échange une pagne bleue qu'il avoit portée en guise de chemise. Ils vouloient que je donnasse ces pantalons à Clark ou à Horace; mais je les donnai à M. Savage, quoiqu'ils persistassent à l'appeler *Fonte*, c'est-à-dire mauvais sujet.

Ayant remonté cette haute falaise, après avoir été obligés de marcher dans la mer l'espace de cinquante toises, ayant de l'eau jusqu'aux reins, nous campâmes pour la nuit sur cette plage élevée et aride, et à la nuit nos maîtres, prenant Horace et moi avec eux, s'approchèrent de quelques tentes qui étoient au bord de la falaise, où on nous donna des moules séchées, que nous trouvâmes excel-

lentes, quoique très-salées : nous les partageâmes entre nous. Nous fîmes, à ce que je conjecturai, vingt-cinq milles cette journée-là. Nos maîtres tuèrent les dernières chèvres qui nous restoient, firent bouillir et mangèrent leurs intestins, ainsi que la plus grande partie de la viande; tous ceux qui étoient présens ayant absolument voulu en avoir pour satisfaire leur faim, il n'y eut pas moyen de s'y opposer; de manière que nous vîmes notre part prise de force et avalée par d'autres.

Le 16 octobre, nous partîmes de grand matin; mais nous ne pûmes avancer qu'avec lenteur, étant obligés de tenir le bord de la mer, et la plupart du temps de marcher sur des terrains rompus et dégradés par les vagues. Nos maîtres nous parurent tout ce jour-là fort inquiets; ils me dirent qu'il y avoit dans le voisinage un grand nombre de voleurs et de mauvais hommes qui tenteroient de nous prendre et de nous enlever, et que ces hommes avoient l'art de lancer de grosses pierres avec beaucoup de force et de justesse. Jusqu'au coucher du soleil nous ne fîmes pas plus de quinze milles; et, à la nuit tombante, nos maîtres, qui avoient fait monter MM. Savage, Clark et Burns sur les chameaux, les pous-

sèrent grand train, tandis qu'Horace et moi nous étions obligés de les suivre en courant à pied de toutes nos forces. Pendant tout ce temps ils tenoient à la main leurs fusils armés, et lorsque Horace et moi nous étions obligés de nous arrêter de temps à autre, il y en avoit toujours un qui restoit auprès de nous, et qui nous faisoit ensuite marcher le plus vite possible. Nous fîmes route de cette manière jusqu'à minuit, que nous arrivâmes à un grand enfoncement ou ravine. On fit mettre pied à terre à M. Savage et à Clark; on nous fit monter sur les chameaux, Horace et moi. En descendant la vallée, nous la trouvâmes pleine de hautes collines de sable; nous continuâmes de marcher sans faire le moindre bruit. La vallée étoit fort large; le sable qui y étoit entassé y avoit sans doute été porté du bord de la mer par le vent. Les femmes et les enfans couroient alors à pied. Après avoir gagné avec beaucoup de peine l'autre côté de la vallée et le sommet de ce même côté, nous trouvâmes que la surface de la plage que nous avions devant nous formoit une pente douce, toute couverte de tas de sables mouvans. Il y avoit deux heures que j'étois en route, monté sur un chameau, lorsque Clark, qui étoit à

une assez grande distance de moi, m'appela et me dit que M. Savage s'étoit évanoui, et qu'on l'assommoit à force de coups. Je me laissai glisser de mon chameau, et je courus à son secours. Seid frappoit à grands coups de bâton ce corps en apparence sans vie, qui étoit étendu par terre. Hassar l'avoit pris d'une main par la barbe, et de l'autre tenoit un large cimeterre avec lequel il étoit au moment de lui couper le cou. Je me saisis de Hassar, que je poussai assez rudement, et serrant dans mes bras le corps de M. Savage, je le soulevai et demandai de l'eau. Hassar vouloit me percer de part en part avec son cimeterre ; Sidi Hamet l'arrêta et l'en empêcha. Je m'attendois à être sacrifié, mais j'étois déterminé à sauver M. Savage à tous risques. Nos maîtres et tous nos compagnons de voyage, hommes, femmes et enfans, étoient autour de nous. Ils étoient tous frappés de l'idée que M. Savage étoit un homme méchant et entêté, et qu'il ne vouloit pas faire d'efforts pour avancer, précisément parce qu'il voyoit bien qu'on précipitoit la marche de crainte de tomber dans les mains des voleurs ; et c'étoit pour cette raison qu'on avoit résolu de le tuer. Je fis pourtant comprendre à Sidi Hamet

et aux autres qu'il s'étoit trouvé mal de faim et de fatigue, et qu'il n'y avoit de sa part dans cette occasion aucune méchanceté. Cela les surprit extrêmement. Ces Arabes ne savoient pas même ce que c'est qu'un évanouissement; ils n'avoient jamais entendu parler de semblable chose auparavant. Sidi Hamet fit venir un chameau, et ordonna qu'on donnât à boire à M. Savage. Quand ce bon Arabe vit celui-ci reprendre ses sens, il répandit des larmes; alors le plaçant sur un chameau avec Clark, afin que ce dernier pût le soutenir, ils se remirent en route. Soit mauvaise humeur ou dépit, Sidi Hamet, en me donnant ordre de monter avec Horace, me dit d'un ton méprisant : « Les Anglais ne sont bons à rien; vous » voyez que même nos femmes et nos enfans » peuvent aller à pied et courir. » Je lui répondis que je pouvois aller à pied; que je n'étois pas un mauvais homme; et pour le lui prouver, je me mis à courir et à faire marcher les chameaux. Cette marque de bonne volonté lui fit plaisir; il m'appela auprès de lui, laissant à d'autres le soin des chameaux : « Bon Riley, » me dit-il, tu reverras encore tes enfans, » s'il plaît à Dieu. »

Nous continuâmes de faire route à l'est, le

long de la côte méridionale d'une haute chaîne de collines de sable. Entendant devant nous aboyer un chien, nous changeâmes sur-le-champ de direction; nous tournâmes la tête de nos chameaux au nord, les mîmes au grand trot, et passâmes par-dessus les collines de sable sans faire le moindre bruit. Nous suivîmes cette direction pendant environ une heure, jusqu'à ce qu'étant arrivés près de la falaise qui bordoit la mer, au nord des monticules de sable, nous reprîmes notre ancienne route. Quelque temps avant la pointe du jour, nous nous égarâmes : comme il faisoit très-obscur, et que nos maîtres avoient peur de se tromper de route, ils firent coucher les chameaux en rond, et nous placèrent au milieu. Ils montèrent la garde tout autour, le fusil à la main, tandis que nous reposions. Je crois bien que, dans ce dernier jour et dans la nuit qui suivit, nous fîmes cinquante milles.

Le 17 octobre, nous nous remîmes en route de bon matin, toujours sur la même plaine en pente douce, entre les premières et les secondes falaises de la mer. Les hautes falaises ou élévations que nous avions sur notre droite, et dont les rochers pointus nous offrirent pendant toute la route des traces

risibles qu'ils avoient été autrefois battus des lots de l'Océan, commencèrent à être surnontées par de hautes montagnes dont le sommet se faisoit apercevoir à une distance considérable, et dont l'aspect, bien nouveau pour nous, servit à nous convaincre que nous étions enfin hors de cette aride et épouvantable plaine du Désert.

CHAPITRE XV.

Les Montagnes noires paroissent dans l'Est. — Les Voyageurs arrivent au bord d'une rivière d'eau salée et à des puits d'eau douce, où ils trouvent plusieurs chevaux. — Description d'une plante singulière. — Ils arrivent aux terres cultivées, à une rivière d'eau douce ; ils voient des huttes en pierre.

Vers le milieu du jour, nous découvrîmes à l'horizon dans l'est, les sommets noirs de hautes montagnes ; et déjà dans cet endroit, le sentier par où passoient les chameaux étoit très-battu. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la brune : nous rencontrâmes alors une vallée profonde, qui nous fit changer de route. Nous nous dirigeâmes d'abord vers le sud, ensuite au sud-ouest, au travers d'une autre vallée où il y avoit un bon sentier. Les montagnes noires que nous apercevions à droite et

à gauche, nous firent espérer que nous ne tarderions pas à arriver aux terres cultivées et aux courans d'eau douce. Effectivement, nous arrivâmes un peu avant la nuit auprès d'un ruisseau, sur les bords duquel croissoient des herbes assez hautes et des broussailles. L'eau de ce courant étoit très-saumâtre ; il étoit impossible d'en boire. Nous vîmes sur le bord qui nous faisoit face plusieurs personnes groupées autour de différens puits ; elles donnoient l'eau à des chameaux et à environ quarante chevaux de très-belle apparence. Nos maîtres saluèrent ces personnes, et traversèrent le courant, qui, dans cette partie, avoit environ deux pieds de profondeur sur trente de largeur. Nous fîmes rafraîchir nos chameaux aux mêmes puits dont je viens de parler. Tout auprès se trouvoit une petite rivière, dont l'eau pure étoit aussi claire que du cristal : elle étoit remplie de gros et superbes poissons, qui se jouoient et sautoient au-dessus de sa surface. Les Arabes parurent ne s'en pas soucier, car ils n'y firent aucune attention : il eût été si facile d'en prendre. La troupe que nous avions rencontrée se porta au grand trot dans le sud, en suivant le bord de la rivière. Les hommes de cette caravane

n'avoient pour toute arme que des sabres. Notre petite caravane se mit en marche vers la mer, et les femmes d'Hassar ne tardèrent pas à dresser leur tente pour la nuit. Elles y firent cuire une chèvre, qu'elles partagèrent entre nous tous ; mais on peut aisément croire que notre portion ne fut pas bien forte. Comme nous avions voyagé sur les chameaux presque toute la journée, nous dûmes faire ce jour-là trente-six milles.

Le 18 octobre, après avoir gravi, par un sentier tortueux, le bord de cette petite rivière, qui ne laissoit pas que d'être fort roide, nous nous trouvâmes sur une hauteur, d'où nous découvrîmes que c'étoit encore une continuation de la même plage en pente sur laquelle nous avions déjà fait route. La falaise qui étoit au sud, sur notre droite, continuoit d'offrir des preuves incontestables qu'elle avoit été battue autrefois par les eaux de l'Océan. Les vagues du ressac avoient miné les rochers, dont les masses énormes étoient encore suspendues en saillie, à la hauteur de deux ou trois cents pieds, sur la surface de la plaine en pente douce qui étoit au-dessous, tandis que la partie de la plage elle-même qui étoit au pied de la falaise, étoit couverte de fragmens tombés de

ces mêmes rochers, et de pierres que les vagues avoient polies et arrondies en les entraînant : ce qui me porta à croire, peut-être avec assez de raison, que l'Océan avoit occupé ce continent. Ces observations, jointes à celles que j'avois faites auparavant, et à celles que je fus à même de faire par la suite, me confirmèrent dans l'opinion que les eaux d'une mer avoient dû se retirer graduellement de ce lit desséché. Je laisse aux philosophes le soin d'en expliquer la cause. A l'exception des plantes qui croissoient tout près du courant d'eau, et qui consistoient en quelques broussailles semblables à du jonc et à des aunes nains, la seule verdure que nous eussions vue depuis plusieurs jours étoit une espèce d'arbuste, qui fixa mon attention par sa singularité. Cet arbuste n'avoit souvent qu'une seule tige de trois à douze pouces d'épaisseur, d'où s'élevoit, très-près de terre, un bouquet de branches qui s'étendoient de tout côté comme les côtes d'un parapluie ; ces branches étoient garnies d'une infinité de rameaux divergens : ce qui présentoit un diamètre de quinze à vingt pieds, tandis que la tige principale n'en avoit pas plus de six de hauteur. Ses feuilles étoient vertes, lisses, pointues, et d'environ quatre pouces de longueur

plus heureux. Nous avions fait
trente milles. Nos maîtres nous don-
manger les restes putrides d'une
qui pendoient depuis quatre jours le
des flancs d'un de nos chameaux. Nous
griller, et nous les trouvâmes déli-
Ils étoient, comme on peut bien le
très tendres, et n'avoient pas besoin
assaisonnement. Quelques-uns de mes ca-
dont sans doute le goût avoit été
par la faim, soutinrent que la viande
étoit bien préférable à la viande
qu'elle n'avoit besoin ni de sel ni de
pour lui donner un haut goût, et que si
les retournoient chez eux, ils préfére-
une telle nourriture à toute autre.
eûmes fini notre savoureux souper,
nous couchâmes sur la paille, et nous
un sommeil doux et rafraîchissant.
été si long-temps obligés de re-
nos membres fatigués et nos carcasses
le dos de cette plaine brûlée
du Désert, ou bien sur les flancs
horribles collines de sable, ce
de paille fraîche nous sembla
plus agréable qu'un lit d'édredon
les plus odoriférantes.

et peut-être encore de quelques autres animaux de la grosse espèce.

Pendant que nous cheminions, faisant plusieurs détours pour monter, nous découvrîmes sur notre gauche quelques pierres posées les unes sur les autres, en forme de mur, autour d'un trou qui avoit dix à douze pieds de diamètre sur six de profondeur : il paroissoit avoir été creusé par la main des hommes. Il y avoit, tout autour au pied de ce mur, plusieurs pots de terre, qui pouvoient contenir de trois à quatre galons chaque, et qui paroissoient avoir été faits pour servir de chaudières. Un de nos jeunes gens prit furtivement un de ces pots, et déjà il l'attachoit à son chameau, lorsque Hassar et Sidi Hamet, qui l'avoient remarqué, le lui firent bien vite détacher et remettre à l'endroit où il l'avoit pris. Comme j'avois eu plusieurs fois occasion de m'apercevoir du penchant très-prononcé que les Arabes ont au vol, je ne pus attribuer qu'à la peur la restitution qu'ils venoient de faire. Au coucher du soleil, nous arrivâmes près d'un terrain qui avoit été cultivé, et nous y trouvâmes un tas de paille d'orge. C'étoit le premier signe de culture que nous apercevions sur ce continent; nous le saluâmes comme le

présage de jours plus heureux. Nous avions fait ce jour-là trente milles. Nos maîtres nous donnèrent à manger les restes putrides d'une chèvre qui pendoient depuis quatre jours le long des flancs d'un de nos chameaux. Nous les fîmes griller, et nous les trouvâmes délicieux. Ils étoient, comme on peut bien le croire, fort tendres, et n'avoient pas besoin d'assaisonnement. Quelques-uns de mes camarades, dont sans doute le goût avoit été dépravé par la faim, soutinrent que la viande pourrie étoit bien préférable à la viande fraîche; qu'elle n'avoit besoin ni de sel ni de poivre pour lui donner un haut goût, et que si jamais ils retournoient chez eux, ils préféreroient une telle nourriture à toute autre. Quand nous eûmes fini notre savoureux souper, nous nous couchâmes sur la paille, et nous y goûtâmes un sommeil doux et rafraîchissant. Après avoir été si long-temps obligés de reposer nos membres fatigués et nos carcasses exténuées sur le dos de cette plaine brûlée et rocailleuse du Désert, ou bien sur les flancs stériles de ces horribles collines de sable, ce petit tas solitaire de paille fraîche nous sembla plus doux et plus agréable qu'un lit d'édredon parsemé des fleurs les plus odoriférantes.

Le 19 octobre, nous nous remîmes en route de grand matin; nous marchâmes tous à pied, à l'exception de Burns, qui étoit si épuisé qu'il ne pouvoit plus se tenir sur ses jambes. Notre direction changea du sud-est à l'est-nord-est, tenant le fond de la vallée, dont la plus grande partie avoit été labourée par la charrue à une époque peu reculée, mais seulement sur une bande de terre d'une largeur peu considérable. Les flancs des montagnes étoient absolument stériles, pelés et dépouillés de feuillage; nous continuâmes notre route, en suivant tous les tours et detours des vallées, jusqu'à environ deux heures après-midi, que quelques huttes bâties en pierres brutes s'offrirent à notre vue, au travers d'une profonde vallée. Un instant après, nous vîmes un ruisseau d'eau limpide et douce, qui couloit avec un doux murmure sur un lit de cailloux, et qui serpentoit le long de deux rives couvertes d'arbustes en pleine floraison. Un peu plus loin, des vaches, des ânes et des moutons paissoient sur un vert gazon, et de nombreux dattiers ornoient, en les ombrageant, les bords de ce ruisseau. C'étoit une vue dont aucun de nous ne s'attendoit à jouir, et mon âme s'élança vers l'Etre Suprême

avec tous les transports de la plus vive reconnoissance. L'excès de la joie avoit paralysé nos facultés au point que nous eûmes de la peine à arriver jusqu'au bord de l'eau ; mais lorsque nous y fûmes parvenus, nous nous y plongeâmes toute la tête comme des chameaux altérés, et nous en avalâmes jusqu'à ce que la nature rassasiée nous ordonnât de cesser. L'eau du ruisseau étoit fraîche, mais heureusement sans être assez froide pour nous faire de mal. Le ruisseau étoit peu profond, et avoit au plus quinze pieds de largeur ; il paroissoit cependant que lorsqu'il tomboit de la pluie dans les environs, il devenoit beaucoup plus profond et plus large. Les Arabes lui donnent le nom de *el wod Noon*, ou la rivière Nun ; il prend sa source dans le sud-est, et se jette dans la mer, dans une direction nord, à partir de l'endroit où nous étions. Nous étions arrivés sur sa rive droite, où croissoient quelques dattiers stériles, qui ne nous fournirent que leur ombrage. Cependant, quelque affamés que nous fussions, notre fatigue nous fit oublier tout autre besoin, et comme c'étoient les premiers arbres que nous eussions trouvés pendant notre cruel pèlerinage, nous acceptâmes l'ombrage que ces arbres sembloient

nous offrir si gracieusement, et nous y goûtâmes un sommeil rafraîchissant de deux heures. Je fus alors réveillé par Sidi Hamet, qui m'ordonna, ainsi qu'à mes camarades, de le suivre; ce que nous fîmes aussitôt. Arrivé auprès d'une des huttes en pierre dont j'ai parlé, il partagea avec nous, à notre très-grande joie, environ quatre livres de miel dans le rayon. Ce fut assurément là un regal délicieux pour nous. Nous le dévorâmes avec avidité, comme des ours affamés; miel, rayon, et jusqu'à une fourmillière de petites abeilles prêtes à éclore, qui remplissoient les deux tiers des cellules, tout disparut. Nos cœurs agités étoient pénétrés de reconnoissance pour l'Auteur de tout bien, et des larmes de joie couloient sur nos joues décharnées.

Les gens d'Hassar se pressoient autour de nous, et firent ce qu'ils purent pour nous arracher des mains cette délicieuse nourriture, à laquelle ils n'avoient point eu de part; mais Sidi Hamet mettant l'écuelle sur ses genoux, nous passoit d'une main le rayon pièce par pièce, tandis que de l'autre il tenoit son fusil armé, prêt à faire feu sur le premier qui auroit tenté de nous priver de notre repas. Les yeux de ces Arabes sembloient jeter feu et flammes

de colère, de la préférence qui nous étoit accordée. Nous redoutions beaucoup les effets de leur méchanceté et de leur envie, car les Arabes ne mettent jamais de bornes à leur ressentiment, et ne connoissent d'autre loi que celle d'une force supérieure. Quand nous eûmes fini, nos maîtres nous dirent d'aller nous coucher, ce que nous fîmes : nous ne tardâmes pas à nous endormir à l'ombre d'un beau palmier, dont les branches s'étendoient en forme de parapluie.

Sur la brune on nous réveilla et on nous ordonna de ramasser de quoi faire du feu. On nous donna ensuite du pouding de la même espèce que celui dont nous avions déjà mangé auparavant, si ce n'est que ce dernier étoit mêlé d'huile. Je reconnus que c'étoit de l'huile d'*argan* ; quoique fraîche, elle avoit une odeur très-forte ; mais comme mon estomac étoit gorgé de miel, je refusai d'en prendre. Mes camarades trouvèrent néanmoins cette huile très bonne, et pendant tout le temps que nous séjournâmes ensuite en Afrique, ils la préférèrent au beurre. Nous eûmes cette nuit-là un bon abri près d'un lieu de sépultures, dans le centre duquel étoit un petit bâtiment carré en pierre, blanchi en dehors et re-

couvert d'un dôme. J'appris par la suite que c'étoit une espèce de sanctuaire, ou la demeure d'un santon. Il étoit enclos de buissons épineux; c'étoit le premier cimetière que nous eussions rencontré en Afrique. Je calculai que que ce jour là (19 octobre), nous avions fait environ dix-huit milles.

Le 20 au matin, nous ne nous mîmes point en route, mais il vint un grand nombre d'Arabes et de Maures voir nos maîtres et nous. L'endroit où nous étions paroissoit être un lieu de passage très-fréquenté. Des troupes considérables de chameaux non chargés, venant du même côté que nous, se portoient à l'est; il en venoit également du sud qui faisoient le même chemin; il y en avoit aussi beaucoup de chargés qui prenoient la route du Désert. Leur chargement consistoit principalement en orge, sel, fer, et en quelques autres marchandises.

Dans la matinée, divers partis d'hommes, en tout de soixante à quatre-vingts, passèrent auprès de nous; tous étoient montés sur de beaux chevaux de race arabe, bien tenus, bien dressés et pleins de feu; leurs cavaliers étoient couverts de manteaux ou *sulamis*, et chacun tenoit à la main un fusil à un coup,

dont les montures étoient travaillées d'une manière très-curieuse, et marquetées de petites pièces d'ivoire et de bois de couleur, incrustées et disposées d'une manière particulière. Les batteries de ces fusils étoient faites comme celles des Maures; elles étoient très-difficiles à manier et très-épaisses. Cependant il est rare de les voir manquer de faire feu, quoique leur poudre soit mauvaise et que le grain en soit très-gros. Toutes leurs armes consistent en ce fusil et en un bon sabre ou cimeterre pendu à leur côté. Ils comptent beaucoup plus, dans leurs combats tête à tête, sur leur sabre que sur leur fusil; car, disent-ils, le *sabre* ne manque jamais *son feu*. Cette expression rappelle celle du général Suwarow lorsqu'il inculquoit à ses soldats son fameux principe : « La balle s'égare, la » baïonnette jamais; la balle est une folle, la » baïonnette un héros. » Un Maure auroit honte d'être vu en public sans un sabre. Les fourreaux de ces sabres sont d'airain et plaqués d'argent en dehors, mais ceux des Arabes sont en cuir. Les Maures, de même que les Arabes, les portent suspendus à leur cou par des cordons faits de laine filée teinte en rouge, ou par une forte courroie de cuir tressé. Ils appellent un sabre ou long couteau, *el skine*.

Ces hommes nous parurent d'une autre race que ceux que nous avions vus jusque-là. Ils portoient un *haick*, ou pièce de drap entortillée autour du corps, et qui leur tomboit au-dessous du genou, ou bien un manteau appelé *gzlabbia*, fait d'une manière semblable, avec de courtes manches. Un des plis du *haick* leur couvroit en général la tête; mais ceux qui ne se la couvroient pas, soit par le *haick*, soit par le capuchon de leur gzlabbia ou sulam, portoient une espece de turban. Leurs manteaux ou sulams faits d'étoffe noire grossière, ratinée, et semblable à de la peluche, avoient à peu près la même forme que nos manteaux ou mantes d'Europe, si ce n'est qu'ils ont un capuchon cousu en partie par devant, de manière que pour les vêtir, il faut les passer par dessus la tête. Ces hommes sont, généralement parlant, bien plantés, robustes et vigoureux; ils ont communément de cinq pieds huit à dix pouces de hauteur. Leur teint est légèrement olivâtre; leur barbe est longue et touffue; ils regardent un homme qui n'en a pas comme un être efféminé, et le méprisent. Leurs selles étoient fort bien faites, très-levées (au moins de huit à dix pouces), et arrangées par devant et par derrière, de

manière que le cheval ne pourroit pas jeter son cavalier par terre. Leurs brides étoient très-fortes et faites comme celles des Arabes. Leurs étriers, qu'ils portent extrêmement courts, étoient formés de larges plaques de fer qui leur recouvroient presque tout le pied; il y en a beaucoup de plaqués en argent. Ils avoient tous des pantoufles et des éperons.

Pendant le temps que nous nous arrêtâmes dans cet endroit, un vieillard très-respectable, qui parloit quelques mots d'espagnol, après avoir appris de nos maîtres qui nous étions, s'approcha de moi, et me fit des questions sur mon pays et sur les amis que j'avois à Swearah. Il me dit qu'il y connoissoit tous les consuls, et que leurs noms étoient *Renshaw*, *Josef*, *Estevan* et *Corte*. Il ajouta qu'il alloit à Swearah, qu'il y seroit en dix jours, qu'il se chargeroit d'une lettre pour moi, si mon maître vouloit me permettre d'écrire; mais nous n'avions pas de papier. Je lui dis que le nom de mon ami étoit *Renshaw*, devinant au nom que c'étoit le consul anglais. Ce vieillard dit à mon maître qu'il croyoit que je disois la vérité, et que j'avois été à Swearah, que je compris, par ses discours, être la même chose que Mogadore. Il partit

alors monté sur sa mule, qui étoit une grande et superbe bête. Tous ceux qui passoient paroissoient fort amis de nos maîtres; ils vouloient tous savoir notre histoire; ils me demandoient ce que je pensois de leurs chevaux, de leurs selles, de leurs brides, de leurs fusils, de leurs sabres, et en général de toutes les parties de leur accoutrement. Je ne manquois pas de leur déclarer qu'ils étoient du meilleur genre. Ce matin-là, Sidi Hamet nous apporta du miel; mais nous n'en eûmes que la vue; car, au moment même où il m'en donnoit, les gens d'Hassar se jetèrent dessus, le lui arrachèrent, et dévorèrent en un instant ce qui nous étoit destiné. Après une longue et violente dispute à ce sujet avec Hassar et sa bande, Sidi finit par en acheter d'autre, que nous pûmes manger, parce que nous étions protégés par celui qui l'avoit vendu, et par quelques étrangers qui se trouvoient là. Ce miel étoit d'une qualité bien inférieure à celui que nous avions eu précédemment.

manière que le cheval ne pourroit pas jeter son cavalier par terre. Leurs brides étoient très-fortes et faites comme celles des Arabes. Leurs étriers, qu'ils portent extrêmement courts, étoient formés de larges plaques de fer qui leur recouvroient presque tout le pied; il y en a beaucoup de plaqués en argent. Ils avoient tous des pantoufles et des éperons.

Pendant le temps que nous nous arrêtâmes dans cet endroit, un vieillard très-respectable, qui parloit quelques mots d'espagnol, après avoir appris de nos maîtres qui nous étions, s'approcha de moi, et me fit des questions sur mon pays et sur les amis que j'avois à Swearah. Il me dit qu'il y connoissoit tous les consuls, et que leurs noms étoient *Renshaw*, *Josef*, *Estevan* et *Corte*. Il ajouta qu'il alloit à Swearah, qu'il y seroit en dix jours, qu'il se chargeroit d'une lettre pour moi, si mon maître vouloit me permettre d'écrire; mais nous n'avions pas de papier. Je lui dis que le nom de mon ami étoit *Renshaw*, devinant au nom que c'étoit le consul anglais. Ce vieillard dit à mon maître qu'il croyoit que je disois la vérité, et que j'avois été à Swearah, que je compris, par ses discours, être la même chose que Mogadore. Il partit

alors monté sur sa mule, qui étoit une grande et superbe bête. Tous ceux qui passoient paroissoient fort amis de nos maîtres; ils vouloient tous savoir notre histoire; ils me demandoient ce que je pensois de leurs chevaux, de leurs selles, de leurs brides, de leurs fusils, de leurs sabres, et en général de toutes les parties de leur accoutrement. Je ne manquois pas de leur déclarer qu'ils étoient du meilleur genre. Ce matin-là, Sidi Hamet nous apporta du miel; mais nous n'en eûmes que la vue; car, au moment même où il m'en donnoit, les gens d'Hassar se jetèrent dessus, le lui arrachèrent, et dévorèrent en un instant ce qui nous étoit destiné. Après une longue et violente dispute à ce sujet avec Hassar et sa bande, Sidi finit par en acheter d'autre, que nous pûmes manger, parce que nous étions protégés par celui qui l'avoit vendu, et par quelques étrangers qui se trouvoient là. Ce miel étoit d'une qualité bien inférieure à celui que nous avions eu précédemment.

CHAPITRE XVI.

Les Voyageurs se divisent. — Ils se mettent en route à l'Est. — Leurs maîtres sont attaqués par une bande de voleurs.

NOTRE repas fini, on se prépara à partir. La petite troupe de Hassar se divisa, c'est-à-dire que deux hommes, les femmes et les enfans prirent la grande route frayée qui conduit à l'est dans une profonde vallée, emmenant avec eux environ la moitié des chameaux. Hassar et les autres conduisirent le reste, y compris les nôtres, dans la direction nord-est ; quant à nous, nous nous dirigeâmes, suivis de quelques personnes, le long du bord oriental de la petite rivière au nord. Arrivés à une petite distance, nous franchîmes les hautes montagnes escarpées et raboteuses qui étoient à l'est de nous. Il est impossible de décrire la peine que nous eûmes à parvenir au haut de ces affreux

précipices. Nous eûmes à monter pendant près de quatre heures, et je fus bien convaincu que nos maîtres prirent cette route de crainte d'être suivis et surpris pendant la nuit par quelques-uns de ceux qui nous avoient remarqués, et de se voir ainsi voler leurs esclaves et leurs autres propriétés. Après avoir franchi les pics les plus élevés de ces montagnes, nous aperçûmes Hassar et une partie de ses gens qui avoient conduit les chameaux; il les avoient fait passer par un chemin plus praticable. Il étoit alors presque nuit, et nous voyagions toujours au milieu de ces montagnes roides et raboteuses, nous aidant les uns et les autres dans les endroits les plus difficiles; Hassar cherchoit les chemins les plus commodes pour y faire passer ses chameaux. Parvenus enfin à un petit plateau, nous vîmes quelques tentes vers lesquelles nous nous dirigeâmes. Ces tentes étoient au nombre de douze; on les avoit dressées en demi-cercle. Nous étant approchés à cinquante toises de la plus grande, nos maîtres s'assirent par terre, le dos tourné aux tentes; d'où il sortit bientôt une femme apportant avec elle une grande jatte pleine d'eau, qu'elle leur présenta après les saluts d'usage : *Tabez*, etc.

Nos maîtres burent de cette eau; on pré-

senta ensuite à Sidi Hamet une écuelle remplie de dattes fraîchement cueillies, qui n'étoient pas encore tout-à-fait mûres ; il nous les donna. Seid, Abdallah et Hassar nous en prirent de force chacun une poignée. Nous trouvâmes ces dattes excellentes, mais nous ignorions alors quelle espèce de fruit c'étoit. Nous passâmes la nuit sur ce plateau, où nous reposâmes nos corps exténués, qui étoient encore plus fatigués, je crois, qu'ils ne l'avoient jamais été auparavant.

Le 21 octobre, nous partîmes de très-grand matin, faisant route au nord ; nous nous rabattîmes vers la mer, en traversant un grand nombre de défilés escarpés. A midi, nous nous retrouvâmes dans la même plaine en pente douce que j'ai décrite plus haut. Nous passâmes ensuite au travers de hautes et épaisses broussailles, et arrivâmes près de la falaise qui sert maintenant de barrière aux flots écumans de la mer ; nous y découvrîmes un grand nombre de tentes, dont nous nous approchâmes. Nos maîtres Sidi Hamet et Hassar, furent reconnus par les gens qui habitoient ces tentes. Ils étoient en tout à peu près vingt, avec leurs familles. Ils avoient avec eux plusieurs sacs d'orge qu'ils s'étoient procurés à une grande distance à l'est. Sidi Hamet souffroit alors d'un violent mal de

tête et dans tous ses membres. Il pria ses nouveaux voisins, de vouloir bien lui prêter une tente sous laquelle il pût se reposer. Ils en vidèrent aussitôt une, et y allumèrent un grand feu, auprès duquel il se mit la tête, se rôtissant presque la cervelle; mais cette manière de traiter sa maladie ne lui procura aucun soulagement. Il eut recours à un autre moyen non moins singulier; il fit mettre au feu et rougir un grand couteau, et dit à son frère d'en faire passer le dos, tout rouge, à plusieurs reprises sur le haut de sa tête, ce qui, comme on peut bien croire, faisoit siffler ce fer chaud toutes les fois qu'on le lui passoit sur le crâne. Lorsqu'il s'étoit un peu refroidi, on le remettoit au feu, et quand de nouveau il étoit rouge, il en faisoit passer le dos sur ses jambes et ses bras nus, à la distance de trois ou quatre pouces. Chaque attouchement de ce fer lui enlevoit la peau, et quoique cela le pinçât et le fît sauter à chaque fois, il n'en continua pas moins de se faire faire ces espèces de scarifications pendant plus d'une heure. Burns avoit été fort mal depuis quelque temps; il étoit si affoibli qu'il pouvoit à peine se tenir debout, et encore moins marcher. En conséquence on l'avoit toujours mis sur un chameau.

Comme Sidi Hamet s'appliquoit à lui-même un remède de sa façon pour ce qu'il appeloit *un coup de lune*, il lui prit fantaisie d'administrer également le fer rouge aux membres du pauvre Burus, qui, hors d'état, par sa foiblesse, de sauter et de se tortiller comme son maître, crioit à chaque application du fer: « Mon Dieu, ayez pitié de moi. » Comme j'avois faim, je suppliai nos maîtres de me permettre d'aller ramasser des moules sur le bord de la mer; mais ils me refusèrent en me disant : « Il n'y en a point sur cette partie de » la côte. » On nous donna pour souper un bon plat de pouding, ou *lhash*, et nous nous reposâmes sous la même tente que nos maîtres.

Le 22 octobre, nous nous mîmes en route, ne menant que nos seuls chameaux. Comme Hassar en avoit pris un, il ne nous en restoit plus que trois. Nous montâmes en conséquence chacun à notre tour, traversant des ravines très-profondes qui avoient été formées par les pluies ou par d'autres causes. Dans l'après-midi nous fûmes forcés de nous rejeter sur le bord de la mer, afin de dépasser une de ces ravines qui étoit si escarpée qu'il n'y avoit pas moyen de la franchir. Lorsque nous eûmes gagné le bord de la mer, nous nous trouvâmes

sur une petite plage ou langue de terre qui étoit alors à sec. Cette plage étroite avoit huit ou dix milles de long; mais du bord de l'eau au pied de la falaise à pic que nous avions à notre droite, elle n'avoit pas plus de trente pieds de large. Cette falaise paroissoit avoir cent cinquante pieds de haut. Lorsque nous arrivâmes au bord de la mer, je m'y plongeai et je voulus recevoir une lame de ressac sur le corps, afin d'en être lavé et d'en ressentir une fois de plus les effets rafraîchissans; mais mon maître craignant que je ne fusse entraîné par la retraite de la lame, me défendit d'en approcher une autre fois. Comme nous marchions le long de cette étroite bande de terre, et que nous avions déjà passé la moitié de sa longueur, la haute falaise sur notre droite et l'Océan à notre gauche, nous aperçûmes, au moment où nous tournions une pointe, quatre hommes armés chacun d'un cimeterre et d'un fusil, qui s'élancèrent de derrière des rochers en saillie, afin d'intercepter notre marche. Nos maîtres étoient dans ce moment sur leurs chameaux; mais ils sautèrent tout de suite à bas, en tirant leurs fusils de leurs fourreaux. Se retirer auroit été montrer de la peur, et s'exposer à une destruction inévitable; aussi se déterminèrent-

ils à s'avancer bravement deux contre quatre. Sidi Hamet, quoiqu'encore dans un état de foiblesse à faire croire qu'il ne pouvoit pas marcher avant qu'on eût vu ces hommes, se mit alors à courir sur eux son fusil à la main, tandis que Seid, aussi lâche qu'il étoit cruel, restoit en arrière : tant il est vrai que les hommes généreux et humains sont toujours les plus braves! L'ennemi n'étoit qu'à quelques pas de nous, et se tenoit en ligne à travers la plage. Sidi ayant armé son fusil et le tenant prêt à tirer, demanda *si c'étoit la paix*. Pendant ce temps il ne perdoit pas de vue ces hommes pour voir par leur contenance quelle étoit leur intention. Un d'eux répondit : *C'est la paix*, et il tendit la main droite pour recevoir celle de Sidi qui la lui donna, ne soupçonnant aucune trahison; mais le brigand la lui saisit fortement, et ils alloient être victimes, lui et Abdallah, de leur bonne foi, si, dans cette conjoncture critique, deux des gens d'Hassar n'eussent pas paru en vue, accourant vers nous à toutes jambes, armés chacun d'un bon fusil à deux coups prêt à faire feu. Les voleurs les aperçurent dès qu'ils tournèrent la pointe, et le coquin qui avoit saisi la main de Sidi Hamet, la lâcha aussitôt, cherchant à faire de cette

affaire un objet de plaisanterie, et lui dit en ricanant, qu'il n'avoit voulu que l'effrayer. On ne se contenta d'une pareille excuse que parce que nos gens ne se sentoient pas assez forts pour se venger d'une semblable insulte, et nous continuâmes notre route. Ces hommes étoient forts et actifs; ils ne cessèrent de tourner et de voltiger autour de nous. Il étoit facile de voir par leurs manœuvres qu'ils cherchoient à nous séparer de nos maîtres pour pouvoir s'emparer de nous plus facilement, et faire de nous leurs esclaves. Sidi Hamet, qui les observoit, m'ordonna de me tenir moi et mes gens tout près des chameaux, tandis que lui et sa petite troupe, forte alors de cinq hommes n'ayant que des fusils et point de sabres, se tiendroient entre ces bandits et nous. Lorsqu'ils virent que nos maîtres étoient trop vigilans pour eux, ils prirent congé sans rien dire, et se portèrent le long de la plage avec une vitesse incroyable, courant les uns après les autres, ramassant et jetant au loin des pierres qui devoient peser au moins de six à huit livres; ils les lançoient avec une telle force qu'elles imitoient dans l'air le sifflement d'un boulet de canon, et celles qu'ils dirigeoient contre les rochers y étoient souvent écrasées. Ces

drôles-là visoient fort bien; je m'aperçus même qu'ils manquoient rarement le but qu'ils s'étoient proposé d'atteindre, et je m'étonnois de plus en plus que l'on pût réunir autant de force à un coup-d'œil aussi juste; je suis sûr qu'ils auroient tué un homme à plus de cinquante verges de distance.

Quand nous fûmes arrivés à l'extrémité de la plage, nous remontâmes la falaise, laissant ces formidables coquins maîtres de cette partie du rivage, qu'ils ne quittèrent sûrement pas sans avoir trouvé à piller. Lorsque nous fûmes délivrés de toute inquiétude, Sidi Hamet me dit que nous avions rencontré là de mauvais hommes, qu'ils l'auroient tué lui et Seid, et nous auroient emmenés, moi et mes camarades, dans des endroits où je n'aurois pu nourrir davantage l'espérance de revoir ma femme et mes enfans, si Dieu n'avoit pas envoyé ces deux hommes à notre secours. Il me demanda ensuite si je combattrois pour lui sauver la vie. Oui, lui dis-je, personne ne vous tuera aussi long-temps que je serai en vie, s'il est en mon pouvoir de l'empêcher. « Bon Riley, s'écria-» t-il, vous méritez qu'on vous protége, car » Dieu est avec vous : je devois perdre la vie » dans cette occasion. »

CHAPITRE XVII.

Les Voyageurs se procurent du poisson frais. — Ils passent au travers de plusieurs petits villages entourés de murs, et font rencontre de voleurs montés à cheval.

DANS la soirée nous rencontrâmes et passâmes auprès d'un homme qui conduisoit un âne chargé de poissons. Je fis entendre à mes maîtres que cette nourriture nous seroit très-salutaire dans l'état de délabrement où se trouvoit notre santé, et surtout celle de Burns. Ils proposèrent à cet homme de lui en acheter; mais il refusa de leur en vendre un seul à quelque prix que ce fût. Les tentes d'Hassar et de sa famille étoient déjà dressées sur une petite colline près de la falaise; nous les y rejoignîmes. Peu après, Seid, Abdallah et deux des gens de Hassar prirent leurs fusils, et

nous quittèrent. Deux heures s'étoient à peine écoulées depuis leur départ, lorsque Sidi Hamet, Hassar et deux autres qui étoient avec nous, entendant des pas de personnes qui s'approchoient, prirent leurs fusils, et sortant précipitamment de leurs tentes, demandèrent qui alloit là? C'étoient Seid et ses compagnons, qui vinrent à moi, et dépliant une couverture, en firent tomber quatre gros poissons de l'espèce de ceux que nous avions vus auparavant. « Riley, dit Sidi Hamet, ceux-ci sont-ils » bons à manger? » Je répondis affirmativement. « Hé bien, dit-il, prenez-les et mangez-» les; mais faites bien attention de ne pas vous » étrangler avec les arêtes. » Je pris trois de ces poissons, je les coupai par tranches, et les mis dans un pot de terre (de l'espèce de ceux que les Arabes appellent *giderah*); j'y ajoutai de l'eau, et les fis bouillir sur-le-champ. Nous en mangeâmes jusqu'à ce que nous fussions rassasiés. Nous en bûmes le bouillon qui étoit extrêmement agréable au goût et fortifiant : cette boisson arrêta la dyssenterie qui nous tourmentoit tous depuis que nous avions mangé le miel. Nous avions fait ce jour-là environ quarante milles. Nous passâmes la nuit dans un cercle formé par nos

maîtres et leurs chameaux : on ne nous permit pas d'en sortir; Sidi Hamet m'en donna la raison en me disant qu'il y avoit un grand nombre de voleurs dans cet endroit. Cette observation de mon maître me fit sourire, car je pensois dans le moment que les poissons que ses compagnons nous avoient donnés ne leur avoient pas coûté cher.

Le 21 octobre, à la pointe du jour, nous nous remîmes en route, tous de compagnie, à l'exception de Hassar, des femmes et des enfans. Le poisson frais que nous avions mangé la veille nous avoit extrêmement altérés. Nous rencontrâmes, heureusement, vers le milieu du jour, une citerne près du sentier que nous suivions : nous nous y rafraîchîmes. Cette citerne étoit toute bâtie en pierre et en chaux; son haut étoit cintré en forme de voûte, s'élevant de terre à une hauteur raisonnable; elle avoit au moins quatre-vingts pieds de longueur sur huit ou dix de largeur en dedans, et paroissoit profonde d'à peu près vingt pieds. Elle étoit dans ce moment presque toute remplie d'eau, qu'on y avoit fait venir au moyen de gouttières, faites et arrangées de manière à recevoir et à conduire l'eau de pluie lorsqu'elle descend des collines voisines et qu'elle coule en ruisseaux dans cette vallée. J'appris que cette eau étoit

la propriété commune de tous ceux qui voyagent le long de cette route; que la citerne avoit été bâtie par un homme pieux et très-riche, dans le seul but de rafraîchir le voyageur fatigué, et qu'elle contenoit de l'eau toute l'année, même dans les plus grandes sécheresses : personne de notre caravane n'osa y puiser pour ses chameaux; tous la regardèrent comme consacrée seulement à l'usage de l'homme.

Après avoir salué cette citerne et béni la mémoire de celui qui l'avoit fait construire, nous continuâmes notre route sur la plage en pente douce qui s'étoit formée entre les anciennes et les nouvelles falaises : elle étoit entrecoupée de ravines assez profondes que les eaux qui se précipitoient de temps à autre des montagnes avoient formées; nous avions beaucoup de peine à les franchir. Le chemin que nous suivions ne me parut pas avoir été très-fréquenté. Le terrain au pied de l'ancienne falaise avoit été nouvellement labouré dans quelques endroits qui me parurent assez fertiles. Nous vîmes sur les hauteurs deux petites villes, ou plutôt deux villages murés, autour desquelles croissoient des poiriers sauvages. Il y avoit près de ces villes des hommes qui labou-

roient avec une couple d'animaux (en général une vache et un âne) attelés ensemble d'une manière singulière que je décrirai par la suite; d'autres gardoient des troupeaux de chèvres et de moutons : les femmes étoient occupées à porter le bois qu'elles avoient ramassé sur les collines ; quelques-unes étoient chargées de grandes jarres d'eau : la manière dont cette jarre étoit posée sur leurs épaules me rappela le souvenir de la belle Rebecca de l'Ecriture venant au puits. Plusieurs de ces femmes tenoient attaché sur leur dos un jeune enfant qui passoit ses petits bras autour de leur cou.

Nous arrivâmes à midi auprès d'un très-gros village muré contigu à la route. Il étoit entouré de très-jolis jardins; l'un d'eux situé sur le chemin qui mène à la porte du village, étoit planté en poiriers sauvages. Ces jardins étoient défendus par des haies d'épines sèches, qui formoient une seconde enceinte. Les murs avoient quinze pieds de hauteur et les haies six. Nos maîtres s'arrêtèrent quelques momens près de la porte, mais les habitans se contentèrent de les regarder, et pas un ne parut disposé à leur donner seulement une goutte d'eau; nous poursuivîmes notre route en maudissant l'inhospitalité de ces villageois. Aux approches

de la nuit, nous descendîmes dans une vallée délicieuse, dont le fond plat étoit couvert de charmans jardins, parfaitement bien disposés, bordés tantôt de haies vives, et tantôt de murs en pierre. Autour de ces jardins, et dans les angles, il y avoit plusieurs beaux figuiers qui parurent très-vivaces, quoique dépouillés de leurs feuilles; ce que nous attribuâmes à la saison avancée. Nous vîmes aussi quelques grenadiers. Ces jardins étoient garnis de plusieurs plate-bandes, où croissoient différens légumes, tels que choux, ognons, navets, etc.; on les arrosoit au moyen d'un petit filet d'eau qui descendoit de collines peu éloignées, et que l'on avoit distribuée dans tous ces jardins par des canaux creusés exprès.

Les propriétaires de ces jardins habitoient deux petits villages murés, près du sommet de la falaise de l'est; ils ne nous offrirent aucun rafraîchissement. Nous traversâmes dans le cours de cette journée trois lits de ruisseaux ou de rivières qui étoient alors à sec, et un quatrième dont l'embouchure étoit engorgée de sable, au point d'arrêter sa communication avec la mer; il contenoit cependant encore un peu d'eau : on y venoit de tous côtés pour abreuver les vaches, les moutons, les chèvres,

les ânes et les chameaux, ainsi que pour remplir les cruches et les outres. Dans l'après-midi, une troupe de dix hommes à cheval, bien armés, marcha sur nous dans la plaine, faisant beaucoup de bruit en frappant les éperons sur les étriers, et criant : Ha ! ha ! ha ! ha ! Notre petite caravane consistoit dans nos deux maîtres, deux des gens d'Hassar, Abdallah, et un étranger qui nous avoit joints le même jour. Comme ils étoient armés de cinq fusils à deux coups et de quelques cimeterres, ils sautèrent à bas de leurs chameaux, à l'approche des étrangers, tirèrent leurs fusils de leurs fourreaux, les amorcèrent de nouveau, et prirent poste devant leur propriété, formant une ligne, et préparés au combat.

Les cavaliers s'avancèrent au grand galop jusqu'à quinze pieds de nous ; alors ils arrêtèrent leurs chevaux tout court. Je m'attendois à être spectateur d'une bataille, quoique je craignisse vivement de voir nos maîtres écrasés sous les pieds des chevaux, car leurs armes n'auroient pas pu les garantir de cette attaque impétueuse ; lorsque les chevaux s'arrêtèrent, nos Arabes étoient prêts à faire feu. Le chef des cavaliers demanda alors d'un ton impérieux qui étoient nos maîtres ? d'où ils venoient ?

s'ils connoissoient *Sidi Ishem ?* de quel pays nous étions, nous leurs esclaves ? et où ils nous avoient trouvés ? Sidi Hamet répondit à toutes leurs questions d'une manière aussi brève, aussi brusque et aussi aigre que possible, et leur demanda à son tour : « Qui êtes-vous? » d'où venez-vous ? quel droit avez-vous de » galoper sur moi de cette manière-là, et de » m'arrêter sur la route, moi et mes esclaves?» Ce fut là, autant que je pus le comprendre, ce qu'ils se dirent. Il y eut entr'eux une violente dispute pendant une demi-heure ; à la fin la dispute s'apaisa, et l'on nous permit de continuer notre route, tandis que les cavaliers se jetèrent au sud parmi les montagnes. Je ne doutai pas que le courage de mon maître, joint à nos bonnes dispositions, n'eût écarté cette affaire, qui seroit peut-être devenue fort désagréable pour nous.

Nous continuâmes de marcher long-temps encore après que la nuit fut tombée : nous arrivâmes enfin auprès d'un campement d'Arabes, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. On nous y régala de quelques moules séchées et de pouding d'orge. Hassar et sa famille n'avoient point fait route avec nous ce dernier jour ; mais les deux hommes qui avoient

aidés à nous tirer de la situation critique où nous étions sur la grève, nous avoient tenu compagnie : nous avions été joints encore par un autre Arabe et deux chameaux. Nous n'avions aperçu aucun symptôme de maladie et pas le moindre signe d'infirmité parmi les habitans du Désert ; mais en arrivant aux pays cultivés, nous ne rencontrâmes que des malades : plusieurs avoient les jambes enflées ; quelques-uns étoient affligés d'un mal que je soupçonnai être la lèpre ; d'autres éprouvoient des douleurs aiguës dans toutes les parties de leur corps. Ils nous prirent pour des gens habiles en médecine, et ne manquèrent pas de me consulter partout où j'allai. Une des femmes avoit le sein très-enflé et fort enflammé ; elle y éprouvoit une si vive douleur qu'elle ne pouvoit s'empêcher de crier chaque fois qu'elle respiroit. Ils me prièrent de l'examiner et de lui ordonner un remède, ce que je fis en recommandant qu'on lui appliquât un cataplasme de pouding d'orge, et qu'on le renouvelât souvent jusqu'à ce que l'enflure fût dissipée, ou qu'elle eût crevé. Cette femme se trouvant soulagée, me donna pour preuve de sa reconnoissance un coup d'eau à boire et une poignée de moules : en même temps elle me pria d'exa-

miner son frère qui avoit une jambe enflée, où il y avoit aussi une inflammation, et dont il souffroit beaucoup. En lui visitant la jambe malade, je m'aperçus que la peau n'avoit éclaté nulle part ; j'ordonnai qu'on lui appliquât tout autour un emplâtre de sel noir, de manière à couvrir toute la partie affligée ; ce qu'ils firent sur-le-champ, et l'homme crut en éprouver un soulagement immédiat.

Ce jour-là nous avions voyagé sans discontinuer sur les chameaux ; et comme ils avoient été une bonne partie du temps au grand trot, je calculai, vu la rapidité de notre marche, que nous n'avions pas fait moins de cinquante milles. Dans l'après-midi nous découvrîmes à l'est une terre qui étoit très-élevée, et qui s'étendoit au nord aussi loin que la vue pouvoit porter. Nous la vîmes du haut d'une colline ; mais elle se perdoit dans l'horizon à une distance prodigieuse. En regardant l'Océan qui étoit devant nous, cette terre nous sembloit une île éloignée. « Voilà Swearah, » me dit Sidi Hamet en me montrant du doigt la pointe la plus au nord de la terre qui étoit en vue. Je lui demandai combien de jours il nous faudroit pour y arriver : « Dix jours, répliqua-» t-il en voyageant aussi lentement que nous » le faisons. »

CHAPITRE XVIII.

Leurs maîtres commettent une erreur qu'ils sont obligés de redresser. — Sidi Hamet et son frère se battent. — Situation critique d'Horace. — Ils rencontrent des villages.

Le 23 octobre, nous fûmes réveillés deux heures avant la pointe du jour, sans faire le moindre bruit, et nous nous mîmes en route. Je soupçonnai quelque nouveau tour de la part de nos maîtres, parce que nous n'étions jamais partis de nuit. Effectivement, nous n'avions pas fait plus de deux lieues que nous entendîmes à la petite pointe du jour le bruit des pieds de chevaux accourant au grand galop derrière nous. Le cliquetis des armes de leurs cavaliers et celui des éperons contre les étriers, faisoient également grand bruit. Nos maîtres tirèrent leurs fusils des fourreaux qu'ils me

donnèrent à garder. Les cavaliers, au nombre de quatre, nous atteignirent alors, et passant à peu de distance de nous sur la droite tournèrent tout d'un coup à gauche devant les chameaux, et les arrêtèrent. Nos gens étoient au nombre de cinq avec quatre fusils à deux coups. Ils m'ordonnèrent de me tenir aussi près d'eux que possible avec mes camarades, et se mirent ensuite à courir de toutes leurs forces à l'encontre des assaillans, tandis que nous les suivions aussi vite que possible, dans la crainte d'en être séparés et de tomber dans les mains de leurs adversaires. (Il ne faisoit pas encore jour.) Ils s'approchèrent les uns des autres en poussant de grands cris. La voix des cavaliers éclatoit comme le son d'une trompette; celle de nos maîtres n'étoit pas d'un ton plus bas, de manière que les montagnes retentissoient de ces vociférations extraordinaires. Je m'attendois à chaque moment à voir le carnage commencer. Chacun forçoit sa voix afin de couvrir celle de ses adversaires. Je m'étois approché de mon maître, et je pus entendre distinctement un des hommes qui étoient à cheval l'accuser d'avoir violé l'hospitalité, et lui reprocher dans les termes les plus injurieux je ne sais quel tort qu'il pré-

tendoit avoir été fait. Les autres étoient pendant ce temps à se quereller. Cependant cette guerre de mots s'étant un peu calmée, un des cavaliers demanda à mon maître son nom; et après un assez long délai, occasionné par l'étiquette (chacun ne voulant décliner son nom que le dernier), mon maître lui dit enfin qu'il s'appeloit *Sidi Hamet.* « On me nomme Ali » Mohammed, » répondit son adversaire; et la querelle recommença de nouveau : ils s'accusoient réciproquement de perfidie. Sur ces entrefaites, et le jour commençant à paroître, nos ennemis gagnèrent en forces; car ils furent joints par plusieurs hommes armés et sans armes qui accoururent à pied : plus leur nombre augmentoit, plus notre parti baissoit le ton; mais les clameurs étoient encore si fortes que souvent je ne pouvois pas comprendre un mot de ce qu'on disoit. L'Arabe qui nous avoit joints la veille avec deux chameaux, n'étoit point parti avec nous dans la nuit; mais nous le vîmes dans ce moment accourir vers nous de toutes ses forces. Nos maîtres avoient emmené ses chameaux, et c'étoit là la cause de l'orage qui grondoit. Ces animaux étoient avec les nôtres, et tandis que l'on disputoit, le propriétaire fit le tour de notre caravane,

reconnut son bien, et le reprit. Lorsque nos *honnêtes* maîtres virent qu'ils ne pouvoient pas garder la chose d'autrui, ils baissèrent encore plus le ton. Pendant ce temps, le soleil s'étoit montré à l'horizon. Depuis deux heures, je m'attendois à une bataille sanglante. Je savois que nos maîtres étoient braves, mais je ne doutois pas qu'ils ne fussent forcés de succomber sous le nombre, et qu'alors nous serions devenus la proie des vainqueurs qui nous étoient absolument étrangers; et il n'étoit guère probable que ces gens seroient aussi humains pour nous que Sidi Hamet l'avoit été. Je n'étois pas trop certain non plus que nous ne serions pas tous tués dans le combat, vu la rage qui éclatoit des deux côtés. Notre situation me paroissoit effrayante, lorsque je vis à la fin Sidi Hamet parler bas à Ali Mohammed, et le prier de s'éloigner un peu des autres, et de venir converser avec lui. Ils vinrent alors tous deux près de moi. J'étois tout tremblant de peur. Sidi Hamet jura à Ali, que ses gens n'avoient pas eu la moindre intention d'emmener d'autres chameaux que les leurs, et qu'il ne falloit attribuer cette méprise qu'à l'obscurité de la nuit. Il se mit en même temps à faire de grandes protestations qu'il étoit incapable

de commettre une action indigne, qu'il abhorroit les vols et les voleurs, et qu'il étoit tout-à-fait innocent d'avoir emmené avec intention les chameaux de ces hommes ; qu'il ne reconnoîtroit jamais qu'il eût eu le dessein de lui faire du tort; qu'il perdroit la vie plutôt que de ne pas soutenir sa bonne réputation, mais qu'il la vendroit chèrement. Ces explications parurent satisfaire Mohammed, qui lui dit alors : « Je suis le Rais (le capitaine ou chef) » et je suis votre ami, parce que vous êtes brave. » Il fit ensuite les excuses de Sidi Hamet à ceux qui étoient autour de lui, et comme ils avoient recouvré leurs chameaux, ils nous laissèrent poursuivre notre voyage.

Nous étions remontés du bord de la mer, et nous passions entre de hautes montagnes au sud-est, lorsque cette querelle eut lieu. A midi nous gagnâmes une plaine, et nous nous portâmes dans l'est. Les gens d'Hassar avec leurs chameaux, et Abdallah avec le sien, filèrent alors à gauche, et furent bientôt hors de vue parmi les broussailles. Le résultat mortifiant de l'entreprise du matin avoit rendu Seid de bien plus mauvaise humeur encore qu'à l'ordinaire. Dès le principe il avoit toujours réclamé Horace comme son esclave. M. Savage lui appartenoit

incontestablement. Il n'avoit jamais eu de confiance dans la parole que j'avois donnée à son frère. Il ne pouvoit ni ne vouloit croire qu'un pauvre misérable comme moi pût trouver un ami qui avançât l'argent de ma rançon, quoique Hassar et lui, et toute notre petite bande eussent une bonne opinion de mon courage, puisque j'avois exposé ma vie pour sauver celle de M. Savage, lorsqu'il se trouva mal. Seid avoit cherché à vendre ses esclaves dans tous les endroits où nous avions passé depuis que nous avions quitté le Désert. Hassar, ainsi que d'autres avoient pris une fantaisie particulière pour Horace, et avoient offert pour son achat une somme considérable en chameaux et en marchandises : mais jusque-là il avoit été sauvé par l'interposition de Sidi Hamet, qui avoit juré qu'Horace ne seroit pas séparé de moi, ainsi que par mes supplications réitérées et mes larmes, toutes les fois que j'entendois qu'il en étoit question. Nous approchions alors des Etats Maures, où des chefs puissans, à la tête de bandes nombreuses d'hommes armés, couroient le pays dans toutes les directions, dans l'espoir du pillage. Seid étoit déterminé à emmener ses esclaves et à en tirer le meilleur parti qu'il pourroit. Seid étoit frère cadet de

en tournant mes regards sur cette cruelle scène, je m'aperçus que Sidi Hamet avoit tiré ses deux coups en l'air, ayant eu le moment de la réflexion, tandis qu'il amorçoit et armoit son fusil. Il le jeta alors par terre, et se découvrant la poitrine, il s'avança d'un pas ferme vers Seid, et lui dit d'une voix énergique : « Maintenant me voilà désarmé, tire ; le cœur » de ton frère est prêt à recevoir tes balles ; » assouvis ta vengeance sur ton bienfaiteur. » Il s'arrêta tout à coup ; Seid hésita. M. Savage et Horace étoient auprès de Seid qui les menaça it de lesmettre sur-le-champ à mort s'ils bougeoient d'un pas. Sidi Hamet voyant que son frère étoit indécis, courut à Horace et l'envoya auprès de moi, disant à son frère qu'il auroit Clark à la place d'Horace ; et il fit en conséquence approcher Clark ; mais Seid ne voulut pas consentir à cet échange ; sur quoi mon maître lui offrit de lui donner encore Burns, c'est-à-dire deux hommes pour un. Seid avoit fait asseoir M. Savage par terre, et il lui avoit mis un pied sur la cuisse, pour le tenir en respect, tandis que son frère m'ordonnoit d'aller avec Horace à la suite des chameaux, étant toujours dans la ferme résolution que nous ne fussions pas séparés. Il

dit aussi à M. Savage de nous suivre : mais Seid, présentant son fusil à ce dernier, lui dit que s'il faisoit le moindre mouvement pour s'en aller, il lui feroit sauter la cervelle. Cependant comme Sidi Hamet lui ordonnoit de marcher et de nous suivre, il obéit, et vint auprès de moi. Nos maîtres nous firent alors arrêter, et s'assirent eux-mêmes à terre pour arranger leur dispute en comptant avec leurs doigts sur le sable; et calculant de différente manière. Clark et Burns furent de nouveau offerts à Seid en échange d'Horace : mais Seid ne vouloit pas les prendre; il vouloit garder l'esclave qu'il avoit acheté de son argent : « Vous ne le séparerez pas de son père, lui » dit mon maître, j'en ai fait le serment. » — « Puisqu'il en est ainsi, s'écria Seid furieux, » je le tuerai; » et il se précipite au même instant sur mon infortuné compagnon, le saisit à la poitrine, et le lance contre terre de toute sa force. La violence du coup avoit fait perdre la respiration au malheureux Horace : il étoit étendu, sans mouvement, sur le sol, ainsi qu'une plante délicate qu'un vent du midi a flétrie. Heureusement encore que le terrain où se passoit cette triste scène n'étoit pas pierreux comme celui qui nous environnoit de tous

côtés. Succombant sous le poids des émotions les plus déchirantes, je me roulois par terre, et me livrois à toutes les horreurs du désespoir. Hamet voyant mes angoisses, me dit en me montrant l'est : « Relève-toi, Riley, et marche. » Je lui donnai, comme je pus, à entendre au milieu des pleurs et des sanglots qui me suffoquoient, que je ne pouvois pas marcher, car Horace mon fils étoit mort. Après que mon cœur fut un peu soulagé par le torrent de larmes que je versai, je réfléchis qu'il étoit inutile de déplorer ainsi le sort de mon fils adoptif, lorsque j'ignorois moi-même si je ne devois pas bientôt m'attendre à une mort semblable, et peut-être même plus cruelle. Cependant la colère de Seid s'apaisoit peu à peu; mon maître s'approcha d'Horace, et le mit sur son séant : ce malheureux avoit bien de la peine à se remettre de l'étourdissement que sa chute lui avoit causé. A cette vue, Sidi Hamet fondit en larmes ; je voyois les pleurs couler à grosses gouttes sur ses joues mâles ; il dit à Horace d'un ton de voix fort ému : « Allez » auprès de Riley. » J'allai à lui aussi vite que je le pus, et, le serrant dans mes bras, je lui demandai s'il étoit grièvement blessé. Comme il souffroit beaucoup, et qu'il n'avoit pas en-

core bien repris sa respiration, il ne put pas me répondre. Cependant son cœur battoit à l'unisson du mien pour remercier l'Auteur de notre être, de ce que sa vie avoit été sauvée, et pour implorer sa protection à l'avenir. Nos maîtres s'assirent de nouveau à terre pour discuter à fond cette affaire, et ils commençoient déjà à avoir le verbe haut, lorsque, heureusement pour nous, quelques étrangers parurent en vue. Cette apparition imprévue les fit souvenir que leurs forces réunies étoient nécessaires pour leur défense personnelle et pour celle de leur propriété ; de manière qu'ils convinrent de voyager de bonne intelligence jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un village où ils pussent consulter sur ce qu'il y avoit de mieux à faire.

Nous tournâmes alors sur notre gauche, et ayant monté une colline, nous aperçûmes un village où nous entrâmes en passant entre de hautes murailles. Arrivés à l'autre extrémité, un vieillard qui avoit un extérieur très-respectable, et le teint d'une couleur légèrement olivâtre, vint sur le pas de sa porte, et donna la bienvenue à nos maîtres, en les saluant suivant l'usage. Nous voyant derrière eux, il nous dit de nous seoir l'ombre sous le mur de sa maison et

de nous reposer; il ajouta : « Je vous ferai donner à manger. » Nous nous assîmes ainsi qu'on nous l'avoit permis, et tandis qu'on préparoit notre nourriture, notre hôte fit beaucoup de questions tant sur moi que sur mes gens. Il désiroit surtout savoir comment je pouvois me faire entendre, étant un chrétien. Nos maîtres lui racontèrent toutes nos aventures, ainsi que mes promesses qu'ils me firent répéter en sa présence. Ils voulurent encore savoir en quoi consistoient mes propriétés dans mon pays, si j'y avois des maisons, de l'argent comptant, combien de chevaux, de vaches, de moutons, de chèvres, d'ânes, de chameaux, etc. etc., et finalement quel nombre de femmes et d'enfans j'avois? Ayant répondu d'une manière satisfaisante à toutes leurs questions, ils me pressèrent de leur dire ce que m'étoient M. Savage, Horace, Clark et Burns, et si je connoissois des propriétés appartenantes à ces gens dans leur pays. Notre hôte, qui savoit quelques mots d'espagnol, me demanda si les Anglais ne donnoient pas à Swearah le nom de *Mogdola*. Je répondis que oui : c'étoit la première fois que j'avois entendu prononcer ce nom depuis que j'étois en Afrique, quoique j'eusse fait des enquêtes pour m'assurer du

fait auprès de tous ceux à qui j'avois parlé. Mais il paroissoit que personne ne connoissoit Sidi Hamet sous ce nom. On apporta à nos maîtres une écuelle d'orge bouillie et une autre pour nous. Notre vieil hôte nous dit d'en manger en nous adressant la parole par ces mots : « *Cook, Rais* » (mange, capitaine). Nous avions, pour la première fois devant nous, autant de nourriture que nous pouvions en désirer ; aussi avec le vif appétit que nous avions alors, nous nous remplîmes fortement l'estomac, et lorsque nous nous fûmes rassasiés, il resta encore de l'orge dans l'écuelle. Ils firent tous leurs efforts pour nous engager à la finir, mais nous ne le pouvions pas. Sidi Hamet ne voulut pas se fier davantage à voyager de compagnie avec son frère, sans avoir quelqu'un auprès de lui pour prendre son parti. En conséquence, il engagea un jeune homme vigoureux, nommé Bo-Mohammed pour nous accompagner jusqu'à un autre village qui n'étoit pas éloigné, et nous nous mîmes en route, en descendant vers le bord de la mer. En passant le long d'une espèce de grève sablonneuse, que l'eau de la mer couvroit dans les hautes marées, nous découvrîmes sous les flancs d'un rocher en saillie deux sources d'eau douce bouillante qui formoient un ruis-

eau assez considérable. C'étoit la première ource semblable que j'eusse vue dans ce pays-i. Après en avoir bu abondamment et fait breuver nos chameaux, nous marchâmes armi les sables que les vents avoient jetés du ord de la mer dans cet endroit. Nous y res-âmes jusqu'à la brune, nos maîtres ayant, à e qu'il sembloit, peur d'avancer. Nous nous emîmes en marche à la brune, et nous arri-âmes bientôt à un village où les aboiemens l'un grand nombre de chiens annoncèrent aux abitans qu'il venoit d'y arriver des étrangers. Jn homme qui avoit l'air très-grave sortit de hez lui, et faisant taire les chiens, donna la ien-venue à nos maîtres, et les invita eux et ous à nous asseoir le long de la muraille de a maison, tandis qu'il nous feroit préparer à ouper. Nous n'avions, pour la première fois, ucune envie de manger, nous étant telle-nent chargés l'estomac à notre dernier repas, ue nous en souffrions le martyre, et que ous pouvions à peine respirer, particu-ièrement M. Savage. Notre hôte (dont je ne ardai pas à savoir que le nom étoit Sidi Mohammed) fit étendre une natte devant sa naison, s'assit dessus ainsi que nos maîtres, t m'ayant fait venir, m'invita à en faire autant.

Je fus [illegible]
été par [illegible]
ravant [illegible]
Il me di[illegible]
et qu'il [illegible]
répéter [illegible]
je fis. [illegible]
manièr[illegible]
me con[illegible]
faisois. [illegible]
au four [illegible]
nos mai[illegible]
morcea[illegible]
d'orge, [illegible]
c'étoit d[illegible]
que nous [illegible]
en goûtan[illegible]
fussent pa[illegible]
Après qu[illegible]
lavé les pi[illegible]
de leurs af[illegible]
nouveau, et [illegible]
mati n pour [illegible]
hôte, Sidi M[illegible]
l'aide de Dieu [illegible]
décidé [illegible]

CHAPITRE XIX.

[illegible] — Sidi Hamet part pour [illegible] — Arrivée de Sheick Ali, [illegible]

—

Le lendemain, de grand matin, on nous [illegible] d'aller en dedans [illegible] Mon maître me dit : « Viens, [illegible] écris une lettre; » et en même temps [illegible] un chiffon de papier qui n'étoit [illegible] que ma main, et qui avoit à [illegible] de longueur. Il avoit [illegible] à marquer, et un [illegible] de plume. Je demandai, [illegible] à l'accompagner; [illegible] encore [illegible] de laisser derrière moi, [illegible] que j'aimois plus que [illegible]; mais rien ne [illegible] qu'il avoit prise. [illegible] que j'étois [illegible]

ami une lettre qu'il porteroit lui-même, et il ajouta : « Si votre ami veut remplir vos en-
» gagemens, et payer l'argent pour vous et vos
» gens, vous serez libres, sans quoi vous
» mourrez pour m'avoir trompé, et vos gens
» seront vendus pour ce qu'ils pourront rappor-
» ter. J'ai combattu pour vous, j'ai souffert la
» faim, la soif, la fatigue, pour vous rendre
» à votre famille, car je crois que Dieu est
» avec vous. Je me suis défait de tout ce que
» j'avois sur votre seule parole ; Seid et
» Bo-Mohammed resteront avec vous, et vous
» garderont pendant mon absence. Ils vous
» donneront autant de pain et de pouding
» que vous pourrez en manger. Ainsi, allez
» vous reposer maintenant jusqu'à demain
» matin. » Je passai la nuit, ainsi que l'on peut bien croire, dans une vive anxiété. A qui écrirai-je à Mogador? je n'y connois personne, me disois-je à moi-même, cependant il faut que j'écrive à tout hasard. Je me rappelai mon singulier rêve ; il s'étoit réalisé jusque-là ; pourquoi aurois-je douté de son entier accomplissement ? Je ne pus fermer l'œil.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur écrit une lettre. — Sidi Hamet part pour aller la porter à Swearah. — Arrivée de Sheick Ali, personnage extraordinaire.

Le lendemain, de grand matin, on nous éveilla, et on nous ordonna d'aller en dedans des portes. Mon maître me dit : « Viens, » Riley, écris une lettre ; » et en même temps il me donna un chiffon de papier qui n'étoit pas plus large que ma main, et qui avoit à peu près huit pouces de longueur. Il avoit aussi un peu de liquide noir à marquer, et un roseau qui me servit de plume. Je demandai, avec de vives instances, à l'accompagner ; mais il ne voulut pas y consentir, encore que je lui promise de laisser derrière moi, comme otages, mon fils que j'aimois plus que moi-même, et trois hommes ; mais rien ne put changer la détermination qu'il avoit prise. Il me dit alors que la somme que j'étois con-

venu de lui donner n'étoit pas suffisante ; qu'il falloit que, dans ma lettre à mon ami, je le priasse de payer deux cents piastres fortes pour moi-même, deux cents pour Horace, deux cents pour Aaron, cent soixante pour Clark, et autant pour Burns ; ajoutant que je lui avois promis un bon fusil à deux coups, et qu'outre ce fusil il en falloit aussi un pareil pour Seid. « Seid, dit-il, est un méchant » homme, mais il a aidé à vous sauver la » vie, et il lui faut un fusil. » Je pris donc le roseau, et j'écrivis sur ce chiffon de papier, autant qu'il peut m'en souvenir, la lettre suivante :

« Monsieur,

» Le brigantin *le Commerce*, allant de » Gibraltar en Amérique, fit naufrage sur le » cap Bojador le 28 août dernier. Quatre » personnes de mon équipage, et moi-même, » sommes ici presque nus, esclaves des Bar- » bares. Je vous conjure, par tous les liens » qui unissent l'homme à l'homme ; par ceux » du sang européen qui coule dans nos veines, » et par tout ce que vous avez de plus cher au » monde, d'avancer l'argent que l'on demande » pour notre rédemption, qui monte à neuf

» cent vingt piastres fortes, et deux fusils à » deux coups. Je pourrai tirer pour quelque » somme que ce soit, au moment où je serai » en liberté, sur MM. Bastard, Sampson et » Sharp, à Londres; Cropper et Benson à » Liverpool; Munroe et Burton, à Lisbonne, » ou Horatio Sprague, à Gibraltar. Si vous » ne me délivrez pas, je devrai payer aussitôt » de ma vie. Je laisserai une femme et cinq » enfans sans appui, qui auront à pleurer ma » mort. Mes compagnons d'infortune sont » Aaron B. Savage, Horace Savage, James » Clark, et Thomas Burns. J'ai laissé encore » six hommes en esclavage dans le Désert. » Mon maître actuel, Sidi Hamet, vous re- » mettra cette lettre, et vous dira où nous » sommes. C'est un excellent homme. Réduit » par les plus affreuses souffrances à n'avoir » plus que la peau sur les os, nu et esclave, » j'implore votre pitié, et j'espère que tant de » malheur ne plaidera pas en vain. Au nom » de Dieu, envoyez-nous un interprète et un » garde, s'il est possible. Je parle le français » et l'espagnol. »

JAMES RILEY, *ci-devant capitaine et subrécargue du brigantin* le Commerce.

Pendant que j'écrivois ce qui précède, ils se procurèrent un nouveau chiffon de papier, qui étoit un fragment d'un connoissement espagnol, sur lequel j'écrivis la fin de ma lettre; il n'y avoit pas assez de place pour l'écrire lisiblement sur l'autre morceau de papier. Les ayant pliés tous deux, je les adressai *aux consuls anglais, français, espagnols ou américains, ou à tout négociant chrétien à Mogadore ou Swearah.* J'omis à dessein de faire mention que nous étions Américains, parce que j'ignorois s'il y avoit à Mogadore un agent américain, et que je n'avois pas de doute qu'il n'y eût dans la place un consul ou agent anglais. Mon maître me pressoit pendant que j'écrivois; lui et mon hôte, Seid et le jeune homme, et plusieurs autres encore qui se tenoient à côté de moi et me regardoient écrire, étoient surpris de me voir faire les chiffres arabes; car les caractères que nous employons en arithmétique ne sont pas autre chose que les anciens chiffres arabes qui ont servi à cela depuis des milliers d'années. Ils remarquoient gravement entr'eux qu'il falloit que j'eusse auparavant été l'esclave de quelque Arabe, qui, au mépris de leur loi, m'avoit enseigné l'usage de ces chiffres, parce que

j'étois un garçon intelligent et actif. Mon maître prenant alors ma lettre, monta sur une mule, Sidi Mohammed sur une autre; et tous les deux partirent ensemble au plus vite.

Nous restâmes là sept jours, et pendant ce temps on nous garda le jour enfermés dans la cour, où les vaches, les moutons et les ânes dormoient la nuit, et la nuit on nous enfermoit dans une cave épouvantable. Seid et Bo-Mohammed nous gardoient toute la journée, non pas qu'ils craignissent que nous nous échappassions, mais bien de peur que quelques-uns des voisins ne nous enlevassent et ne partissent avec nous. La nuit ils couchoient en dehors de la porte, leurs armes à côté d'eux, de crainte de surprise. Nous avions deux fois par jour autant de pain d'orge que nous en voulions, du pouding une fois par jour, et de l'eau en abondance. Cette nourriture, toute saine et agréable au goût qu'elle fût, nous donna une dyssenterie continuelle. Nous ressentions dans nos entrailles une vive fermentation; nous étions abîmés de coliques. Nos nombreuses plaies eurent alors le temps de se sécher et de se cicatriser, et la peau nous revint sur tout le corps avant le retour de nos maîtres; mais les hémorroïdes nous faisoient extrême-

ment souffrir. Tous les habitans qui demeuroient auprès de nous, et tous ceux qui avoient ouï-dire qu'il y avoit des chrétiens dans l'endroit (car ils appellent tous les Européens chrétiens), vinrent nous voir. Il y en avoit parmi eux de très-familiers. Tous vouloient savoir si nous étions ouvriers; je conclus de cette circonstance qu'on avoit un grand besoin d'ouvriers; qu'ils étoient d'une grande importance dans le pays, et qu'il n'y auroit pas moyen de nous débarrasser d'eux si une fois ils venoient à savoir combien nous pouvions leur être utiles sous ce rapport. En conséquence, je leur dis que nous avions tous été élevés depuis notre enfance pour l'état de marins, et que nous ne savions aucun autre métier. Un d'eux essaya de me faire tailler et charpenter deux poteaux pour la porte d'une maison qu'on bâtissoit dans le village; il alla même jusqu'à me donner un cordeau pour en prendre toutes les dimensions; mais je fis semblant de ne pas le comprendre. Ils me mirent alors entre les mains une espèce d'herminette, et me commandèrent de préparer les poteaux et de les mettre en place. Je pris l'outil et je me mis à couper, tailler, charpenter au hasard, faisant une mortaise dans un endroit, puis

une fente dans un autre, faisant plus de mal que de bien, et prenant bien soin en même temps de leur faire voir, par la manière maladroite dont je m'y prenois, que je ne pouvois pas mieux faire. Il y en avoit quelques-uns qui paroissoient convaincus que j'avois fait de mon mieux; mais la très-grande partie d'entr'eux étoit d'opinion qu'une bonne flagellation développeroit complètement mes grands talens en mécanique; je m'attendois véritablement à me voir appliquer ce stimulant, car l'un d'eux courut chercher un gros bâton, et il alloit m'en frapper lorsque Bo-Mohammed, qui représentoit Sidi Hamet, s'interposa et me sauva la bastonnade. On mit ensuite successivement à l'épreuve les talens de M. Savage, d'Horace, de Clark et de Burns; mais comme ils suivirent exactement mes instructions, ils furent bientôt délivrés de la crainte de toute réquisition ultérieure. Cette circonstance fait voir clairement que moins un chrétien se montre utile et habile, surtout comme ouvrier, lorsqu'il est esclave chez les Arabes, moins ils lui attachent de valeur, et non-seulement il a alors la perspective d'être rançonné ou racheté plus promptement, mais il peut même espérer qu'il le sera à des con-

ditions bien plus douces qu'il ne l'auroit été autrement. Je suis pleinement convaincu que si nous avions montré la moindre habileté dans les professions industrielles, dont les Arabes font grand cas, telles que celles de charpentiers, forgerons, cordonniers, etc. on nous auroit vendus à de très-hauts prix, et l'on nous auroit bientôt emmenés dans des lieux où nous n'aurions plus eu de chance de pouvoir être rachetés.

Quatre jours après le départ de Sidi Hamet, une personne qui vivoit dans le voisinage me fit voir quelques papiers, que je trouvai être, d'abord, le certificat ou les expéditions de la goëlette espagnole *la Maria*, délivrées par la douane de Cadix au mois de mai 1814, et en second lieu un acte de vente de la même goëlette, vendue à l'île de la grande Canarie en 1812, et portant la même date que les expéditions ci-dessus mentionnées. On me fit voir aussi diverses hardes qui avoient appartenu à son équipage, et le mât de hune, le guy, et plusieurs mâtereaux et esparres du bâtiment servoient à soutenir le toit de la prison où on nous enfermoit la nuit. Je pris sur ce bâtiment, que je supposois avoir été naufragé près du lieu où nous étions, tous les

renseignemens que ma situation me permettoit de demander, et j'appris que, l'année d'auparavant, une goëlette avoit mouillé sur cette partie de la côte pour y faire la pêche et le commerce ; que les habitans de la côte avoient trouvé moyen d'aller le long de son bord pendant la nuit, dans des embarcations, et qu'ils en avoient pris possession après avoir tué le capitaine et trois de ses gens ; qu'après en avoir retiré l'argent et tous les autres objets de quelque prix, ils avoient coupé ses câbles et l'avoient jetée à la côte ; qu'ils s'étoient fait ensuite aider par le reste de l'équipage à dépecer le bâtiment et à en emporter les débris à terre pour en bâtir des maisons. Je demandai quel étoit le nombre d'hommes qu'il y avoit à son bord, et ce qu'étoit devenu le reste de l'équipage. Un vieillard, dont les regards étoient extrêmement sérieux, m'informa que l'équipage étoit de dix-sept hommes ; qu'il y en avoit eu quatre de tués dans le combat, lorsque le bâtiment fut capturé ; que depuis il en étoit mort cinq autres, et que les huit restans avoient été emmenés bien loin dans le sud-est, où ils étoient employés à travailler à la terre et à bâtir des maisons. D'autres me disoient qu'ils étoient

allés à Swearah, et de là dans leur pays; mais il m'étoit facile de voir, par leurs regards, que ces pauvres malheureux avoient été ou massacrés ou étoient détenus en esclavage dans des lieux où, selon toutes les apparences, la voix de la liberté et les secours de l'amitié ne leur parviendroient jamais. Les habitans de ce village, jeunes et vieux, savoient tous quelques mots d'espagnol, mais sans connoître leur signification, et ils les prononçoient continuellement à tout hasard. Ces mots, comme on peut bien croire, étoient les plus grossiers et les plus vulgaires de la langue espagnole, et ils les avoient retenus sans doute pour les avoir entendus prononcer par de malheureux esclaves natifs d'Espagne, lorsqu'ils étoient en proie à la misère et à la douleur, et lorsqu'ils vomissoient des exécrations contre ces Sauvages. Un jeune garçon savoit quelques mots d'anglais, comme bon jour, bonne nuit (*good morning*, *good night*, etc.); mais surtout il savoit un grand nombre de juremens et de malédictions. Il s'approcha un jour de M. Savage, et lui dit : « Bouton, couper avec un couteau. » (*Button, cul il wit a nif*); et en même temps il lui arracha un bouton de son pantalon. M. Savage

renseignemens que ma situation me permettoit de demander, et j'appris que, l'année d'auparavant, une goëlette avoit mouillé sur cette partie de la côte pour y faire la pêche et le commerce ; que les habitans de la côte avoient trouvé moyen d'aller le long de son bord pendant la nuit, dans des embarcations, et qu'ils en avoient pris possession après avoir tué le capitaine et trois de ses gens ; qu'après en avoir retiré l'argent et tous les autres objets de quelque prix, ils avoient coupé ses câbles et l'avoient jetée à la côte ; qu'ils s'étoient fait ensuite aider par le reste de l'équipage à dépecer le bâtiment et à en emporter les débris à terre pour en bâtir des maisons. Je demandai quel étoit le nombre d'hommes qu'il y avoit à son bord, et ce qu'étoit devenu le reste de l'équipage. Un vieillard, dont les regards étoient extrêmement sérieux, m'informa que l'équipage étoit de dix-sept hommes ; qu'il y en avoit eu quatre de tués dans le combat, lorsque le bâtiment fut capturé ; que depuis il en étoit mort cinq autres, et que les huit restans avoient été emmenés bien loin dans le sud-est, où ils étoient employés à travailler à la terre et à bâtir des maisons. D'autres me disoient qu'ils étoien

fut extrêmement surpris de s'entendre adresser un langage qu'il pouvoit comprendre ; mais ces mots et ces juremens constituoient toute l'éducation anglaise de ce jeune Arabe. Tout le monde portoit dans ce village ou un long couteau ou un cimeterre toujours pendu à son côté. Dans le nombre des curieux qui venoient nous examiner, étoient plusieurs nègres, dont quelques-uns étoient esclaves et d'autres libres ; mais tous étoient mahométans. On permettoit à ces noirs de s'asseoir sur une natte à côté de nos maîtres, et là de faire leurs remarques sur nous, qui étions placés à peu de distance, près d'un tas de fumier. Seid voulut savoir comment nous appellions chez nous les hommes noirs. Je lui répondis qu'on leur donnoit le nom de *nègres*. Ce mot parut exciter la rage et l'indignation de ceux qui étoient présens.

Le sixième jour de l'absence de mon maître, je vis arriver chez nous un inconnu. A son approche, Seid et nos gardiens le saluèrent du nom de *Scheick Ali* (ou Ali chef). Sa présence commandoit le respect, et son abord imprimoit la crainte : son costume étoit celui d'un voyageur. Comme tout dans notre nouvel hôte m'a frappé, je vais en esquisser le portrait. Scheick-Ali étoit un homme vigoureux

et robuste, d'une taille d'environ six pieds; les traits de sa figure étoient fortement prononcés, d'épais sourcils ombrageoient son œil perçant; une barbe touffue et bouclée lui descendoit sur la poitrine; la couleur de son teint tenoit le milieu entre celle du Nègre et celle de l'Arabe : il pouvoit donner à sa figure toute la mobilité qu'exigeoient les circonstances, et le son de sa voix rendoit parfaitement tous les mouvemens de son âme : il savoit se composer, et ne laissoit pas toujours apercevoir ce qui se passoit au fond de son cœur; doux et affable avec les uns, et même quelquefois mielleux, il poussoit la sévérité à l'égard des autres jusqu'à la rudesse; il possédoit à un haut degré le talent de l'éloquence, et se faisoit écouter avec avidité : cette élocution élégante, cette prononciation si bien cadencée, qui caractérisent l'art oratoire des peuples de l'Orient, sembloient acquérir dans sa bouche de nouvelles beautés; le mouvement de sa figure et de ses gestes étoient tellement en harmonie avec ses discours, que, quoiqu'il parlât arabe, je pus le comprendre parfaitement : il étoit souvent le juge suprême des différens qu'on lui soumettoit, et les terminoit presque toujours à la satisfaction

des deux parties. Ce chef extraordinaire causoit souvent à voix basse avec Seid sur moi et sur mes gens; il disoit qu'il me croyoit un gaillard très-madré, et capable de tout, soit en bien, soit en mal. Il ajoutoit qu'il ne doutoit pas que mes amis ne donnassent tout ce qu'on leur demanderoit pour ma rançon. Il regrettoit infiniment de n'avoir pas vu Sidi Hamet avant son départ pour Swearah, et finissoit par dire qu'il resteroit avec nous jusqu'à son retour. Il me questionna d'une manière très-particulière sur mon pays, mes amis, ma famille, mes propriétés, etc. Il vouloit de même savoir toute l'histoire de mon naufrage; mais ce qui piquoit prodigieusement sa curiosité, c'étoit de savoir combien d'argent et quels autres effets étoient tombés dans les mains de ceux qui nous trouvèrent les premiers après le naufrage de notre bâtiment, et quelle idée avoit pu porter ces moslemins (musulmans) à tuer Antonio. Il nous examina ensuite le corps à tous. Un des bras de Clark attira son attention, à la vue d'une croix et de plusieurs autres emblèmes du christianisme qui y avoient été gravés et marqués à l'encre de la Chine, à la manière des matelots espagnols. La marque étoit demeurée entière, quoique la peau se

fût renouvelée à plusieurs reprises, et semblât alors tout-à-fait tendue sur l'os. Comme cette marque étoit, dans l'esprit du sheick, une preuve sans réplique de christianisme, il décida que Clark étoit un Espagnol, et dit qu'il ne seroit pas racheté, mais qu'il falloit qu'il vînt dans les montagnes pour travailler avec lui. Tout ce que disoit cet homme sembloit commander la volonté.

Nous nous attendions à chaque instant à recevoir des nouvelles de mon maître, ou à le voir revenir lui-même; nos gardiens s'informoient de tous les étrangers qui arrivoient de l'est, s'ils l'avoient vu; mais ils ne purent en avoir aucune nouvelle avant le septième jour, qu'un homme de fort mauvaise mine, appelant Seid par son nom, lui ordonna d'un ton impérieux d'ouvrir la porte sur-le-champ. Seid lui demanda qui il étoit? il répondit, *Ullah Omar;* qu'il venoit de Swearah, et qu'il avoit rencontré, à peu de distance de cette ville, Sidi Hamet, qui l'avoit prié de voir Seid en passant, et de lui dire qu'il l'avoit vu, et que, jusque-là, il avoit fait bon voyage. Alors on ouvrit la porte, et l'étranger entra. Il étoit d'une haute stature, et fortement musclé; son teint étoit basané; il portoit à la

main un long fusil; une paire de pistolets lui garnissoit la ceinture, et un cimeterre avec deux couteaux longs lui pendoient au côté. Son habillement se composoit d'un haïck ou couverture, avec un gros turban sur sa tête. Une paire de longs éperons de fer étoient attachés à ses pantoufles de maroquin jaune. Il montoit un superbe cheval, qui sembloit aussi vite que vigoureux. Il me parut être âgé d'environ quarante ans. C'étoit le premier homme que j'avois vu équipé de cette manière. Sheick Ali le connoissoit, et lui serra cordialement la main. Notre nouveau venu, après avoir fait à la ronde tous les saluts d'usage, apprenant que j'étois le capitaine, s'adressa à moi, et me dit qu'il avoit vu mon ami Sidi Hamet, qu'il l'avoit rencontré à une journée de Swearah, qu'il seroit sans doute de retour demain, Dieu lui ayant accordé un bon voyage, à cause de moi; et il ajouta qu'il espéroit que mon ami à Swearah ou à Mogdola me seroit aussi fidèle que Sidi Hamet me l'étoit. Il parla ensuite à tous mes gens, qui, malgré qu'ils ne le comprissent pas, furent cependant bien aises d'apprendre par moi, qu'il y avoit lieu d'espérer que notre maître seroit bientôt de retour. Cet homme avoit deux cornes à poudre pen-

dues à son cou, ainsi qu'une giberne dans laquelle il portoit une pipe de bois et du tabac, indépendamment d'une grande quantité de balles et de chevrotines. Mes camarades avoient grand besoin de tabac; je le priai de m'en donner un peu; il m'en présenta une poignée de très-bon, et parut fort content d'avoir pu procurer quelque douceur à des êtres aussi misérables. J'imaginai, à l'ensemble de ses manières et de sa conduite, voir en lui un de ces voleurs généreux et héroïques, qui sont si admirablement décrits dans l'histoire ancienne. Seid lui donna un mets appelé dans le pays *couscousou*, avec quelques tranches de citrouille, bien poivrées par dessus. Ce mets, qui est fait de petites boulettes de farine, bouillies avec une volaille et des légumes, paroissoit à la vue (car je n'eus pas le plaisir d'en goûter) fort appetissant. Après qu'ils eurent bu, se furent lavés plusieurs fois, et fait leurs prières ensemble, Ullah Omar prit congé. Pendant tout le temps que nous demeurâmes dans cet endroit, nos gardiens faisoient régulièrement deux ablutions par jour; la première avant midi, et la seconde avant les prières du soir: ils se lavoient constamment les mains avant et après leurs repas.

Il est plus aisé de s'imaginer que de décrire la situation de mon âme pendant cette journée, et la suivante, qui étoit la huitième. Il me tardoit de connoître mon sort, et cette incertitude me glaçoit d'effroi : je tremblois en réfléchissant aux conditions que j'avois moi-même proposées, et que depuis j'avois si souvent confirmées. Si mon maître ne trouvoit personne qui voulût lui payer l'argent dont j'étois convenu pour notre rédemption, mon sort étoit décidé, c'en étoit fait de moi. Indépendamment des horreurs d'une mort cruelle, j'allois être accablé sous le poids des reproches de perfidie et de mauvaise foi, que n'auroit pas manqué de me prodiguer un homme que j'avois abusé, et qui s'étoit sacrifié pour moi: car je l'avouerai, mes engagemens reposoient sur des bases bien peu solides; mais avant que de me juger, je prie le lecteur de se reporter avec moi au moment et vers les circonstances où je souscrivis ces engagemens. L'espérance, cette douce consolatrice qui n'abandonne l'homme qu'au tombeau, m'avoit suivi dans le désert. Je me trouvois alors au milieu d'une immense et affreuse solitude, nu, mourant de faim et sans peau sur les os; ce qui me restoit de chair étoit grillé sur mon corps;

pas une goutte d'eau douce pour calmer ma soif brûlante, pas un brin d'herbe ni la moindre chose pour apaiser les tiraillemens de mon estomac; ma vie s'éteignoit rapidement, et je n'avois pas même l'espérance de pouvoir exister encore long-temps dans l'état de malheur et d'abandon où j'étois! Dans cette situation terrible et désespérée, j'imaginois que, si une fois je pouvois gagner le pays cultivé au-delà du Désert, je trouverois quelque nourriture pour me soutenir, et de l'eau pour étancher ma soif. Le rêve remarquable que j'avois fait m'avoit aussi encouragé à espérer ma rédemption. Mais, si je n'étois pas racheté moi-même, je sentois qu'il étoit de mon devoir de faire les plus grands efforts pour sauver la vie de mes camarades. Je m'imaginois qu'il y en auroit quelques-uns qui pourroient survivre, qui seroient à la fin rendus à leur pays, à leurs proches et à leurs amis, grâce à mes efforts, et qui, si je succombois, iroient porter à mon infortunée famille les tristes nouvelles de mon malheureux sort. Maintenant les circonstances étoient changées: j'avois échappé aux dangers du Désert, j'étois arrivé aux pays cultivés; nous avions alors de l'excellente eau et une bonne nourriture;

nousétio ns de plus abrités ; quoique ma chair eût presque totalement dépéri, cependant il s'étoit formé une nouvelle peau qui me recouvroit presque en entier les os. Mon désir de vivre s'augmentoit à mesure que mon sort s'amélioroit. Je soupirois après le retour de mon maître, et cependant j'éprouvois en l'attendant les plus cruelles inquiétudes. Je ne pouvois pas dormir ; l'espérance et la crainte, qui se succédoient en moi, me tenoient dans une agitation continuelle. Je tremblois au bruit d'une porte qui s'ouvroit et à la vue de tout étranger qui arrivoit.

CHAPITRE XX.

Un Maure arrive de Mogadore, apportant une lettre. — Contenu de cette lettre. — Ils partent pour Mogadore.

Le huitième jour de l'absence de mon maître se passa d'une manière bien pénible et bien ennuyeuse. A la nuit tombante, nous entendîmes un bruit de pieds de chevaux en dehors des murs. Seid sortit pour savoir ce que c'étoit, et il revint bientôt après avec Sidi Mohammed, suivi d'un Maure de bonne mine. Ils vinrent droit à la partie de la cour où nous étions assis par terre, tremblans de froid et de crainte. Quand ils s'approchèrent de moi, le Maure m'appela et me dit en anglais : « Howv do you do captain ? » (Comment vous portez-vous, capitaine ?) Ces mots me firent lever moi et tous mes gens. Je sentis ma poitrine se gonfler, et les palpitations de mon

» votre équipage, vous devez être sujets des » Etats-Unis. Sans le journal mentionné ci- » dessus, il y auroit eu quelque délai, car vous » ne dites pas dans vos notes à quelle nation » vous appartenez.

» Je vous félicite bien sincèrement du bon- » heur que vous et vos compagnons avez eu » de tomber dans les mains d'un homme qui » semble avoir éprouvé pour vous un certain » degré de commisération.

» Je prends bien part aux souffrances affreuses, » aux dangers et à la misère que vous devez » avoir éprouvés; mais, mon cher Monsieur, » consolez-vous; car, grâce à Dieu, j'espère » que vos malheurs vont avoir une prompte » fin; et à cet effet, je prie le divin Dispen- » sateur de toutes choses de vous donner à » vous et à vos infortunés compagnons la santé » et la force, afin que vous puissiez encore une » fois revoir votre terre natale.

» Cette lettre vous sera remise par Rais bel » Cossim, auquel vous pouvez accorder une » entière confiance. Il parle espagnol, et il » est chargé de recevoir vos ordres, de les » exécuter, et en un mot de vous rendre » tous les soins qu'exigent vos affreuses in- » fortunes. Ayez la bonté de me faire réponse

» sur-le-champ, et de me mander toutes les
» particularités qui vous sont relatives, ainsi
» qu'à votre équipage et à votre bâtiment,
» ayant donné ordre au Maure de me faire
» passer votre lettre sans délai.

» Je suis convenu de payer à Sidi Hamet la
» somme de neuf cent vingt piastres fortes, à
» votre heureuse arrivée dans cette ville avec
» vos compagnons d'infortune. Il reste ici
» comme une espèce d'otage pour votre appa-
» rition sains et saufs.

» Je n'ai pas hésité à me fier implicitement
» à votre parole, et aux noms respectables
» des personnes auxquelles vous me référez,
» dans la pleine confiance que ces messieurs,
» ou vous, me rembourserez exactement et
» avec plaisir la totalité des frais qu'occasion-
» nera votre rédemption.

» C'est avec le plaisir le plus vrai que je
» vous apprends que vous serez libre de vous
» mettre en route pour cette ville à la récep-
» tion de cette lettre, de voyager à petites jour-
» nées, et de vous arrêter en chemin autant
» qu'il vous plaira; car je vous conseille, mal-
» gré l'empressement que vous devez tous avoir
» d'arriver, de ne pas courir de nouveaux dan-
» gers en vous fatigant et en faisant des efforts

» extraordinaires. Je vous recommande au » contraire les plus grandes précautions à ce » sujet. Je vous envoie par Rais bel Cossim » des souliers et des manteaux, que vous » trouverez, j'espère, fort utiles pour vous » garantir en route de la pluie ou du froid.

» Je vous ai aussi envoyé quelques provisions » et liqueurs spiritueuses, afin que vous puis- » siez jouir d'un avant-goût de votre retour à » la liberté.

» Je vous recommande le plus grand secret » sur tout ce qui vous regarde jusqu'à votre » arrivée ici, car si les Maures vous croient » en état de payer davantage, ils feront naître » beaucoup de difficultés, et par là retar- » deront long-temps encore votre rédemp- » tion.

» Je ferai partir demain un exprès pour le » consul-général des Etats-Unis à Tanger, et » j'écrirai à M. Horatio Sprague, à Gibraltar, » pour l'informer de votre naufrage et des » espérances favorables que j'ai de votre pro- » chaine délivrance.

» Je suis convenu avec *Rais bel Cossim*, » qu'à votre arrivée dans le voisinage de Mo- » gadore, vous descendriez au jardin d'un de » mes amis, et que vous m'en aviseriez, afin

» que je puisse partir sur-le-champ pour aller
» vous trouver.

» Je me flatte que je n'ai pas besoin de vous
» dire combien je suis touché de vos malheurs,
» et combien j'y prends part. Lorsque Dieu
» m'accordera le plaisir de vous embrasser,
» ce sera véritablement un jour de réjouis-
» sances. Je vous prie d'assurer tous vos com-
» pagnons de mon estime, et c'est avec des
» sentimens mêlés d'amertume à l'idée des
» maux que vous avez éprouvés, et d'espé-
» rance de voir enfin vos souffrances heureu-
» sement terminées, que je me souscris avec
» la plus grande estime, mon cher Monsieur,
» votre ami,

WILLIAM WILLSHIRE. »

P. S. « Je consens volontiers à avancer l'ar-
» gent, considérant qu'il faut qu'il s'écoule
» un mois ou deux avant que je puisse recevoir
» une réponse de M. Sprague. J'ai pensé que
» vous préféreriez être en liberté dans cette
» ville, plutôt que d'éprouver pendant ce
» temps une prolongation de souffrances. Je
» serai heureux de vous donner tous les soins
» et de vous procurer toutes les douceurs que
» ma maison et le pays pourront offrir. »

W. W.

tienne; qu'il se figure encore avec tout cela ayant sous les yeux la perspective d'une prompte délivrance, et celle d'être rendu à une famille bien aimée : alors qu'il s'arrête au milieu de ces réflexions, et il sentira nécessairement son cœur s'ouvrir comme le mien, et presque au moment d'éclater, à force de reconnoissance envers le sage et bienfaisant Créateur qui a soutenu son corps chancelant, et conservé dans son sein l'étincelle de la vie, tandis qu'il le conduisoit avec une sagesse infaillible et une bonté ineffable au travers des plus grands périls et des plus cruelles souffrances, par un miracle continuel, et qu'il préparoit alors le cœur d'un étranger à accomplir ce qui avoit été déterminé auparavant.

Lorsqu'on eut fini la lecture de la lettre, tout ce que nous pûmes faire fut d'élever nos yeux et nos cœurs vers le ciel en adorations et en actions de grâces muettes, tandis que des larmes de joie inondoient nos joues décharnées. Au milieu de ces sensations qui me faisoient tressaillir de joie, mon attention fut réveillée par la voix tonnante de *Sheick Ali*, qui faisoit rage de ce que Sidi Hamet m'avoit lâché moi et mes compagnons pour une somme aussi modique. Il dit qu'il falloit que Sidi

Hamet fût un fou ou un idiot pour s'être mis de cette manière au pouvoir d'un vilain chrétien, qui le massacreroit indubitablement et reprendroit son argent dès que nous serions arrivés à Swearah. Le Maure qui jusque-là avoit gardé le silence, se mit alors à parler avec beaucoup de chaleur, et dit au sheick d'un ton très ferme, mais éloquent et persuasif, qu'il m'avoit acheté moi et mes compagnons de son propre argent qu'il avoit compté à Sidi Hamet avant de partir de Swearah; et que lui (Sidi Hamet), y restoit volontairement en otage pour sa sûreté à lui *Rais bel Cossim*, et comme sécurité pour la remise des esclaves.

« Nous sommes de la même religion, ajoutoit Rais, et nous ne devons rien à ces chiens de chrétiens; mais nous avons incontestablement le droit de les vendre et de les acheter comme des marchandises, et de les forcer de porter nos fardeaux comme des chameaux. Cet homme-là, dit-il en me montrant, se dit le capitaine du bâtiment; il a trompé son maître et vous, car il n'en étoit que le cuisinier; il y a long-temps que le capitaine est mort. » Le Sheick ne vouloit pas croire ce que lui disoit Rais bel Cossim. « S'il en est ainsi, disoit-il, comment a-t-il pu écrire à un étran-

ger un billet pour l'engager à payer autant d'argent pour lui et son monde? Ce n'étoit pourtant qu'une courte lettre; celui qui l'a écrite doit être un homme de grande importance et d'un grand savoir. Je crains bien que vous, tout moslemin que vous êtes, ne vous soyiez ligué avec un chrétien contre Sidi Hamet, d'abord pour lui voler ses esclaves, et puis pour lui arracher la vie. » « Non, par Allah, s'écria Rais, je suis incapable d'un acte de trahison semblable, » et il répéta au Sheick que j'étois bien certainement le cuisinier, mais que comme j'étois fort et vigoureux, j'avois pu supporter la fatigue beaucoup mieux que les autres. « Mais, ajouta-t-il, donnez-leur papier, plumes et encre, et ils vous auront bientôt convaincus qu'ils sont tous en état d'écrire et beaucoup mieux que Riley. » Cette controverse dura long-temps, et je m'aperçus que Rais bel Cossim étoit un homme d'un grand courage, ainsi que d'une grande habileté et éloquence; et certes il déploya beaucoup d'adresse en déjouant ainsi les calculs intéressés du Sheick, en persistant à assurer que je n'étois pas le capitaine, et en dépréciant ma valeur comme esclave. Seid gardoit un profond silence, et sembloit de fort mauvaise

humeur. Comme il étoit tard, Sidi Mohammed nous conduisit tous dans un logement qui, selon toutes les apparences, avoit servi d'étable à mules. Ils avoient insisté à nous faire encore passer la nuit dans le misérable bouge où nous avions été confinés auparavant, mais Rais n'y voulut pas consentir, et déclara que ses esclaves resteroient jour et nuit à côté de lui. Ils lui avoient coûté gros, disoit-il, et il étoit résolu à ne pas les perdre. Ayant ainsi eu le bonheur d'obtenir un bon logement pour la nuit, on nous apporta nos manteaux qui étoient dans un panier, et nous nous en couvrîmes le corps. Notre ami nous avoit aussi envoyé du biscuit de mer et des langues fourrées. Il y avoit joint du thé, du café, du sucre, quelques bouteilles de rum, une bouilloire, une théyère, des tasses et des soucoupes, tout cela proprement empaqueté dans une boîte. Rais fit allumer une lampe, et je donnai à chacun de mes gens du biscuit, une tranche de langue, et un verre de rum. Cela ranima nos esprits, et nous donna une nouvelle vie. Nos cœurs battoient de reconnoissance envers Dieu, pour sa bonté et sa miséricorde infinie. On nous régala ensuite d'un très-bon melon d'eau, et après avoir mis nos souliers pour nous tenir les pieds

chauds, et nous être bien enveloppés dans nos manteaux ou *gzlabbias*, nous nous étendîmes par terre afin de dormir, tandis que Rais bel Cossim, Sheick Ali, Seid et son compagnon Bo-Mohammed se couchèrent sur une plateforme faite de planches qui devoient avoir été apportées du débris de quelque bâtiment, et qui étoit élevée à deux pieds de terre. La nourriture que nous avions prise, mes compagnons et moi, avec le melon et le rum, nous causèrent des coliques d'estomac et d'entrailles si violentes que nous eûmes toutes les peines possibles à nous empêcher de jeter les hauts cris pendant toute la nuit, et nous nous levâmes le lendemain matin sans avoir pu fermer les yeux un moment.

Rais m'ordonna de grand matin, en arabe, de faire du thé. Je pris la bouilloire, la remplis d'eau, fis du feu avec quelques morceaux de bois, et eus bientôt le thé prêt à boire. Les habitans du village, hommes et enfans, apprenant le retour de Sidi Mohammed dans le sein de sa famille, vinrent le féliciter et voir le Maure qui m'ordonna de leur verser à chacun d'eux une tasse de thé où il mit beaucoup de sucre. Aucune de ces bonnes gens n'avoit vu auparavant rien qui ressemblât à une tasse,

et ils ne connoissoient pas davantage ce que c'étoit que du thé. On eut beaucoup de difficulté à persuader à plusieurs d'entr'eux d'en boire, ils parurent n'y consentir qu'à cause du sucre. Ce fut moi qui le leur servis jusqu'à ce qu'ils eussent tous fini. Alors Rais se tournant vers Sheick Ali : « Je vous avois bien dit que Riley étoit le cuisinier, et vous voyez maintenant par vos propres yeux qu'il n'y a que lui qui puisse nous servir. » Je fis alors pour chacun de nous une tasse de thé très-fort, qui calma nos estomacs et leur redonna du ton.

Tout étant ensuite bien empaqueté et chargé sur des mules, nous nous mîmes en route sur les huit heures du matin. Le Maure avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour nous procurer des mules, afin de nous faire monter; mais il fut impossible d'en trouver à louer à aucun prix dans le pays. Notre compagnie consistoit en Sheick Ali; Sidi Mohammed (qui avoit été à Swearah à cause de nous); Seid, notre maître; Bo-Mohammed qui avoit aidé à nous garder; et Rais bel Cossim, tous bien armés. Quoique Rais n'eût pas pu se procurer de montures exclusivement pour notre usage, il s'arrangea cependant de manière à nous faire monter à

tour de rôle, et Burns pendant toute la route, car le malheureux étoit si foible qu'il ne pouvoit pas marcher. Dès que nous fûmes en chemin, Rais bel Cossim me pria de lui rendre compte de mes malheurs et de mes souffrances, et de lui dire par quel miracle ma vie et celle de mes camarades avoient été conservées. Je satisfis sa curiosité de mon mieux par une narration abrégée des principales circonstances. Quand j'eus fini, il leva les yeux au ciel avec l'air et l'expression d'une véritable dévotion, et il s'écria en espagnol : « Que Dieu, Très-» Haut et Très-Saint, soit loué pour sa bonté! » Alors, s'adressant à moi, il me fit cette observation : « Certes, vous avez été sauvés bien miraculeusement par la spéciale protection et l'aide d'une Providence supérieure, et vous devez être un favori particulier du ciel. Il n'y a jamais eu d'exemple auparavant vous, qu'un chrétien ait traversé le Désert à une aussi grande distance, et vous êtes sans doute destiné à faire quelque grand bien dans le monde. Puisse le Tout-Puissant continuer de vous conserver et de vous rendre à votre malheureuse famille! Sidi Hamet, ajouta-t-il, a admiré votre conduite, votre bravoure, votre intelligence, et dit qu'elles sont plus qu'humaines;

que Dieu est avec vous dans toutes vos actions, et qu'il l'a béni à cause de vous. » Je cite cette conversation pour faire voir sous quel jour mon maître m'avoit vu, et cela expliquera l'intérêt qu'il avoit mis à ma liberté, outre l'appât du gain.

Je m'informai alors de ce qu'étoit Sheick Ali, et pourquoi il voyageoit de compagnie avec nous : j'avouai que je le craignois beaucoup. Rais m'apprit tout ce qu'il savoit de lui, il le tenoit de Sidi Mohammed, qui lui avoit dit qu'il étoit le chef d'une tribu d'Arabes, très-considérable et très-puissante, qui habitoit les collines au sud de nous, et au bord du grand Désert; que Sidi Hamet avoit épousé une de ses filles, mais que depuis il avoit été en guerre avec lui, et que dans cette guerre son beau-père avoit détruit la ville de Sidi Hamet, et repris sa fille, mais qu'il la lui avoit rendue ensuite en faisant la paix ; que ce Sheick pouvoit mettre en campagne dix et même quinze mille hommes toutes les fois qu'il le vouloit, et que c'étoit un homme qui avoit les plus grands talens et la plus grande habileté en paix comme en guerre. Mais pourquoi il voyageoit de compagnie avec nous de cette manière, il ne pouvoit pas le dire, et il s'ac-

cordoit avec moi à soupçonner que ce ne pouvoit être pour rien de bon. Cependant il observa « que Dieu pouvoit faire tourner à notre bien ces mauvaises intentions, et que cette même Puissance qui m'avoit protégé jusque-là, ne m'abandonneroit pas que sa volonté ne fût accomplie. »

CHAPITRE XXI.

Les Voyageurs arrivent près des ruines d'une ville, où ils voient encore tout dressés, deux béliers ou machines à battre les murailles. — Leur description. — Histoire de la destruction de cette ville. — Ils traversent une rivière et une vallée fertile. — Ils logent dans une ville, et sont ensuite arrêtés par Sheick Ali et le prince d'une autre ville.

Nous voyageâmes pendant environ cinq heures sur le pied de cinq milles par heure, dans une direction sud-est, à travers un pays sablonneux, ayant pourtant par-ci par-là quelques hauteurs et quelques terrains cultivés. Nous arrivâmes au bout de ce temps vis-à-vis les murs démolis d'une ville désolée qui étoit située près de la route sur notre droite. Ces murs paroissoient renfermer un espace carré d'environ cent cinquante toises d'étendue de chaque côté, et ils pouvoient

avoir au moins quinze pieds de hauteur. Ils étoient bâtis en pierres brutes, cimentés avec de la terre glaise, et recouverts en partie de la même matière. Il y avoit au nord une arche en pierre d'un assez beau travail, garnie d'une porte de bois, forte et paroissant très-épaisse, qui alors étoit fermée. Par-dessus ce portail se trouvoit une plate-forme, faite pour défendre la porte, car la muraille n'y étoit pas tout-à-fait aussi haute qu'ailleurs. On voyoit deux machines à battre les murs encore dressées contre l'angle occidental de la muraille, et vis-à-vis ces machines, étoit une brèche considérable qu'elles avoient faite. Ces machines étoient d'une structure fort simple, et calculées de manière à produire de grands effets. Je pus voir distinctement et examiner de mes propres yeux celle qui étoit la plus proche de nous. Elle étoit formée, à ce qu'il me parut, en posant à terre deux gros madriers de bois à angle droit avec la muraille, et à environ quinze pieds de distance l'un de l'autre, le bout des madriers appuyé contre la muraille. Dans le côté de dessus de ces madriers on avoit fait une entaille ou mortaise, afin d'y emboiter les gros bouts de deux montans consistant en deux troncs d'arbres non dégrossis,

d'environ douze pouces de diamètre à leur base, de longueur égale, et hauts de vingt-cinq à trente pieds. Chacun de ces deux montans avoit à son extrémité supérieure un crochet ou fourche formée par l'embranchement naturel des deux principales branches de l'arbre, à peu près comme le poteau d'un puits de campagne ordinaire en Amérique. Ces fourches ayant été arrondies à main d'homme, on y avoit placé horizontalement une grosse pièce de bois noueux d'environ douze à dix-huit pouces d'épaisseur. Au centre de cette traverse on avoit placé avec une grosse corde un pieu de dix à douze pouces de circonférence, à l'extrémité inférieure duquel étoit attachée une énorme pierre brute ou rocher d'un poids prodigieux: cette pierre étoit suspendue et tenoit au pieu au moyen de cordes ou amarres très-épaisses qu'on avoit formées en tressant ensemble, plusieurs lanières de peaux de chameaux. Après que la machine eut été arrangée et dressée par terre, elle fut élevée en masse au moyen de leviers de bois fort longs ou étançons, pas si épais que les montans, mais presque deux fois aussi longs: ces étançons étoient fortement attachés aux montans près de leurs fourches, au moyen de cordes, et servoient à lever et

baisser la machine à volonté ; ils faisoient encore l'effet de bras pour la soutenir lorsqu'on la mettoit en action. Il y avoit en outre deux pièces de bois fixées de biais entre les montans et le mur ; un bout se trouvoit appuyé au pied de la muraille et l'autre étoit fixé dans une entaille creusée dans la partie des montans qui regardoit le mur, afin de les tenir fermes et de les empêcher de tomber contre la muraille. La grosse pierre étoit suspendue à deux ou trois pieds de terre, comme un énorme pendule, ayant une longue corde amarrée aux élingues qui la tenoient suspendue. Cette corde avoit au moins cent cinquante pieds de long. La manière dont les assaillans mettoient cette machine en jeu étoit de se mettre un grand nombre sur la corde, et de tirer à eux la pierre autant qu'il étoit possible ; puis lâchant prise tout à coup, le rocher, faisant la bascule, frappoit contre cette muraille mal construite, avec tant d'impétuosité que ses coups répétés ne tardèrent pas à ouvrir une brèche par laquelle les assiégeans entrèrent le fer en main. L'autre machine étoit faite de quatre pieux de bois brut, d'égale longueur, amarrés ensemble à leur extrémité supérieure, et élevés en l'air dans la forme d'un triangle

ou pour mieux dire d'un quadrangle. Au point de réunion de ces quatre poteaux on avoit suspendu une grosse pierre de la même manière qu'à l'autre machine, avec des cordes de peau de chameau, de l'épaisseur de la cuisse d'un homme, et on lançoit cette pierre contre la muraille, absolument de la même manière que je viens de décrire. Mon compagnon Rais bel Cossim me donna toutes les informations que je désirois avoir au sujet de ces machines. Tout le terrain autour de la brèche et auprès des portes étoit jonché d'ossemens humains desséchés. Comme j'avois un vif désir de connoître l'histoire de cette sanglante catastrophe, je priai Rais de m'en communiquer les détails; mais comme il n'en avoit pas connoissance lui-même, à ce qu'il paroît, il s'adressa pour cela à Sidi-Mohammed qui lui en fit la relation suivante en arabe, dont Rais traduisoit pour moi en espagnol les parties que je n'entendois pas parfaitement, au moyen de quoi je fus en état de comprendre cette narration d'un bout à l'autre.

« Cette ville, dit Sidi Mohammed, en l'indiquant avec son bâton, fut bâtie, il y a environ quarante ans, par *Omar Raschid*; il la nomma *Widnah*. Cet Omar Raschid étoit un homme

très-brave et très-pieux. Le nombre de sa famille et de ses amis n'étoit d'abord que de cinq cents personnes lorsque la ville fut bâtie ; mais il augmenta si rapidement que dans quelques années il s'éleva à plusieurs milliers. Ils plantèrent ces figuiers, ces dattiers, ces grenadiers, ces oliviers et ces autres arbres que vous voyez à présent auprès des murailles. Ils cultivoient les champs qui étoient autour et y créèrent des jardins. Ils avoient du pain et du bétail en abondance, et devinrent extrêmement riches et puissans, car Dieu étoit avec eux. Dans toutes leurs transactions, ils étoient respectés, aimés et craints par tous leurs voisins, parce qu'ils étoient sages et justes. Cet homme fut appelé *Omar el Milliah*, ou Omar le bon. Il me prodigua ses secours lorsque je fus dans l'adversité, me dit Sidi, et notre amitié fut toujours sincère et cordiale. Les meilleurs des hommes ont aussi leurs ennemis : Omar en fit l'expérience. Il avoit, depuis sa jeunesse, un ennemi jaloux et caché qui vivoit dans les montagnes qui sont au sud de cette ville ; il s'appeloit Scheick Sulim. Ce Scheick, il y a environ vingt ans, descendit de ses montagnes avec une horde considérable, et investit la ville d'Omar ; mais le chef vigilant de cette heureuse

cité déjoua ses projets : profitant de l'obscurité de la nuit, il sortit de sa ville, avec toutes ses forces, par un passage inconnu aux assiégeans, fondit sur eux à l'improviste, en tua un grand nombre, et força le reste à prendre honteusement la fuite. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, qui eut lieu il y a deux ans, il a joui de tous côtés d'une paix profonde. Après la mort d'Omar, son fils aîné, Muley *Ismaël*, (car il se fit appeler prince), se mit à la tête du gouvernement de la ville. C'étoit un homme très-efféminé, entièrement voué aux plaisirs des sens, et ayant un grand nombre de femmes et de concubines. Le peuple qui avoit joui pendant long-temps d'une paix profonde, se confioit dans ses forces, lorsque, il y a environ un an, un des frères d'Ismaël, nommé *Keshbah*, qui étoit très-ambitieux, enflammé de colère contre Muley Ismaël qui lui avoit enlevé la femme à laquelle il étoit fiancé, quitta la ville et se rendit dans les montagnes, où ayant trouvé l'ennemi de son père encore vivant, il l'excita à la guerre contre Ismaël. Le vieux Sheick, qui n'avoit pas perdu le souvenir de sa défaite passée, vit avec plaisir la désunion des deux frères, et dit qu'il se chargeoit de cette affaire : il trouvoit par là l'occa-

sion d'assouvir sa vengeance en exterminant le peuple et les enfans de son ancien ennemi. Il eut bientôt rassemblé de nombreuses bandes de pillards et de gens mourant de faim; il leur fit charger à dos de chameaux les machines que vous voyez encore dressées, et suivi de cette nuée de bandits, il descendit des montagnes. Il attendit pour faire son coup que la nuit fût très-avancée. Au moment où il s'approcha de la ville, tous les habitans étoient plongés dans le plus profond sommeil : paisibles et heureux, ils vivoient sans crainte ; ils n'avoient pas cru nécessaire de placer des gardes pour veiller à leur propre sûreté. Le Sheick et son armée s'approchèrent des murs de la ville dans le plus grand silence, et dressèrent contre eux, sans être découverts les machines qui devoient servir à les battre. Le jour commençoit à poindre lorsque ces machines se mirent à jouer toutes ensemble. La porte fut également attaquée au moyen de grosses pierres suspendues à des pieux par des cordes : ces gens-là les faisoient mouvoir à peu près par le même procédé que pour les grandes machines. Les premiers coups ébranlèrent jusque dans leurs fondemens les murailles et la porte. Les habitans se réveillent

en sursaut, et se précipitent vers leurs remparts pour les défendre; mais il étoit déjà trop tard, l'ennemi les avoit presque renversés: tout étoit en désordre dans la place. Cependant ceux qui attaquoient la porte en furent un instant repoussés par les assiégés qui se trouvoient sur la plate-forme qui étoit au-dessus, et éprouvèrent même une perte assez considérable. Ce léger avantage ne les empêcha pas de succomber : les assaillans eurent bientôt pénétré dans l'intérieur par les différentes brèches qu'ils avoient faites. C'est alors que le barbare Sheick ne mit point de bornes à sa vengeance : il fit égorger sans pitié tout un peuple pris au dépourvu, et cette malheureuse ville n'offrit alors à l'œil attristé qu'un vaste champ de bataille couverts de morts et de mourans.

Deux seuls de ses habitans étoient parvenus à se sauver en sautant par-dessus les murs, et allèrent en toute hâte chez leurs voisins pour les informer du malheureux sort de leur ville, et réclamer leur secours. Les femmes et les enfans ne furent pas épargnés, à l'exception de deux cents jeunes filles qu'on réserva pour être livrées aux vainqueurs. Après avoir dépouillé les morts, ces barbares ramassèrent le butin,

emmenèrent les bœufs, les moutons, les chameaux et les ânes, et partirent avant midi, laissant la ville, qui n'étoit plus alors qu'un amas de ruines, remplie des cadavres mutilés de ses habitans, naguère si heureux et si favorisés du ciel. Leur retraite fut si précipitée, qu'ils oublièrent derrière eux les deux machines toutes dressées, et ils s'en allèrent par la plaine qui mène dans le sud. Les habitans des villes voisines se rassemblèrent, se mirent aussitôt à leur poursuite, et les rencontrèrent le lendemain matin sur le flanc de la montagne. Sulim se voyant poursuivi fit filer devant lui le butin, prit position dans un défilé étroit et escarpé, et se prépara au combat. On se battoit de part et d'autre avec acharnement, lorsqu'un corps de la bande de Sulim posté sur une hauteur, fit rouler sur les attaquans d'énormes masses de pierres, ce qui força ces derniers à faire retraite, laissant sur le champ de bataille environ la moitié des leurs tués ou blessés.

Sidi Mohammed étoit au nombre de ceux qui poursuivoient les destructeurs de Widnah; il me montra sur sa poitrine la cicatrice d'une blessure qu'une balle lui avoit faite dans cette affaire. *Sidi-Ishem*, prince très-puissant, avoit aussi rassemblé ses troupes et marché contre

ces brigands dans une autre direction ; mais il ne put les atteindre : ils s'étoient enfuis dans le Désert. Les corps morts, en dedans et en dehors de la ville, étoient si corrompus lorsqu'on put s'occuper de leur sépulture, que personne n'osa en approcher : ils furent dévorés par les chiens, par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. « Ils avoient offensé le Tout-Puissant, » par leur orgueil (observa Sidi Mohammed), » et l'on ne trouva personne pour les sauver. » Ainsi périt cette malheureuse ville.

Pendant tout ce récit, je faisois route, monté sur une mule, à côté de Rais bel Cossim et de Sidi Mohammed. On peut aisément se faire une idée des sensations que j'éprouvai à la vue des ruines d'une ville désolée, dont la population avoit été détruite dans l'espace de quelques heures par l'irruption inattendue d'un ennemi féroce et sans pitié. J'étois d'abord porté à regarder toute cette histoire comme une fiction ; mais les ossemens humains desséchés qu'on apercevoit encore répandus çà et là sur le sol, les machines à battre en brèche que j'avois sous les yeux, et les brèches faites aux murailles par ces mêmes machines, nous convainquirent mes camarades et moi qu'il avoit existé jadis en cet endroit une ville florissante.

Après nous être éloignés de ces ruines, nous continuâmes notre route pendant trois heures, nous dirigeant à l'est. Nous arrivâmes alors près des bords d'un courant d'eau douce qui n'étoit pas alors plus large qu'un petit ruisseau, à cause de la sécheresse de la saison. Il venoit du sud-est, et couloit au nord vers le bord de la mer, en serpentant au travers d'une vallée très-large. Sur sa rive gauche, qui étoit très-élevée, étoient deux gros villages murés, et un grand nombre d'enclos en murs carrés, dont quelques-uns tomboient en ruines, et d'autres paroissoient bien entretenus. Les murs étoient bâtis en pierres brutes, posées dans de la terre glaise, et les maisons avoient des toits plats. On voyoit sur le bord de ce courant, un grand nombre de jardins garnis de haies sèches d'épines placées sur la terre, et plantés principalement en poiriers sauvages; dans quelques-uns cependant croissoient des choux et autres légumes. A quelque distance, des deux côtés, nous vîmes un certain nombre de sanctuaires carrés en pierre, ou maisons de santons avec de petits dômes ronds. Ils ne paroissoient pas avoir plus de dix ou quinze pieds carrés, et étoient tous très-proprement blanchis. Le courant portoit

ces brigands dans une autre direction ; mais il ne put les atteindre : ils s'étoient enfuis dans le Désert. Les corps morts, en dedans et en dehors de la ville, étoient si corrompus lorsqu'on put s'occuper de leur sépulture, que personne n'osa en approcher : ils furent dévorés par les chiens, par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. « Ils avoient offensé le Tout-Puissant, » par leur orgueil (observa Sidi Mohammed), » et l'on ne trouva personne pour les sauver. » Ainsi périt cette malheureuse ville.

Pendant tout ce récit, je faisois route, monté sur une mule, à côté de Rais bel Cossim et de Sidi Mohammed. On peut aisément se faire une idée des sensations que j'éprouvai à la vue des ruines d'une ville désolée, dont la population avoit été détruite dans l'espace de quelques heures par l'irruption inattendue d'un ennemi féroce et sans pitié. J'étois d'abord porté à regarder toute cette histoire comme une fiction ; mais les ossemens humains desséchés qu'on apercevoit encore répandus çà et là sur le sol, les machines à battre en brèche que j'avois sous les yeux, et les brèches faites aux murailles par ces mêmes machines, nous convainquirent mes camarades et moi qu'il avoit existé jadis en cet endroit une ville florissante.

Après nous être éloignés de ces ruines, nous continuâmes notre route pendant trois heures, nous dirigeant à l'est. Nous arrivâmes alors près des bords d'un courant d'eau douce qui n'étoit pas alors plus large qu'un petit ruisseau, à cause de la sécheresse de la saison. Il venoit du sud-est, et couloit au nord vers le bord de la mer, en serpentant au travers d'une vallée très-large. Sur sa rive gauche, qui étoit très-élevée, étoient deux gros villages murés, et un grand nombre d'enclos en murs carrés, dont quelques-uns tomboient en ruines, et d'autres paroissoient bien entretenus. Les murs étoient bâtis en pierres brutes, posées dans de la terre glaise, et les maisons avoient des toits plats. On voyoit sur le bord de ce courant, un grand nombre de jardins garnis de haies sèches d'épines placées sur la terre, et plantés principalement en poiriers sauvages; dans quelques-uns cependant croissoient des choux et autres légumes. A quelque distance, des deux côtés, nous vîmes un certain nombre de sanctuaires carrés en pierre, ou maisons de santons avec de petits dômes ronds. Ils ne paroissoient pas avoir plus de dix ou quinze pieds carrés, et étoient tous très-proprement blanchis. Le courant portoit

sur ses bords des marques certaines qu'il avoit roulé ses ondes bien plus haut que le petit filet d'eau qui y couloit alors. Sidi Mohammed me dit que la totalité de cette vallée, entre ses deux côtes, qui me parurent former un espace de cinq à six milles de largeur, étoit couverte d'eau dans la saison des pluies. Alors les voyageurs sont obligés de remonter pendant trois journées les bords de la vallée avant que de trouver un endroit où ils puissent la traverser; que lui-même avoit été obligé de le faire une fois, mais que depuis cinq ans la terre avoit été si désolée par la sécheresse, que le courant que nous voyions n'avoit pas débordé une seule fois son lit actuel, qui, dans l'endroit où nous le passâmes, n'avoit guère plus de vingt pieds de large, et un pied de profondeur.

Comme nous passions tout près des poiriers sauvages, dont quelques branches qui pendoient par-dessus les haies d'épines qui entouroient les jardins, portoient un fruit jaune, quelques-uns de mes gens en cueillirent et les portèrent à leur bouche, sans faire attention aux piquans dont ces poires étoient couvertes, de manière qu'ils en avoient la langue et le palais tout remplis. Cela leur causa une dou-

leur extrême, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les en débarrasser. Nous vîmes des deux côtés de ce courant, près de l'endroit où nous le traversâmes, de nombreux troupeaux et beaucoup d'habitans. Nous fîmes plusieurs milles le long de la rive droite, jusqu'à l'endroit où il rencontre la marée, et où il devient en conséquence large et profond. Nous aperçûmes une ville sur la côte droite de la vallée, et nous nous y dirigeâmes. En approchant de ses murs, à environ deux milles de distance, nous passâmes le long de champs de blé d'Inde et d'orge très-étendus, et de jardins remplis de toute espèce de légumes ordinaires. Les bords de ces champs et de ces jardins étoient plantés de dattiers, figuiers, grenadiers, orangers et autres arbres fruitiers en grand nombre, et de plusieurs ceps de vigne. Le sol paroissoit être du terreau noir le plus riche. Nous vîmes des centaines d'habitans occupés à recueillir et à mettre le blé d'Inde et l'orge en tas, car c'étoit alors le temps de leur moisson, tandis que d'autres en remplissoient des sacs et des paniers qu'ils chargeoient sur des chameaux, des mules et des ânes, qu'ils conduisoient à la ville. Ces divers enclos me parurent contenir, autant que je pus en juger, une centaine d'acres

de terre, séparés les uns des autres par des murs, semés d'épineset de broussailles sèches. Le tout étoit arrosé par un gros ruisseau amené des hauteurs près de la ville dans un large fossé, et dont on avoit réparti l'eau autour de chaque enclos par des canaux d'irrigation faits de manière à ce que chacun des propriétaires pût arroser à volonté la totalité ou partie de son jardin. Des troupeaux de bœufs et de vaches, de moutons et de chèvres, paissoient dans les champs qu'on venoit de dépouiller de leurs récoltes; leur maigreur prouvoit qu'ils avoient été obligés pendant les mois d'été de se nourrir d'herbes sèches et en petite quantité, et qu'ils avoient pu à peine exister pendant ces longues et excessives sécheresses. Rais m'assura que les sauterelles avoient dévoré et détruit presque toute espèce de verdure dans la totalité du pays, et que les cinq dernières années elles avoient dévasté des provinces entières dans l'Empire de Maroc.

Nous arrivâmes bientôt près de la ville dont je viens de parler, mais nous ne pûmes y entrer qu'après le soleil couché; nous nous logeâmes chez un forgeron qui demeuroit près de la principale porte, qui étoit très-grande. Une grande rue occupoit toute la longueur de cette

ville. Les maisons, bâties en pierres brutes, étoient presque toutes cimentées en terre; quelques-unes cependant l'étoient en chaux; leurs toits étoient plats; elles n'avoient pour toutes fenêtres, du côté de la rue, qu'une ouverture d'à peu près un pied carré; une porte fortement construite, et garnie d'une grosse serrure assez mal faite, fermoit l'entrée de chacune d'elles. Le blé continua d'arriver dans la ville jusqu'à ce qu'il fît tout-à-fait obscur. On fit également rentrer dans la ville tous les chameaux, bœufs, vaches, moutons, chèvres et ânes appartenans aux habitans, et qui étoient très-nombreux. Ensuite la porte fut fermée et barricadée avec quatre grosses pièces de bois; il étoit alors environ huit heures, et l'on plaça une sentinelle sur la muraille. A leur entrée dans la ville, Rais bel Cossim et Sheick Ali se rendirent chez le gouverneur, ou chef, et en obtinrent la permission de rester dans la ville pendant la nuit. Rais nous apporta quelques dattes pour notre souper. La boutique dans laquelle il nous fut permis de nous établir avoit environ vingt-quatre pieds carrés; il y avoit une espèce de forge fixée dans un coin. On avoit arrangé, d'une manière très-curieuse et presque co-

défendre, ni de fossé extérieur. La ville paroissoit couvrir un espace de cent cinquante toises de longueur, du nord au sud, le long du bord de la rivière, et de soixante-quinze toises de large, de l'est à l'ouest. Lorsque les eaux sont basses, le chenal de la rivière est à environ un mille à l'ouest de la ville. Les naturels appellent cette rivière *Woed Sehlem*, ou rivière *Sehlem*, et donnent à la ville le nom de *Sehlema*. Si j'en juge par les apparences, cette rivière est large de vingt-cinq toises en face de la ville, à haute marée, et profonde à proportion. Rais Bel Cossim et Sidi Mohammed me dirent qu'il y avoit autrefois, près de l'embouchure de cette rivière, et à trente milles seulement de nous, un établissement de chrétiens très-considérable et très-florissant; que leur ville avoit été prise d'assaut huit siècles auparavant, et tous les chrétiens massacrés (1). Ils ajoutèrent qu'ils avoient été l'un et l'autre sur le terrain où cette ville étoit située, et qu'ils avoient vu quelques restes de ses murs, qui étoient encore debout, quoique presque tous enterrés sous le sable que le vent y avoit apporté

(1) Un siècle, chez les Arabes, n'est composé que de quarante années lunaires; on lui donne le nom de *Zille*. Ils comptent douze mois lunaires à l'année.

du bord de la mer. Ils disoient en outre, qu'il y avoit encore à présent un village situé à une petite distance de l'ancienne ruine, et habité par des pêcheurs; que l'ancienne ville chrétienne étoit située au bord d'une baie ou bras de mer de cinq ou six milles de large à son entrée, et formant un havre excellent pour les grands et petits bâtimens; qu'il n'y avoit point de barre à son embouchure, mais que la barre ordinaire s'étoit formée de sable quelques milles au-dessous de la ville que nous venions de quitter. D'après mes propres observations sur l'augmentation de la largeur de cette rivière, je suis porté à croire que cette baie contient un très-bon havre; Rais bel Cossim et son compagnon n'avoient d'ailleurs aucun intérêt à me tromper. Rais avoit été plusieurs fois en Europe, comme capitaine d'un navire sous pavillon mauresque, faisant le commerce des grains. Il assuroit toujours que ce havre étoit supérieur à celui de Cadix. S'il en est ainsi, c'est le seul qu'on trouve sur cette côte depuis le cap Spartel : depuis la latitude de trente-quatre degrés, trente minutes, nord, jusqu'à celle de dix-neuf degrés.

Voyageant avec une grande célérité, nous entrâmes dans une vaste plaine, sur la surface

de laquelle on apercevoit çà et là quelques broussailles, de mauvaises herbes, et quelques bouquets d'arbres, mais en petit nombre. Les branches de ces arbres plioient sous le poids d'un fruit d'un beau jaune. Le Rais m'apprit que cet arbre étoit l'arga, dont la noix fournit l'huile d'arga, fort estimée par les habitans du pays; mes compagnons en faisoient de même grand cas. Lorsque cette noix est en pleine maturité, elle ressemble beaucoup, extérieurement, à la datte mûre, et cela au point qu'en en voyant plusieurs par terre, j'en ramassai une, dans laquelle je mordis: mais je fus bientôt averti de ma méprise par le goût amer de sa peau. Les arbres qui portent ces noix croissent généralement en bouquets formés de trois à dix tiges, qui paroissent provenir d'une seule et même semence; le tronc a depuis un jusqu'à trois pieds de circonférence; les branches s'étendent dans toutes les directions, et forment un diamètre d'environ cent pieds; elles sont couvertes d'épines qui tombent à terre, et qui y sont parsemées avec tant d'abondance qu'il est presque impossible d'approcher assez près de l'arbre pour le secouer et en faire tomber les noix; il faut en conséquence attendre qu'elles soient mûres, et qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Nous voyagions alors au petit trot, presque tous montés sur les chameaux, les mules et deux ânes qui nous suivoient. Nous avions le plaisir de contempler en plein le mont Atlas, qui s'étendoit aussi loin que l'œil pouvoit porter, du nord-est au sud-ouest, à quelque distance sur notre droite. Nous voyions ces montagnes depuis plusieurs jours, à un grand éloignement dans l'horizon, lorsque nous étions sur ces crêtes élevées qu'il nous avoit fallu franchir : mais alors nous les découvrions, de cette immense plaine, dans toute leur imposante grandeur. Leurs sommets qui s'élevoient au-dessus des nues, en forme de pics aigus, paroissoient couverts d'une neige éternelle. Cet aspect inspire au spectateur un étonnement mêlé d'admiration. Les vents froids et perçans, qui nous venoient directement de l'Atlas, glaçoient presque notre sang déjà si appauvri, et nous faiosient trembler de tous nos membres, comme si nous eussions touché à notre dissolution, malgré les bons manteaux et les souliers dont nous étions pourvus. Seid et les autres Arabes trembloient eux-mêmes de froid, et couroient à pied de toutes leurs forces pour s'échauffer : le ciel étoit chagé de nuages épais et noirs, qui

sembloient nous menacer de quelque forte pluie. J'étois bien assuré alors que nous approchions des Etats de l'empereur de Maroc, et je commençai à me regarder comme un homme libre. Je sentois que j'étois en paix avec le monde entier. Mon cœur s'épanchoit en actions de grâces envers l'Auteur suprême de mon être, et je regardois cette immense chaîne de montagnes comme la plus forte preuve de la bonté de Dieu pour ses pauvres créatures, considérant que toutes les rivières, ruisseaux et sources qui arrosent et rafraîchissent la partie septentrionale de l'Afrique, depuis le bord de cet affreux désert aride que je venois de traverser, jusqu'au détroit de Gibraltar, et qui se déchargent dans l'Océan Atlantique, ou dans la mer Méditerranée à l'ouest de Tripoli, et depuis le vingt-sixième jusqu'au trente-cinquième degré de latitude nord, doivent prendre naissance, ou avoir leurs sources dans cette vaste chaîne de l'Atlas. Sur ces côtes brûlantes, rarement rafraîchies par des pluies (et cela seulement dans l'hiver, et en petite quantité), les grandes masses de neige accumulées sur ces montagnes, servent pendant l'été à rafraîchir l'atmosphère dans leur voisinage, ainsi qu'à fournir l'eau pour l'usage de l'homme et des animaux, et pour la végétation.

Dans le courant de la matinée, Thomas Burns, engourdi par le froid, devint si foible, qu'il lui fut impossible de se tenir plus long-temps sur son chameau, et tomba par terre. Cette chute le priva pendant un temps considérable de l'usage de ses sens. Nous eûmes beaucoup de peine à le faire revenir; nous y réussîmes pourtant à la fin, et nous parvînmes à le replacer sur sa monture. Continuant notre route au travers de la plaine, nous vîmes un grand nombre de villages ou villes enceintes de murs. J'en comptai au moins cinquante, les unes d'un côté de notre route, les autres de l'autre, mais la plus grande partie sur notre droite, et s'étendant aussi loin que l'œil pouvoit porter, du côté des montagnes. Celles de ces villes qui étoient le long de la route paroissoient former des carrés de cent cinquante à deux cents toises. Les murailles bâties en pierres brutes, cimentées avec de la terre glaise, n'avoient qu'une seule porte. Elles avoient de vingt à trente pieds de hauteur, et étoient couronnées de petites tourelles tout autour, qui s'avançoient en saillie d'environ trois verges. A chacun des coins de ces murs, on avoit pratiqué au haut une espèce de guérite circulaire, aussi en pierre, à peu près à

la manière des anciens châteaux d'Europe. La plus grande partie de la terre, à quelque distance des environs de ces villes, avoit été préparée pour y semer, et grand nombre des habitans étoient occupés à labourer. Plus près, étoient de nombreux vergers de figuiers, de dattiers et d'autres arbres fruitiers. Au pied des murs on voyoit des jardins potagers, où venoient de fort beaux légumes, tels que choux, ognons, navets, citrouilles, etc. Autour de ces jardins les fumiers étoient couverts de volailles; et plus loin des troupeaux de gros bétail, d'ânes, de moutons et de chèvres, gardés par des bergers, paissoient une herbe desséchée. Ces animaux très-maigres étoient pour lors en mauvais état; cependant l'ensemble offroit la perspective d'un approvisionnement abondant pour toute cette industrieuse population, et rappeloit à mes souvenirs l'ancienne histoire des Juifs.

Sheick Ali m'avoit montré dans cette matinée toute sorte d'attentions : à l'instar de Rais bel Cossim, il m'avoit appelé capitaine, et avoit essayé de me convaincre que je ferois beaucoup mieux d'aller avec lui dans les montagnes au sud, où il avoit des possessions considérables; il me proposa de me donner une

de ses filles en mariage, et de me faire un des chefs de sa nation. Il avoit deux ou trois fois fait arrêter toute notre petite caravane pour parler de ses affaires; et je supposai que Seid étoit d'accord et ligué avec lui, dans l'intention de jouer, à moi et à mes gens, quelque mauvais tour. Nous avions voyagé de la sorte pendant dix heures, c'est-à-dire depuis quatre heures du matin jusqu'à deux de l'après-midi, à raison de cinq milles par heure, faisant cinquante milles, lorsque nous détournant un peu de notre route, comme si on l'avoit fait exprès, nous nous approchâmes de la porte d'une ville. Nous étions tous affamés et altérés; nous nous arrêtâmes au bord d'un puits très-profond, à environ cent verges de cette porte. Seid et Sheick Aii entrèrent aussitôt dans la ville; je supposai que c'étoit pour se procurer des provisions. Sidi Mohammed, et Rais bel Cossim furent bientôt invités à y entrer pour se rafraîchir avec eux, nous laissant en dehors, sous la garde de Bo-Mohammed, qui représentoit Sidi Hamet, et de deux autres. Grand nombre d'habitans, et je crois aussi tous les enfans de la ville sortirent pour venir nous considérer et faire leurs remarques sur les esclaves; la plupart sans doute n'étoient

mus que par la curiosité, mais les enfans se mirent, par forme d'amusement, à nous jeter des pierres et à nous cracher à la figure, exprimant ainsi leur mépris et leur horreur pour nous et notre nation. Burns et Clark étoient si épuisés qu'ils étoient hors d'état de se tenir assis; ils furent obligés de s'étendre par terre. Cependant un homme apporta de la ville un seau, et nous fit le plaisir de tirer de l'eau du puits pour apaiser notre soif, ce qui nous ressuscita en quelque sorte. M. Savage, Horace et moi, nous étions dans un tel état d'épuisement, que je craignois bien que nous ne pussions voir la fin de la journée : la chute de Burns avoit prouvé qu'il étoit trop foible pour pouvoir se tenir sur un chameau; il étoit en outre blessé en plusieurs endroits. Je tâchai cependant de ranimer le courage de mes compagnons, en leur faisant observer que nous étions libres, que nous serions incessamment dans les États de l'empereur, et que là nous serions hors d'atteinte de la rapacité et des mauvais traitemens des Arabes. Je me fondai sur ce que Rais bel Cossim m'avoit dit que nous n'avions plus qu'une journée de chemin à faire pour y arriver.

Tandis que Rais bel Cossim et les autres per-

sonnes de sa compagnie restoient dans la ville, les vents des montagnes, chassant de gros nuages noirs devant eux, nous apportèrent un orage de pluie qui dura une heure. C'étoit la première fois que je voyois tomber de l'eau depuis que j'étois dans le pays. On nous dit d'aller nous mettre à l'abri sous la porte de la ville, ce que nous fîmes en nous soutenant les uns et les autres, et nous nous y assîmes. J'attendois depuis long-temps à voir Rais bel Cossim sortir avec sa compagnie, et je commençois déjà à soupçonner quelque malheur ou quelque trahison de la part de Sheick Ali, dont j'entendois alors la voix dure et menaçante tonner en dedans de la ville. Ces clameurs effrayantes entre le Sheick et les autres duroient depuis deux heures, lorsque Rais bel Cossim parut, escorté par plusieurs hommes : sa physionomie étoit empreinte de chagrin, de frayeur et d'indignation. Il me fit venir pour me parler en particulier, et me dit que Sheick Ali étoit l'ami intime de *Muley-Ibrahim* (ou prince Abraham), roi ou gouverneur de la ville; qu'il m'avoit réclamé comme lui appartenant, vu que Sidi Hamet étoit son gendre, et qu'il lui devoit beaucoup d'argent; que lui, Sidi Hamet, étoit alors détenu comme otage ou

esclave d'un chrétien à Swearah ; qu'il avoit demandé avec instances qu'il ne nous fût permis de faire un pas de plus qu'après que l'on auroit produit Sidi Hamet, le mari de sa fille, et quinze cents piastres fortes; et que, conjointement avec Seid, il avoit cherché à nous arrêter ici par l'autorité du prince.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre ; elle me fit perdre courage : le doux espoir de notre liberté prochaine, que j'avois nourri avec tant de plaisir, surtout depuis deux jours, s'évanouissoit tout à coup en cet instant. « J'ai fait pour vous tout ce qui a dépendu de moi, me dit bel Cossim en me regardant d'un œil inquiet; j'ai débattu vos intérêts avec chaleur; j'ai cherché à démontrer à vos détenteurs l'injustice de leurs prétentions. Je vous donnerai, leur ai-je fait observer, la somme convenue, c'est-à-dire six cents piastres, aussitôt que nous serons arrivés à Santa-Cruz dans les Etats de l'empereur : le prince, et vous Sheick, ai-je ajouté, pourrez y recevoir cet argent et attendre le retour de Sidi Hamet. Tous mes raisonnemens ont été inutiles; ils n'ont pas eu même l'air de m'écouter. Il faut que je parte à l'instant, et que j'aille porter ces tristes nouvelles à M. Willshire,

vous laissant ici jusqu'à mon retour, qui aura lieu dans six jours : puisse le Très-Haut, dans cet intervalle, vous préserver des trames perfides de vos ennemis ! » C'étoit plus que je n'en pouvois porter : ma poitrine oppressée laissoit s'échapper avec effort des soupirs et des sanglots qui peignoient hautement toute l'étendue de mon désespoir, lorsque d'abondantes larmes vinrent faire cesser cet état dangereux, et me plongèrent dans une espèce d'anéantissement. Mes compagnons m'avoient entendu, malgré la distance qui me séparoit d'eux : ils vinrent sur mes pas, virent mes traits renversés, et tournant vers moi leurs yeux presque éteints, ils me conjurèrent de leur expliquer la cause de ma douleur.

Rais bel Cossim étoit au moment de monter sur sa mule pour partir, lorsque Sidi Mohammed, qui étoit allé en premier lieu à Swearah avec mon maître, s'approcha de lui et lui dit : « Rais, Muley Ibrahim et Sheick Ali ont résolu que vous n'iriez pas à Swearah. Ils craignent que vous ne fassiez éclater la guerre entr'eux et le sultan. » Me voyant inondé de larmes et plongé dans l'affliction, il me prit par la main et me dit : « Ne vous laissez pas abattre ainsi, Riley ; j'irai à Swearah ; j'y por-

terai une lettre de Rais et une de vous à M. Willshire. S'il a besoin d'un otage, je resterai avec lui. J'ai deux femmes et sept enfans, des maisons, des terres et des troupeaux; je serai un otage bien plus précieux que Sidi Hamet. Il est votre ami, et viendra sur-le-champ vous délivrer. Dieu est grand et miséricordieux, ajouta-t-il; il vous rendra à votre famille. » Je lui baisai la main en témoignage de reconnoissance; je l'appelai mon père, et lui dis que j'espérois que le Tout-Puissant le récompenseroit de sa bienveillance. Rais alla trouver sur-le-champ Sheick Ali et le prince qui, avec plusieurs personnes de sa suite, étoient assis en cercle par terre, en dehors de la porte de la ville. Là, ils débattirent de nouveau l'affaire. Rais persista à soutenir que nous étions ses esclaves; que ni le prince ni Sheick n'avoient le droit de retenir ce qu'il avoit acheté de son argent, encore moins de le retenir lui-même comme un criminel; qu'un tel outrage à l'hospitalité étoit un acte contraire à leur religion, qui les rendoit tous frères. Sheick Ali, d'un autre côté, prétendoit que Sidi Hamet et Seid lui devoient une somme d'argent considérable; que nous étions leur propriété à l'un et à l'autre, et

qu'il avoit en conséquence le droit incontestable de nous garder et de nous emmener dans sa tribu ou dans sa famille, et de nous y retenir, jusqu'à ce que Sidi Hamet revînt et lui payât ce qu'il lui devoit. Rais persistoit à dire que c'étoit lui qui avoit payé notre prix, et qu'il n'avoit rien à démêler avec la réclamation de Sheick Ali. Cependant, après avoir loué et porté aux nues la justice et la vertu du prince, ils convinrent à la fin l'un et l'autre de s'en rapporter à son équité pour établir et fixer leurs droits. Muley Ibrahim demanda alors à Sidi Mohammed et à Bo-Mohammed ce qu'ils savoient touchant cette contestation; ils le lui dirent, et rendirent un témoignage favorable à la priorité du droit de Rais bel Cossim. L'affaire ainsi instruite, Muley Ibrahim prononça le jugement suivant : « Vous, Sheick Ali, mon ancien ami, et vous, Rais bel Cossim, vous réclamez l'un et l'autre ces cinq esclaves chrétiens comme votre propriété, et chacun de vous a quelque raison de son côté; cependant, comme il n'est pas en mon pouvoir de décider laquelle des deux réclamations est la mieux fondée, je suis résolu, pour rendre justice à qui de droit, sans chercher pour le présent de nouveaux témoignages, à

garder ces esclaves dans ma ville, sous bonne et sûre escorte, jusqu'à ce qu'il ait été dépêché à Swearah des messagers qui ramèneront Sidi Hamet, et alors, étant confrontés tous les trois, on pourra arranger vos droits respectifs d'une manière conforme à la justice. » Il proposa ensuite que Rais restât avec lui comme ami, et sans avoir rien à craindre. Ce plan fut agréé par toutes les parties, et ils se donnèrent la main en signe d'amitié.

Ceci terminé, on nous conduisit à la ville, dans une maison contiguë à celle où demeuroit le prince. On étendit une natte pour Rais, Sheick Ali, et leurs compagnons, tandis que nous fûmes placés à terre, dans un misérable coin, parmi les selles et le bagage. On posta des sentinelles, armées de fusils et de cimeterres, à la porte de notre gîte, aux autres portes, et à celle de la ville. La nuit étoit déjà tombée avant que la dispute ne fût arrangée. On apporta, peu de temps après, un plat de *couscousou*, dont ils mangèrent tous, après les ablutions requises; ils firent ensuite, avec beaucoup de dévotion, leurs prières du soir. Mes compagnons étoient fort abattus; ils avoient le corps tellement affoibli et épuisé par leurs souffrances, qu'ils

pleuroient comme des enfans. J'étois bien certain qu'il auroit été physiquement impossible à Clark et à Burns d'aller plus loin ce jour-là, et je m'efforçai de leur persuader à tous qu'il étoit de notre avantage d'être en détention, parce que cela nous donneroit quelques jours de repos, sans quoi nous courrions le risque de tomber malades, et peut-être de périr en route. Muley Ibrahim, Sheick Ali et Rais bel Cossim furent en conversation pendant toute la nuit, et lorsque le jour parut, le 2 de novembre, Rais m'apporta papier, plume et encre, et me dit de mander de mon mieux à M. Willshire notre situation actuelle; ce que je fis, tandis qu'un *talb*, ou écrivain, étoit occupé à écrire une lettre pour Rais, vu qu'il ne savoit pas écrire. Seid Sidi Mohammed et Bo-Mohammed partirent de grand matin pour Swearah, emportant nos lettres, et promettant d'être de retour aussitôt que possible. Sheick Ali nous quitta ensuite, promettant d'être de retour en quatre jours.

CHAPITRE XXII.

Rais bel Cossim gagne l'amitié du Prince. — Les Voyageurs reçoivent de bonnes provisions. — Les plans de Sheick Ali échouent. — Départ des Voyageurs. — Ils arrivent à Santa Cruz dans l'empire de Maroc.

Comme on me laissa seul alors avec Rais bel Cossim, je le questionnai sur la durée de notre détention. Il me répondit qu'elle ne seroit que de quelques jours, et me fit observer qu'elle ne pouvoit que nous être utile, parce qu'elle nous donneroit le temps de réparer nos forces, et nous disposeroit, par le repos et une bonne nourriture, à supporter les fatigues du reste de notre voyage; il ajouta qu'il espéroit, au moyen d'un petit cadeau, se concilier la bienveillance du prince chez lequel nous étions, et que nous nous en ressentirions tous. Hélas ! Cossim, m'écriai-je, je ne crois pas pouvoir vivre assez long-temps pour jouir jamais de ma liberté, et reconnoître les bontés

que vous avez pour nous; je sens à l'épuisement de mes forces qu'il ne me reste que peu d'heures à vivre.

« Eh quoi ! me dit-il, vous osez douter du pouvoir de ce même Dieu qui vous conserve depuis si long-temps par une suite continuelle de miracles? Non, mon ami, vous êtes le protégé du Dieu du ciel et de la terre, il ne vous abandonnera pas; lorsque le temps en sera venu, il vous rendra à la liberté et aux embrassemens de votre famille; nous devons tous dire : sa volonté soit faite, et être contens de notre lot, car Dieu sait mieux que nous ce qui est pour notre bien. »

Mon âme fut saisie d'étonnement et de respect lorsque j'entendis des paroles aussi sublimes sortir de la bouche d'un Maure, dont j'avois été instruit à considérer la nation comme un ramas de barbares de l'espèce la plus cruelle, et je le regardai dès ce moment comme un être supérieur. Il ajouta : « Nous sommes tous enfans du même Père céleste, qui veille sur toutes nos actions, soit que nous soyons Maures, païens ou chrétiens, ou de toute autre religion; nous devons nous soumettre à sa volonté, et nous taire. » Après cet entretien, Rais appela Muley Ibrahim, et eut une

longue conférence avec lui. Ce prince étoit un homme d'un abord très-doux, d'un teint peu foncé, d'une taille de cinq pieds dix pouces, et fort maigre. L'expression de sa physionomie annonçoit beaucoup d'intelligence, et il déployoit une grande activité, quoiqu'il fût âgé de soixante à soixante-dix ans. Je crus m'apercevoir, par leur conversation, que Rais le flattoit beaucoup, mais d'une manière délicate. Il s'informoit, d'un ton affectueux, de la santé des femmes du prince; apprenant qu'il n'en avoit qu'une, il demanda si elle avoit quelques enfans; il voulut savoir ensuite si elle faisoit usage de thé et de sucre. On lui répondit qu'elle n'avoit pas d'enfans, et qu'elle ignoroit l'usage du thé et du sucre.

Nous n'avions pas vu la figure d'une seule femme du pays depuis notre arrivée à la ville où Sidi Mohammed demeuroit. Rais se procura du bois et de l'eau, et nous fîmes bouillir du café. Ce fut une jeune négresse, esclave de Muley Ibrahim, qui nous en fournit les moyens. Dans l'absence du prince, Rais engagea la petite fille, en lui donnant un morceau de sucre, à en porter à sa maîtresse, ainsi qu'une tasse de café très-sucrée. Le prince étoit parti avant que Rais eût cherché à mettre

la petite négresse dans ses intérêts. Cette jeune fille revint après avoir porté le café et le sucre, et dit à Rais que sa maîtresse le remercioit beaucoup; qu'elle avoit trouvé la tasse et la soucoupe fort jolies, et qu'elle les gardoit, parce que c'étoient les seules qu'elle eût vues jusqu'alors; elle le prioit de lui faire connoître quels services elle pouvoit lui rendre en échange. Rais lui fit réponse qu'elle pouvoit lui rendre un service essentiel en essayant de lui procurer l'amitié du prince. Une heure après, Muley Ibrahim entra dans notre appartement, et demanda à Rais ce qu'il avoit fait à sa femme, ajoutant en même temps : « Vous n'aviez pas besoin de son influence pour obtenir mon amitié, car vous l'aviez déjà. » Cependant je remarquai dès ce temps-là une très-grande différence dans ses manières à notre avantage. Il proposa à Rais d'aller à la mosquée, qui, dit-il, n'étoit pas très-éloignée. Rais l'y accompagna, et je m'aperçus à son retour, deux heures après, que tout étoit arrangé entre lui et le prince, et qu'il avoit toute la liberté qu'il désiroit. J'avois pendant ce temps-là fait du café, dont mes camarades et moi bûmes autant que nous voulûmes, et nous mangeâmes un peu de biscuit, car nos

bons amis les Arabes avoient pris soin de s'emparer de toutes nos langues bouillies. Nous étions tous si excessivement foibles, que nous ne pouvions pas même aller chercher l'eau dont nous avions besoin, et notre diarrhée continuoit avec les hémorrhoïdes les plus douloureuses. Cette journée se passa néanmoins mieux que je ne m'y étois attendu. Dans la soirée le prince vint nous voir, fit ses prières de compagnie avec Rais, nous témoigna beaucoup d'égards, et se retira. « J'ai envoyé, me dit Rais, à une journée de nous dans le sud, une personne de confiance auprès d'un homme fort riche, qui est une vieille connoissance d'Ibrahim, pour lui demander l'argent nécessaire pour payer la créance de Sheick Ali, et j'espère la voir demain de retour. Vous voyez que Dieu a fait de Muley Ibrahim mon ami; ce prince m'a donné sa parole qu'il nous protégera, vous et moi, et que si la force étoit nécessaire, il nous en fourniroit assez pour nous escorter jusqu'aux Etats de l'empereur. Il vous fera donner demain matin des poules et des œufs : vous pouvez dire à vos camarades qu'ils auront bientôt en abondance de bonne nourriture. » Ces paroles consolantes nous réjouirent le cœur et dissipèrent en partie nos

craintes. Nous nous livrâmes au sommeil, et dormîmes assez paisiblement.

Le 3 novembre, de bon matin, Muley Ibrahim nous envoya des œufs que nous fîmes cuire pour notre déjeuner, et bientôt après il nous apporta une demi-douzaine de poules. Rais prenant de la main gauche les ailes de ces poules, et se tournant la face vers l'Orient, après avoir dit *Besmillah* (c'est-à-dire au nom du Dieu Très-Saint), il leur coupa le cou. Nous les fîmes bouillir à notre manière, dans un pot de terre. Le prince nous avoit fourni le bois; il apporta lui-même l'eau qui étoit nécessaire; il alla ensuite dans son jardin, et en arracha des ognons, des navets, et de petites citrouilles dont nous garnîmes notre soupe; il nous donna ensuite du sel et du poivre pour l'assaisonner : il eût été impossible de préparer un mets plus agréable à la fois et plus sain pour nos pauvres estomacs dans l'état de délabrement où ils étoient; nous avions perdu en quelque sorte la faculté de digérer. Le prince et Rais prirent chacun une jatte de cette soupe, avec une partie des poules, et la trouvèrent fort bonne. Le prince voulut absolument que je partageasse avec lui son repas; il me demanda si j'étois marié, me fit quelques ques-

tions sur ma femme, et voulut savoir quels étoient le nombre et le sexe de mes enfans. Depuis ce moment jusqu'à celui où nous quittâmes sa ville, il ne cessa de nous rendre tous les services qui étoient en son pouvoir; ce qui produisit un très-heureux effet sur mes malheureux compatriotes qui étoient tombés dans le découragement, et dont le dernier rayon d'espérance sembloit s'être évanoui au moment où nous avions été arrêtés dans cette ville, quoique dans le fait ils ne fussent pas en état de continuer leur voyage, surtout Burns et Clark, qui étoient tombés dans une léthargie qui sembloit présager leur dissolution prochaine. Cependant lorsque je pus leur expliquer les causes de notre détention, leur apprendre que le prince nous protégeoit, et leur donner des soupes nourrissantes, ils reprirent courage, et l'espérance les releva de leur abattement. Après la Providence, c'est à cette détention seule, ainsi qu'à l'amitié et à la protection de cet excellent chef, que j'attribue la conservation de notre vie.

Le deuxième jour de notre détention, nous vîmes arriver la personne à qui Rais bel Cossim avoit écrit pour lui demander assistance : c'étoit un homme d'un âge très-avancé. Son

abord fut amical ; il nous dit qu'il avoit marché nuit et jour pour ne point nous occasionner de retard. Il étoit venu avec deux mules, sur l'une desquelles se trouvoient deux paniers contenant des poules, du couscoussou sec et des œufs ; il présenta le tout à Rais, le priant de l'accepter pour son usage. Voilà, ajouta-t-il, en lui donnant cinq cents piastres, la somme que vous m'avez demandée. Rais, qui étoit parvenu à s'insinuer dans les bonnes grâces du prince, pensa que cet argent ne lui étoit plus nécessaire, et le refusa, en témoignant au vieillard toute sa reconnoissance. Vous accepterez au moins, lui dit ce dernier, les poules et les œufs que j'ai apportés. Rais les prit, et me les donna en sa présence en lui disant qu'ils m'étoient destinés. J'avois déjà quelques volailles de cuites ; elles servirent pour un repas qu'ils firent ensemble, et auquel l'étranger voulut que j'assistasse. Il dit ensuite à Rais qu'il n'avoit qu'à parler, et qu'il iroit aussitôt rassembler ses amis, qu'il viendroit les armes à la main enlever les esclaves, et qu'il se faisoit fort, malgré l'opposition de Sheick Ali, de nous mener sains et saufs à Santa-Cruz, où nous serions hors de ses atteintes. « Je vous en remercie, lui répondit

» Rais; je compte sur la parole que le prince » m'a donnée. » A la suite de cet entretien, le vieillard, dont je suis fâché d'avoir oublié le nom, nous quitta, et retourna chez lui. Nous passâmes encore trois journées pendant lesquelles nous vécûmes aussi bien que nous pouvions le désirer.

Le quatrième jour après le départ de Seid, il fut tenu une espèce de foire à quelque distance de notre ville. Rais me dit qu'il iroit, et qu'il essayeroit, par quelques manœuvres, de nous délivrer et de nous conduire vers les Etats du Sultan. Il y avoit à cinq lieues de notre ville, un homme qui jouissoit d'une haute réputation. On l'appeloit le fils du saint prophète ou *Shariff*; il avoit été à la Mecque; on lui donnoit aussi le nom de *Ajjh* (le pèlerin); il étoit regardé dans le voisinage et au loin comme un personnage doué de facultés surnaturelles; on lui obéissoit, et on lui rendoit une espèce de culte comme à un être supérieur; ses paroles ainsi que ses décisions équivaloient à une loi et en avoient la force. Rais alla à la foire, et de la foire au lieu où vivoit ce saint homme. Il ne revint que dans l'après-midi; il me dit qu'il avoit acheté un bœuf, le plus gras et le meilleur

qu'il avoit pu trouver quoique petit. J'en ai envoyé, ajouta-t-il, la plus belle moitié au fils du prophète ou Shariff ; j'ai chargé mon messager de répondre, s'il demandoit de qui lui venoit ce présent, que c'étoit de la part d'un homme pieux venu récemment à Swearah, qui demeuroit chez Muley Ibrahim, et qui le prioit de vouloir bien se souvenir de lui dans ses prières. Si le Shariff accepte le présent, je suis bien sûr, continua Rais, d'avoir sa visite avant le coucher du soleil. Il avoit donné l'autre moitié du bœuf à Muley Ibrahim, et me fit observer à ce sujet que les Maures ne faisoient pas autant de cas de la valeur réelle d'un présent, que de la manière dont on le faisoit, manière qui, en certaines occasions, imposoit à celui qui le recevoit tant d'obligations qu'il devenoit votre ami pour toujours. Cette manière d'obliger les gens à vous rendre service me parut si bizarre, que je la crus un usage particulier à ce singulier peuple. Rais alla faire ses prières vers le coucher du soleil, et revint bientôt après. Il me dit que le Shariff étoit venu le trouver, et l'avoit remercié de son cadeau en lui demandant quel service il attendoit de lui. Il lui avoit alors raconté notre histoire, et

ajouté que la somme nécessaire pour notre rachat étoit toute prête, mais qu'il le prioit de l'aider à forcer Sheick Ali (dont tout le monde redoutoit la puissance) de consentir à nous laisser aller tranquillement à Santa-Cruz, où Rais pensoit que sa propriété seroit en sûreté ; ce que le Shariff promit de faire, et même d'exercer, s'il le falloit, toute son influence pour faire partir Rais et le protéger, lui et sa propriété, à main armée ; et il finit par demander qu'on l'informât sur-le-champ du retour de Sheick Ali, dès qu'il reviendroit.

Le lendemain 4 novembre, le Sheick fut de retour, et comme il comptoit sur l'amitié de Muley Ibrahim, il n'avoit pour toute suite qu'une seule personne. Le Shariff fut informé aussitôt, par exprès, du retour de Sheick Ali, et il vint le voir comme un ancien ami. Le prenant ensuite à part, il conseilla au Sheick de transporter ses esclaves sans perdre de temps à Santa-Cruz, l'assurant qu'il étoit certain que *Sidi Ishem* (que le Sheick connoissoit bien et qu'il craignoit beaucoup) partiroit de sa ville le lendemain, en force, afin de se saisir de ses esclaves, qu'il avoit vainement essayé d'acheter pour de l'argent, sans pouvoir y parvenir, et que s'ils n'étoient pas sur

les terres de l'empereur avant son arrivée, ils seroient avant la fin du jour entre ses mains; qu'alors non-seulement le Sheick les perdroit, mais que cela allumeroit encore la guerre entre lui et ce chef puissant, ce qui mettroit tout le pays en combustion, et qu'après tout, il seroit impossible de les délivrer par la force des armes. Lorsque le Sheick eut entendu ce que lui conseilloit le Shariff, il revint à l'endroit où nous étions détenus. Rais étoit allé pour tâcher d'apprendre ce qui s'étoit passé entr'eux, en rejoignant le Shariff seul à la porte de la ville, ainsi qu'ils en étoient convenus d'avance. Informé de cette manière et mis dans le secret, Rais vint nous rejoindre, et me dit où en étoient les choses. Pendant ce temps-là Sheick Ali développoit son plan à Muley Ibrahim, et tâchoit d'obtenir son consentement pour que les esclaves fussent enlevés par surprise pendant la nuit: mais le prince ne voulut pas y adhérer. Nous étions alors en sa puissance; il avoit donné sa parole qu'on ne nous déplaceroit pas avant que le droit de propriété ne fût réglé par toutes les parties face à face; il refusa de se départir de cette résolution. Voyant que son plan ne menoit à rien de bon, craignant l'arrivée

de Sidi Ishem, et voulant se faire un mérite de la nécessité, le rusé Sheick s'adressant à Rais bel Cossim, lui dit d'un ton flatteur : « J'ai trouvé en vous un homme rempli d'honneur et de vertu, je veux être votre ami, et vous le prouver : je me propose d'aller demain à Santa-Cruz, venez-y avec moi; nous emmènerons vos esclaves; là nous attendrons l'arrivée de Sidi Hamet, et nous pourrons alors régler à l'amiable le droit de propriété. » Rais, aussi rusé que le Sheick, eut soin de ne témoigner aucune envie de partir ; et comme il savoit à quoi s'en tenir sur la probité et les sentimens d'Ali, il voulut, par ce peu de mots le lui faire sentir : « Puisque, contre tous les principes de justice et contre le droit des gens, vous nous avez retenus, moi et mes esclaves, q elle foi voulez-vous que j'ajoute à vos paroles ? je ne vois pas d'ailleurs qu'il soit nécessaire d'aller ensemble à Santa-Cruz ; nous attendrons tout aussi bien Sidi Hamet ici pour terminer notre affaire : vous vous apercevrez alors que vous avez eu tort de nous retenir. »

Muley Ibrahim, qui étoit dans le secret, s'étant uni au Sheick pour persuader Rais, ce dernier consentit à ce qu'on désiroit de lui, mais sous la condition expresse que nous se-

rions escortés par le prince jusqu'à Santa-Cruz. On devoit nous procurer des chameaux pour notre voyage : il fut convenu que nous nous mettrions en route dès le lendemain à la petite pointe du jour. Le prince m'avoit auparavant promis de nous accompagner, me dit bel Cossim : vous serez tous montés sur des chameaux et escortés par deux cents de ses hommes à cheval, pour prévenir toute surprise de la part du Sheick, qui peut très-bien avoir posté des troupes sur la route afin de vous enlever et de vous conduire dans les montagnes : il avoit encore donné des ordres particuliers à ses amis et à ses vassaux de se tenir prêts en cas d'alarme. Les deux cents cavaliers devoient prendre des positions sur la route de manière à nous tenir constamment en vue sans exciter de soupçons, et à être prêts à porter des nouvelles en cas de besoin. Rais m'ordonna alors de tuer et de mettre bouillir les poules qui me restoient, et de faire cuire de même les œufs ; ce que je fis avec l'aide de mes camarades qui étoient déjà assez bien rétablis.

Pendant qu'on faisoit bouillir les poules et les œufs, je demandai à Rais ce que c'étoit que ce Sidi Ishem dont le nom seul avoit suffi pour inspirer tant de frayeur. Ce Sidi Ishem,

me dit-il, est un descendant des anciens rois de Suse, avant que ce pays fût conquis par les Maures. C'est un homme âgé de cinquante à soixante ans, qui a de grandes richesses et un grand pouvoir; il est très-rusé et très-brave, mais il est rapace et cruel. Il a sous son commandement quinze mille cavaliers bien armés. Ils sont de la race des anciens habitans du pays qui a donné à toute la contrée le nom de *Berberia*, dont les Européens ont fait par corruption le mot *Barbarie*. Ces Berbériens sont extrêmement orgueilleux, farouches et belliqueux; ils se recrutent de tous les renégats Maures qui se sauvent des Etats de l'empereur, pour se soustraire à la punition des crimes qu'ils ont commis. Ces gens-là sont toujours prêts à se joindre à lui dans toutes ses entreprises, parce qu'il leur donne une portion dans le butin. Il vit dans les gorges d'une montagne près de la ville de Widnoon, sur la grande route qui conduit de Maroc, au travers du grand Désert, au Soudan, pays qui est au-delà du Désert, et à la ville de Tombuctoo. Toutes les caravanes qui entrent dans le Désert ou qui en arrivent sont obligées de passer tout près de Widnoon, et comme les monts Atlas sont d'un côté et de l'autre la

chaîne de ces mêmes montagnes qui avoisine la mer, il est de la plus haute nécessité pour elles de s'assurer par des présens son amitié et sa protection. Il existe entre ce chef et l'empereur de Maroc une haine implacable et une jalousie continuelle, qui dégénérèrent il y a quelques années en guerre ouverte. L'empereur envoya contre lui une armée puissante, qu'on disoit forte de trente mille hommes ; mais Sidi Ishem fut averti à temps de son approche, et envoya toutes les femmes, les enfans et les vieillards avec leurs provisions et effets au pied des monts Atlas dans le sud et au bord du grand Désert. L'armée de l'empereur entra sur son territoire, où elle ne trouva rien pour subsister ; cependant comme elle ne rencontra point de résistance, elle se mit à saccager et à détruire en brûlant toutes les villes et tout ce qui étoit combustible, et en renversant les murs des villes et des maisons, de manière que rien n'echappa à leur fureur et à leur rapacité. Ils continuèrent de poursuivre Sidi Ishem, (qui ne cessa de voltiger sur leurs flancs avec la plus grande partie de sa cavalerie) jusqu'à ce qu'enfin ils fussent épuisés de faim et de fatigue : alors ce chef les surprit et tomba sur eux avec une troupe de désespérés que la vue

de leurs villes en cendres rendoit doublement furieux. Ils laissèrent plus de dix milles Maures sur le carreau, et ceux qui échappèrent à cet affreux carnage et s'enfuirent, furent poursuivis et presque tous détruits avant qu'il ne leur eût été possible de gagner *Tarudant*, qui est la ville la plus au sud-ouest des Etats de l'empereur de Maroc, et où ceux qui survécurent trouvèrent un abri, et répandirent un tel effroi dans toute cette partie de l'empire, par les horribles comptes qu'ils rendirent de leurs désastres, qu'il fut impossible de lever une autre armée pour réduire et soumettre Sidi Ishem et sa troupe. Celui-ci rappela bientôt tous ceux des siens à qui il avoit ordonné de se jeter dans les montagnes et dans le Désert; ils prirent de nouveau possession de leurs pays, rebâtirent leurs villes et leurs demeures, et sont en ce moment plus puissans, plus craints et plus respectés qu'ils ne l'étoient auparavant cet événement. »

Tel fut le compte que Rais me rendit en espagnol de cette catastrophe, autant que ma mémoire me le rappela, lorsque je le mis ensuite par écrit à Mogadore: il me dit aussi que nous n'avions échappé à Sidi Ishem, qu'en prenant la route que nous avions suivie par des sentiers

dérobés le long du bord de la mer. La substance de cette histoire de Sidi Ishem me fut confirmée après mon arrivée à Mogadore par M. Willshire et par d'autres personnes.

Nos provisions étant préparées et tout notre bagage empaqueté pour pouvoir partir d'un moment à l'autre, nous allâmes nous coucher pour prendre quelques instans de repos, et dès la pointe du jour, le 4 novembre, on nous plaça sur cinq chameaux qui étoient beaucoup mieux sellés qu'aucun de ceux que nous eussions jamais montés jusque là. On les avoit chargés de sacs d'orge et de sacs vides, faits avec de la toile à tentes, qui pouvoient bien contenir de dix à douze boisseaux; tous ces sacs nous procuroient un siége assez commode, quoique excessivement large; nous avions au moins la facilité de nous tenir et de nous appuyer aux cordes qui servoient à assurer la stabilité de la charge. On me plaça sur le plus grand chameau que j'eusse jamais vu; il avoit neuf à dix pieds de hauteur. Les chameaux étoient tous alors ou agenouillés ou accroupis, et le mien comme les autres. Je crus avoir bien pris mes mesures pour me tenir ferme lorsqu'il se lèveroit; cependant son mouvement fut si violent, et mes forces étoient tellement

épuisées, que je fus dans la nécessité de lâcher prise, et je tombai à la renverse en faisant la culbute par-dessus son arrière train. Je tombai sur mes pieds, ce qui me fit éprouver une secousse affreuse; mais heureusement je n'en éprouvai pas d'autre mal. Le maître du chameau m'aida à remonter, et me demanda si j'étois blessé. Je lui dis que non. « Dieu soit loué, me dit-il, que vous soyez tombé comme vous l'avez fait; si vous étiez tombé sur la tête, ces pierres vous auroient ouvert le crâne, et fait jaillir la cervelle : mais le chameau, ajouta-t-il, est un animal sacré, et le ciel protége ceux qui le montent. Si pareille chose vous fût arrivée étant sur un âne, quoique cet animal n'ait pas plus de deux coudées et demie de haut, vous vous seriez tué, car l'âne n'est pas une créature aussi noble que le chameau ou le cheval. » Je vis par la suite que c'étoit l'opinion régnante parmi toutes les classes de Maures et d'Arabes. Lorsqu'on me remit sur le chameau, deux hommes me tinrent par les jambes, jusqu'à ce que ma monture se fût relevée; alors ils me dirent de prendre bien garde à moi, et de me tenir fortement aux cordes. Ils eurent les mêmes attentions pour mes camarades.

Lorsque nous fûmes tous montés, nous nous mîmes en route au nord-est, laissant *Stuka* (c'étoit le nom de la ville où nous avions été détenus), accompagnés de Rais bel Cossim, de Muley Ibrahim, de ses deux suivans, et de Sheick Ali avec son serviteur, tous montés ou sur des mules ou sur des ânes. Les cinq propriétaires des chameaux allèrent à pied, chacun conduisant sa bête et prenant soin de son cavalier. J'ai déjà fait la description de Stuka, de ses murs et de sa forme quadrangulaire de cent cinquante toises ou neuf cents pieds d'un angle à l'autre. La porte de la ville étoit fermée par deux larges battans, et on l'assuroit la nuit par quatre fortes barres ou traverses de bois. La ville étoit divisée en autant de compartimens qu'elle contenoit de familles. Le nombre de ces dernières étoit, je crois, d'un peu plus de trois cents, et la population totale d'environ cinq mille âmes. Les maisons étoient bâties comme les murs de la ville en pierres brutes liées avec de la terre glaise, n'ayant pas plus d'un étage, avec des toits plats. On eût dit à les voir, un amas de pierres et de boue ; celle du prince n'avoit pas meilleure apparence ; la seule chose qui la distinguât des autres, c'étoit que les pierres

en étoient mieux jointes, et qu'elle étoit moins enduite de boue. On rentroit, la nuit, tous les bestiaux dans la ville, et leurs propriétaires faisoient coucher dans leurs cours ou enclos ceux qui leur appartenoient.

Nous passâmes pendant notre route entre un grand nombre de villes, semblables extérieurement à Stuka. En général, le pays est couvert de ces villages qui semblent semés à droite et à gauche. Cette vaste plaine paroissoit extrêmement fertile, et étoit plantée de nombreux bosquets et de vergers, remplis de figuiers et d'autres arbres fruitiers, avec par-ci par-là un bouquet de l'arbre appelé Arga, avec sa noix jaune. Les habitans étoient occupés à labourer avec une espèce de charrue que je décrirai plus bas. Nous voyageâmes avec beaucoup de vitesse, les chameliers étant obligés d'être toujours au pas de course. Il y avoit six heures que nous marchions, quand nous arrivâmes auprès des ruines de plusieurs villes qui paroissoient avoir été bâties dans le goût de celle de Stuka. On apercevoit encore quelques machines à battre en brèche dressées près des murs de quelques unes de ces villes, mais elles étoient à plus d'un mille de distance de notre route. On voyoit qu'il n'y avoit pas long-temps

que ces villes avoient été habitées, car les jardins près des murs étoient encore verts. Je voulus savoir quelle avoit été la cause d'une pareille désolation. Muley Ibrahim et Sheick Ali m'apprirent, par l'intermédiaire de Rais bel Cossim, qu'il s'étoit élevé il y avoit un an entre les chefs de deux de ces villes une querelle de famille, qui amena bientôt la guerre la plus affreuse. Chaque parti engagea ses amis à l'aider à combattre *pour la cause de la justice*, car chacun prétendoit avoir raison. Les villes voisines prirent aussi parti, les unes d'un côté, les autres de l'autre, et la plaine fut inondée de sang. Cette querelle n'étant qu'une affaire de famille, Sidi Ishem ne s'interposa pas, et la dispute se termina par la destruction de sept de ces petites villes et de la plus grande partie de leurs habitans. Ces ruines étoient alors entièrement abandonnées, et leurs environs qui avoient été saccagés restoient dans cet état de désolation, quoique la guerre n'eût duré qu'un mois. J'avois peine à croire qu'il eût été possible d'exercer une semblable dévastation dans un espace de temps aussi court et pour un motif aussi léger : mais Rais bel Cossim (qui étoit né près de Santa-Cruz) m'assura qu'il n'y avoit rien de plus commun

dans ces districts, que de telles discussions parmi les familles; qu'il avoit eu, lui-même, connoissance de plusieurs, ainsi que des circonstances dont elles avoient été accompagnées; et qu'elles se terminoient rarement sans que l'une ou l'autre des familles ne fût exterminée, et leurs noms rayés de la liste des vivans.

Nous continuâmes de faire route sur cette vaste plaine, et à midi l'on vit distinctement Santa-Cruz ou Agadir. Cette ville est située au sommet d'une haute montagne. Ses murs sont blancs, et on peut les apercevoir à une grande distance. La plaine sur laquelle nous voyagions étoit presque plate. Nous n'avions pas traversé un seul ruisseau ni filet d'eau depuis la dernière rivière dont j'ai fait mention, mais les villes et les villages avoient près de leurs murs des puits profonds d'où les habitans tiroient l'eau dont ils avoient besoin pour eux et leurs nombreux bestiaux.

La plaine étoit parsemée dans tous les sens de bouquets sans nombre d'*arganiers*, toujours verts et chargés de cette précieuse noix dont les Maures tirent leur huile. Grand nombre de figuiers sans feuilles, et des enclos couverts de treilles, de vignes, de dattiers, de grenadiers, d'amandiers, d'orangers et d'autres

arbres à fruits, promettoient l'abondance dans leurs diverses saisons, et varioient la scène d'une manière délicieuse. Nous vîmes des centaines d'habitans occupés à labourer le sol, qui paroissoit riche quoique sec, et à semer leur orge, tandis que leurs bestiaux broutoient les buissons épineux tout autour, faute d'herbages. Nous rencontrions presque à chaque pas des hommes sans armes, conduisant des troupeaux de chameaux et d'ânes chargés de sel et d'autres marchandises. Nous vîmes aussi de distance en distance, des bandes d'hommes armés à cheval ; chaque bande étoit composée d'environ cinquante hommes. Je sus par Rais bel Cossim que c'étoient les amis de Muley Ibrahim, qu'il avoit fait monter à cheval, pour nous garder, ainsi que je l'ai mentionné auparavant, et pour être prêts à agir en cas de quelque perfidie de la part de Sheick Ali. Notre route étoit dirigée au nord-est ; nous avions, pendant tout le temps, tenu les chameaux au grand trot, tandis que les chameliers couroient à pied à côté de nous, sans paroître fatigués, quoique nous fissions bien de sept à huit milles par heure.

Sur les deux heures après midi, comme nous approchions de la côte, nous ren-

contrâmes sur notre gauche des collines de sables mouvans très-hautes, qui s'étendoient jusqu'au bord de la mer. Ce sable y avoit été porté par les vents alizés, et comme la mer s'est incontestablement retirée de ses anciens rivages, et que la plage consiste en gros sable très-propre, ce sable s'étoit sans doute avancé graduellement pendant des siècles, du bord de la mer, éloigné aujourd'hui de vingt milles de l'ancien rivage, et porté par le vent, il avoit enterré, à ce qu'on m'apprit, plusieurs villages et villes florissantes, où l'on apercevoit encore le haut des maisons. On voyoit de même parmi ces amas de sables destructeurs les dômes circulaires d'un nombre considérable de sanctuaires ou maisons de Santons, dont les quatre murs étoient enterrés dans les sables, car les habitans ont bien soin de repeindre à blanc leurs habitations tous les ans. Muley Ibrahim m'informa qu'il se souvenoit encore d'avoir vu de son temps (il y avoit probablement cinquante ans de cela), une grande et florissante ville, nommée Rabeah, dont nous avions passé les ruines en voyageant parmi ces collines : les sables avoient commencé par attaquer sa muraille du côté du nord. A force de s'y amonceler, ils la franchirent; alors ils

tombèrent dans la ville, et dans l'espace d'un an, les vents en encombrèrent tellement cette malheureuse cité, que ses habitans ne pouvant plus résister à leurs progrès ni les arrêter, furent obligés d'aller chercher ailleurs un nouvel asile. Ces monticules mouvans s'étendoient aussi sur notre droite.

Après avoir traversé ces hautes collines de sable, qui occupoient un espace de huit à dix milles de largeur, nous arrivâmes sur les bords élevés d'une ancienne rivière qui paroît avoir été autrefois très-considérable. Les naturels l'appellent aujourd'hui *Wod Sta*. L'ancien lit de cette rivière et ses hauts bords qu'on distingue encore parfaitement, portent les traces de sa largeur, qui n'étoit pas de moins de quatre ou cinq milles, et de sa profondeur qui étoit de près de cent pieds, ce qui donne lieu de conjecturer que ce pouvoit bien être aussi un bras de mer. Les montagnes stériles, escarpées et raboteuses qui s'élevoient devant nous au sud et à l'est, quoique très-élevées, sembloient seulement servir de base à cette immense chaîne de l'Atlas, dont l'élévation prodigieuse et la grandeur me remplissoient d'étonnement et d'admiration. Quoique je fusse dans un état complet d'épuisement

physique, cependant mon imagination me transportoit aux temps où il est probable que cette région fut habitée par des hommes bien plus civilisés, et qu'elle fut une des plus belles parties du continent d'Afrique. Mes raisons pour l'imaginer sont d'abord, que, d'après le rapport des historiens de l'antiquité, on sait que les Romains avoient des établissemens tout le long de cette côte, au moins jusqu'à Sallé, et sans doute beaucoup plus loin; en second lieu, que les Espagnols et les Portugais y ont possédé les établissemens de *Mamora*, *Mazagan*, *Asbedre*, *Santa-Cruz*, etc; et en troisième lieu, que les renseignemens fondés sur la tradition, que j'ai obtenus de Rais bel Cossim et de Sidi Mohammed, ne me permettent pas de douter qu'il n'ait existé à une époque antérieure une grande cité et un établissement d'hommes civilisés près de l'embouchure de la rivière *Schelem*, à soixante milles à l'ouest de Santa-Cruz; je suis fermement convaincu que la commodité de ces havres; la fertilité du sol, et les avantages sans nombre que cette partie du pays offre au commerce, furent des motifs suffisans pour engager à y former des colonies.

Nous étions alors arrivés à deux milles de

Santa-Cruz ou Agadir (nom de la basse ville et du port), lorsque, en montant une éminence, l'Océan se présenta à nos regards dans l'éloignement, et nous aperçûmes tout près de nous la baie de Santa-Cruz, qui étoit alors unie comme une glace. Nous vîmes près d'une centaine de beaux et bons bateaux pêcheurs, hâlés sur la plage, hors de portée du ressac de la mer, et grand nombre de seines ou de longs filets de pêche, étendus pour sécher, soit sur les bateaux, soit sur le sable. Cet aspect nous donna une idée favorable de l'importance de ce port comme pêcherie.

Le soleil n'étoit pas encore couché; le Rais me dit qu'il ne se soucioit pas d'entrer dans la basse ville avant la brune, et qu'il n'avoit intention de s'approcher de la forteresse que le moins qu'il pourroit, de crainte d'être insulté et détenu; de manière que nous nous arrêtâmes environ à un mille de la ville au sud, d'où j'eus la faculté d'examiner en marin cette baie. Elle est spacieuse, et parfaitement bien défendue des vents alizés ordinaires, c'est-à-dire du nord nord-ouest jusqu'à l'est et au sud; depuis le sud-ouest jusqu'au nord nord-ouest, elle est entièrement ouverte, et conséquemment le mouillage doit y être dangereux

pendant les mois d'hiver, lorsque les vents d'ouest règnent sur ces côtes. Alors, comme il n'y a pas de possibilité aux bâtimens d'appareiller, ceux qui sont mouillés doivent rester où ils sont, courant néanmoins gros risque d'être jetés à la côte, malgré les meilleurs câbles et les plus fortes ancres. Quant aux gros bâtimens, ils sont obligés de mouiller tellement au loin qu'il leur est impossible de regarder cette baie comme un bon abri pour eux, dans aucun temps de l'année. Le port de Santa-Cruz, ou Agader (ainsi que les naturels du pays l'appellent), a été fermé depuis plusieurs années par ordre du sultan. On y voit pourtant encore des portions de débris de bâtimens enfoncés dans le sable de la grève.

Quelque temps après le coucher du soleil, nous entrâmes dans la basse ville ou port, ainsi qu'on l'appelle. Ce village est situé sur la pente roide de la base de la montagne sur laquelle est bâtie la haute ville, et près de la mer qui baigne l'extrémité sud de la principale rue. Le flanc escarpé de la montagne sur laquelle ce village est situé, a été, selon toutes les apparences, taillé en pente de main d'hommes, afin de pouvoir bâtir dessus. Il consiste en une rue principale, et plusieurs petites

allées. Les maisons sont construites en pierres brutes, liées avec de la chaux; elles n'ont qu'un étage, et les toits sont en terrasses, faites avec des cailloux et de la chaux. Nous pouvions voir les toits de plusieurs maisons au-dessous de la nôtre, et tout cela avoit une très-chétive apparence. Il n'étoit pas tout-à-fait nuit quand nous entrâmes dans ce village. La rue fut bientôt remplie de Maures (hommes et enfans), qui nous saluèrent en nous crachant à la figure, et en nous jetant des pierres et des bâtons, accompagnés des expressions espagnoles « *Carajo a la mierda le sara perro y bestias*, » et de plusieurs autres phrases choisies, aussi délicates que polies : cependant quelques-uns des anciens de la ville nous disoient de temps à autre, « *Hou de do Christianos?* » en un mélange de mauvais anglais et espagnol. On nous conduisit tout le long de la rue à son extrémité nord, où nous prîmes nos quartiers pour la nuit en plein air devant la boutique d'un forgeron. Nous donnâmes l'orge à nos chameaux et à nos ânes. Quelques habitans préparèrent un grand régal pour nos compagnons, en poisson tant bouilli que grillé, et en *couscoussou*, dont ceux-ci nous donnèrent les restes, après qu'ils en

eurent mangé; et nous trouvâmes que c'étoit un fort bon mets. Nous avions rencontré dans la journée nombre d'hommes, chassant devant eux des ânes chargés de poissons, qui étoient de la même espèce que ceux dont nous avions mangé peu après notre entrée dans la province de Suse; nous en avions aussi vu à Stuka de semblables. On porte ce poisson de la ville de Santa-Cruz dans tous les environs, où on le vend un très-bon prix, y étant très recherché. Ce poisson ressemble beaucoup au saumon, pour la grandeur, la forme et le goût. Il peut peser de huit, seize à vingt livres; il est extrêmement gras et délicat. Je me rappelai alors avoir vu dans mes divers voyages aux îles Canaries, nombre de petits bâtimens arriver de la côte d'Afrique, chargés de cette espèce de poissons, et avoir entendu dire qu'on les pêchoit sur cette côte. On en fait un grand cas dans les îles Canaries, où on les appelle *bacalao africano*, ou morue d'Afrique. On les vend sur le pied de cinq à dix piastres le quintal, ou au moins un tiers de plus que la meilleure morue d'Amérique. On les fait sécher, sans les saler, sur le pont du bâtiment, et l'odeur en est si forte qu'elle suffoque presque les équipages des bâtimens marchands

qui se trouvent auprès quand on les décharge. Il m'a été dit qu'il n'est pas employé continuellement à cette pêche moins de cent barques, de quinze à cinquante tonneaux, des îles Canaries, le long de la côte d'Afrique, et qu'il ne se passe pas un an sans qu'il n'y en ait un ou plus de jetés sur la côte par des tempêtes ou autres accidens. Dans ce cas, les équipages ou périssent avec le bâtiment, ou bien sont massacrés en arrivant à terre par les naturels, ou sont emmenés en esclavage dans l'intérieur, et l'on n'entend plus parler d'eux. Après mon arrivée à Mogadore ou Swearah, j'appris que les gens de l'équipage d'une barque de ce genre débarquèrent imprudemment il y a environ deux ans, sur le rivage, à peu de distance de Santa-Cruz, qu'ils furent surpris et attaqués; mais qu'ils avoient tous trouvé moyen de s'échapper dans le canot, à l'exception d'un seul homme qui avoit éte pris et emmené dans les terres. Au retour de la barque à Téréniffe, la femme de celui qui avoit été laissé en arrière, demanda des nouvelles de son mari, et apprit qu'il avoit été fait esclave. La tête perdue de cet événement, elle courut comme une folle chez l'archevêque, et le supplia ou de lui ôter la vie, ou de lui rendre le mari qu'elle avoit

perdu, père de cinq orphelins qui restoient sans ressources. Elle étoit pauvre ; son malheur excita une pitié générale ; on ouvrit une souscription qui monta bientôt à cinq cents piastres. L'archevêque écrivit dans les entrefaites à M. Alexander, W. Court, alors agent d'Espagne à Mogadore, afin de traiter de la rançon de ce malheureux, ce qu'il effectua avec beaucoup de difficulté : mais soit parce que l'argent ne vint pas à temps, soit pour quelque autre cause, ce pauvre Espagnol dont le nom étoit *Fermin*, resta à Mogadore près d'un an, sans pouvoir retourner chez lui. Alors M. William Willshire, Don Pablo Riva de Mogadore, et M. John O' Sullivan de New-Yorck, s'interposèrent en sa faveur, lui fournirent des habillemens, lui procurèrent un passage, et le renvoyèrent consoler sa famille. C'est, dit-on, le seul Espagnol qui ait été racheté depuis bien des années dans cette partie de la Barbarie.

CHAPITRE XXIII.

Nouvelles manœuvres de Sheick Ali, déjouées par Rais bel Cossim. — Les Voyageurs partent de Santa-Cruz dans la nuit. — Ils rencontrent en route Sidi Hamet et son frère, accompagnés de quelques Maures, avec des mules que M. Willshire envoyoit aux prisonniers. — Aventures sur la route. — Ils rencontrent M. Willshire près de Swearah ou Mogadore. — Ils entrent dans cette ville. — Ils sont mandés devant le Bacha. — Ils sont nettoyés, habillés et bien nourris par les soins de leur libérateur.

Après souper, Rais bel Cossim me recommanda de faire bonne garde, et de veiller bien attentivement à tout; il me dit que, de son côté, il surveilleroit avec soin tous les mouvemens de Sheick Ali, qu'il avoit raison de soupçonner de tramer quelque chose contre notre liberté. Voulant éviter cette nouvelle inquiétude à mes pauvres compagnons, qui étoient abattus par la foiblesse et le découra-

gement, je leur dis, pour les encourager, que nous n'avions plus à craindre d'être inquiétés par les Arabes, que nous étions dans les Etats de l'empereur de Maroc, et par conséquent assurés d'être délivrés dans peu de jours; que nous devions réunir et employer le reste de nos forces afin de pouvoir gagner Mogadore; et je les engageai à se coucher en attendant que nous nous remissions en route. Nous étions, à la vérité, enveloppés dans de bons manteaux, nos estomacs étoient même assez bien garnis; mais nous n'avions pour lit que la terre toute nue. Mes compagnons ne tardèrent pas à s'endormir; quant à moi, l'espérance, la crainte et diverses autres sensations me tinrent éveillé, et je ne pouvois fermer l'œil. J'attendois avec une inquiétude extrême l'arrivée de Rais bel Cossim. Peu après minuit, je le vis venir. Me trouvant éveillé, il me fit lever, moi et tous les propriétaires des chameaux, et leur dit de se tenir prêts à partir tout de suite. Il me confia alors que, tandis qu'il étoit occupé à donner à manger à sa mule, Sheick Ali étoit allé à bas bruit à la ville, et y avoit vu le gouverneur, qui consentoit sur ses représentations à nous arrêter le lendemain matin, et à nous retenir jusqu'à ce que Sheick Ali eût extorqué l'argent qu'il

réclamoit, ou bien à prêter la main à ce que nous fussions enlevés et ramenés par les gens de Sheick Ali à Suse. « J'ai tout appris, me dit-il, par un vieil ami à moi que j'ai trouvé, et que j'ai chargé de surveiller les mouvemens de Sheick Ali, quand nous sommes arrivés ici. Réveillez vos camarades; il faut partir dans le moment: les chameliers connoissent la route, elle est rocailleuse; il faut que vous recommandiez bien à vos gens de se tenir aussi fermes que possible; et rappelez-vous que si vous êtes à quatre lieues de cette ville avant la pointe du jour, votre liberté est assurée; qu'autrement vous redeviendrez encore de misérables esclaves. Encouragez vos gens à faire les derniers efforts, et j'espère alors qu'avec l'aide de Dieu, dans trois jours d'ici, vous serez à Swearah, auprès de votre ami. » Il avoit à peine achevé, que déjà les chameaux étoient prêts. Nous fûmes placés dessus, et nous nous mîmes en route par ce chemin pierreux et escarpé, observant le plus profond silence. Le sommeil sembloit avoir scellé les paupières de tous les Maures, tant de la basse ville que des batteries qui étoient le long du sentier que nous suivîmes. Ces batteries s'élevoient en amphithéâtre jusqu'à la forteresse. Les murs quadran-

gulaires de la ville et forteresse de Santa-Cruz; ou Agadir, couronnoient le sommet de cette montagne, sur notre droite, et sont, suivant toutes les apparences, au moins à quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous marchâmes avec toute la célérité possible, et notre silence ne fut pas même troublé par les pas des chameaux, dont les pieds sont mous comme une éponge ou du cuir. Il n'y avoit que le bruit du ressac qui frappoit l'oreille; ce bruit que la mer faisoit parmi les rochers au-dessous de nous, me faisoit penser aux affreuses tempêtes qui ont lieu sur ces côtes inhospitalières, et aux malheurs qui sont en conséquence le partage du pauvre marin qui y est jeté par les vagues.

Il y avoit deux heures que nous marchions avec toute la diligence possible, et nous étions probablement déjà à trois lieues de Santa-Cruz, lorsque nos oreilles furent frappées d'un bruit ressemblant à du fer qui bat sur des pierres, ce qui nous annonçoit l'approche de chevaux ou mulets qui étoient ferrés; et dans un moment, quoiqu'il fit obscur, nous découvrîmes tout à côté de nous sur notre droite un nombre considérable d'hommes montés sur des mules et passant de l'autre côté. Il ne fut pas dit un

seul mot de part ni d'autre, et quoique nous ne fussions pas éloignés de plus de trois à quatre verges, il fut impossible de distinguer ni de reconnoître les figures. Il me passa soudain par la tête une idée que c'étoit mon ancien maître. Je prononçai aussitôt le nom de *Sidi Hamet!* et l'on me répondit avec vivacité : *Ascoon, Riley*, (qu'est-ce que c'est, Riley.) Toute la troupe s'arrêta dans un instant, et le moment d'après j'eus le plaisir de baiser la main de mon ancien maître et bienfaiteur. Sidi Mohammed, Seid et Bo-Mohammed l'accompagnoient, avec trois ou quatre Maures, que notre généreux et attentif ami avoit fait partir, chargés de porter l'argent destiné à payer notre rançon, et de nous amener des mules pour faciliter notre voyage. Le principal Maure, à qui l'argent avoit été confié, jusqu'à ce que nous fussions réunis comme le désiroit Sidi Hamet, parloit couramment l'espagnol. Il me demanda où étoit Rais bel Cossim. Je lui répondis : à Santa-Cruz. Sidi Hamet voulut me questionner lui-même, et s'informa de moi où étoit Sheick Ali. Lorsque je lui eus appris que je l'avois laissé à Santa-Cruz, en compagnie de Rais bel Cossim et de Muley Ibrahim, il fut content. Il me dit que Sheick Ali étoit un mauvais homme, et

qu'il ne craignoit pas Dieu. Seid affecta aussi de faire paroître qu'il nous voyoit avec plaisir sur la route de Mogadore. Malgré cela, je crus remarquer qu'il jouoit un double jeu, et qu'il étoit maître passé en fait de ruse et d'artifices. Quant au vieux Sidi Mohammed, il étoit véritablement heureux de nous voir dans les Etats de l'empereur. Ayant été alors remis dans toutes les formes requises à *Bel Mooden*, celui des Maures qui étoit chargé de l'argent, il le compta à Sidi Hamet; trois de nous montèrent sur des mules, et nous poursuivimes notre route, tandis que tous ceux que nous avions rencontrés allèrent à Santa-Cruz, à l'exception des trois Maures à qui appartenoient les mules, et qui les avoient amenées pour notre usage; ces Maures restèrent avec nous, et nous accompagnèrent dans la suite de notre voyage au nord.

Pendant tout le temps que nous nous étions arrêtés pour faire les arrangemens nécessaires dont je viens de parler, les chameliers nous pressoient d'avancer, conformément aux ordres que leur avoit donnés Rais bel Cossim. Ils furent long-temps avant de croire que ceux qui nous avoient arrêtés n'étoient pas nos ennemis. Les mules avoient sur le dos de larges selles

faites d'une étoffe grossière, bourrées en paille; et si longues, qu'elles alloient presque de la tête à la queue. Cette espèce de selle est trop large pour qu'un homme puisse y monter à califourchon. Par dessus la selle est placé ce que les Maures et les Arabes appellent un *shwerry*, qui est comme un double panier, formé de feuilles de palmier tissues ensemble, à la manière des nattes : chacun de ces paniers peut contenir environ deux boisseaux. Ils sont attachés ensemble par une natte du même tissu qu'eux, laquelle a environ un pied et demi de large ; elle est assez forte pour soutenir une charge, et assez longue pour laisser les deux paniers pendre à l'aise des deux côtés des mules. La partie extérieure de ce *shwerry* est fixée sur la mule au moyen d'une corde qui passe d'un côté par l'anse d'un des paniers, et qui va se rattacher à l'autre anse. C'est dans ce *shwerry* qu'ils portent leurs provisions, leurs marchandises et leurs hardes de rechange (quand ils en ont) lorsqu'ils sont en voyage. Le cavalier s'asseoit sur la selle, en avant du *shwerry*, les deux jambes pendantes d'un côté, se tenant le corps bien en équilibre, et marche d'autant plus commodément, qu'il peut changer de position lorsqu'il le désire, et que l'allure

est un amble très-doux quoique très-vite, auquel on accoutume cet animal quand il est jeune. Leur mouvement est très-léger, et ce fut un grand soulagement pour nos pauvres membres, qui étoient presque totalement disloqués. Le changement que nous éprouvions dans les secousses de nos montures, en passant subitement du chameau à la mule, étoit si grand, que nous ne pûmes pas nous empêcher de fermer les yeux d'assoupissement, et Burns s'étant endormi tout de bon, glissa de dessus sa mule, et se blessa si grièvement dans sa chute, qu'il fut depuis ce moment hors d'état de se soutenir sur sa mule tout le reste du voyage; de manière qu'il fallut qu'un Maure montât ou devant ou derrière lui, et le tînt bien, tout en conduisant la mule en même temps, et cela jusqu'à notre arrivée au terme de notre voyage.

Nous avions marché de cette manière jusque sur les dix heures du matin, lorsque nous fûmes joints par Rais bel Cossim, Sidi Hamet, Seid, Sidi Mohammed, et Bel Mooden. Je demandai alors à Rais ce qu'étoient devenus Muley Ibrahim et Sheick Ali, ainsi que leur suite. Il me dit qu'ils étoient partis pour retourner chez eux; et sur le désir que je témoignois

de savoir ce qui s'étoit passé entr'eux en mon absence, il remit à m'en instruire après que nous aurions déjeuné. Nous nous arrêtâmes pour prendre ce repas (qui consista en biscuit et en beurre), auprès d'un puits où nous puisâmes une bonne eau, quoiqu'il fût presque au niveau de la mer. Notre déjeuner fait, Rais me parla ainsi : « Lorsque mon ami m'eut instruit du plan du sheick, je m'esquivai doucement pour venir vous trouver, et vous faire partir de suite, sans que votre ennemi en sût rien. Muley Ibrahim, qui étoit d'intelligence avec moi, resta près du sheich, pour empêcher qu'il ne donnât l'alarme, s'il venoit à se réveiller pendant mon absence. De l'instant où je vous vis partir, je retournai au gîte, et me couchai en travers de la porte d'Ali, de manière qu'il ne pouvoit sortir de chez lui sans me réveiller. Ce que j'avois prévu arriva. A la pointe du jour, le sheick va pour sortir, et me réveille. Nous ferions bien d'aller chez le gouverneur, me dit-il : j'y consentis ; mais il voulut auparavant voir les esclaves, sous prétexte de leur faire prendre du café. Cela convenu, nous allâmes vous trouver ; mais tout avoit disparu, esclaves, chameliers et chameaux. J'eus l'air d'entrer dans la plus violente colère ; j'accusai

hautement le sheick de m'avoir volé mes esclaves pendant la nuit; je le menaçai de le faire arrêter sur-le champ et le livrer au gouverneur de la ville, pour qu'il fût puni suivant toute la rigueur des lois maures. Muley Ibrahim feignit de partager mon courroux, et protesta qu'il ne pouvoit plus conserver d'amitié pour un homme capable de commettre une bassesse, et qui n'avoit pas craint de manquer à la bonne foi: acte qui déshonoroit pour toujours la grande réputation du sheick. Sheick Ali, frappé de cet événement comme d'un coup de foudre, déclaroit de la manière la plus solennelle qu'il ne savoit rien sur notre évasion; il supplioit qu'on ne le livrât pas au gouverneur; il reconnoissoit qu'il avoit formé dans la soirée précédente un plan pour nous détenir; il me prioit de faire un petit présent au gouverneur, et de me mettre en route pour Mogadore, dans l'espoir de nous rencontrer, disant que nous n'avions pu nous échapper que de ce côté-là, les portes étant fermées de tout autre côté, et qu'il n'y avoit pas de possibilité que nous nous fussions détournés pour prendre une autre route. Il ajoutoit: « Je suis en votre pouvoir, et j'irai avec vous, et mon ami Muley Ibrahim, sans aucune suite, pour vous prouver que je suis innocent, et que

j'ai la plus grande confiance dans votre amitié. » Nous convînmes donc d'aller à votre poursuite, et de tâcher de vous atteindre et de vous ramener; mais à peine avions-nous monté les collines au nord de Santa-Cruz, que nous rencontrâmes vos anciens maîtres avec Bel Mooden et Sidi Mohammed, qui vous avoient vus, nous dirent-ils. Nous nous arrêtâmes pour parler affaires. Sheick Ali persista à dire, que Sidi Hamet avoit très mal agi avec lui; que Seid et lui, lui étoient redevables de cent piastres, qu'ils devoient lui payer à leur retour du Désert, mais qu'ils avoient voyagé pendant trois jours sur ses terres avec leurs esclaves, sans même aller le voir pour manger le pain ensemble : il ajouta, qu'il seroit allé lui-même avec eux et avec une force armée, au travers du pays de Sidi Ishem, afin d'empêcher ce chef de s'emparer de leur propriété; « mais vous vouliez me tromper et me priver de mon argent, de la même manière que vous m'aviez enlevé ma fille, » dit-il en adressant la parole à Sidi Hamet. Sidi Hamet qui, jusque-là, avoit eu le verbe haut, baissa alors de ton et dit qu'il valoit mieux arranger les affaires que de se disputer; qu'il reconnoissoit bien devoir à son beau-père trois cent soixante piastres pour des marchandises;

mais il assuroit en même temps, que les marchandises en question ne valoient pas la moitié de ce prix : que cependant il étoit prêt à payer le principal, mais non les intérêts, qui feroient monter la dette à plus de cinq cents piastres. Le seick consentit à recevoir le principal, qui lui fut compté en argent, n'ayant pas voulu prendre de doublons en or, parce qu'il n'en connoissoit pas la valeur réelle. Il rendit alors à Sidi Hamet son obligation, et dit qu'il alloit retourner dans sa tribu. Je fis un présent en argent à Muley Ibrahim, et nous nous séparâmes, après nous être voué une amitié éternelle, et avoir prié ensemble pour le succès de nos voyages respectifs. Voilà tout ce qui s'est passé depuis votre séparation. »

Notre caravane consistoit alors en Rais bel Cossim, Bel Mooden, Sidi Hamet, Seid, Sidi Mohammed, et trois muletiers, tous armés de fusils, sabres ou poignards, des cinq chameliers berébères avec leurs cinq chameaux qui nous avoient pris à Stuka et portés jusque-là ; enfin, en mes quatre compagnons d'infortune et moi-même : au total dix-sept personnes. Nous marchâmes le long de la côte, quelquefois sur une grève de sable, et quelquefois escaladant une montagne presque perpendiculaire d'une hau-

teur prodigieuse, par un chemin en zigzag qui sembloit avoir été en plusieurs endroits taillé dans le roc par la main de l'art; et puis descendant dans de profondes vallées par cette espèce d'escaliers naturels, le long des rochers qui s'élevoient presque à pic sur notre droite, à une distance assez forte. Le sentier que nous étions obligés de suivre n'avoit dans un endroit pas plus de deux pieds de largeur, et sur notre gauche, il se terminoit tout à coup par un précipice de quelques centaines de pieds de hauteur, dont la mer faisoit le fond. Pour peu que le pied eût glissé à une mule ou à un chameau, le cavalier et l'animal auroient été précipités dans l'abîme, et y auroient trouvé une mort d'autant plus inévitable, qu'il n'y avoit le long de ce précipice ni broussailles, ni rien à quoi il fût possible de s'accrocher. Heureusement pour nous il n'avoit pas tombé de pluie depuis longtemps, de sorte que la route étoit alors parfaitement sèche. Rais me dit que lorsqu'elle étoit mouillée, on ne tentoit jamais le passage, et qu'il y étoit arrivé de son temps plusieurs accidens funestes. Il y avoit une autre route qui menoit aussi au-delà des montagnes, mais il falloit pour cela faire un grand détour dans l'intérieur des terres.

Il me raconta ainsi un de ces accidens : « Des Juifs, au nombre de six, allant de Santa-Cruz à Maroc, arrivèrent dans cet endroit avec leurs mules chargées, après le soleil couché, pendant le crépuscule. Désirant franchir cette dangereuse passe avant qu'il fît obscur, et supposant qu'aucuns autres voyageurs n'oseroient la passer pendant la nuit, ils négligèrent de prendre la précaution d'usage, d'examiner et d'appeler à haute voix avant d'y entrer. Il y a en effet aux deux extrémités de ce dangereux passage, une espèce d'observatoire, bâti exprès pour s'assurer qu'il ne vient personne du côté opposé : et comme cette partie de la route n'a pas plus d'un demi-mille de long, une personne qui hêle pour savoir s'il vient quelqu'un, peut aisément être entendue d'un bout du passage à l'autre ; et aussi tous ceux qui vont par cette route sont-ils dans l'usage de donner ce signal. Une compagnie de Maures étoit entrée du côté opposé, allant à Santa-Cruz, et elle aussi, supposant que nulle autre compagnie n'oseroit passer à cette même heure, se jeta dans la passe sans avoir usé des précautions ordinaires. Vers la moitié du passage, et précisément dans le pas le plus difficile, les deux compagnies se trouvèrent l'une vis-a-vis de l'autre. Il n'y avoit

plus de possibilité de passer l'un à côté de l'autre, ni de se retourner pour revenir sur ses pas. Les Maures étoient montés ainsi que les Juifs. Aucun parti ne pouvoit reculer, et même aucun d'entr'eux, excepté celui de chaque côté qui étoit le plus avancé, ne pouvoit descendre de sa mule. Les Maures ne tardèrent pas à devenir furieux, et menacèrent les Juifs de les précipiter dans l'abîme. Quoique les Juifs eussent toujours été traités en esclaves, et forcés de se soumettre patiemment à toute sorte d'insultes et d'indignités, cependant comme ils se trouvoient dans cette situation périlleuse, sans avoir la possibilité de se retirer, et qu'ils ne vouloient pas se casser le cou uniquement pour la commodité des Maures, le Juif qui étoit en tête, descendit avec soin de dessus sa mule en lui passant par dessus la tête, et tenant à la main un gros bâton. Le Maure opposé fit la même manœuvre et se porta en avant pour l'attaquer à coups de cimeterre. Tous deux combattoient pour la vie, personne ne pouvoit reculer. La mule du Juif fut la première victime; elle tomba dans le précipice et y fut mise en pièces. Le bâton du Juif fut bientôt mis en morceaux à coups de cimeterre. Ce malheureux voyant qu'il lui étoit impossible de se sauver, prit la

Il me raconta ainsi un de ces accidens : « Des Juifs, au nombre de six, allant de Santa-Cruz à Maroc, arrivèrent dans cet endroit avec leurs mules chargées, après le soleil couché, pendant le crépuscule. Désirant franchir cette dangereuse passe avant qu'il fît obscur, et supposant qu'aucuns autres voyageurs n'oseroient la passer pendant la nuit, ils négligèrent de prendre la précaution d'usage, d'examiner et d'appeler à haute voix avant d'y entrer. Il y a en effet aux deux extrémités de ce dangereux passage, une espèce d'observatoire, bâti exprès pour s'assurer qu'il ne vient personne du côté opposé : et comme cette partie de la route n'a pas plus d'un demi-mille de long, une personne qui hêle pour savoir s'il vient quelqu'un, peut aisément être entendue d'un bout du passage à l'autre; et aussi tous ceux qui vont par cette route sont-ils dans l'usage de donner ce signal. Une compagnie de Maures étoit entrée du côté opposé, allant à Santa-Cruz, et elle aussi, supposant que nulle autre compagnie n'oseroit

ser cette même heure, se jeta dans la passe

ir [illegible] des précautions ordinaires. Vers

[illegible] ge, et précisément dans le pas

cile, les deux compagnies se trou-

vis-a-vis de l'autre. Il n'y avoit

plus de possibilité de passer l'un à côté de l'autre, ni de se retourner pour revenir sur ses pas. Les Maures étoient montés ainsi que les Juifs. Aucun parti ne pouvoit reculer; et même aucun d'entr'eux, excepté celui de chaque côté qui étoit le plus avancé, ne pouvoit descendre de sa mule. Les Maures ne tardèrent pas à devenir furieux, et menacèrent les Juifs de les précipiter dans l'abîme. Quoique les Juifs eussent toujours été traités en esclaves, et forcés de se soumettre patiemment à toute sorte d'insultes et d'indignités, cependant comme ils se trouvoient dans cette situation périlleuse, sans avoir la possibilité de se retirer, et qu'ils ne vouloient pas se casser le cou uniquement pour la commodité des Maures, le Juif qui étoit en tête, descendit avec soin de dessus sa mule en lui passant par dessus la tête, et tenant à la main un gros bâton. Le Maure opposé fit la même manœuvre et se porta en avant pour l'attaquer à coups de cimeterre. Tous deux combattoient pour la vie, personne ne pouvoit reculer. La mule du Juif fut la première victime; elle tomba dans le précipice et y fut mise en pièces. Le bâton du Juif fut bientôt mis en morceaux à coups de cimeterre. Ce malheureux voyant qu'il lui étoit impossible de se sauver, prit la

Il me raconta ainsi un de ces accidens : « Des Juifs, au nombre de six, allant de Santa-Cruz à Maroc, arrivèrent dans cet endroit avec leurs mules chargées, après le soleil couché, pendant le crépuscule. Désirant franchir cette dangereuse passe avant qu'il fît obscur, et supposant qu'aucuns autres voyageurs n'oseroient la passer pendant la nuit, ils négligèrent de prendre la précaution d'usage, d'examiner et d'appeler à haute voix avant d'y entrer. Il y a en effet aux deux extrémités de ce dangereux passage, une espèce d'observatoire, bâti exprès pour s'assurer qu'il ne vient personne du côté opposé : et comme cette partie de la route n'a pas plus d'un demi-mille de long, une personne qui hêle pour savoir s'il vient quelqu'un, peut aisément être entendue d'un bout du passage à l'autre; et aussi tous ceux qui vont par cette route sont-ils dans l'usage de donner ce signal. Une compagnie de Maures étoit entrée du côté opposé, allant à Santa-Cruz, et elle aussi, supposant que nulle autre compagnie n'oseroit p[illegible] r à cette même heure, se jeta dans la passe [illegible] avoir usé des précautions ordinaires. Vers [illegible] du passage, et précisément dans le pas difficile, les deux compagnies se trou[illegible] l'une vis-a-vis de l'autre. Il n'y avoit

plus de possibilité de passer l'un à côté de l'autre, ni de se retourner pour revenir sur ses pas. Les Maures étoient montés ainsi que les Juifs. Aucun parti ne pouvoit reculer; et même aucun d'entr'eux, excepté celui de chaque côté qui étoit le plus avancé, ne pouvoit descendre de sa mule. Les Maures ne tardèrent pas à devenir furieux, et menacèrent les Juifs de les précipiter dans l'abîme. Quoique les Juifs eussent toujours été traités en esclaves, et forcés de se soumettre patiemment à toute sorte d'insultes et d'indignités, cependant comme ils se trouvoient dans cette situation périlleuse, sans avoir la possibilité de se retirer, et qu'ils ne vouloient pas se casser le cou uniquement pour la commodité des Maures, le Juif qui étoit en tête, descendit avec soin de dessus sa mule en lui passant par dessus la tête, et tenant à la main un gros bâton. Le Maure opposé fit la même manœuvre et se porta en avant pour l'attaquer à coups de cimeterre. Tous deux combattoient pour la vie, personne ne pouvoit reculer. La mule du Juif fut la première victime; elle tomba dans le précipice et y fut mise en pièces. Le bâton du Juif fut bientôt mis en morceaux à coups de cimeterre. Ce malheureux voyant qu'il lui étoit impossible de se sauver, prit la

résolution de saisir le Maure à bras le corps ; et se jetant avec lui dans le précipice, ils périrent à l'instant de la manière la plus affreuse. Deux Juifs de plus et un Maure perdirent la vie de la même manière, ainsi que huit mules, et les trois Juifs qui parvinrent à s'échapper, furent pourchassés et tués par les parens des Maures qui avoient perdu la vie dans cette passe, et depuis lors l'endroit a pris le nom de *saut du Juif.* Il est véritablement si affreux qu'il est impossible même à un marin de ne pas y éprouver des vertiges, et je ne suis pas bien sûr que, si cette aventure m'avoit été racontée avant d'entrer dans cette effrayante passe, mon imagination n'eût pas troublé mes facultés, au point de me mettre hors d'état de passer en sûreté sur ce sentier périlleux. Cependant, le danger franchi, et l'histoire terminée, nous nous trouvâmes monter la première falaise de la mer au cap Geer. Quand nous fûmes arrivés au haut et à l'extrémité de cette pointe qui forme ce cap, je m'avançai jusqu'au bord du précipice, afin d'avoir le plaisir de contempler l'océan et ses flots agités. Le cap, dans son état présent, a environ cent pieds de hauteur, et il me parut avoir été rudement travaillé et battu par les vagues et les tempêtes. D'énormes masses de

rochers ont été minées par dessous, et se sont éboulées dans la mer les unes sur les autres, formant ainsi dans l'eau tout autour du cap des amas de rochers portant tous l'empreinte du désordre et du chaos. Je ne pus m'empêcher de frémir d'épouvante à la vue et au bruit du ressac, quand les lames venoient battre avec le fracas du tonnerre les flancs tremblans de ce cap de rochers, qui s'avance environ un mille dans la mer, et qui est déjà miné en dessous d'une telle manière, que la totalité de la route par laquelle nous venions de passer, s'écroulera probablement avant peu au milieu des vagues qui la battent sans discontinuer. A notre droite, la terre s'élevoit graduellement en pente douce, et étoit couverte de cailloux et de galets qui portoient évidemment la marque d'avoir été roulés, ballottés et polis par le frottement des vagues sur le bord de la mer. Cette pente douce se prolongeoit ainsi, en s'élevant, l'espace de deux milles, au bout desquels elle étoit interrompue brusquement par des rochers escarpés et en saillie, formant une autre falaise de trois à quatre cents pieds de hauteur. Ces roches, et en général toute la face de ce cap supérieur, offroient les mêmes marques qu'elles avoient été autrefois baignées et battues par l'Océan, ainsi

résolution le Maure à bras le corps, et se jetant ec l précipice, ils périrent à l' la plus affreuse. Deux Juifs pl un re perdirent la vie de la huit mules, et les trois Juifs parvinr à s'échapper, furent pour- tués par arens des Maures qui avoient perdu v cette passe, et depuis lors l'endroit m de *saut du Juif.* Il est véri it si eux qu'il est impossible même à un s y éprouver des vertiges, et is bien sûr que, si cette aventure m'avoit contée avant d'entrer dans cette effray e se, mon imagination n'eût pas troublé mes facultés, au point de me mettre hors d'état de passer en sûreté sur ce sentier périlleux. Cependant, le danger franchi, et l'histoire terminée, nous nous trouvâmes monter la première falaise de la mer au cap Geer. Quand nous fûmes arrivés au haut et à l'extrémité de cette pointe qui forme ce cap, je m'avançai jusqu'au bord du précipice, afin d'avoir le plaisir de contempler l'océan et ses flots agités. Le cap, dans son état présent, a environ cent pieds de hauteur, et il me parut avoir été rudement travaillé et battu par les vagues et les tempêtes. D'énormes masses de

rochers ont été minées par dessous, et se sont éboulées dans la mer les unes sur les autres, formant ainsi dans l'eau tout autour du cap des amas de rochers portant tous l'empreinte du désordre et du chaos. Je ne pus m'empêcher de frémir d'épouvante à la vue et au bruit du ressac, quand les lames venoient battre avec le fracas du tonnerre les flancs tremblans de ce cap de rochers, qui s'avance environ un mille dans la mer, et qui est déjà miné en dessous d'une telle manière, que la totalité de la route par laquelle nous venions de passer, s'écroulera probablement avant peu au milieu des vagues qui la battent sans discontinuer. A notre droite, la terre s'élevoit graduellement en pente douce, et étoit couverte de cailloux et de galets qui portoient évidemment la marque d'avoir été roulés, ballottés et polis par le frottement des vagues sur le bord de la mer. Cette pente douce se prolongeoit ainsi, en s'élevant, l'espace de deux milles, au bout desquels elle étoit interrompue brusquement par des rochers escarpés et en saillie, formant une autre falaise de trois à quatre cents pieds de hauteur. Ces roches, et en général toute la face de ce cap supérieur, offroient les mêmes marques qu'elles avoient été autrefois baignées et battues par l'Océan, ainsi

que la falaise inférieure contre la quelle la mer déferloit alors avec une violence affreuse. Le long de la plus grande partie de cette plage en pente douce, et surtout auprès de la falaise supérieure, étoient d'immenses collines de sable mouvant, semblables à des tas de neiges flottantes au gré du vent. Ce sable venoit de la côte de la mer, et les forts vents alizés l'enlevoient, à la marée basse, d'entre les rochers où les vagues l'avoient déposé, et le faisoient voler au haut de la falaise inférieure et jusqu'au pied de la falaise supérieure.

Ces sables, et, dans le fait, tous ceux que nous avions vus depuis que nous étions entrés sur les terres cultivées, étoient de la même nature et de la même apparence que ceux que nous avions vus et que nous avions traversés dans le Désert, et doivent avoir été produits et amoncelés par les mêmes causes. Après avoir passé le cap et marché une heure, nous arrivâmes près du bord élevé d'une rivière. En descendant sur sa rive gauche, nous nous aperçûmes que son embouchure étoit remplie de sable qui y avoit été porté par la mer, quoique la rivière eût à peu près un demi-mille de largeur à son extrémité, et qu'elle parût avoir été très-profonde. Nous nous arrê-

tâmes en cet endroit pour y prendre quelque nourriture, consistant en biscuit et en beurre. Bel Mooden avoit aussi apporté des figues sèches, des dattes et des noix.

Après avoir terminé notre repas, on nous remit sur nos bêtes, et nous marchâmes par-dessus l'embouchure de la rivière, sur une grève sablonneuse, d'environ trois cents pieds de largeur et de vingt pieds de hauteur au-dessus du niveau de l'eau douce que la rivière contenoit, et de trente pieds au-dessus du niveau de la mer à marée haute. Nos guides nous informèrent que cette rivière s'appeloit *El wod Jensha;* qu'autrefois elle avoit été très-large et profonde, et qu'elle se débouchoit dans l'Océan; que dans la saison des pluies, il étoit impossible de la passer sans remonter de vingt milles dans le pays; mais depuis quelques années il n'y avoit pas eu assez de pluie dans les environs pour qu'elle pût déborder la barre de sable formée à son embouchure.

Après avoir quitté les bords de cette rivière, nous entrâmes dans une plaine; nous tournâmes brusquement sur notre droite, directement à l'est, et nous fîmes route, aussi rapidement que possible, vers les hautes terres. Nous avions passé plusieurs maisons de santons, mais nous

n'avions pas aperçu une seule maison ni une seule tente depuis que nous étions partis de Santa-Cruz. Nous vîmes alors plusieurs endroits entourés de murs quadrangulaires, qui servent à la fois de maisons habitables et de châteaux, couronnant le sommet de la haute montagne, qui paroissoit très-sèche et aride, étant composée principalement d'énormes masses de rochers fort escarpés, et, accidentellement, de quelques broussailles sèches éparpillées auprès des crevasses. En approchant du pied de la montagne, nous arrivâmes auprès d'une ravine très-profonde, qui paroît avoir été formée par les eaux d'un petit ruisseau, aidées par les grosses pluies qui s'y sont frayé un passage de temps immémorial. Notre route nous porta dans cette ravine, et tout auprès du petit ruisseau dont je viens de faire mention. En y entrant, nos yeux furent frappés de la beauté de la scène. La partie la plus basse de cet enfoncement, ou bien le fond de cette grande ravine, avoit été nivelé par la main de l'art, et étoit couvert, depuis sa base et sur ses flancs, de jardins qui s'élevoient les uns sur les autres en forme d'amphithéâtres. On les soutenoit de niveau au moyen de murs de pierre, très-solides et cimentés avec de la chaux. On les

avoit enrichis d'excellent terreau, qui y avoit été porté de main d'homme. Le plus grand de ces jardins n'avoit pas plus de soixante pieds de longueur sur trente de largeur. Les flancs ou côtés de cet enfoncement étoient si escarpés, que les murs d'appui n'avoient pas moins de dix à quinze pieds de hauteur entre chaque jardin. Ils étoient très-abondamment garnis de la plus grande partie des légumes que l'on cultive dans les jardins potagers, ainsi que de melons. Il y avoit des rigoles disposées d'une manière tout-à-fait curieuse autour de ces jardins, pour y porter de l'eau de tous côtés, à la volonté du propriétaire. On voyoit croître en abondance, sur leurs flancs, des figuiers et des dattiers, ainsi que des ceps de vigne qui montoient tout le long de ces rochers; et un peu plus haut encore, des centaines d'arganiers nains, dont le fruit jaune égayoit la perspective. Nous fûmes au moins deux heures à gagner le sommet de cette ravine, et il faisoit déjà noir. Nous avions alors à descendre la montagne du côté de l'est, en passant par un autre enfoncement qui n'étoit pas fertile, car il n'avoit point d'eau courante au fond. Le sentier par lequel nous passions avoit été tellement foulé par les pieds des mules, des chevaux et des chameaux,

qui y avoient passé pendant plusieurs siècles; qu'il avoit été usé et dégradé jusqu'à faire voir le roc calcaire; et grâce à l'eau de la pluie qui y couloit d'en haut, il avoit, dans quelques endroits, été creusé ou cannelé jusqu'à la profondeur de dix ou douze pieds; il n'avoit en largeur que tout juste ce qu'il falloit pour le passage d'un chameau ou d'une mule. Dans un endroit même il fallut, faute de place suffisante pour passer, ôter la charge des mules, et la porter à la main. Après être descendus environ trois heures, nous trouvâmes une plaine, et continuâmes de faire route à l'est jusqu'à près de minuit, que nous approchâmes des murs d'une petite ville, et nous prîmes notre quartier pour la nuit sur le toit plat d'une longue citerne bien fournie d'eau. Les principaux de la ville, alarmés par les aboiemens des chiens, sortirent tout de suite, et donnèrent la bien-venue aux voyageurs par le salut arabe si connu: *Salemo alikorn*, *labez*, etc.

Ils fournirent à notre petite troupe un souper en couscoussou, tandis que mes gens et moi mangeâmes quelques dattes et des figues sèches. La nuit fut froide et humide; ce qui, joint aux fatigues excessives de la journée, ne me permit pas de dormir. Nous restâmes dans cet endroit

environ trois heures, et, le 6 octobre, dès que le jour parut, on nous remonta sur nos mules, et nous partîmes. Mes compagnons, ainsi que moi, nous étions tous si foibles, si épuisés, que ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on put nous soutenir sur nos montures. A mesure que le jour paroissoit, nous apercevions nombre de villes et d'habitations fort jolies, encloses de hautes murailles cimentées en chaux. La plaine étoit également distribuée en enclos de pierres brutes, dont les murs avoient coûté beaucoup de travail : de nombreux troupeaux de chèvres se nourrissoient de la noix d'argane; des troupeaux de bétail, avec quelques vieux chevaux, des ânes et des chameaux, broutoient, faute d'herbes, les feuilles vertes de quelques buissons. Nous vîmes encore quelques vergers plantés de figuiers, régulièrement alignés, et, dans plusieurs endroits, la terre labourée étoit toute prête à recevoir l'orge aussitôt qu'il seroit tombé assez de pluie pour la semer et en assurer la végétation.

Nous changeâmes alors de route, et nous nous dirigeâmes au nord-est. En montant une colline, nous vîmes devant nous, au nord, deux montagnes qu'il nous fallut nécessairement franchir. Celle qui étoit le plus au nord

paroissoit être à vingt milles de distance. Nous commençâmes bientôt à monter la première, et lorsque nous fûmes arrivés au haut, regardant à l'est, nous vîmes distinctement l'Atlas et ses pics majestueux couverts de neige. A la descente de notre montagne, nous rencontrâmes des troupeaux nombreux de chameaux, de mulets et d'ânes, chargés de sel et d'autres marchandises, conduits par un grand nombre de Maures et d'Arabes. On distinguoit aisément les Maures à leur habillement : ils avoient chacun, outre le haic, un caftan ou gilet serré près de la peau, et la plupart portoient des turbans sur la tête. Ils étoient armés de poignards ou de coutelas suspendus à leur cou par un cordon de laine filée rouge, qui leur passoit sur l'épaule droite. Ils mettent cette arme pardessus le haick. Le manche de ces poignards est curieusement travaillé; la pointe de leur lame est recourbée en dedans comme celle d'une serpette; ils les saisissent de la main droite tout près de la lame, ils les élèvent audessus de leur tête, et s'en servent avec tant d'adresse et de vigueur, qu'ils ouvrent souvent d'un seul coup le corps de leur adversaire : ils ne s'en servent jamais pour parer.

La vallée, entre ces deux montagnes, avoit

été bien cultivée, et produiroit beaucoup si elle recevoit les pluies nécessaires; mais alors la sécheresse, cet abominable fléau, et des myriades de sauterelles, en avoient détruit toute la verdure : les feuilles même des arbres et des arbustes n'avoient pas échappé à leurs ravages. Rais bel Cossim me dit alors que nous étions dans la province de *Hah hah*, et que, depuis six ans, les sauterelles avoient totalement dévasté le pays, de manière qu'il gémissoit sous les horreurs d'une famine affreuse. Personne de notre petite troupe ne put se procurer de l'orge ni d'autre nourriture pour nos animaux. Cette province doit être naturellement très-forte pour la défense militaire; elle est remplie de montagnes; les précipices, ainsi que les défilés étroits par lesquels une armée seroit dans la nécessité de passer, la rendent presque inaccessible. Les villes, ou, pour mieux dire, les châteaux où les habitans résident, sont bâtis fortement à pierres et à chaux; ils ont de quinze à vingt pieds de hauteur, sont en général d'une forme quadrangulaire, depuis cinquante jusqu'à deux cents verges en carré, et le haut des murs est couronné de tourelles. On fait rentrer tous les soirs, par précaution, les troupeaux de tout genre dans ces enceintes murées. Tous

les hommes, dans cette partie, sont armés de longs fusils mauresques et de coutelas ou poignards pendus à leurs côtés. Il n'y a point d'Arabes résidant dans cette partie du pays, par la raison qu'ils sont habitués à vivre sous des tentes, et qu'ils n'aiment pas à être confinés entre quatre murs. Nous n'avions pas vu une seule tente depuis notre arrivée à l'habitation de Sidi Mohammed.

La vallée s'étendoit alors très-loin sur la droite, et l'on auroit très-bien pu l'appeler une plaine considérable. On n'y voyoit que très-peu d'habitations ou châteaux; nous n'y aperçûmes ni ruisseaux ni rivières, quoiqu'il y eût de hautes montagnes de chaque côté. Le peu d'herbe qui avoit poussé lors des pluies précédentes, avoit été détruit par les sauterelles, que l'on voyoit alors éparpillées en petit nombre par terre, mais qui se levèrent en sautillant à notre approche. Rais bel Cossim me dit que les essaims ou nuages de sauterelles, dont celles-ci étoient les traîneuses, étoient allés continuer leurs ravages dans quelques parties du pays plus favorisées par la nature.

Pendant que nous suivions tranquillement notre route, je demandai à Rais comment on s'y prenoit pour extraire l'huile des noix qui

croissoient en si grande quantité sur l'arganier, dont les flancs des collines étoient couverts. « C'est aux chèvres que les habitans de ce pays ont recours pour cela, me dit-il : ces animaux aiment singulièrement la peau ou écale de ces noix, tout amère qu'elle est (en effet nous en vîmes plusieurs qui étoient occupées à en manger sur les arbres); la noix, qu'elles ne peuvent broyer, leur passe par le corps, et lorsqu'elles évacuent, les femmes et les enfans qui les gardent ramassent les noix au sortir de leur ventre, les mettent dans un sac qu'ils portent suspendu à leur côté à cet effet, et les emportent chez eux, où alors on les écrase entre deux pierres; on en ôte le noyau, et après en avoir exprimé le jus huileux, on fait bouillir ce jus dans une jarre, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance convenable; alors on verse l'huile, et on peut s'en servir. L'apparence de ce fruit, qui croît dans la plus grande abondance sur les arbres, d'une grosseur différente et de couleurs variées, depuis le vert jusqu'au rouge, et depuis le rouge jusqu'au jaune brillant, est très-agréable à l'œil. La terre, au-dessous des arbres, est couverte de ces noix.

Arrivés au pied de la haute montagne, nous

l'escaladâmes, en suivant un chemin en zigzag frayé le long de ses flancs escarpés. Cette montée est très-difficile et à peine praticable. Sur notre gauche étoit une profonde ravine, avec un ruisseau assez considérable coulant au fond, comme la rigole d'un moulin; ce ruisseau se précipitoit en cascade dans quelques précipices, avec un bruit qu'on pouvoit entendre à une grande distance. Cependant ce ruisseau sembloit se perdre dans les sables, même avant d'être arrivé au bas de la montagne. Les flancs de cette longue ravine étoient ombragés par l'arganier, l'arbre à pois, et par plusieurs autres arbrisseaux. Je découvris près de l'eau des buissons de lierre et de ciguë, qui me rappelèrent les scènes que j'avois fréquemment vues dans mon pays. En montant au sommet de cette montagne, cette ravine offrit tout à coup à nos yeux l'aspect d'une riche vallée, remplie de beaux jardins en amphithéâtre, et soutenus par des murs construits de la même manière que ceux que je viens de décrire; mais ils étoient plus grands, et paroissoient être bien arrosés par le ruisseau en question, dont l'eau étoit distribuée et répartie exactement entre tous les jardins au moyen de rigoles ou de conduits faits exprès. Ces jardins étoient soi-

gneusement cultivés et bien garnis de légumes; on y voyoit un grand nombre d'hommes et d'enfans occupés à les sarcler et à les embellir.

Sur la plus haute partie de la montagne où nous parvînmes, je fus très-surpris de trouver un plateau assez étendu, presque tout couvert de meules ou piles de sel, très-près les unes des autres, et dont le nombre montoit, je crois, à plusieurs centaines. La vue d'une aussi grande quantité de sel marin sur le sommet d'une montagne, que je calculois devoir être élevée de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, excita ma surprise et ma curiosité. Mais nous ne les vîmes pas de près. Les chameaux qui étoient partis de Stuka avec nous, devoient, à leur retour, porter des charges de ce sel; de manière qu'après que Rais eut payé aux chameliers le prix convenu pour leur peine et pour les services qu'ils nous avoient rendus, ils allèrent auprès des tas de sel, nous souhaitant un bon voyage. Tandis que nous étions arrêtés pour régler avec eux, on nous descendit des mules et l'on nous assit par terre. Plusieurs des habitans s'approchèrent de nous pour contempler *les esclaves chrétiens*. Ils apportèrent avec eux quelques navets crus, qu'ils nous distribuèrent. C'étoient les plus doux que j'eusse

jamais goûtés; ils nous rafraîchirent singulièrement. On ne tarda pas à nous remonter sur nos mules, et je m'écartai un peu sur la gauche, afin de découvrir de quelle manière on avoit pu se procurer une aussi grande quantité de sel, et la déposer dans une situation aussi singulière. En en approchant, je vis un grand nombre de salines, formées d'argile et très-peu profondes, dans lesquelles on conduisoit l'eau au moyen de petites rigoles pratiquées à cet effet dans l'argile même. L'eau qui sort en très-grande abondance du flanc de la montagne, dans la partie nord-ouest de la plaine (qui a été nivelée et disposée à force de travail) est fortement imprégnée de sel. Les salines ou bassins à recevoir l'eau, étant peu profonds, l'eau est bientôt évaporée par la chaleur du soleil, et il en résulte une cristallisation d'excellent sel. Le grain en est petit; il prend la teinte rougeâtre de la terre argileuse dont les salines sont formées. Le pic le plus haut de la montagne ne paroissoit pas s'élever plus à de cent pieds au-dessus de la fontaine de sel. Il y avoit un grand nombre d'hommes employés à enlever ce sel avec des rateaux et à le mettre en monceaux, et un bien plus grand nombre encore occupés à le vendre, à le mesurer et à le charger sur

des chameaux, des mulets et des ânes. Rais bel Cossim m'informa que cette fontaine fournissoit la plus grande partie de celui dont on fait usage dans les Etats de Maroc et dans le pays de Suse. J'estime que le nombre des chameaux, des mulets et des ânes qui y étoient alors attendant une charge, ne se montoit pas à moins de quatre à cinq cents. Nous en avions rencontré par centaines sur la route en venant de Stuka, chargés de cette denrée, et j'en vis encore beaucoup entrer à *Mogadore*, *Saffy* et *Rabat*.

Nous descendîmes la montagne du côté du nord; ce côté est beaucoup moins escarpé que celui du sud. Après que nous fûmes descendus, le pays nous parut passablement uni et couvert d'arganiers de toute part. Nous arrivâmes à la brune auprès d'un mur, qui fermoit un terrain de quarante à cinquante verges carrées; ce mur étoit bâti de pierres et de chaux, de six à huit pieds de haut, avec un espace ouvert du côté du nord, servant de porte. Nous y entrâmes et nous nous y établîmes pour la nuit. Il y avoit près de cette cour, à l'ouest, un village muré, et au nord de la cour et du village, une mosquée, ou un édifice destiné au culte. Les habitans y chantoient leurs prières du soir, lorsque nous entrâmes dans la cour; cependant, comme

toute leur attention étoit absorbée par leurs devoirs religieux, aucun d'eux ne vint nous regarder. On nous descendit des mules, et l'on nous mit à côté du mur, qui nous garantit du vent de la nuit, et après avoir grignoté un peu de biscuit et bu un peu d'eau, nous remerciâmes Dieu de sa bonté, et nous essayâmes de goûter quelques momens de sommeil. Le vent ne nous molestant point, nous dormîmes assez bien jusqu'à minuit, que nous fûmes réveillés par le bruit que fit une troupe d'hommes qui menoient des chameaux et des mulets chargés. Ces hommes étoient au nombre de trente, et il y avoit trois fois autant de chameaux, d'ânes et de mulets. Je fus réveillé par le beuglement des chameaux, qu'on forçoit de se coucher sur les genoux avec leurs charges sur le dos. Ces gens ne parlèrent pas aux nôtres, et dès qu'ils eurent garotté leurs mules en leur attachant au pied des cordes qu'ils amarroient et nouoient ensuite à des chevilles de bois fichées en terre pour cet usage, ils se couchèrent tranquillement pour dormir, enveloppés dans leurs haics.

Notre petite caravane étant réveillée, nos muletiers sellèrent leurs mules, nous mirent dessus, et nous continuâmes notre voyage. Il

faisoit très-obscur; la route passoit par un pays raboteux et plein de pierres. Nous étions si foibles que nous ne pouvions rester assis sur les mules sans avoir quelqu'un derrière nous pour appuyer nos carcasses chancelantes. A la pointe du jour nous nous trouvâmes près de quelques édifices assez considérables. Je priai Rais de m'acheter du lait, s'il étoit possible. Il galopa auprès des portes, pour en demander aux habitans; mais ceux-ci ne voulurent jamais lui en vendre. Ce refus me fit d'autant plus de peine, que j'étois engourdi par le froid, et si fatigué, que je crus qu'il me seroit impossible d'aller beaucoup plus loin. Rais, voyant mon état, me dit : « Capitaine, prenez courage; encore quelques heures, et vous serez à Swearah, si Dieu tout-puissant vous continue sa protection. » J'étois si amaigri et si affoibli, que je ne pouvois pas supporter avec la moindre fermeté même les bonnes nouvelles, et mon agitation étoit telle, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je pus me tenir sur ma mule pendant quelques momens. Nous avions marché pendant trois jours, et presque aussi pendant trois nuits, et quoique je pensasse bien que nous devions être près de Swearah, je ne croyois pas que nous pussions y arriver avant

la nuit. Comme nous passions le long d'un chemin de piétons très-étroit, entre de hauts buissons, nous arrivâmes près d'une longue chaîne de monticules de sables mouvans semblables à ceux que nous avions vus dans le Désert et le long de la côte. Il étoit alors environ huit heures du matin, lorsque, monté au haut de l'un de ces monticules, la ville de Swearah s'offrit tout à coup à notre vue, ainsi que l'île de Mogadore, qui formoit un havre dans lequel étoit mouillé un brigantin avec le pavillon anglais flottant. « Courage, capitaine, dit le bon Rais, voilà Swearah! (en me montrant la ville), et voilà aussi un bâtiment pour vous ramener dans votre pays et auprès de votre famille. S'il plaît à Dieu, vous allez bientôt voir le noble Willshire, qui vous délivrera de toutes vos misères. Je remercie Dieu de m'avoir permis de voir la fin de vos souffrances, et d'avoir été trouvé digne de servir par ses mains d'instrument pour vous racheter d'esclavage. » Il prononça alors ses actions de grâces au Tout-Puissant en arabe, avec toute la ferveur et la dévotion qui sont particulières aux mahométans, et il dit en espagnol : « Puisse l'Etre Suprême avoir eu la bonté de conserver la vie de ma femme et de mes enfans! »

Nous marchâmes alors vers la ville, en descendant ces collines de sable mais nous ne pouvions avancer que fort lentement. Sidi Hamet avoit disparu depuis quelque temps; nous ne savions ce qu'il étoit devenu. Il étoit allé en avant, sans rien dire, pour être le premier à donner à notre libérateur la nouvelle de notre arrivée prochaine. Bel Mooden et Sidi Mohammed nous quittèrent pareillement et pour le même objet, et ils se rendirent de leur mieux en ville. Ce seroit en vain que j'essaierois de peindre les émotions qui se succédoient chez moi dans ce moment si délicieusement intéressant. Je dois laisser à l'imagination du lecteur à lui en donner une idée. Nous ne tardâmes pas à approcher des murs d'un palais impérial, qui est situé à environ deux milles au sud-est de Swearah ou Mogadore. Ces murs ont environ vingt pieds de haut, et forment un carré, dont chaque côté me parut avoir cent verges de longueur. Ils renferment quatre pavillons ou petites maisons carrées, bâties en dedans aux quatre coins, et s'élevant d'un étage au-dessus des murailles. Ces maisons ont des toits carrés, qui aboutissent à un point dans le centre, et sont couverts en tuiles vertes d'un bon effet. Elles sont bâties, de même que

les murs, en pierres brutes, cimentées avec de la chaux, recouvertes de plâtre, et blanchies.

Nous nous arrêtâmes près de l'angle ouest de ces murs; on nous fit descendre de dessus nos mules, et l'on nous assit sur l'herbe verte. Un petit ruisseau d'eau douce, venant de l'est, se répandoit sur le sable près du mur du nord, coulant et serpentant avec lenteur vers la baie, et en passant par dessus la grève, il se partageoit en un grand nombre de filets d'eau. Dans la baie, l'eau étoit unie comme une glace; on voyoit de petits bateaux glissant légèrement sur sa surface, ou à l'ancre près de son ouverture, occupés sans doute à pêcher. Cet aspect, ainsi que la vue d'un grand nombre d'hommes conduisant des chameaux, des vaches, des ânes et des moutons, d'autres montés à cheval, faisant différentes routes; joint à celle des hauts minarets de Mogadore, remplirent mon âme d'un sentiment sublime et ineffable, et répandirent au fond de mon cœur une sérénité céleste à laquelle il étoit devenu étranger. L'instant d'après, je vis dans le lointain le pavillon américain flotter au haut d'une maison de la ville. A cette vue délicieuse et ravissante, le peu de sang qui me restoit dans les veines se porta avec impétuosité vers mon cœur, et

sembla me donner un nouvel être, et répandre une nouvelle vie dans toutes les parties de mon corps. Nous étions encore assis sur la verte pelouse, près du mur de l'ouest; les mules qui nous avoient amenés paissoient tranquillement l'herbe devant nous. Notre libérateur, qui avoit reçu par Sidi Hamet la nouvelle de notre arrivée, après avoir d'abord fait arborer le pavillon de notre pays, comme signal, étoit monté à cheval, et étoit accouru au côté est des murs du palais, où Rais bel Cossim l'avoit joint sans que j'en susse rien. Je l'attendois bientôt, mais je ne croyois pas qu'il fût si près. Il étoit descendu de cheval, et étoit occupé à contempler quelques-uns des objets les plus misérables que son imagination pouvoit se peindre. Il conduisoit son cheval par la bride le long de l'angle du sud, et près de la muraille. Rais étoit à côté de lui; lorsqu'il dépassa l'angle, j'entendis Rais s'écrier en espagnol : « *Alla estan!* » (les voilà). A ces mots nous levâmes les yeux, et nous contemplâmes notre libérateur, qui lui-même tourna dans ce moment les siens sur nous. La surprise lui fit faire un pas en arrière. Le sang parut pour un moment fuir de son visage; mais s'étant remis un peu, il se précipita en avant, et me pressant sur son cœur, il articula, d'une voix

entrecoupée, ces mots : « Soyez le bien venu » dans mes bras, mon cher Monsieur; ce » moment est pour moi un moment de bonheur. » Il prit alors la main de chacun de mes compagnons, et les félicita sur leur retour à la liberté: pendant ce temps, les larmes couloient à grosses gouttes sur ses nobles joues. La vivacité de l'émotion que lui causoient les sentimens généreux et sympathiques de son cœur lui avoit presque ôté l'usage de la parole. Il leva les yeux au ciel et dit: « Souverain Auteur de » mon être, je te remercie de ta miséricorde » infinie envers ces malheureux, mes frères! » Il ne put rien dire de plus; il étouffoit : l'agitation qu'il éprouvoit étoit si violente, que son corps affaissé ne put pas se soutenir plus longtemps ; les forces lui manquèrent, et il tomba à terre. De notre côté, tout ce que nous pouvions faire étoit de lever les yeux au ciel, et d'adorer en silence, le cœur pénétré de reconnoissance et d'amour envers l'infiniment sage, l'infiniment puissant, l'infiniment miséricordieux Souverain de l'univers, qui nous avoit conduits ainsi au milieu de tant de dangers et de souffrances, qui avoit réprimé les passions, et disposé en notre faveur les cœurs des barbares Arabes, et nous avoit enfin amenés dans les

bras d'un semblable ami. De douces larmes couloient de nos yeux. Rais bel Cossim, extrêmement ému de toute cette scène, fut obligé de se cacher derrière la muraille, pour qu'on ne vît pas les larmes qui lui couvroient la figure; car les Maures, ainsi que les Arabes, regardent comme une chose déshonorante, et pardonnable tout au plus aux femmes, de répandre des pleurs.

Après une légère pause, et lorsque M. Willshire se fut remis à un certain point, il nous dit: « Allons, mes amis, partons pour la ville; ma » maison est déjà toute prête à vous recevoir. » On nous remonta sur les mules, et nous nous mîmes en route pour Mogadore, marchant seulement au pas. M. Savage et Clark étoient montés sur une mule, et Burns et Horace sur une autre, afin de pouvoir se soutenir mutuellement: mais leur foiblesse étoit telle qu'ils tombèrent sur la grève deux ou trois fois avant d'arriver à la ville. Cependant, comme cette grève étoit de sable fin, et qu'ils étoient très-légers de substance, il ne parut pas que ces chutes leur eussent fait grand mal. On les remit sur les mules, et on les fit soutenir jusqu'à notre arrivée aux portes de Swearah, par des Maures qui marchoient à côté d'eux. La porte

et le chemin qui y mène étoient encombrés de Maures, de Juifs et de Nègres. La nouvelle de notre arrivée s'étoit répandue dans la ville, et la curiosité de voir des esclaves chrétiens y avoit attiré une foule immense de peuple. Les enfans et la populace étoient disposés à nous insulter et à nous faire violence; ils furent contenus par ceux qui gardoient les portes, et par quelques soldats qui nous offrirent volontairement leurs services, et nous escortèrent jusqu'à la maison de M. Willshire, en écartant la foule qui se pressoit autour de nous. On nous descendit de nos mules; mais à peine eûmes-nous mis pied à terre, que quelques soldats arrivant au même instant, nous apportèrent l'ordre du bacha de comparoître à l'instant devant lui. Il nous fallut bien obéir: mais heureusement ce n'étoit qu'à quelques pas; nous nous y rendîmes à pied, en nous soutenant tous les uns et les autres. Arrivés à la porte, on nous fit entrer dans une espèce de passage, ou, si l'on veut, de vestibule, qui servoit de chambre d'audience. Notre conducteur étoit le Juif qui servoit d'interprète à M. Willshire, lequel, en signe de soumission, fut obligé d'ôter son bonnet et ses pantoufles avant de pouvoir entrer. On nous fit asseoir sur

le plancher : nous vîmes alors devant nous un Maure d'un aspect vénérable, âgé d'environ soixante ans. Il étoit assis, les jambes croisées, sur une natte ou tapis étendu sur le plancher, qui étoit terrassé de la même manière que le toit des maisons. Il avoit une petite tasse de thé auprès de lui ; son habillement étoit le haick. Quand il eut achevé sa tasse de thé, et qu'il nous eut regardés un moment, il me demanda par le canal de l'interprète, de quel pays j'étois, dans quel endroit mon bâtiment avoit fait naufrage, combien j'avois d'hommes d'équipage en tout, si le reste étoit en vie, combien de temps j'avois été esclave, et si l'Arabe, mon dernier maître, m'avoit traité avec bonté. Il désira savoir en outre combien il étoit tombé de l'argent que j'avois à mon bord dans les mains des Arabes, et quelle autre cargaison j'avois. Ayant répondu de mon mieux à toutes ses demandes, il me dit que maintenant nous étions libres, qu'il alloit écrire à l'empereur relativement à moi et à mes gens, et qu'il espéroit qu'il nous donneroit permission de retourner dans notre patrie ; après quoi il nous renvoya. M. Willshire, qui étoit avec nous, répondit aussi aux questions qu'il plut au bacha de lui faire ; ensuite il nous aida à retourner chez lui.

CHAPITRE XXIV.

L'Auteur et ses compagnons sont nettoyés, habillés et nourris. — Il tombe dans le délire, mais il recouvre la raison. — Bontés de M. Willshire pour lui. — Lettre de M. Horatio Sprague de Gibraltar. —Réflexions de l'Auteur sur ses souffrances passées, et sur la chaîne d'événemens par lesquels la Providence lui a fourni les moyens de les supporter, et l'a soutenu miraculeusement lui et ses quatre compagnons, et les a rendus à la liberté.

A notre arrivée chez M. Willshire, nous trouvâmes des Juifs qu'on avoit fait venir pour nous raser. Notre chevelure étoit dans un si pitoyable état, et de plus si remplie de vermine qu'avoient engendrée la malpropreté et nos longues souffrances, qu'on fut obligé de nous la couper le plus près possible. Cette opération faite à notre barbe et à nos cheveux nous procura un grand soulagement, et sembla nous

rendre plus dispos. On porta l'attention jusqu'à nous décrasser et nettoyer le corps à force de savon et d'eau; on nous frotta ensuite d'huile douce, et notre bienfaiteur, aussi humain que généreux, nous fournit du linge et des hardes de sa propre garde-robe, dont nous nous revêtîmes. J'ai cru devoir supprimer ici le tableau dégoûtant des plaies nombreuses dont nous étions couverts.

Pendant qu'on étoit occupé à nous nettoyer, le cuisinier de M. Willshire nous préparoit à manger. Il nous servit un mets que je trouvai fort bon, et que l'on appele *cubbud* dans le pays; ce mets surpasse, suivant moi, de beaucoup en saveur le *roast-beef*, qu'on estime tant: c'est du bœuf coupé par tranches de la grandeur d'une bouchée. On roule ces tranches dans de l'ognon haché très-menu, on les assaisonne de poivre et de sel; on les étend ensuite sur des brochettes de fer que l'on place sur un fourneau poussé à un feu modéré; on les retourne quand on le juge nécessaire, pour qu'elles se trouvent rôties également; il faut les manger tout chaud sortant de dessus les brochettes: c'est, selon moi, une très-bonne manière de faire cuire du bœuf. Nous eûmes de fort bon pain, et on nous servit pour dessert d'excellentes grenades. Nous

[illegible] nos bles- [illegible] nt long et forcé, ne [illegible] même quantité de nour- [illegible] mine en bonne santé.

[illegible] tre prot [illegible] attentif à nos besoins, fit venir un méd [illegible] commença par nous purger légèrement, [illegible] disoit-il, d'aider la nature à faire ses fon [illegible] : ce qui lui réussit à merveille. Ce docteur étoit un Juif qui avoit été élevé, et avoit étudié la médecine à Moscou en Russie; il avoit depuis voyagé en Allemagne, en Italie et en Espagne; il parloit couramment l'espagnol, et j'eus le plaisir de me convaincre, avant que nous ne partissions de Mogadore, qu'il étoit fort habile en médecine et en chirurgie. Il n'étoit que depuis deux mois à Swearah, lorsque nous y arrivâmes; il n'y avoit eu auparavant dans cette ville et dans cette partie du pays, d'autres médecins que des charlatans et des jongleurs. On avoit préparé de bons lits pour moi et pour M. Savage dans la même chambre; et, après avoir reçu la visite et les complimens de bien-venue de M. John Foxcroft et de don Pablo Riva, qui avoient été informés de notre arrivée, nous nous retirâmes pour reposer.

Quoique mon corps eût été réduit à l'état de

squelette, j'avois toujours conservé jusqu'à ce moment une grande force d'âme. Mon énergie m'avoit non-seulement soutenu pendant toutes mes épreuves et mes souffrances, mais elle m'avoit mis encore en état d'encourager mes compagnons d'infortune, et de les empêcher de se livrer au plus affreux désespoir : cependant ce changement subit de situation m'affecta, au point de relâcher tous les ressorts de mon âme, et toutes les facultés de mon entendement tombèrent dans la plus bizarre confusion. La bonté sans bornes, les soins, les attentions de M. Willshire, son langage affectueux qui étoit celui d'un frère ou d'un ami tendre, n'eurent d'autre effet sur moi que de faire fermenter l'orage qui s'amassoit dans mon cerveau. Je ne tardai pas à perdre l'usage de mes sens, et à tomber dans le délire. Pendant trois jours que dura cet état convulsif, je ne savois où j'étois, ni ce que je faisois; et lorsque la raison me revint, je trouvai le généreux M. Willshire dans ma chambre : il m'avoit constamment soigné pendant toute cette crise; il avoit essayé, mais vainement, de me faire promener avec lui dans la galerie; il cherchoit par des distractions, à ramener le calme dans mes esprits égarés. J'étois resté continuellement baigné de larmes; je fré-

missois à la vue de toute créature humaine, dans la crainte d'être ramené en esclavage. Je me cachois, comme pour me dérober aux regards, dans le coin le plus reculé de ma chambre; mais, malgré cet état d'insensibilité, je semblois conserver toujours le sentiment du mérite de mon libérateur et ami, et je ne me refusois ni à ses avis ni à ses soins.

Ce noble et estimable jeune homme n'avoit rien épargné pour nous procurer toutes les les douceurs que nos souffrances passées et notre état actuel de foiblesse paroissoient exiger; il nous administroit lui-même jour et nuit les secours dont nous avions besoin, et y mêloit les douces consolations de l'amitié. Les meilleurs vins de sa cave servirent à nous restaurer; il poussa même la complaisance jusqu'à envoyer des exprès dans le voisinage de la ville de Maroc, à plus de cent milles de distance, avec ordre d'apporter quelques-uns des fruits délicieux que le pays produisoit, tels que dattes, figues, grenades, raisin, etc. etc. Ces prévenances et ces soins eurent leur effet; je sentis mes forces renaître, et mon appétit naturel ne tarda pas à se réveiller. On fit donner des ch - mises, des grandes culottes et des jaquettes à mes compagnons. Leurs forces soutenues par

une bonne nourriture ne tardèrent pas à renaître. Le capitaine Wallace qui commandoit le brigantin anglais *le Pilote* qui se trouvoit alors dans le port, nous fournit du porc salé, des pois et des patates, et nous témoigna beaucoup d'amitié. Clark et Burns n'étoient que des squelettes d'hommes. M. Savage et Horace étoient également amaigris, mais n'ayant pas été incommodés au même point, ils étoient conséquemment moins foibles. Nos os ainsi que nos côtes avoient été dépouillés non-seulement de chair, mais encore de peau ; ils ressembloient, quand nous étions dans le Désert, à des ossemens blanchis par le feu. Ils étoient, à la vérité, recouverts d'une nouvelle peau depuis notre arrivée à Swearah ; mais cela n'empêcha pas que les gens de l'endroit ne nous désignassent que sous le nom d'esclaves dessechés ou de squelettes. Cédant aux instances de M. Willshire, je me laissai peser, et il se trouva que je pesois moins de quatre-vingt-dix livres, quoique mon poids habituel, depuis dix ans, eût été de deux cent quarante livres. Le poids de mes compagnons paroîtra si extraordinaire que j'ose à peine en faire mention, car je crains qu'on ne veuille pas me croire, quand je dirai que des corps d'hommes qui conservoient encore l'étin-

celle vitale, ne pesoient pas quarante livres.

La vue de ma figure, quand je me regardois dans un miroir, rappeloit à mon souvenir les épreuves par lesquelles j'avois passé depuis mon naufrage. Je pouvois y contempler avec plaisir et reconnoissance le pouvoir, la sagesse et la prescience de l'Etre Suprême, ainsi que sa miséricorde et sa bonté infinie. Je pouvois découvrir clairement que cette chaîne d'événemens que, dans mes premières années, j'avois toujours considérés comme de grands malheurs, avoit été dirigée par une sagesse infaillible, et m'avoit préparé à achever de parcourir le cercle tracé par le Tout-Puissant. Lorsque j'étudiois les langues française et espagnole, je le faisois par l'appât d'un gain futur dans des entreprises de commerce. Tous les efforts que j'avois faits jusque-là pour apprendre des langues étrangères, et m'orner l'esprit de la connoissance des choses et des hommes, ne m'avoient point enrichi; et l'on sait que l'homme sans fortune n'est considéré en général dans ce monde, que comme un être qu'on peut impunément fouler aux pieds, et que repoussent avec dédain les brillantes chenilles de son espèce, qui se jouent autour de lui avec tout l'orgueil et toute l'insolence que donnent des richesses souvent mal

acquises. Je pensai que l'homme vertueux, quand il étoit pauvre, étoit non-seulement méprisé par les grands de la terre, mais encore abandonné à lui-même par la Providence. Il y avoit sûrement de l'injustice de ma part dans cet accès de misanthropie, mais mon âme étoit brisée par le chagrin; naturellement porté à l'amitié, je n'avois éprouvé que perfidie: j'avois été trompé et pillé par ceux même que je devois regarder comme mes amis; et sans prétendre faire ici mon apologie, je puis assurer que je n'avois jamais vu couler les larmes de l'infortune, sans lui tendre une main secourable chaque fois que je l'avois pu. Aigri alors par le malheur, j'étois devenu insensible aux douces impressions, et je concluois que, hors du cercle étroit de sa famille, il n'étoit pas permis de trouver une amitié ou des services désintéressés. Cependant j'avois sous mes yeux des preuves qui démentoient bien certainement ma manière de penser. M. Willshire n'étoit ni mon parent ni mon ami, et cependant que d'obligations ne lui avois-je pas! quelle âme honnête et compatissante!

Au milieu de ces réflexions, je reçus par un courrier que le consul général Simpson de Tanger expédia à M. Willshire, la lettre suivante.

On peut y voir à nu l'âme de l'écrivain; elle fait voir la bonté du cœur de celui qui l'écrivoit, et n'a pas besoin de commentaires.

Gibraltar, 13 novembre 1815.

MON CHER RILEY,

Je ne perdrai pas un moment en préambules inutiles. J'ai écrit à M. Willshire que votre traite sur moi de douze cents piastres ou plus, sera exactement payée pour l'acquisition de votre liberté et de celle de vos compagnons d'esclavage. Je lui ai envoyé deux fusils à deux coups pour remplir la promesse qu'il a faite au Maure. J'espère que peu de temps après que vous aurez reçu cette lettre, j'aurai le plaisir de vous serrer de nouveau la main sous mon toit; vous viendrez ici par la voie de Tanger.

Votre dévoué

HORATIO SPRAGUE.

Je dois laisser au lecteur à imaginer quelles durent être mes sensations à la lecture de cette lettre, et en voyant celle écrite par M. Sprague à M. Willshire. Je me contenterai de faire remarquer que ma connoissance avec ce galant homme ne datoit que des dix jours que je pas-

sai à Gibraltar, avant que d'entreprendre mon désastreux voyage. M. Sprague est natif de Boston, capitale de l'Etat de Massachusset; il avoit formé à Gibraltar un établissement de commerce respectable, peu de temps avant que la dernière guerre éclatât. Au commencement de cette guerre, des spéculateurs avoient expédié un grand nombre de bâtimens américains avec des cargaisons de provisions pour l'Espagne et le Portugal. Ces bâtimens navigueient avec licence de l'ennemi; mais pour une cause quelconque, plusieurs furent capturés sur l'Océan par des bâtimens de guerre anglais et conduits à Gibraltar, où navires et cargaisons furent condamnés par la vice-cour d'amirauté, et les équipages jetés dans la rue sans un sou dans la poche, et abandonnés à la merci des élémens. M. Gavino, consul américain, ne voulut rien faire en leur faveur, par la raison, disoit-il, que ses fonctions avoient cessé à cause de la guerre. Alors M. Sprague, cet homme humain et généreux, à qui il suffisoit de savoir un homme dans la peine pour venir à son secours, les prit sous sa protection, loua la coque d'un vieux navire pour les y loger, leur fournit des provisions, pourvut à leurs besoins, même à leur aisance pendant plus d'un an, et de cette manière

soutint et défraya de sa propre ...rse et par pure philanthropie, au moins cent cinquante hommes. Je tiens ces faits de M. Charles Moore, de Philadelphie, et d'autres personnes respectables dont la véracité ne peut pas être suspectée. Il fournit encore et envoya une somme considérable d'argent à Alger pour arracher aux travaux forcés et racheter d'esclavage nos malheureux compatriotes, y compris les officiers et l'équipage du brigantin du capitaine Smith de Boston, qui avoient été faits esclaves par cette régence. Il fut aidé dans cette bonne action par MM. Charles Hall et compagnie, négocians à Cadix, et plusieurs autres dignes et respectables Américains; mais la perte de la corvette des Etats-Unis *l'Epervier*, à son retour en Amérique, ayant à son bord tous les esclaves rachetés après que la paix eut été faite avec Alger, ne leur permit pas de faire connoître la reconnoissance due à l'humanité de M. Sprague. Ces faits me furent communiqués à Gibraltar par divers individus respectables, et l'on peut aisément constater leur authenticité.

La mobilité dans les pensées devoit également avoir action sur mon esprit. Après une nuit d'un assez bon sommeil, mes idées se reportèrent sur ma conservation miraculeuse, ma

misanthropie fit place aux douces émotions, et je m'accusois bien sincèrement d'ingratitude envers la Providence pour avoir osé douter un instant de sa sagesse et de sa bonté; je récapitulois alors les diverses épreuves par lesquelles j'avois passé, et je reconnus partout le doigt de Dieu. Quand mon bâtiment fit naufrage, je conservai assez de présence d'esprit pour sauver les gens que j'avois à bord, et les conduire à terre sains et saufs. Lorsqu'ensuite je fus pris par les Arabes, j'employai un stratagème qui me fut inspiré à l'instant du péril, mais qui coûta la vie à un de mes malheureux compagnons; je ne vis d'autre moyen d'échapper à la férocité brutale des naturels, qu'en le faisant venir à terre: cela détourna effectivement l'orage de dessus ma tête; mais j'étois loin de penser qu'il en seroit la victime: je croyois me devoir à la conservation de mes compagnons d'infortune; et ce raisonnement, tout spécieux qu'il peut être, a fait que je ne me suis jamais reproché sa mort. Ce fut encore une main invisible qui aplanit les flots de la mer jusqu'à une certaine distance, quand nous nous abandonnâmes sur une frêle nacelle dont les bordages et les membrures étoient en si mauvais état, qu'ils ne sembloient plus tenir que par la pression des eaux; lorsque

dénués de toute espèce de provision et accablés de fatigues, nous fûmes tout à coup jetés sur une côte déserte, portés par une vague effroyable qui passa au-dessus de rochers dont les pointes aiguës devoient mettre en pièces et nous et notre embarcation. Nous avions ensuite été forcés d'escalader des sommités environnées de profonds abîmes; ce que nous n'avions pu faire qu'en rampant et en nous soutenant les uns les autres jusqu'à ce que nous fussions arrivés sur le plateau du désert qui s'élevoit devant nous. Ces délais nous avoient été nécessaires pour arriver à temps en vue des feux qu'avoient allumés les Arabes (qui, comme je l'ai su ensuite, étoient les premiers qui, depuis trente jours, eussent été à cet endroit pour donner l'eau à leurs chameaux), et qui y avoient été cette fois envoyés par la Providence, pour nous sauver la vie que nous allions perdre, car notre extrême soif ne nous eût pas permis d'exister un jour de plus. Quoique ma peau eût été calcinée par les rayons du soleil, et que je fusse devenu l'esclave de ces misérables errans, le même pouvoir suprême qui m'avoit encore conservé la vie, m'avoit accordé assez d'intelligence pour comprendre une langue que je n'avois jamais entendu parler auparavant, et m'avoit

permis de me faire entendre de ce peuple et même de m'en faire respecter à un certain point. Sidi Hamet, voleur arabe, avoit été envoyé par la Providence, de la frontière des Etats Maures dans le désert, avant même que je fusse parti de Gibraltar ; il avoit été conduit par la main de cette même sagesse infaillible à la tente de mon maître; son cœur s'étoit amolli au récit de mes malheurs, et au lieu de continuer son commerce qui étoit celui des plumes d'autruche, il s'étoit laissé persuader d'en faire un nouveau pour lui, et cela par un misérable esclave, qui conservoit à peine un souffle de vie, contre son propre jugement, et malgré l'opposition directe et énergique de son frère et associé, qui ne cessoit de lui répéter, que quand bien même je lui aurois dit la vérité, concernant l'ami que j'avois à Maroc pour m'y racheter à mon arrivée, je n'étois pas en état d'y être conduit vivant; que cependant ce même frère, un des plus barbares des hommes, avoit été forcé, même contre sa volonté, de consentir à cet achat, de le favoriser, en y consacrant sa propriété, et de donner ses soins à me soutenir et à me défendre dans le Désert, moi et quatre compagnons d'infortune, tandis que tous ses plans pour nous vendre et nous séparer

avoient constamment fini par échouer. Une barque espagnole avoit fait naufrage sur la côte de Suse, au nord du cap Nun, et dix-neuf hommes de son équipage ou avoient été massacrés par les naturels, ou bien traînoient en gémissant la plus triste existence dans le plus horrible état d'esclavage qu'il soit possible d'endurer. Et pourtant c'étoit cet événement seul qui avoit fourni le morceau de papier sur lequel j'avois à tout hasard écrit un billet à Mogadore. Ce billet étoit tombé dans les mains d'un homme auquel j'étois absolument étranger, et qui m'étoit également inconnu. Cet excellent jeune homme avoit été touché par la même puissance qui jusque là m'avoit protégé. Il avoit consenti à payer la somme demandée, et s'étoit fié implicitement à la parole par écrit d'un misérable esclave, qui étoit alors à trois cents milles de distance, et qui n'étoit pas même alors sous la puissance du gouvernement qui le protégeoit lui-même. Son impatience de soulager mes maux avoit été si grande, qu'il avoit compté sur-le-champ l'argent demandé par mon maître, sous la seule condition que celui-ci resteroit à Swearah (Mogadore), jusqu'à ce que nous fussions arrivés, mais sans qu'il eût le moyen de l'y garder ou retenir un instant, si ce dernier avoit voulu s'en aller. Il avoit à peine

voulu donner le temps d'aller prendre congé de sa famille à ce magnanime Maure qui s'étoit offert volontairement à partir pour venir nous chercher, au risque imminent de sa vie; lui donnant sa propre malle pour faire le voyage, et le suppliant de faire toute la diligence possible, le jour et la nuit, jusqu'à ce qu'il nous eût atteints, et de n'épargner ni peines ni dépenses pour nous conduire à Mogadore.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici de quelle manière M. Willshire reçut mon premier billet. Sidi Hamet, qui en étoit le porteur, étoit un de ces Arabes qui appartiennent à une tribu surnommée par les Maures, enfans des lions, à cause de leur esprit indomptable. Lorsqu'il arriva à la porte de Swearah ou Mogadore, il rencontra Rais bel Cossim que le hasard sembloit avoir conduit au devant de lui, et qui lui étoit tout-à-fait inconnu. « D'où venez-vous, fils d'un lion? » lui dit Rais. « Je viens de traverser le Désert, répondit l'Arabe, et j'arrive en ce pays pour traiter avec un consul de la rançon de quelques esclaves. » Il lui montra en même temps ma lettre. Ce Maure étoit le seul en qui M. Willshire plaçoit sa confiance; il conduisit Sidi Hamet auprès de lui, et offrit de quitter sa famille, qui étoit alors malade, et de

faire tous ses efforts pour nous rendre le plus tôt possible à la liberté. La Providence avoit voulu encore que nous fussions détenus à Stuka, où nous eûmes le temps de nous rétablir en partie de notre maladie, et de prendre assez de forces pour nous soutenir pendant le reste du voyage; elle avoit fait échouer et réduit à rien toutes les trames de Sheick Ali, et nous avoit de plus ménagé un ami comme M. Sprague de Gibraltar, le plus sensible et le meilleur des hommes.

Cet enchaînement miraculeux de prodiges opérés en notre faveur m'avoit rempli l'âme d'une si vive reconnoissance envers la Sagesse infinie, que je restai baigné de larmes pendant l'espace d'un mois. Quand je voulois prendre du repos, et que mes yeux appesantis se fermoient, des songes pénibles me retraçoient les fatigues et les privations que j'avois endurées dans le Désert : je me levois tout endormi, et, croyant conduire encore les chameaux à travers les collines de sable ou sur des falaises escarpées, je parcourois ma chambre dans tous les sens. Dans l'égarement de mes esprits, il m'arrivoit quelquefois de donner de la tête contre un mur, ce qui me réveilloit en sursaut : alors, trempé de sueurs et haletant, je me rejetois sur mon lit, où je ne tardois pas à avoir de nouveaux rêves pendant lesquels les mêmes

scènes se renouveloient. Craignant que, dans cet état de somnambulisme, je ne sortisse une nuit de ma chambre et ne me blessasse pendant mon sommeil, j'avois soin de fermer la porte et de cacher la clef avant de me mettre au lit. Il y avoit des barres de fer aux fenêtres de la chambre où je dormois, et je m'éveillai souvent en cherchant à en sortir par là. Cependant mes forces revinrent peu à peu, mon esprit reprit du calme et de la sérénité.

Le 1er décembre, je fus en état de monter à cheval, et de me promener dans la ville et aux environs. M. Willshire, qui n'avoit pas cessé de nous prodiguer ses soins, essayoit de tous les moyens qu'il croyoit propres à me distraire de mes pénibles réflexions. Accompagné d'un seul Maure, il me conduisoit souvent à un de ses jardins situé à deux milles de la ville; nous y passions dans l'intimité des heures fort agréables: le sentiment profond de ma reconnoissance et le plaisir qu'il prenoit à obliger rendoient pour nous ces momens délicieux.

Dans ce jardin se trouvoit un antique figuier, dont le tronc et les branches étoient couverts des noms ou des lettres initiales des noms de presque tous les Européens ou Américains qui avoient visité Swearah ou Mogadore; ils étoient tracés au canif dans l'écorce de l'arbre; et ac-

compagnés de la date de leurs visites. C'étoit une espèce de monument que je prenois un plaisir infini à examiner. Il sembloit dire que Swearah avoit été autrefois une ville florissante, lorsque le gouvernement maure en encourageoit le commerce. Mais depuis que la superstition, le fanatisme et la tyrannie s'en étoient emparés, toutes les richesses des habitans de cette cité industrieuse avoient disparu, les étrangers n'y venoient plus commercer, et l'on diroit aujourd'hui que les malédictions du ciel se sont appesanties sur toute la contrée; car malgré les efforts des cultivateurs et la fertilité du sol, des sécheresses affreuses et les ravages des sauterelles ont causé souvent la famine dans ce pays, d'où l'on exportoit naguère pour l'Espagne et le Portugal, des quantités immenses de grains à une demi-piastre le boisseau. Il n'en a pas été expédié un seul boisseau depuis quelques années, et l'on ne pouvoit même alors s'en procurer à aucun prix, si ce n'est de temps à autre soit quelques sacs qu'on fait venir de la province de Duquella ; encore n'y avoit-il que les plus riches des habitans qui pussent s'en procurer, les autres se contentoient d'orge en petite quantité, dont ils faisoient leur *couscoussou*.

NOTES.

Note sur *Wednoon*, *Well de Nun*, *Vled de Nun*, *Vidnoon*.

Le pays de *Vled de Nun* (appelé dans les ouvrages géographiques et voyages anglais, *Wednoon*), est séparé de la province du Suse par des déserts sablonneux. L'empereur de Maroc s'arroge la souveraineté du *Vled de Nun*; mais il n'a, sur les peuples qui l'habitent, qu'une foible autorité. Cette province vaste, mais déserte, n'a jusqu'au cap Bojador, sur environ soixante lieues de long, aucun port ni aucun mouillage. Elle est peuplée d'Arabes de différentes tribus, dont les campemens sont répandus dans l'intérieur des terres susceptibles de quelque culture; dans la partie occidentale, ce ne sont que des plages désertes, bordées de sables et de rochers sous l'eau, sur lesquels la mer vient se briser. L'on est quelquefois entraîné sur cette côte par des courans rapides qui se forment entre la terre et les îles Canaries; des navires espagnols, des anglais et des français, y ont souvent fait naufrage. Dans ces cas malheureux, le sort des équipages ne sauroit être plus déplorable : ils sont enlevés et dépouillés par les Arabes de ces cantons, qui, malgré quelque police qu'ils observent dans leur brigandage, s'enlèvent réciproquement leurs esclaves et leurs dépouilles les armes à la main. Ces malheureux sont exposés à la faim, à la

soif, aux caprices des maîtres, et à toutes les humiliations de la misère; à la honte de l'humanité, ils sont vendus et revendus, et plus souvent troqués contre des chameaux, ou autres bestiaux, dans les marchés de ces déserts.

L'empereur de Maroc emploie bien quelquefois ses bons offices pour faire entrer ces infortunés en son pouvoir; mais la lenteur et les difficultés que ces recherches et ces négociations éprouvent, occasionnent toujours des retards qui répandent la plus grande incertitude sur le sort de ces malheureux. Une fois au pouvoir de ce prince, il faut encore les solliciter, et les attendre avec patience de sa justice et de sa générosité.

L'auteur de cette description dit, au sujet des courans qui se forment entre la terre et les îles Canaries : Ces accidens de la navigation, qui peuvent dépendre d'un concours malheureux de circonstances, ont été très-souvent occasionnés par l'ignorance des navigateurs; et on peut s'en convaincre par la déposition des mariniers qui ont survécu à ces disgrâces. On les préviendroit, en assujétissant les navigateurs destinés pour la côte d'Afrique, à passer l'ouest des Canaries, et surtout en faisant observer avec plus de rigidité les ordonnances pour l'examen des capitaines, et en établissant que les navires destinés à de longs voyages, eussent trois officiers, le capitaine compris, en état de commander.

Sur SOUERA, *autrement dite*, MOGODOR, *ou* MOGADORE.

Cette place, que les Maures appellent indifféremment *Suera* ou *Mogodor*, reçoit le nom d'un saint vénéré dans le pays appelé Sidi *Mogodour*, dont on voit le tombeau à

peu de distance de la ville au sud. Il n'y avoit anciennement à Mogodor qu'un mauvais château qui avoit été construit par les Portugais, pour assurer les communications entre les places qu'ils avoient au sud de cette côte ; ce château protégeoit en même temps l'entrée d'un port formé par un canal qui est entre la terre et une petite île. Cette situation ayant paru favorable pour en faire une place de commerce, l'empereur Sidi Mahomet résolut d'y faire bâtir une ville. Ceux de ses sujets qui jouissoient de quelques facultés, s'empressèrent d'y faire construire des maisons pour complaire à leur maître ; les négocians des différentes nations furent invités à en user de même, et l'empereur leur accorda en dédommagement, des exemptions et des rabais sur les douanes, qui furent solennellement promis, et ne furent pas scrupuleusement observés.

Cette ville, qui fut commencée en 1760, est entièrement achevée ; elle renferme une quantité de maisons solidement et assez proprement bâties : les rues de cette ville sont alignées, et il n'y en a pas dans cet empire qui soit construite avec autant de régularité. Cette place entourée de murailles, est protégée de batteries pour la défendre, autant du côté de la mer que du côté de terre, en cas de quelqu'invasion de la part des Maures du sud ; dans un tel cas, cependant, la ville qui n'a point d'eau, et dont la rivière est éloignée d'une demi-lieue, seroit à la discrétion de l'ennemi.

Un ingénieur français, appelé Cornut, des environs d'Avignon, qui, courant après la fortune, passa de Gibraltar à Maroc, comme on va de Charybde en Scylla, jeta les fondemens de la ville de Mogodor. Il fut très-bien

accueilli de l'empereur, qui désiroit distinguer son règne par la fondation d'une nouvelle ville; mais après avoir servi dix ans, cet ingénieur retourna en France, aussi pauvre qu'il en étoit parti. Cette ville a été achevée ensuite par des renégats et par des maçons appelés d'Europe.

L'empereur Sidi Mahomet rassembla à Mogodor tous les négocians européens, et c'est le seul port de la côte, tout éloigné qu'il est de l'Europe, qui ait avec elle des liaisons suivies de commerce. Cette ville est dans un sol humide, et si bas, que dans les grandes marées, elle forme une presqu'île. Les environs en sont tristes; ce ne sont partout que des sables accumulés, et quelques déserts sauvages, où tout respire la solitude et l'ennui. Les Européens, en dédommagement, ont une communication plus facile avec les provinces du sud, qui, par l'échange de leurs productions contre les importations d'Europe, entretiennent l'activité du commerce de cette place.

Le port de Mogodor est formé par un canal qui est entre la terre et une île, qui a plus d'un mille de long: ce canal a son embouchure au nord-ouest, et sa sortie au sud; il est assez sûr pour des navires de moyenne grosseur; mais il n'a pas, en général, assez de profondeur, d'autant plus qu'il se resserre tous les jours par la quantité de sables qui s'y accumulent. Le naufrage de plusieurs navires qui ont péri en hiver dans ce port par des coups de vent violens, dans la partie du sud-ouest, démontre son peu de sûreté dans la mauvaise saison.

Nous avons toujours employé dans cette traduction l'orthographe de l'édition originale pour le nom que les

Maures donnent à la ville de Mogadore. Le capitaine Riley l'écrit, *Swearah;* le voyageur connu sous le nom d'Ali Bey, *Souera ;* M. Chénier, *Suéra ;* la carte de la relation des Voyages lui donne le nom de *Soira ;* M. Jackson dit que son véritable nom est *Saweerah*, dérivé de *Tasaweerah*, qui, dans la langue arabe d'Afrique, signifie dessin ou tableau. Le colonel *Keatinge* l'appelle *Soucra.*

Suivant ce dernier voyageur, Mogador est investi par des collines de sables volans. L'hiver, les vents qui soufflent communément du sud-ouest, les chassent l'espace de quelques milles dans la direction opposée; mais lorsque la brise permanente, régulière et alizée de l'été se fait sentir, cette brise qui vient toujours du nord, amène avec elle un air froid, condensé au pôle, qui se fraye un chemin au sud, pour remplacer le vide de la raréfaction causée par le retard du soleil au tropique, et rétablir l'équilibre. Toute l'atmosphère est obscurcie à Mogodore, jusqu'à une certaine élévation, de particules sablonneuses qui viennent reprendre leur ancienne position d'été; on ne peut s'empêcher d'admirer l'ordre de la nature, même dans le cas où, au premier coup-d'œil, elle paroît le plus capricieuse. La petite rivière qui coule à un mille et demi au sud de Mogadore, et sur la rive méridionale de laquelle sont situés les jardins des Européens, cette petite rivière, qui, à son embouchure dans la mer, n'est guère plus considérable qu'un ruisseau à truites, a le pouvoir d'arrêter et de faire tomber à ses pieds ce Goliath de l'atmosphère, et semble en quelque sorte lui dire : « Je te défends d'aller au-delà de ma rive droite. »

Ici les masses de sables sont accumulées à la hauteur

de soixante-dix pieds, aussi escarpées que des matières semblables puissent garder la forme perpendiculaire, et formant une chaîne d'ondulations uniformes de cette élévation, lesquelles ressemblent à un océan de vagues immenses qui seroient soulevées par un vent violent, et qui s'arrêteroient tout à coup dans cette forme. Ce petit filet d'eau agit comme le protecteur de l'*Oasis* européenne ; il la préserve de cette submersion qui, sur ce continent-ci, en a englouti d'autres d'un bien plus grand renom, et d'une antiquité bien plus reculée ; la briéveté de son concours, et conséquemment de la lutte, le rend assez heureux pour échapper aux étreintes du géant, et se sauver intact et entier dans le sein de sa mère.

Aly Bey décrit cette mer de sable dont Mogadore est entourée, d'une manière moins poétique que le colonel anglais, mais non moins vraie. Le séjour de *Souera* est extrêmement triste. La ville est entourée d'un désert de sables volans, dans lequel il est impossible d'aller se promener : elle ne renferme aucun jardin ; ce n'est qu'à la distance d'une demi-lieue qu'on trouve des montagnes couvertes de bois d'argan, et d'une très-belle végétation. Cette plaine de sable qui entoure *Souéra*, est véritablement un petit *Sàhhara*, dans lequel le vent prend une rapidité étonnante. Le sable est d'une finesse tellement subtile, qu'il forme sur le terrain des vagues entièrement semblables à celles de la mer. Ces vagues sont si considérables, que dans peu d'heures, une colline de vingt ou trente pieds de hauteur peut être transportée d'un endroit à un autre. C'est une chose qui me paroissoit incroyable, et à laquelle je n'ai pu ajouter foi que

lorsque j'en ai été témoin ; mais ce transport ne se fait pas subitement, comme on le croit communément, et il n'est pas capable de surprendre et d'enterrer une caravane qui marche : il est facile même de décrire la manière dont s'opère ce transport. Le vent traînant continuellement le sable de la surface avec rapidité, on voit bientôt la surface du terrain baisser sensiblement de plusieurs lignes à chaque instant. Cette multitude de sable qui augmente à chaque moment dans l'air par les vagues successives, ne pouvant se soutenir, tombe et s'amoncèle pour former une nouvelle colline, et l'endroit qu'il occupoit auparavant, reste de niveau et comme s'il eût été balayé. Cette quantité de sable qui vole dans l'air est telle, qu'il faut prendre le plus grand soin pour éviter d'avoir la figure battue ; il faut surtout bien se garantir les yeux et la bouche. Ce second *Sahhara* peut avoir trois quarts de lieue de largeur à l'endroit où on le passe ; il faut prendre garde de se bien orienter, afin de ne pas se perdre dans les détours qu'on est obligé de faire au millieu des collines de sable qui bornent la vue, et qui changent si fréquemment de place, qu'on ne voit que le ciel et du sable, sans aucune marque à laquelle on puisse se reconnoître, au point que du moment où un cheval ou un homme lève le pied, quelque profond qu'en soit le vestige, il est à l'instant complétement effacé.

La grandeur, la rapidité et la continuité de ces vagues troublent aussi la vue des hommes et des animaux ; en sorte qu'ils marchent presqu'en tâtonnant. C'est ici que le chameau jouit de tous ses avantages : son grand cou, levé perpendiculairement, écarte sa tête de la terre, et

de la partie dense de la vague ; ses yeux sont défendus par des paupières charnues, fortement garnies de poil et à demi fermées ; les vestiges de sa marche sont un peu profonds par la grandeur et la forme de ses pieds faits en forme de coussinets ; ses longues jambes lui facilitent les moyens de franchir le même espace, en faisant la moitié moins de pas qu'un autre animal, et par conséquent avec la moitié moins de fatigue. Ces avantages lui procurent une marche ferme et aisée, dans un terrain où les autres animaux vont à pas lents et courts, et d'une manière vacillante ; en sorte que le chameau, destiné par la nature à ce genre de traversée, est un nouveau motif de louange envers le Créateur, qui donna le chameau à l'Afrique, et la renne au Japon.

Sanctuaires, *Maisons de Saints*, *de Faquirs*, *de Marabouts*, *de Sanctons ; Hospices de Saints*, *Tombeaux de Saints*, *Hermitages*, *Chapelles*, *Habitations de Saints*, *Sanctorium*, *etc.* Tous ces mots sont employés indistinctement et sans différence d'acception, par tous les voyageurs et historiens qui ont traité de l'empire de Maroc et de l'Arabie.

Les hospices des saints, dans l'empire de Maroc, sont en très-grand nombre ; il en est même qui ont de vastes possessions, dont l'asile est inviolable par la sainteté de de leurs titres. Dans l'enceinte de ces domaines on dissimule presque l'autorité du souverain ; on n'y respecte que le saint auquel l'asile est consacré. Dans la partie du sud, où l'imagination des hommes est plus disposée

à l'enthousiasme, ces hospices sont encore plus multipliés ; on y a pour les saints une plus grande vénération, et on porte l'austérité jusqu'à ne pas permettre aux chrétiens et aux juifs d'approcher de leurs sanctuaires. Cette dévotion superstitieuse y a même tant d'ascendant, qu'il étoit d'usage, dans le temps des révolutions, d'y voyager sous la sauvegarde d'un saint. On étoit protégé et à l'abri de toute insulte.

Les prêtres, les juges, tous les savans dans la loi, toutes les personnes instruites, ainsi que les chérifs ou les nobles, sont, parmi les Maures, en opinion de sainteté. Leur vénération s'étend même jusque sur les prêtres des chrétiens, et plus particulièrement sur les religieux.

La sainteté, dans cette partie de l'Afrique, est une profession des plus distinguées, et peut-être des plus lucratives ; c'est un héritage qui passe du père au fils, et quelquefois du maître au valet. Un saint dit avec confiance qu'il est saint, comme un tailleur dit qu'il est tailleur. Le nombre en est d'autant plus grand, que les idiots, les imbécilles et les fous, sont reconnus pour saints. Il est cependant vrai qu'à l'égard de leurs prétendus miracles, ce ne sont jamais les sots qui les font. La maison, l'hospice et le territoire du saint accrédité, car ils ne le sont pas tous également, est un asile inviolable : ces asiles connus de tous les temps, qui n'ont été, dans le principe, qu'une retraite contre la tyrannie et l'oppression, ont insensiblement étendu leurs priviléges. Les despotes de Maroc n'écoutant qu'un pouvoir arbitraire, les ont quelquefois violés ; mais, intéressés à entretenir les peuples dans leurs préjugés, ils les respectent presque toujours. Ces saints dont les

hospices sont infiniment multipliés, n'ont pas tous le même don ; les Maures invoquent les uns pour des maladies ; ils adressent leurs vœux à d'autres pour la fertilité de leurs terres, ou pour le succès de leurs entreprises ; il en est auxquels les femmes font des neuvaines pour avoir des enfans ; ce sont même ceux qui sont le plus invoqués, et qui font le plus de miracles ; d'autres ont des charmes contre les sorciers, contre la piqûre des serpens, et autres insectes venimeux. Ils jouent avec eux, et on en a vu qui mangeoient des scorpions.

Un sanctuaire est ordinairement un édifice carré ou octogone, surmonté d'un dôme, sous lequel est enterré le prédécesseur du saint vivant.

Douar, Douhar, Duar.

Les campemens des Arabes, qu'on appelle de ce nom, composés de plusieurs tentes, forment un croissant un peu fermé par les bouts, ou bien ils sont sur deux lignes parallèles, et leurs troupeaux, au retour du pâturage, occupent le centre. On ferme quelquefois, avec des fagots d'épines, l'entrée du douhar, qui n'a pour toute garde qu'un nombre de chiens, qui aboient sans cesse à l'approche d'un étranger. Chaque douhar a un chef subordonné à un officier de plus haut grade, qui a sous son administration un nombre de campemens. Les douhars répandus dans la campagne, et toujours voisins de quelque ruisseau ou de quelque source, sont les hôtelleries où les voyageurs viennent prendre asile. Il y a ordinairement une tente pour les recevoir, s'ils n'en portent pas avec eux. On trouve à s'y pourvoir de volailles, de lait, d'œufs, et de tout ce qu'il faut pour

es chevaux. On fait la garde auprès des tentes des voyageurs pour éviter tout embarras, surtout quand ce sont des Européens, parce que l'opinion de leur richesse pourroit tenter l'avidité des Maures, naturellement voleurs. Les douhars sont responsables d'un vol qui aura été fait dans le voisinage et à la vue de leurs tentes ; ils ne sont cependant tenus que des vols qui se font de jour ; ceux qui se font après le soleil couché ne sont pas à leur charge, puisqu'ils ne peuvent ni les voir ni les empêcher. Il résulte de cette police que l'on ne se met en route qu'au soleil levé, et qu'on doit s'arrêter avant qu'il se couche.

Poires piquantes, Figuier d'Inde, Opuntia.

Nous avons trouvé plusieurs fois dans l'ouvrage original le nom d'un fruit auquel l'Auteur donne le nom de *Prickly peats ;* nous l'avons traduit par celui de *Poires piquantes.* On appelle en Europe cette plante *raquete nopal*, ou figuier de Barbarie. Il sort de ses feuilles un fruit couvert d'une écorce épineuse, qu'il faut dépouiller avec attention. Ce fruit est douceâtre, et plein de petits pépins très-durs. Les Espagnols l'appellent *Touna*, ce qui feroit supposer qu'ils auroient reçu cette plante de Tunis ; et comme elle aura passé d'Andalousie chez les Maures occidentaux, ils appellent ce fruit *Figue de chrétien*, tandis que l'Europe, à plus juste titre, l'appelle *Figue de Barbarie.*

L'Argane, l'Arganier, l'Argali.

Depuis la province de Duquella jusqu'au sud de l'empire, il y a des forêts d'*Arganiers.* C'est un arbre

épineux, d'une forme irrégulière, qui produit une espèce d'amande très-dure, couverte d'une écorce corrosive comme celle des noix ; son fruit consiste en deux espèces d'amandes âpres et amères, d'où l'on extrait une huile précieuse pour la friture, qu'on appelle *huile d'Argane*. Quand les Maures font cette récolte, ils amènent leurs chèvres sous les arganiers, et à mesure qu'on en abat les fruits, elles ont soin d'en développer l'écorce qu'elles mangent avidement.

Haïck, *Haïque*, *Ilhaik*,

Est le nom qu'on donne à une mante de laine blanche qui sert d'habit aux Maures. On en fait de toiles de coton qui servent pour l'été. Le haïck a cinq aunes de long, sur une aune et demie de large. On ne lui donne ni foulage, ni teinture, ni apprêt. Il n'a point de couture, il n'est susceptible ni de façon ni de mode ; on le lave quand il est sale, le Maure en est enveloppé nuit et jour : c'est le modèle vivant des draperies des anciens.

Couscoussou, *Cuscusu*, *Cous cous-sou*.

C'est le nom qu'on donne au manger ordinaire des Maures. Le couscoussou est une pâte faite avec leur farine en forme de petits grains, dans le goût des pâtes d'Italie ; on fait cuire ce couscoussou à la vapeur du bouillon dans un plat profond, troué par le fond comme une passoire, et ce plat s'emboîte dans la marmite où l'on fait bouillir la viande. Le couscoussou qui est dans ce plat profond, se ramollit et se cuit lentement à la vapeur du bouillon avec lequel on a soin de l'humecter et de le mouiller de temps en temps. Ce manger, très simple,

tat en même temps nourrissant ; on le trouve même agréable quand on a surmonté les préventions que chaque nation conserve pour ses usages, et desquelles on ne se guérit qu'à force de vivre avec les hommes. Les Maures du commun mangent le couscoussou au lait ou au beurre, sans y mettre beaucoup de choix ; mais les personnes qui sont à leur aise, comme les gouverneurs de province ou leurs lieutenans, qui vivent dans le centre de leurs campemens, le font nourrir d'un bouillon succulent, fait avec un mélange de mouton, de volaille, de pigeons ou de hérissons, et le font arroser ensuite avec du beurre frais.

Sur *la dynastie de l'Empereur de Maroc actuel.*

Le chef de la dynastie actuelle des souverains de Maroc, fut Muley Ali, descendant de Mahomet, né à la ville de Yambo, près Médine. Il fut amené dans le pays par des Maures de Tafilet, qui firent alors le voyage de la Mecque. Il ne restoit plus de prince de l'ancienne dynastie. La dévotion et le vœu des peuples en firent un légitime souverain. La dynastie de ce prince a reçu le surnom de *Filéli.* Il mourut en 1664, universellement regretté. Il fut toujours occupé du bonheur de ses peuples.

Muley Mohamet, son fils aîné, lui succéda, mais il fut détrôné presque tout de suite par son frère cadet, Muley Archid, homme de la plus grande férocité, qui périt en 1672, âgé de quarante-un ans. Il fut remplacé par son frère, Muley Ismaël, à la suite de dix ans de guerre avec deux de ses frères et son fils, Muley Zidan, qu'il fit périr.

Muley Ismaël mourut le 22 mars 1727, âgé de quatre-vingt-un ans, après un règne de cinquante-quatre ans, souillé par une suite de scènes tragiques. Il se fit une armée composée de cent mille noirs. Le nombre de ses enfans mâles passa huit cents.

Muley Achmet Deby, son fils, lui succède. Il se livre à l'ivrognerie, est déposé, et replacé par son frère Muley Abd-Elmeleck, qui lui-même est détrôné par une révolte et étranglé. Muley Achmet Deby est remis sur le trône, et meurt d'hydropisie en mars 1729, abruti, et méprisé de ses sujets.

Muley Abdallah, autre fils de Muley Ismaël, lui succède. Il surpassa ses prédécesseurs en férocité. Il fut déposé en novembre 1734, et un de ses frères, Muley Aly, élu à sa place. Muley Ali est déposé à son tour, et remplacé, en mai 1736, par Muley Abdallah, qui fut déposé de nouveau, et remplacé par Muley Mahomet, autre fils de Muley Ismaël. Replacé sur le trône une seconde fois, Muley Abdallah en fut chassé en octobre 1736, et remplacé par Muley Mahomet. Chassé en 1738, il est replacé par Muley Zin Lahabdin son frère. Celui-ci ne règne qu'un moment, et est remplacé par Muley Abdallah qui monte sur le trône pour la quatrième fois. Muley Mustadi son frère lui fait la guerre, et étant vaincu, Muley Abdallah est proclamé empereur pour la cinquième fois. Il mourut le 12 novembre 1757. Son fils unique, Sidi Mahomet, qui partageoit l'empire avec lui, lui succède sans opposition. Le règne de ce prince ne fut ni varié par des révolutions et des combats, ni souillé par les actes de violence et de férocité qui dis-

tinguèrent le règne de ses aïeux. Il fit construire la ville de Mogadore, rétablir les forteresses de Larrache et Rabat, embellit ces villes d'édifices publics, fit embellir son palais de Maroc, fonda la ville de Fédale.

Sidi Mahomet, né en 1710, mourut en 1792. Il a été remplacé par Muley Soliman, l'empereur actuel, qui règne glorieusement depuis vingt-cinq ans.

Tous les ports de commerce de l'empire de Maroc furent fermés entre 1773 et 1780, à l'exception de Mogadore.

Sherif, *Cherif*, *Xeriff*, *Schérif*, *Shereef*, signifie un individu de la famille du prophète. C'est la seule noblesse du pays. Le colonel *Keatinge*, dans son Voyage à Maroc, etc., publié en 1816 par Colburne, à Londres, dit : « Qu'on ait été bacha ou alcaïde, la postérité des hommes qui ont occupé ces places éminentes, est rejetée et fondue dans la masse commune. »

L'histoire de ce pays nous démontre les dangers et les malheurs affreux qui proviennent de ce qu'il y manque une aristocratie. C'est à cette monstruosité politique que sont dus tous les maux qui ont pesé sur ce beau, mais misérable pays, et qui l'ont fait tomber dans la poussière.

Brebers, *Berbers*, *Bérébères*, sont les Troglodytes primitifs du Mont Atlas, et les auteurs de la race des Guanches des Iles Atlantiques.

Sidi, *Sidy*, *Cide*, est une expression fort usitée, qui sert de prénom, et qu'on peut traduire en français par celui de maître ou seigneur. Sidi Mohammed, Sidi Ishem,

Sidi Hamet, sont des noms que l'on trouve plusieurs fois dans ces deux relations.

Ajjh. Ce mot, qu'il seroit à peu près impossible de prononcer en français, est écrit dans d'autres ouvrages sur l'Afrique, *el hagé* ou *hagi.* Il signifie un homme qui a fait une fois dans sa vie le voyage ou le pèlerinage de la Mecque et de Médine, pour aller visiter le tombeau du saint prophète. Ce voyage imprime aux pèlerins, pendant tout le reste de leur vie, un caractère sacré. Ainsi on trouve dans les relations et descriptions de Maroc, une foule de noms qui se terminent en *hage*, ce qui veut dire *le pèlerin.* Nous avons laissé subsister dans la traduction, l'orthographe du mot employé dans l'édition originale, *ajjh*, ne fût-ce que pour la singularité du fait.

Shepherd's Sprout, racine sauvage qu'on trouve dans le Désert, et que M. Riley dit ressembler à la plante qu'on appelle en Amérique *shepherds sprout.* Nous avons traduit ce mot par celui de brocoli sauvage. Dans les Voyages et Descriptions du Désert que nous avons lues, nous avons trouvé, que quelque sauvage que fût le pays, on y trouvoit des racines, telles que trufes, patates, et des fruits rouges du même goût et beaucoup plus petits que les jujubes. On rencontre encore beaucoup d'autres herbes sauvages qui servent de nourriture.

Suse, *Sus*, *Sous.* Province, anciennement royaume, de la Barbarie méridionale. On n'y reconnoît point l'autorité de l'empereur de Maroc. Le plus puissant des chefs de ce pays est Sidi Ishem.

Route de Santa-Cruz à Tanger.

	lieues.
De Tanger à Arzille.....	5
D'Arzille à Larrache (1), ...	12
De Larrache à la Mamore, ...	20
De la Mamore à Salé, ...	5
De Salé ou Rabat à Mensouria, ..	8
De Mensouria à Fédale, ...	4
De Fédale à Dar Beyda ou Amafé, .	4
De Dar Beyda à Azamore, ...	15
D'Azamore à Mazagan, ...	4
De Mazagan à Valedia, ...	12
De Valedia à Saffi, ...	8
De Saffi à la rivière Tenssif, ...	5
Du Tenssif à Mogadore, ...	18
De Mogadore à Santa-Cruz, ...	35
	155, ou 465 milles.

(1) Larrache, en arabe, El-Arrain, lieu planté de jardins. En 1780 son commerce fut fermé par Sidi Mahomet.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

Des Matières contenues dans le premier volume du Voyage de JAMES RILEY.

Lettre de M. Rensaw, servant à confirmer la narration du Capitaine Riley. . . . . pag. v
Préface de l'Auteur. . . . . xj
Préface du Traducteur. xix
CHAPITRE Ier. Notices sur la naissance, l'éducation et la vie de l'Auteur, jusqu'au mois de mai 1815. 1
CHAP. II. Voyage de la rivière de Connecticut à la Nouvelle-Orléans, sur le brigantin américain *le Commerce*. 12
CHAP. III. Voyage de Gibraltar vers les Iles du Cap-Vert; Naufrage du brigantin *le Commerce* sur la côte d'Afrique. 21
CHAP. IV. Description des Naturels du pays. — Ils font la guerre à l'équipage, et l'obligent à se retirer à bord du bâtiment naufragé. 31
CHAP. V. Les Naturels se saisissent de l'Auteur, par perfidie, et s'emparent de son argent. — Situation critique dans laquelle l'Auteur se trouve à terre. — Il se sauve à bord du bâtiment échoué. — Massacre d'Antonio Michel. 48

CHAP. VII (1). Souffrances de l'équipage. — Manière de franchir les rochers le long du bord de la mer, sous des falaises escarpées. — Arrivée sur la surface du Désert. — Rencontre d'un parti d'Arabes errans, par lesquels ils sont faits esclaves et mis à nu. . . . . pag. 81

CHAP. VIII. L'Auteur et les gens de son équipage sont transportés sur des chameaux dans l'intérieur du Désert de Zahahrah. — Les Arabes tiennent conseil. — L'équipage est vendu et distribué. — Rêve extraordinaire de l'Auteur. — Il a la peau et la chair grillées sur le corps, ainsi que ses compagnons. — Leurs horribles souffrances tandis qu'ils sont nus et errans dans le Désert avec leurs maîtres, ne vivant que d'un peu de lait de chameau. — Arrivée de deux marchands arabes. 115

CHAP. IX. L'Auteur persuade aux deux marchands arabes de l'acheter, lui et quatre de ses malheureux compagnons. — Ils tuent un chameau, et se préparent à partir pour Maroc, en traversant le Désert. 160

CHAP. X. Départ de l'Auteur et de quatre de ses compagnons pour traverser le Désert. — Leurs souffrances. — Ils arrivent à une source d'eau douce. — Description de sa singulière situation. . . . 185

(1) Il y a eu dans la série des premiers chapitres une erreur de chiffres; on a mis *Chap. VII*, au lieu de *Chap. VI*. Nous avons cru devoir laisser subsister cette faute dans la table, pour éviter au lecteur le désagrément de faux renvois.

CHAP. XI. Voyage dans le Désert. — Ils sont traités avec hospitalité par les Arabes, et arrivent à un puits d'eau douce. . . . . pag. 205

CHAP. XII. Ils arrivent parmi d'immenses montagnes de sable mouvant. — Leurs extrêmes souffrances. — Leurs maîtres trouvent et volent de l'orge, qu'ils restituent ensuite. 214

CHAP. XIII. Continuation du Voyage dans le Désert. — Diverses occurrences singulières. — Les Voyageurs arrivent en vue de l'Océan. 231

CHAP. XIV. Ils marchent le long de la côte sous de hautes falaises. — Ils rencontrent une compagnie d'Arabes. — Ils voyagent pendant la nuit de crainte des voleurs. — M. Savage s'évanouit. — Il est au moment d'être massacré, et est sauvé par l'Auteur. 257

CHAP. XV. Les Montagnes noires paroissent dans l'Est. — Les Voyageurs arrivent au bord d'une rivière d'eau salée et à des puits d'eau douce, où ils trouvent plusieurs chevaux. — Description d'une plante singulière. — Ils arrivent aux terres cultivées, à une rivière d'eau douce; ils voient des huttes en pierre. 272

CHAP. XVI. Les Voyageurs se divisent. — Ils se mettent en route à l'Est. — Leurs maîtres sont attaqués par une bande de voleurs. 288

CHAP. XVII. Les Voyageurs se procurent du poisson frais. — Ils passent au travers de plusieurs petits

villages entourés de murs, et font rencontre de voleurs montés à cheval. . . . . pag. 297

CHAP. XVIII. Leurs maîtres commettent une erreur qu'ils sont obligés de redresser. — Sidi Hamet et son frère se battent. — Situation critique d'Horace. — Ils rencontrent des villages. 307

CHAP. XIX. L'Auteur écrit une lettre. — Sidi Hamet part pour aller la porter à Swearah. — Arrivée de Sheick Ali, personnage extraordinaire. . . . 324

CHAP. XX. Un Maure arrive de Mogadore, apportant une lettre. — Ils partent pour Mogadore. . . 343

CHAP. XXI. Les Voyageurs arrivent près des ruines d'une ville, où ils voient encore tout dressés, deux béliers ou machines à battre les murailles. — Leur description. — Histoire de la destruction de cette ville. — Ils traversent une rivière et une vallée fertile. — Ils logent dans une ville, et sont ensuite arrêtés par Sheick Ali et le prince d'une autre ville. 360

CHAP. XXII. Rais bel Cossim gagne l'amitié du Prince. — Les Voyageurs reçoivent de bonnes provisions. — Les plans de Sheick Ali échouent. — Départ des Voyageurs. — Ils arrivent à Santa Cruz dans l'empire de Maroc. 394

CHAP. XXIII. Nouvelles manœuvres de Sheick Ali, déjouées par Rais bel Cossim. — Les Voyageurs partent de Santa Cruz dans la nuit. — Ils rencontrent en route Sidi Hamet et son frère, accompagnés de

quelques Maures, avec des mules que M. Willshire envoyoit aux prisonniers. — Aventures sur la route. — Ils rencontrent M. Willshire près de Swearah ou Mogadore. — Ils entrent dans cette ville. — Ils sont mandés devant le Bacha. — Ils sont nettoyés, habillés et bien nourris par les soins de leur libérateur. . . . . pag. 427

CHAP. XXIV. L'Auteur et ses compagnons son nettoyés, habillés et nourris. — Il tombe dans le délire, mais il recouvre la raison. — Bontés de M. Willshire pour lui. — Lettre de M. Horatio Sprague de Gibraltar. — Réflexions de l'Auteur sur ses souffrances passées, et sur la chaîne d'événemens par lesquels la Providence lui a fourni les moyens de les supporter, et l'a soutenu miraculeusement lui et ses quatre compagnons, et les a rendus à la liberté. . . 468

Notes. 487

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 15, ligne 21 : larguer les voiles ; lisez : *les écoutes.*

Pag. 62, lign. 3 : ainsi que le banc de sable ; lisez : *et le banc de sable qui s'étoit formé depuis l'avant du bâtiment étant à sec.*

Pag. 63, lign. 27 : gréer des matériaux ; lisez : *des mâtéraux.*

Pag. 75, lign. 18 : avec du pain ; lisez : *avec du vin.*

Pag. 98, lign. 11 : celle d'un homme ; lisez : *celle des pieds d'un homme.*

Pag. 117, lign. 13 : ses jambes ; lisez : *les jambes.*

Pag. 140, lign. 22 : je ne puis ; lisez : *je ne pus.*

Pag. 165, lign. 8 : qu'il avoit eu quelques rapports avec des gens de notre nation ; lisez : *qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre.*

Pag. 166, lign. 11 : qu'il me paieroit ; lisez : *qu'il lui paieroit.*

Pag. 243, lign. 10 : à Suse ; lisez : *dans la province de Suse.*

Pag. 246, lign. 6 : à l'est. Avant ; lisez : *à l'est avant.*

Pag. 272, sud-ouest ; lisez : *sud-est.*

Pag. 282, 380 : arga ; lisez : *argane.*

Pag. 285, lign. 24 : qui n'en a pas ; lisez : *qui n'en a pas une semblable.*

Ibid., lign. 26 : très-levées ; lisez : *très-élevées.*

Pag. 286, lign. 19 : pour moi ; lisez : *de moi.*

Pag. 289, lign. 26 : *Tabez ;* lisez : *labez.*

Pag. 300, 301, 371, 372 : poiriers sauvages ; lisez : *figuiers d'Inde :* poires ; lisez : *figues.*

Pag. 314, lign. 12 : se tiennent en joue ; lisez : *se couchent en joue.*

Pag. 333, lign. 26 : *Cul il ;* lisez : *cut it.*

Pag. 337, lign. 9 : commander la volonté ; lisez : *interdire toute opposition.*

Pag. 350, lign. 13 : recevant ; lisez : *recevoir ;* 351 : ayant ; lisez : *avoir.*

Pag. 361, lign. 19 : elle étoit formée ; lisez : *elle avoit été formée.*